This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C. B. Caldwell.

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE FONTENELLE.

TOME SIXIÉME;

Contenant les Eloges des Académiciens morts depuis 1718 juſqu'en 1739.

Tome VI. Titre

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Societé Royale de Londres.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME SIXIÉME.

A PARIS, AU PALAIS,

Chez Bernard Brunet, Fils, à l'Envie.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

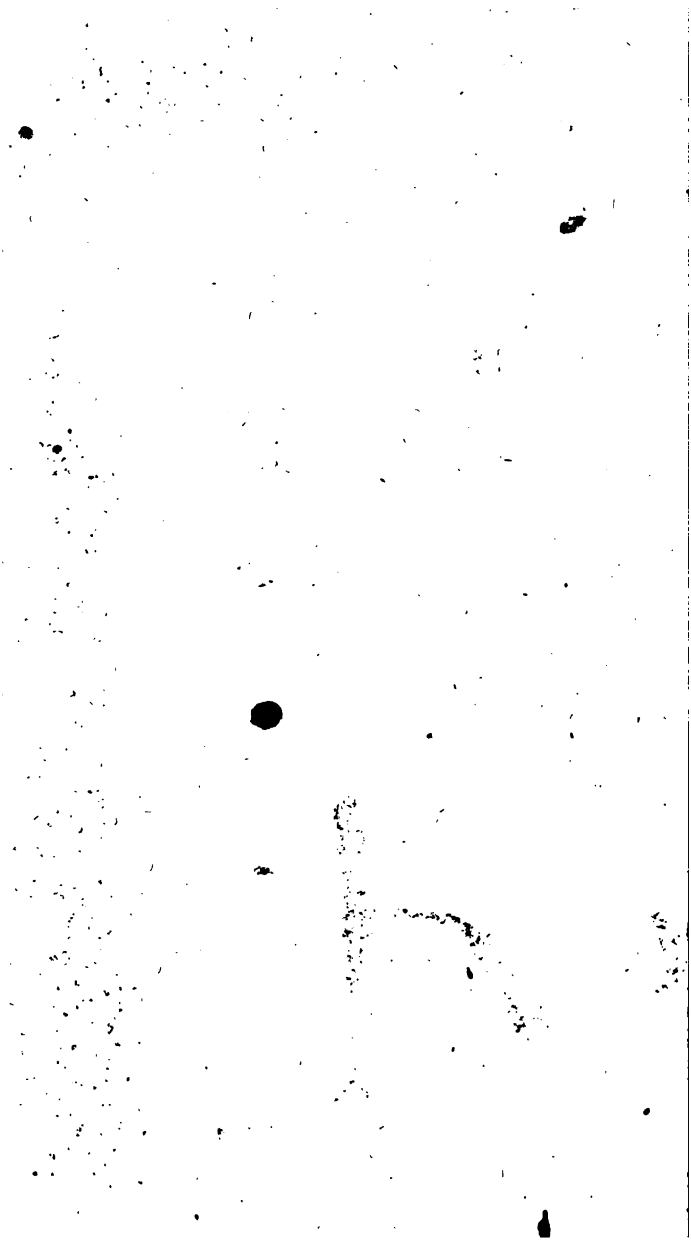
TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
30 JUN 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

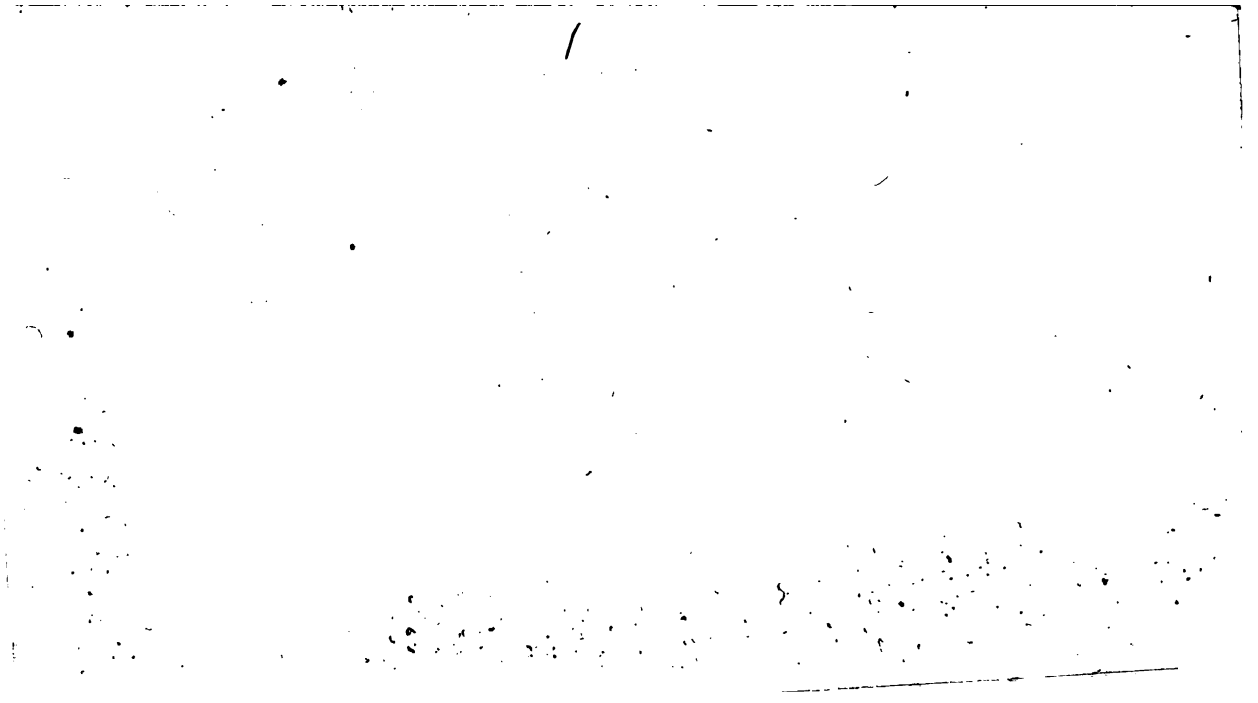
ELOGES
DES
ACADEMICIENS
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES
Morts depuis l'an 1699.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA HIRE.

PHILIPPE DE LA HIRE nâquit à Paris le 18 Mars 1640. Son Pere étoit Peintre ordinaire du Roi, & Profeſſeur en ſon Academie de Peinture & de Sculpture.

C. B. Caldwell.





ŒUVRES

DE MONSIEUR DE FONTENELLE.

TOME SIXIÉME;

Contenant les Eloges des Académiciens morts depuis 1718 juſqu'en 1739.

grande entrepriſe fut interrompuë, & M. de Louvois appliqua les Geometres de l'Academie à de grands Nivellemens neceſſaires pour les Aqueducs & les conduites d'eaux que vouloit faire le Roi. M. de la Hire en 1684 fit le Nivellement de la petite Riviere d'Eure qui paſſe à Chartres, & il trouva qu'en la prenant à 10 lieuës environ au de-là de Chartres, elle étoit de 81 pied plus haute que le Réſervoir de la Grotte de Verſailles. Cette nouvelle fut très-agréablement reçûë & du Miniſtre & du Roi; on voyoit déja les Eaux d'Eure arriver à Verſailles de 25 lieuës; mais M. de la Hire repreſenta qu'avant que l'on entreprît des travaux auſſi conſiderables, il étoit bon qu'il recommençât le Nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque operation, ou dans quelque calcul; ſincerité hardie, puiſqu'elle étoit capable de jetter dans l'eſprit du Miniſtre des défiances de ſon ſçavoir. M. de Louvois impatient de ſervir le Roi ſelon ſes goûts, ſoutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé, mais celui-ci s'obſtinant dans ſa dangereuſe modeſtie, obtint enfin la grace de n'é-

tre pas crû infaillible. Il ſe trouva qu'il ne la meritoit pas, il recommença en 1685 le Nivellement, qui ne differa du premier que d'un pied ou deux.

Il fit pluſieurs autres Nivellemens par les ordres du même Miniſtre, car alors il étoit fort queſtion de conduire des Eaux, & l'on a l'obligation à celles de Verſailles d'avoir porté à un haut point la Science du Nivellement & l'Hidraulique. Le Roi payoit les voyages & la dépenſe des Mathematiciens qu'il employoit ; & M. de la Hire exact juſqu'au ſcrupule & juſqu'à la ſuperſtition, preſentoit à M. de Louvois des Memoires dreſſés jour par jour, & où les fractions n'étoient pas negligées. Le Miniſtre avec un mépris obligeant les déchiroit ſans les regarder, & il faiſoit expedier des Ordonnances de ſommes rondes, où il n'y avoit pas à perdre.

Il avoit aſſés accordé ſa familiarité à M. de la Hire, qui n'eût pas manqué d'abandonner tout pour ſuivre ces ouvertures favorables, & pour en profiter, ſi l'eſprit des Sciences & celui de la Cour n'étoient pas trop incompatibles. Dès qu'il avoit rendu conte

d'un travail qui lui avoit été ordonné, il ne ſongeoit qu'à regagner ſon Cabinet, qui le rappelloit avec force; en vain le Miniſtre vouloit le retenir, il n'avoit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une aſſiduité muette mene à la fortune, mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement eſt cher pour quiconque ſent qu'il a mieux à faire.

En 1685 parut ſon grand Ouvrage intitulé *Sectiones Conicæ in novem libros diſtributæ.* C'eſt un *in-folio* qui contient toute la Theorie des Sections Coniques, ſur laquelle il avoit déja beaucoup préludé. On la voyoit pour la premiere fois toute entiere & en corps, déduite de principes très-ſimples & nouveaux. Cet Ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe ſçavante, & fit regarder M. de la Hire comme un Auteur original ſur une matiere qui renferme elle ſeule preſque tout ce que la Geometrie a de plus ſenſiblement utile, & qui en même tems ſert aſſés ſouvent de baſe aux ſpeculations les plus élevées.

Deux ans après M. de la Hire ſe montra comme Aſtronome, en don-

nant des Tables du Soleil & de la Lune, & des Methodes plus faciles pour le calcul des Eclipſes. Il y joignit en 1689 un Problême important d'Aſtronomie, & la deſcription d'une Machine de ſon invention qui montre toutes les Eclipſes paſſées & à venir, & les Mois & les Années Lunaires avec les Epactes. Cette Machine eſt fort ſimple, on la peut mettre avec une Pendule dans la même Boëte, elle ſera muë par le mouvement de la Pendule, & quand elle eſt diſpoſée pour une certaine année, il n'y faut retoucher qu'au bout de l'an, ce qui ne conſiſte encore qu'en une operation d'un inſtant & preſque imperceptible. On a executé pluſieurs de ces Machines dans des Pendules. On en porta une à l'Empereur de la Chine avec d'autres curioſités d'Europe, qu'elle effaça toutes à ſes yeux. Il dut ſentir que tous ſes Mandarins d'Aſtronomie, & tous ſes Lettrés, quoique ſi reverés en ce pays-là, & ſi comblés d'honneurs, étoient bien éloignés d'en faire autant.

Ces Tables du Soleil & de la Lune que M. de la Hire donna en 1687, il les corrigea enſuite par un nombre

beaucoup plus grand d'Obſervations, & en même-tems il compoſa ſur les mêmes fondemens celles de toutes les autres Planetes. Il publia le tout en 1702 ſous le titre de *Tabulæ Aſtronomicæ Ludovici Magni juſſu & munificentiâ exaratæ.* Nous en avons rendu conte en ce tems-là. Nous repeterons ſeulement que dans ces Tables tous les mouvemens des Aſtres ſont tirés immediatement d'une longue ſuite d'obſervations aſſiduës, & non d'aucune hipotheſe de quelques Courbes décrites par les Corps Celeſtes; ainſi l'on ne peut avoir en Aſtronomie rien de plus pur & de plus exemt de tout mélange d'imaginations humaines.

M. de la Hire donna en 1689, outre ſes premieres Tables Aſtronomiques, un petit Traité de Geometrie pratique ſous le titre d'*Ecole des Arpenteurs.* Il fut réimprimé en 1692 & fort augmenté. La promptitude de la réimpreſſion prouve l'utilité de ce petit Livre, qui n'avoit guere pû être acheté que par ceux qui devoient s'en ſervir, & l'utilité juſtifie l'Aſtronome de s'être abbaiſſé à l'Arpentage.

En 1694 parurent de lui quatre

Traités qui furent imprimés à la fin du ſecond Volume des Memoires que l'Academie donna en 1692 & 1693.

Le premier de ces Traités eſt ſur les Epicycloïdes, Courbes compriſes dans la même formation generale que la Cycloïde, mais plus compoſées, & qui lui ſuccederent, quand elle eut été preſque épuiſée par les Geometres. M. de la Hire entreprit cette matiere, qui avoit le double charme & de la nouveauté & de la difficulté. Il découvrit tout ce qui appartenoit aux Epicycloïdes, leurs Tangentes, leurs Rectifications, leurs Quadratures, leurs Developées. C'eſt-là tout ce que peut ſur les Courbes la plus ſublime Geometrie.

Nous avons dit dans l'Eloge même de M. de Tſchirnhaus, que quoiqu'Inventeur des Cauſtiques il s'étoit trompé ſur celle du Quart de Cercle qu'il avoit communiquée à M. de la Hire, en lui cachant néanmoins le fond de ſa Methode, que celui-ci avoit toujours ſenti l'erreur malgré des envelopes ſpecieuſes & impoſantes qui la couvroient, & qu'enfin il avoit démontré que cette Cauſtique, qui, à la verité,

étoit de la longueur déterminée par M. de Tſchirnhaus, n'étoit pourtant pas la Courbe qu'il avoit crû, mais une Epicycloïde. Ce fut dans le Traité des Epicycloïdes qu'il fit cette démonſtration, & qu'il remporta cet avantage ſur un auſſi grand Adverſaire, vaincu dans le cœur de ſes Etats.

Un fruit plus conſiderable, même ſelon ſon goût, de ſa Theorie des Epicycloïdes, ce fut l'application utile qu'il en fit à la Mechanique, bonheur aſſés rare en fait de Courbes curieuſes. Il fit reflexion que dans les Machines où il y a des Rouës dentées, c'eſt à ces dents que ſe fait tout l'effort, & que par conſequent le frottement, qui détruit toujours une grande partie de l'effet des Machines, eſt à ces endroits plus grand & plus nuiſible que par tout ailleurs. On auroit pû diminuer les frottemens, & ce qui eſt encore un avantage, rendre les efforts toujours égaux, en donnant aux dents des Rouës une certaine figure qu'il auroit falu déterminer par Geometrie. Mais c'eſt de quoi l'on ne s'aviſoit point, au contraire on abandonnoit abſolument à la fantaiſie des Ouvriers la figure de ces dents

dents comme une choſe de nulle conſequence, auſſi les Machines trompoient-elles toujours l'eſperance & le calcul des Machiniſtes. M. de la Hire trouva que ces dents pour avoir toute la perfection poſſible, devoient être en figure d'ondes formées par un arc d'Epicycloïde. Il fit executer ſon idée avec ſuccès au Château de Beaulieu à huit lieuës de Paris dans une Machine à élever de l'eau.

Il faut avoüer que cette idée n'a été executée que cette fois-là, une certaine fatalité veut qu'entre les Inventions il y en ait peu d'utiles, & entre les utiles peu de ſuivies. L'application de la Cycloïde à la Pendule a été fort pratiquée, du moins en apparence, mais on commence à en reconnoître l'inutilité; l'application d'une Epicycloïde aux dents des Rouës ſeroit certainement utile, mais elle eſt negligée.

Le ſecond Traité des quatre dont nous parlons eſt une *Explication des principaux effets de la Glace & du Froid*; le troiſiéme eſt ſur les *Differences des Sons de la Corde & de la Trompette Marine*; le quatriéme ſur les *differens accidens de la Vûë*.

Le dernier eſt le plus curieux & le

plus intereſſant. C'eſt une Optique entiere, non pas une Optique Geometrique qui ne conſidere que des rayons réfléchis ou rompus, réunis ou écartés ſelon certaines loix, mais une Optique Phiſique qui ſuppoſe la Geometrique, & qui ne conſidere qu'une Lunette vivante, animée, fort compliquée dans ſa conſtruction, ſujette à mille changemens, c'eſt-à-dire l'Œil. M. de la Hire examine tout ce qui peut arriver à la Vûë ſuivant la differente conſtitution de l'Œil, ou les differens accidens qui lui peuvent ſurvenir. Ces ſortes de recherches particulieres, quand elles ſont bien approfondies, embraſſent un ſi grand nombre de Phenomenes la plupart fort compliqués, ſinguliers, contraires en apparence les uns aux autres, qu'elles n'ont ni moins de difficulté que les recherches les plus generales, ni peut-être même moins d'étenduë; les principes generaux ſont bien-tôt ſaiſis, quand ils peuvent l'être, le détail eſt infini, & ſouvent il déguiſe tellement les principes, qu'on ne les reconnoît plus.

M. de la Hire en 1695 donna ſon Traité de Méchanique. Il ne ſe conten-

te pas de la Theorie de cette Science qu'il fonde ſur des démonſtrations exactes, il s'attache fort à tout ce qu'il y a de principal dans la pratique des Arts. Il s'éleve même juſqu'aux principes de cet Art divin, qui a conſtruit l'Univers.

Ceux qui ne voyent les Mathematiques que de loin, c'eſt-à-dire, qui n'en ont pas de connoiſſance, peuvent s'imaginer qu'un Geometre, un Méchanicien, un Aſtronome, ne ſont que le même Mathematicien; c'eſt ainſi à peu près qu'un Italien, un François & un Allemand paſſeroient à la Chine pour Compatriotes. Mais quand on eſt plus inſtruit, & qu'on y regarde de plus près, on ſçait qu'il faut ordinairement un Homme entier pour embraſſer une ſeule partie des Mathématiques dans toute ſon étenduë, & qu'il n'y a que des Hommes rares & d'une extrême vigueur de genie qui puiſſent les embraſſer toutes à un certain point. Le genie même, quel qu'il fût, n'y ſuffiroit pas ſans un travail aſſidu & opiniâtre. M. de la Hire joignit les deux, & par-là devint un Mathematicien univerſel. Il ne ſe bornoit pas en-

core là, toute la Phiſique étoit de ſon reſſort, j'entens juſqu'à la Phiſique expérimentale, qui eſt devenuë ſi vaſte. De plus il avoit une grande connoiſſance du détail des Arts, pays très-étendu, & très-peu frequenté. Un Roi d'Armenie demanda à Neron un Acteur excellent & propre à toutes ſortes de perſonnages, pour avoir, diſoit-il, en lui ſeul une Troupe entiere. On eût pû de même avoir en M. de la Hire ſeul une Academie entiere des Sciences.

On eût eu encore plus. Il étoit depuis long-tems Profeſſeur de l'Academie d'Architecture, dont l'objet eſt preſque entierement different de tous ceux qu'on ſe propoſe ici, & il rempliſſoit cette place comme ſi elle eût fait ſon unique occupation. On eût eu de ſurcroit en M. de la Hire un bon Deſſinateur & un habile Peintre de Payſage, car il réuſſiſſoit mieux en ce genre de Peinture, peut-être parce qu'il a plus de rapport à la Perſpective, & à la diſpoſition ſimple & naturelle des objets, telle que la voit un Phiſicien qui obſerve. Il eſt vrai qu'il faut d'ailleurs un goût que le Phiſicien peut bien n'avoir pas.

Il fit en 1702 graver deux Planiſpheres de 16 pouces de diametre ſur les deſſeins qu'il en avoit faits. Les poſitions principales ont été déterminées par ſes propres obſervations. La projection de ces Planiſpheres eſt par les Poles de l'Ecliptique, & il l'avoit choiſie comme la plus commode, parce que les Etoiles fixes tournant autour de ces Poles, ſuivent toujours un même Cercle.

En 1704 le Roi le chargea de placer dans les deux derniers Pavillons de Marli les deux grands Globes qui y ſont preſentement. Comme l'ouvrage dura quelque tems, le Roi avoit ſouvent la curioſité de l'aller voir. Il en demandoit conte à M. de la Hire, & l'engageoit dans des explications & dans des diſcours de ſcience, dont on s'apperçut qu'il étoit fort content. C'eſt, un avantage rare à un Sçavant d'être goûté par un Prince, & pour tout dire auſſi, c'eſt un avantage rare à un Prince de goûter un Sçavant.

Outre tous les Ouvrages que nous avons rapportés de M. de la Hire, & dont le dénombrement n'eſt pas entierement exact à cauſe de la multitude,

on trouve une grande quantité de morceaux importans qu'il a répandu soit dans les Journaux, soit dans les Histoires de l'Academie, mais sur tout dans ces Histoires, où il n'y a point d'année qu'il n'ait enrichie de plusieurs presens, également considerables, & par leur beauté, & par leur varieté. Nous en avons trop parlé quand il en a été question, pour en parler encore.

Il a fait infiniment plus que donner au Public tant d'excellens Ouvrages de sa composition, il lui a aussi donné les ouvrages d'autrui, & il n'y a pas plaint son tems & ses peines. M. Picard qui avoit beaucoup travaillé sur le Nivellement, étant tombé malade, remit à M. de la Hire tout ce qu'il avoit fait sur cette matiere, & le pria de le faire imprimer avec les changemens & les additions qu'il jugeroit à propos. M. de la Hire executa son intention par un Livre qui parut en 1684 intitulé *Traité du Nivellement de M. Picard mis en lumiere par M. de la Hire avec des additions.* Pareillement il mit au jour en 1686. le *Traité du Mouvement des Eaux & des autres Corps*

Fluides, Ouvrage poſthume de M. Mariotte, dont une partie étoit au net quand il mourut, & l'autre y fut miſe ſur les papiers qu'on trouva de l'Auteur, & ſelon ſes vûës. On pourroit croire que la generoſité de travailler à ces ſortes d'ouvrages n'a pas été ſi grande, parce qu'il avoit vécu en liaiſon d'amitié avec les Auteurs, mais on ne diminuera la gloire de ſa generoſité qu'en lui accordant une autre ſorte de gloire qui la vaut bien.

Tout ce que nous avons dit de ſes differens travaux a dû donner l'idée non-ſeulement d'un extrême aſſiduité dans ſon Cabinet, mais encore d'une ſanté très-ferme & très-vigoureuſe. Telle auſſi étoit la ſienne, depuis qu'il avoit été gueri des infirmités de ſa jeuneſſe, & de ſes grandes palpitations de Cœur par une Fievre quarte, remede ineſperé, qui lui avoit donné beaucoup de confiance à la Nature, & diminué d'autant ſon eſtime pour la Medecine. Toutes ſes journées étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ſes nuits tres ſouvent interrompuës par les Obſervations Aſtronomiques. Nul divertiſſemeet que celui de

changer de travail, encore eſt-ce un fait que je hazarde ſans en être bien aſſuré. Nul autre exercice corporel que d'aller à l'Obſervatoire, à l'Academie des Sciences, à celle d'Architecture, au College Royal dont il étoit auſſi Profeſſeur. Peu de gens peuvent comprendre la felicité d'un Solitaire qui l'eſt par un choix tous les jours renouvellé. Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement, & ne lui a point fait une longue & languiſſante vieilleſſe. Quoique fort chargé d'années il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins aſſés pour ne pouvoir plus venir à l'Academie; quant à ſon Eſprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux il mourut ſans agonie & en un moment le 21 Avril 1718 âgé de plus de 78 ans.

Il a été marié deux fois & a eu huit enfans. Chacun de ſes deux mariages nous a fourni un Academicien.

Dans tous ces ouvrages de Mathematique, il ne s'eſt preſque jamais ſervi que de la Syntheſe, ou de la maniere de démontrer des Anciens par des Lignes & des Proportions de Lignes, ſouvent difficiles à ſuivre à cauſe

cauſe de leur multitude, & de leur complication. Ce n'eſt pas qu'il ne ſçût l'Analiſe moderne, plus expeditive, & moins embaraſſée, mais il avoit pris de jeuneſſe l'autre pli. De plus comme les verités Geometriques découvertes par les Anciens ſont inconteſtables, on peut croire auſſi que la methode qui les y a conduits ne peut être abandonnée ſans quelque peril, & enfin les methodes nouvelles ſont quelquefois ſi faciles, qu'on ſe fait une eſpece de gloire de s'en paſſer. On peut juger par-là qu'il n'employoit pas le Calcul de l'Infini, qu'il n'a pourtant jamais deſaprouvé le moins du monde. Au contraire certains ſujets l'ont quelquefois obligé à l'employer, mais tacitement & preſque à la dérobée, & c'étoit alors une ſorte de triomphe pour les partiſans zélés de ce Calcul.

Il ne croyoit pas que dans les matieres de pure Phiſique le ſecret de la Nature ſoit aiſé à attraper. Son Explication, par exemple, des effets du Froid, il ne la donnoit que pour un Siſtême où un principe vrai-ſemblable étant poſé, tout le reſte s'en déduiſoit aſſés bien.

Si on lui conteſtoit ce principe, on étoit tout étonné qu'il n'en prenoit pas la défenſe. Il ſe contentoit d'avoir bien raiſonné, ſans prétendre avoir bien deviné.

Il avoit la politeſſe exterieure, la circonſpection, la prudente timidité de ce Païs qu'il aimoit tant, de l'Italie, & par-là il pouvoit paroître à des yeux François un peu reſervé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable & deſintereſſé, non ſeulement en vrai Philoſophe, mais en Chrétien. Sa raiſon accoutumée à examiner tant d'objets differens, & à les diſcuter avec curioſité, s'arrêtoit tout court à la vûë de ceux de la Religion, & une pieté ſolide, exemte d'inégalité & de ſingularité, a regné ſur tout le cours de ſa vie.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA FAYE.

JEAN-ELIE LERIGET DE LA FAYE nâquit à Vienne le 15 Avril 1671, de Pierre Leriget de la Faye, Ecuyer, Receveur General des Finances de Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le Pere étoit homme de belles Lettres, malgré un genre de vie & des occupations qui en paroiſſent aſſés éloignées. Deux Fils qu'il a eus heriterent de lui cette inclination, mais la nature fit leurs partages, de ſorte que l'Aîné eut plus de goût pour les Sciences ſerieuſes, & le Cadet pour les agréables.

Le P. Loup Jeſuite, habile Mathematicien, trouvant beaucoup d'ouverture d'eſprit à cet Aîné dont nous parlons, lui apprit les Elemens de Geometrie. Le Diſciple ſe portoit à ces connoiſſances avec d'autant plus d'ardeur, qu'il les croyoit utiles au métier de la

Guerre, qu'il vouloit embraſſer. Son impatience d'y entrer fut ſi vive, qu'à l'âge de 19 ans il s'enrôla comme ſimple Cavalier, action où un jeune Homme ſacrifioit une petite délicateſſe d'honneur à l'empreſſement d'acquerir un honneur plus ſolide. A peine étoit-il Soldat, qu'il ſe trouva à la Bataille de Fleurus.

Peu de tems après il prit une route plus convenable. Il entra dans les Mouſquetaires du Roi, de-là il fut Enſeigne dans le Regiment des Gardes, & il étoit Lieutenant & ſervoit dans l'Armée du Maréchal de Bouflers, lorſque ſe donna le Combat d'Ekrem près d'Anvers en 1703. Sa Compagnie n'étoit point commandée, & il la laiſſa au Camp pour aller joindre comme Volontaire un détachement de Grenadiers. Quiconque cherche ces occaſions, où ſon devoir ne l'appelle point, ſçait aſſés qu'il ne ſuffiroit pas d'y bien faire.

Il fut Capitaine aux Gardes en la même année 1703. Il étoit à la Bataille de Ramilli, & à celle d'Oudenarde. Dans cette derniere il commandoit un Bataillon, & ſe diſtingua beaucoup.

Il s'eſt trouvé auſſi au Siége de Doüay & du Queſnoy dans une même campagne.

La plûpart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage, il en eſt peu qui y penſent ; leurs bras agiſſent auſſi vigoureuſement que l'on veut, leur tête ſe repoſe, & ne prend preſque part à rien. M. de la Faye ſe battoit comme eux, mais hors de-là il étoit plus occupé qu'eux de vûës & de reflexions. Il ne laiſſoit pas ſa Geometrie oiſive, il levoit des Plans, il imaginoit des Machines pour le paſſage des Rivieres, ou pour le tranſport des piéces d'Artillerie ; enfin il faiſoit des découvertes dans la Science de la Guerre, qui comme toutes les autres peut encore être perfectionnée, & ne le ſera guere plus promtement, quoiqu'elle ſoit la plus cultivée de toutes. Par-là il ſe fit un accès fort agréable auprès de Feu Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qui aimoit que l'on penſât, & qui goûtoit ſes idées. En dernier lieu M. de la Faye lui avoit preſenté un Projet pour enregimenter un nombre d'Ouvriers capables d'executer tous les Ouvrages neceſſaires à la guerre, & le

bleaux naturels de Plantes, de Buiſſons, quelquefois de Clochers & de Châteaux. Quel Peintre les a deſſinés ! M. de la Faye traite cette queſtion, qui dépend d'une Phiſique aſſés deliée, & d'une obſervation curieuſe de faits ſouvent negligés, même par les Philoſophes.

Ces deux Memoires ſont imprimés dans le Volume de 1717, auquel ils appartiennent. Ils donnoient beaucoup d'eſperance pour les années ſuivantes, mais l'Auteur n'a pas aſſés vécu. Il faut avoüer que ſa vie étoit un peu trop conforme à ſa principale profeſſion, & apparemment elle en a été plus courte. Sa ſanté vint à s'affoiblir conſiderablement & promtement, & il mourut âgé de 47 ans le 20 Avril 1718.

Il n'a laiſſé qu'un Fils de ſon mariage avec Demoiſelle Marie le Gras d'une ancienne famille de Robe déja connuë ſous Henry II. Dame d'une vertu & d'un merite reſpectable.

Il avoit une gayeté naturelle, un ton agréable de plaiſanterie, qui dans les occaſions les plus perilleuſes faiſoit briller ſon courage, & hors de-là cachoit un ſçavoir qu'il ne lui convenoit

pas d'étaler. On pouvoit ſentir qu'il eût été volontiers juſqu'à l'Ironie, mais il diſſimuloit ce penchant ſous des dehors fort polis, & même flateurs. Il ſçavoit bien reparer par ſes manieres le tort qu'il avoit d'être Geometre & Phiſicien. Les faveurs que la Fortune lui devoit dans ſon métier, il les attendoit ſans agitation & ſans inquietude, parce qu'il les attendoit comme des faveurs dûës par la Fortune. Une ambition ſi éclairée n'alteroit pas la tranquillité de ſon ame, & en general rien ne l'alteroit. Ce courage interieur & raiſonné appartenoit plus au Sçavant & au Philoſophe qu'au Guerrier même. Il étoit fort charitable, ſur tout à l'égard des honnêtes gens que les malheurs publics ou particuliers réduiſoient à implorer le ſecours d'autrui; & les liberalités qu'il leur faiſoit, étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerriere n'égale point cette vertu. Il eſt ſans comparaiſon plus commun & par conſequent plus facile d'expoſer ſa vie à des perils évidens & preſque inévitables, que de ſecourir en pure perte, non pas un inconnu, mais ſon ami.

ELOGE
DE MONSIEUR
FAGON.

GUY CRESCENT FAGON nâquit à Paris le 11 Mai 1638. de Henry Fagon, Commiſſaire ordinaire des Guerres, & de Loüiſe de la Broſſe. Elle étoit niéce de Guy de la Broſſe, Medecin ordinaire du Roy Loüis XIII. & petit-fils d'un Medecin ordinaire de Henry IV.

Dès le tems de Henry IV. on s'étoit apperçû que la Botanique, ſi neceſſaire à la Medecine, devoit être étudiée, non dans les Livres des Anciens, où elle eſt fort confuſe, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les Campagnes, reflexion qui, quoique très-ſimple & très-naturelle, fut aſſés tardive. On avoit vû auſſi que le travail d'aller chercher les Plantes dans les Campagnes étoit immenſe, & qu'il ſeroit d'une extrême commodité d'en

raſſembler le plus grand nombre qu'il ſe pourroit dans quelque Jardin, qui deviendroit le Livre commun de tous les Etudians, & le ſeul Livre infaillible. Ce fut dans cette vûë que Henry IV. fit conſtruire à Montpellier en 1598. le Jardin des Plantes, dont l'utilité ſe rendit bien-tôt très-ſenſible, & qui donna un nouveau luſtre à la Faculté de Medecine de cette Ville. M. de la Broſſe piqué d'une loüable jalouſie pour les interêts de la Capitale, obtint du Roy Loüis XIII. par un Edit de 1626 que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin dont il étoit proprement le Fondateur; il paſſa enſuite dix ans à diſpoſer le lieu tel qu'il eſt preſentement, à en faire les Bâtimens, à y raſſembler des Plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chés lui Madame Fagon ſa Niéce, lorſqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après ſa naiſſance, c'eſt-à-dire, en 1640, M. de la Broſſe fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonſtration publique des Plantes. Ainſi M. Fagon nâquit & dans le Jardin Royal, & preſque en même tems que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ſes yeux, ce furent des Plantes, les premiers mots qu'il beguaya ce furent des noms de Plantes, la langue de la Botanique fut ſa langue maternelle. A cette premiere habitude ſe joignit un goût naturel & vif, ſans quoi le Jardin eût été inutile. Après ſes études faites avec beaucoup d'application & de ſuccès, ce goût fortifié encore par l'exemple & les conſeils de M. de la Broſſe, le détermina à la profeſſion de la Medecine. Etant ſur les bancs, il fit une action d'une audace ſignalée, qui ne pouvoit guere en ce tems-là être entrepriſe que par un jeune homme, ni juſtifiée que par un grand ſuccès, il ſoutint dans une Theſe la circulation du Sang. Les vieux Docteurs trouverent qu'il avoit défendu avec eſprit cet étrange Paradoxe. Il eut le bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Medecin, & que ce qui dépend d'un ſeul homme dépend auſſi de ſes goûts, & a une deſtinée fort changeante, un premier Medecin peu touché de la Botanique, avoit negligé le Jar-

din Royal, & heureuſement l'avoit aſſés negligé pour le laiſſer tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le ſouffrir. Il étoit ſi dénué de Plantes, que ce n'étoit preſque plus un Jardin. M. Vallot devenu premier Medecin, entreprit de relever ce bel établiſſement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ſes ſoins qui furent reçûs avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, ſur les Alpes & ſur les Pyrenées, & n'en revint qu'avec de nombreuſes colonies de Plantes deſtinées à repeupler ce Deſert. Quoique ſa fortune fût fort médiocre, il fit tous ſes voyages à ſes dépens, pouſſé par le ſeul amour de la Patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la ſienne. En même-tems M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit ſa place pour raſſembler le plus qu'il étoit poſſible de Plantes étrangeres, & des Païs les plus éloignés.

On publia en 1665 un Catalogue de toutes les Plantes du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déja parlé ailleurs. Il eſt intitulé *Hortus Regius*, M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un petit

Poëme Latin. Ce concours de Plantes qui de toutes les parties du monde ſont venuës à ce rendés-vous commun, ces differens Peuples vegetaux qui vivent ſous un même climat, le vaſte Empire de Flore dont toutes les richeſſes ſont raſſemblées dans cette eſpece de Capitale, les Plantes les plus rares & les plus étrangeres, telles que la Senſitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres, le ſoin du Roi pour la ſanté de ſes Sujets, ſoin qui auroit ſeul ſuffi pour rendre la ſienne infiniment précieuſe, & digne que toutes les Plantes ſalutaires y travaillaſſent, tout cela fournit aſſés au Poëte, & d'ailleurs on eſt volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux places de Profeſſeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, car on y avoit joint la Chimie qui fait uſage des Plantes à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit repeuplé de Plantes ce Jardin, il le repeupla auſſi de jeunes Botaniſtes que ſes leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler ſur la Theriaque, l'Apotiquaire qui étoit

chargé d'apporter les Drogues, lui en apporta une autre preſque auſſi compoſée, dont je n'ai pû ſçavoir le nom, ſur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par ſe plaindre publiquement de la ſupercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une; mais pour corriger l'Apotiquaire de lui faire de pareils tours, il ſe mit à parler ſur la Drogue qu'on lui preſentoit comme il eût fait ſur la Theriaque, & fut ſi applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoiſſance pour la malignité qu'on avoit euë.

En même tems il exerçoit la Medecine dans Paris avec tout le ſoin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain, & cependant il ne recevoit jamais aucun payement malgré la modicité de ſa fortune, non pas même de ces payemens déguiſés ſous la forme de preſens, & qui font ſouvent une agréable violence aux plus deſintereſſés. Il ne ſe propoſoit que d'être utile, & de s'inſtruire pour l'être toujours davantage.

Sa réputation le fit choiſir par le feu Roi en 1680 pour être premier Medecin de Madame la Dauphine. Quelques

mois après il le fut auſſi de la Reine, & après ſa mort il fut chargé par le Roi du ſoin de la ſanté des Enfans de France. Enfin le Roi après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma ſon premier Medecin en 1693, dignité qui jouit auprès de la perſonne du Maître d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour, il n'avoit pû remplir par lui-même les fonctions de Profeſſeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, mais du moins il ne les faiſoit remplir que par les Sujets les plus excellens & les plus propres à le repreſenter. C'eſt à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avoit pû l'être.

Dès qu'il fut premier Medecin, il donna à la Cour un ſpectacle rare & ſingulier, un exemple qui non-ſeulement n'y a pas été ſuivi, mais peut-être y a été blâmé; il diminua beaucoup les revenus de ſa Charge. Il ſe retrancha ce que les autres Medecins de la Cour ſes ſubalternes payoient pour leurs Sermens, il abolit des tributs qu'il trouvoit établis ſur les nomina-

tions

tions aux Chaires Royales de Profeſſeur en Medecine dans les differentes Univerſités, & ſur les Intendances des Eaux Minerales du Royaume. Il ſe fruſtra lui-même de tout ce que lui avoit préparé avant qu'il fût en place une avarice ingenieuſe & inventive, dont il pouvoit aſſés innocemment recueillir le fruit, & il ne voulut point que ce qui appartenoit au Merite lui pût être diſputé par l'Argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le Roi en faiſant la Maiſon de feu Monſeigneur le Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Medecin de ce Prince pour la vendre à qui il voudroit, ce n'étoit pas une ſomme à mépriſer, mais M. Fagon ne ſe démentit pas, il repreſenta qu'une place auſſi importante ne devoit point être venale, & la fit tomber à feu M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Medecin, & unie à la Surintendance des Bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Medecin n'avoit plus que la Surintendance des Exercices du

Jardin, ſans la nomination des Places. Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698 la Surintendance des Bâtimens, M. Fagon obtint du Roi que celle du Jardin Royal ſeroit réunie à la Charge de premier Medecin, en laiſſant néanmoins au Surintendant des Bâtimens la diſpoſition des fonds neceſſaires à l'entretien du Jardin. Il eût pû facilement ſe faire accorder auſſi cette diſpoſition, & tout autre ne l'eût pas negligée, mais ces ſortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne feroient préciſément qu'en bien uſer.

Il a toûjours eu une tendreſſe particuliere pour ce Jardin, qui avoit été ſon Berceau. Ce fut dans la vûë de l'enrichir, & d'avancer la Botanique, qu'il inſpira au Roi le deſſein d'envoyer M. de Tournefort en Grece, en Aſie & en Egypte. Quand les fonds deſtinés au Jardin manquoient dans des tems difficiles, M. Fagon y ſuppléoit, & n'épargnoit rien, ſoit pour conſerver les Plantes étrangeres dans un Climat peu favorable, ſoit pour en acquerir de nouvelles, dont le tranſport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit preſque ſous ſa protection les malheurs du reſte de la France.

Il avoit auſſi beaucoup d'affection pour la Faculté de Medecine de Paris, dont il étoit membre, elle trouvoit en lui dans toutes les occaſions un Agent fort zelé auprès du Roi, il maintenoit en vigueur les privileges qui lui ont été accordés, & que des uſages contraires, ſi on les toleroit, aboliroient aiſément, même ſous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de ſa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas, mais tous les cas particuliers ſeroient d'une diſcuſſion infinie, & les exceptions d'une dangereuſe conſéquence. Si la Loi eſt juſte en general, il faut lui paſſer quelques applications malheureuſes.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux Empiriques. Ces ſortes de Medecins d'autant plus accreditez qu'ils ſont moins Medecins, & qui ordinairement ſe font un titre ou d'un ſçavoir incomprehenſible & viſionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop ſouvent puni la crédulité de leurs Malades, & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques ſuccès

de cet extraordinaire, un ſage préjugé eſt toujours pour la Regle.

Ce n'eſt pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle Secrets, au contraire il en a fait acheter pluſieurs au Roi, mais il vouloit qu'il fuſſent veritablement Secrets, c'eſt-à-dire inconnus juſque-là, & d'une utilité conſtante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient poſſeder un treſor, que leur treſor étoit déja public, il leur montroit le Livre où il étoit renfermé; car il avoit une vaſte lecture, & une memoire qui la mettoit toute entiere à profit.

Auſſi pour être parvenu à la premiere dignité de ſa Profeſſion, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la meriter encore de plus en plus après l'avoir obtenuë. Les Fêtes, les Spectacles, les Divertiſſemens de la Cour, quoique ſouvent dignes de curioſité, ne lui cauſoient aucune diſtraction; tout le tems où ſon devoir ne l'attachoit pas auprès la perſonne du Roi, il l'employoit ou à voir des Malades, ou à répondre à des Conſultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Verſailles lui paſſoient par

les mains, & ſa Maiſon reſſembloit à ces Temples de l'Antiquité où étoient en dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux differens. Il eſt vrai que les ſuffrages des Courtiſans en faveur de ceux qui ſont en place ſont aſſés équivoques, qu'on croyoit faire ſa cour de s'adreſſer au premier Medecin, qu'on s'en faiſoit même une eſpece de loi, mais heureuſement pour les Courtiſans ce premier Medecin étoit auſſi un grand Medecin.

Il avoit beſoin de l'être pour lui-même, il étoit né d'une trés-foible conſtitution, ſujet à de grandes incommodités, ſur-tout à un Aſthme violent. Sa ſanté ou plutôt ſa vie ne ſe ſoutenoit que par une extrême ſobrieté, par un regime preſque ſuperſtitieux, & il pouvoit donner pour preuve de ſon habileté qu'il vivoit.

Aprés la mort du Roi il ſe retira au Jardin Royal, dont il avoit conſervé la Surintendance. Son Art ceda enfin à une neceſſité inévitable, il mourut le 11 Mars 1718 âgé de prés de 80 ans.

L'Academie des Sciences l'avoit choiſi en 1699 pour être un de ſes Honoraires

Outre un profond ſçavoir dans ſa Profeſſion, il avoit une érudition très-variée, le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La raiſon même ne doit pas dédaigner de plaire, quand elle le peut. Il étoit attaché à ſes devoirs juſqu'au ſcrupule, & quelquefois au milieu de douleurs aſſés vives, il ne laiſſoit pas d'être auprès du Roi dans les tems où il y devoit être; l'aſſiduité d'un homme auſſi deſintereſſé, & qui au lieu de demander refuſoit, n'étoit pas celle d'un Courtiſan. Quelquefois il ne ſe défioit pas aſſés des inſtructions qu'il recevoit dans les choſes de ſon miniſtere, car il étoit dans un poſte trop élevé pour avoir la verité de la premiere main, & l'amour qu'il ſe ſentoit pour la juſtice, le témoignage qu'il s'en rendoit, l'attachoit beaucoup aux idées qu'il avoit priſes. Il a toujours ſouffert ſes longues & cruelles infirmités avec tout le courage d'un ſage Phiſicien, qui ſçait à quoi la machine du Corps humain eſt ſujette, & qui pardonne à la Nature.

Il avoit épouſé Marie Nozereau, dont il a laiſſé deux Fils, l'aîné Evêque de Lombez, & le ſecond Conſeiller d'Etat.

ELOGE
DE M. L'ABBÉ
DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER nâquit le 11 Avril 1675 de Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Miniſtre d'Etat, & de Dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatriéme Fils, & fut deſtiné de bonne heure à l'Egliſe. Des Benefices conſiderables ſuivirent promtement cette deſtination. De plus dès l'âge de 9 ans il fut pourvû de la Charge de Maître de la Librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en ſa faveur, celle de Garde de la Bibliotheque du Roi, & celle d'Intendant & de Garde du Cabinet des Medailles. Tout le tournoit du côté des Sciences, & heureuſement ſes inclinations & ſes diſpoſitions naturelles s'y accordoient.

On alla chercher pour lui les Maîtres que la voix de la Renommée in-

diquoit ; tous ceux qui brilloient le plus dans la Litterature, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de ſi près, on les attiroit chés lui, ou plutôt on les y admettoit ; car il n'étoit guere beſoin de violence ni d'adreſſe pour les mettre en liaiſon avec le Fils d'un Miniſtre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis, ils y apportoient les premices de leurs Ouvrages, leurs Projets, leurs reflexions, le fruit de leurs longues lectures, & le jeune homme qu'ils vouloient inſtruire, & à qui ils ne cherchoient guere moins à plaire, n'étoit nourri que de Sucs & d'Extrais les plus fins & les plus agréables. Il fit des exercices publics ſur Virgile, Homere & Theocrite, qui répondirent à une ſi excellente éducation ; auſſi M. Baillet ne l'oublia-t-il pas dans ſon Livre des Enfans celebres par leur ſçavoir, cet Enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit ſa premiere année de Philoſophie en 1691, lorſqu'il perdit avec beaucoup de douleur M. de Louvois ſon Pere. Il prouva bien que ſes études juſque-là n'avoient pas été forcées,

tées, il les continua avec la même ardeur, & embraſſa même celles qui ne lui étoient pas abſolument neceſſaires; il apprit de M. de la Hire la Geometrie, & de M. du Verney l'Anatomie. Il ne crut pas, ce que d'autres auroient cru volontiers en ſa place, que ſon Nom, ſa Richeſſe, le Crédit d'une Famille très-puiſſante, fuſſent un merite ſuffiſant.

Dans ſon Cours de Theologie il trouva un Concurrent redoutable, M. l'Abbé de Soubize, aujourd'hui Cardinal de Rohan. Il ſe mit entre eux une émulation dont ils profiterent tous deux, & par une eſpece de reconnoiſſance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contracterent une étroite liaiſon.

Après que M. l'Abbé de Louvois eut terminé cette carriere, en recevant le Bonnet de Docteur de Sorbonne, Feu M. l'Archevêque de Rheims ſon Oncle lui donna de l'emploi dans ſon Dioceſe pour le former aux affaires Eccleſiaſtiques. L'école étoit bonne, mais ſevere, & à tel point, qu'elle eût pû le corriger des défauts même que l'on reprochoit au Prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'Assemblée du Clergé tenuë en 1700, à laquelle présida l'Archevêque de Rheims, que M. l'Abbé de Louvois parut pour la premiere fois sur un grand Theatre. Son caractere y fut generalement goûté, on retrouvoit en lui la Capacité, le Sçavoir, l'Esprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de son Oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir apprises de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année il partit pour l'Italie. Il y fut reçû par les Princes & les Gouverneurs en Fils de M. de Louvois & en Frere de M. de Barbezieux Secretaire d'Etat de la Guerre, & par les Sçavans & les Illustres en homme déja fort instruit, & digne de leur commerce. Il fit par tout, & principalement à Rome, une dépense aussi noble que son nom la demandoit; il y joignoit une extrême politesse, &, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manieres mêmes, qu'il sçut prendre en assés peu de tems, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons Livres qu'il sçavoit qui man-

quoient à la Bibliotheque du Roi, & il en acheta environ 3000 Volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de ſon voyage il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après ſon retour d'Italie il reprit ſous M. l'Archevêque de Rheims l'adminiſtration de ce grand Dioceſe. Il fut pluſieurs années Grand Vicaire, & Official; mais le Prélat étant mort en 1710 M. l'Abbé de Louvois ſentit plus que jamais par tant de pertes importantes combien il eſt à propos d'avoir un merite qui ſoit à ſoi.

Quoiqu'il ſe fût toujours conduit avec ſageſſe entre les deux partis qui depuis un Siécle font tant de bruit dans l'Egliſe, l'Archevêque peu favorable au plus puiſſant des deux, lui avoit rendu ſon Neveu fort ſuſpect. M. l'Abbé de Louvois eut beau garder toute la moderation que l'obſcurité des matieres, & l'eſprit du Chriſtianiſme ſembleroient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas, & les canaux par où paſſoient les graces Eccleſiaſtiques paroiſſoient mal diſpoſés à ſon égard. Il n'en eſpera plus aucune, & ne

reconça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux eſperances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaiſons differentes, l'oiſiveté, une liberté entiere, l'inutilité de la contrainte, euſſent changé fort ſenſiblement ſes premieres allûres.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires fut du moins occupé à gouverner celles de Madame de Louvois ſa Mere, qui par leur étenduë, leur nombre & leur importance demandoient en quelque ſorte un Miniſtre, & le talent des Sciences ſe tourna principalement du côté de la Bibliotheque du Roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non-ſeulement de plus de 30000 Imprimés, mais d'un grand nombre de Manuſcrits, dont les plus conſiderables ſont ceux de feu M. l'Archevêque de Rheims, de Meſſieurs Favre, Bigot, Thevenot, de Ganieres, d'Hozier.

Dès l'année 1699. il étoit entré dans cette Academie en qualité d'Honoraire. Il n'y étoit pas Etranger après les leçons qu'il avoit reçûës de quelques

uns des principaux Sujets de la Compagnie, & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la Langue, ou plutôt les differentes Langues du Païs. Il entra enſuite & dans l'Academie Françoiſe en 1706, & dans celle des Inſcriptions en 1708, ſi l'on y joint la Sorbonne, qui étoit pour ainſi dire, ſa Patrie, on verra qu'il étoit en fait de Sciences une eſpéce de Coſmopolite, un Habitant du Monde ſçavant.

Après la mort du feu Roi, M. l'Abbé de Louvois redevint un Sujet propre à la Prélature. Auſſi fut-il nommé en 1717 à l'Evêché de Clermont; mais ſa ſanté, qui malgré ſon peu d'âge & la force apparente de ſa conſtitution devenoit fort mauvaiſe, l'empêcha d'accepter cette place. Il ſentoit déja des atteintes de la Pierre. Quand il en fallut venir à l'operation, il s'y prépara comme à une mort certaine, & en effet après l'avoir ſoufferte, il mourut le 5 Novembre 1718 dans toutes les diſpoſitions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut deſirer de plus ſage & de plus ſenſé dans un Teſtament ſe trouve dans le ſien, des Legs aux Pauvres, à ſes Abbaïes, à ſes Domeſ-

tiques, à ceux de ſes Amis, dont la fortune étoit trop médiocre, tous Créanciers à qui les Loix ne donnent point d'action, & qui ne le ſont qu'autant que les Débiteurs ont des ſentimens de vertu.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE MONTMORT.

PIERRE REMOND DE MONTMORT naquit à Paris le 27 Octobre 1678 de François Remond, Ecuyer Sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le ſecond de trois freres.

Après le College on le fit étudier en Droit, parce qu'on le deſtinoit à une Charge de Magiſtrature, pour laquelle il avoit beaucoup d'averſion. Son Pere étoit fort ſevere, & fort abſolu, & lui fort ennemi de la contrainte, d'un eſprit aſſés haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réuſſir. Las du Droit,

& de la maiſon paternelle il ſe ſauva en Angleterre, dès que la Paix de Riſwick eut rendu l'Europe libre aux François, il paſſa dans les Païs-Bas, & de-là en Allemagne chés M. de Chamoys ſon Parent, Plenipotentiaire de France à la Diete de Ratisbonne.

Ce fut-là que *la Recherche de la Verité* lui tomba entre les mains. On ne lit guere ce Livre-là indifferemment, quand on eſt d'un caractere qui donne priſe à la Philoſophie; il faut preſque neceſſairement ou ſe rendre au Siſtême, ou ſe croire aſſés fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit abſolument, & en éprouva les deux bons effets inſéparables, il devint Philoſophe & veritable Chrétien.

Il revint en France en 1699, & deux mois après ſon retour ſon Pere mourut & le laiſſa à l'âge de 22 ans maître d'un bien aſſés conſiderable, & de lui-même; mais *la Recherche de la Verité*, & les autres Ouvrages de la même main, les conſeils de l'Auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des Mathematiques, prévinrent les perils d'un état ſi agréable; il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi volontés, il ſe plongea en-

tierement dans les exercices d'une piété ſincere, dans la Philoſophie & dans les Mathematiques ; il vivoit dans un deſert, puiſqu'il ne voyoit plus que ſes pareils, ſur-tout le P. Malebranche, ſon Maître, ſon Guide, & ſon intime Ami.

En 1700 il fit un ſecond voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre la premiere fois que pour ſortir de France, & alors il y alla pour voir un Païs ſi fertile en Sçavans ; il oſa dès ce tems-là rendre viſite à M. Neuton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guiſnée qu'il avoit appris les premiers Elemens de Geometrie, & d'Algebre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route, une grande penetration d'eſprit naturelle & la premiere ardeur d'une jeuneſſe fort vive, appliquées toutes deux enſemble & ſans interruption à un ſeul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort ſe ménagea encore un ſecours très-utile, il s'aſſocia M. Nicole, jeune homme qui avoit déja quelque teinture de Geometrie,

& qui promettoit beaucoup ; ils s'inſtruiſoient l'un l'autre, s'éclairoient, s'animoient, ſe communiquoient du goût & de la paſſion. Dans ce cas-là le Compagnon d'un travail le rend plus tendu, & cependant plus agreable ; ils paſſerent trois ans dans l'yvreſſe du plaiſir des Mathematiques, ils penetrerent juſque dans le Calcul Integral, qui les piquoit d'autant plus, qu'il étoit plus épineux, & moins connu ; mais toute cette felicité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être fort expoſée à la jalouſie de la Fortune.

On avoit revêtu d'un Canonicat de Nôtre-Dame de Paris le Frere cadet de M. de Montmort, ſans trop conſulter ſon inclination ; il voulut renoncer à l'état Eccleſiaſtique, & ſe donner pour ſucceſſeur, ou M. de Montmort, s'il le vouloit être, ou un autre à qui les ſuffrages des gens de bien n'étoient pas ſi favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort pour le reſoudre à prendre le Canonicat, lui qui vivoit déja comme le meilleur Eccleſiaſtique du monde. Il n'avoit à leur oppoſer que l'aſſujettiſſement penible & perpetuel de la vie de Chanoine, très-adouci à la verité

par l'uſage ordinaire, mais dont il vouloit porter tout le poids, & dans le fond il étoit retenu auſſi par ſes cheres Mathematiques, qui devoient ſouffrir beaucoup de ſon aſſiduité au Chœur. Mais enfin ſa délicateſſe de conſcience, même pour autrui, lui fit tout ſurmonter. Il fut Chanoine, & le fut à toute rigueur. Les Offices du jour n'avoient nulle préference ſur ceux de la nuit, ni les aſſiduités utiles ſur celles qui n'étoient que de piété. Seulement le peu de tems qui pouvoit être de reſte étoit ſoigneuſement menagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçû de la Nature des inclinations nobles, genereuſes, & bienfaiſantes, & tout ce qui pouvoit les porter à un haut degré de perfection ſe réuniſſoit en lui, la Philoſophie, la Religion, les engagemens encore plus étroits de l'état Eccleſiaſtique. Il faiſoit imprimer à ſes frais des Livres d'autrui, qui, quoique bons, n'euſſent pas trop été recherchés par les Libraires, comme celui de M. Guiſnée ſur l'*Application de l'Algebre à la Geometrie*, ou des Ouvrages rares, qui par certaines circonſtances ne ſe fuſſent pas aiſément répandus,

comme le Traité de M. Neuton ſur la *Quadrature des Courbes* ; il marioit ou faiſoit Religieuſes des filles, qui faute de bien n'euſſent trouvé que des Amans, & pas même des Monaſteres ; & pourvû que les beſoins ne fuſſent pas tout-à-fait diſproportionnés à ſon pouvoir, il ne manquoit jamais ni à l'amour des Sciences, ni à celui du Prochain. Cependant il faut avoüer qu'au milieu de la douceur inſéparable des bonnes actions, il n'étoit point pleinement content ; ſa vie rigoureuſe de Chanoine, ſur laquelle il ne ſe faiſoit aucun quartier, le gênoit trop, il ne ſentoit point qu'il fût où il auroit voulut être.

Vers la fin de 1704 il acheta la Terre de Montmort. A celle de Mareüil qui eſt dans le voiſinage, demeuroit Madame la Ducheſſe d'Angoulême, qui par un paradoxe Chronologique étoit Bru de Charles IX mort il y avoit alors 130 ans. M. de Montmort alla rendre ſes reſpects à cette Princeſſe, & il vit chés elle Mademoiſelle de Romicourt ſa petite Niéce & ſa Filleule. Après cette viſite ſon Canonicat lui fut plus à charge que jamais, & enfin il ſe défit de l'importune Prébende pour pouvoir

prétendre à cette Demoiſelle, dont il étoit toujours plus touché, parce qu'il la connoiſſoit davantage, & il l'épouſa en 1706 au Château de Mareüil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclurre, il lui declara de lui-même & ſans aucune neceſſité qu'il avoit dépenſé vingt-cinq mille écus de ſon bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occaſion, où l'uſage autoriſe les tromperies en ne les puniſſant pas par le deshonneur qu'elles meriteroient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés; ſans cela on n'auroit jamais ſçû juſqu'où il avoit pouſſé la generoſité, ou la charité Chrétienne, & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié il continua ſa vie ſimple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur aſſés ſingulier le mariage lui rendit ſa Maiſon plus agréable. Les Mathematiques en profiterent. Plein de differentes vûës, il ſe fixa ſur une matiere toute neuve, car le peu que Meſſieurs Paſcal & Huguens en avoient effleuré ne l'empêchoit pas de l'être, & il ſe mit à en compoſer un Ouvra-

ge, qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à peu près le même deſſein, & l'avoit fort avancé, mais rien n'en avoit paru.

L'eſprit du Jeu n'eſt pas eſtimé ce qu'il vaut. Il eſt vrai qu'il eſt un peu deshonoré par ſon objet, par ſon motif, & par la plûpart de ceux qui le poſſedent, mais du reſte il reſſemble aſſés à l'Eſprit Geometrique. Il demande auſſi beaucoup d'étenduë pour embraſſer à la fois un grand nombre de differens rapports, beaucoup de juſteſſe pour les comparer, beaucoup de ſûreté pour déterminer le réſultat des comparaiſons, & de plus une extrême promtitude d'operer. Souvent les plus habiles Joüeurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, ſur tout dans les Jeux de Hazard où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas; on ſent aſſés que ces differens degrés d'apparence ne ſont pas faciles à évaluer, il ſemble que ce ſeroit meſurer des idées purement ſpirituelles, & leur appliquer la regle & le compas. Cela ne ſe peut qu'avec des raiſonnemens

d'une eſpece particuliere, très-fins, très-gliſſans, & avec une Algebre inconnuë aux Algebriſtes ordinaires. Auſſi ces ſortes de ſujets n'avoient-ils point été traités; c'étoit un vaſte Païs inculte, où à peine voyoit-on cinq ou ſix pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Chriſtophle Colomb, & en eût auſſi le ſuccès. Ce fut en 1708, qu'il donna ſon *Eſſai d'Analyſe ſur les Jeux de Haſard*, où il découvroit ce Nouveau Monde aux Geometres. Au lieu des Courbes qui leur ſont familieres, des Sections Coniques, des Cycloïdes, des Spirales, des Logarithmiques, c'étoient le Pharaon, la Baſſette, le Laſquenet, l'Ombre, le Trictrac, qui paroiſſoient ſur la Scene aſſujettis au Calcul, & domptés par l'Algebre.

Dans ce même tems un autre jeune Geometre tourna ſes vûës de ce même côté; c'eſt M. Nicolas Bernoulli Neveu des deux celebres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques qui étoit mort, avoit laiſſé un Manuſcrit imparfait intitulé *de Arte conjectandi*, & quand le Neveu ſoutint à Baſle en 1709 ſa Theſe de Docteur en Droit, il prit pour ſujet

de Arte conjectandi in jure. Comme il étoit habile Geometre, auſſi-bien que Juriſconſulte, il ne put s'empêcher de choiſir dans le Droit une matiere qui admît de la Geometrie. Il traitoit du prix où l'on doit legitimement mettre des rentes viageres & des uſufruits ſelon les differens âges, du tems où un abſent doit-être cenſé mort, des Aſſurances entre Marchands, de la probabilité des Temoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de ſon Oncle qui lui étoient connus; & enſuite entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes Theories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entre eux l'amitié & l'émulation. M. Bernoulli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chez-lui à ſa Campagne, où ils paſſerent trois mois dans un combat continuel de Problêmes dignes des plus grands Geometres. Il s'agiſſoit toujours d'eſtimer les haſards, de regler des paris, de calculer ce qui ſe déroboit le plus au calcul. Leurs journées paſſoient comme des momens, grace à ces plaiſirs, qui ne ſont pourtant pas

compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaiſirs.

Les Problêmes qui occupoient ces deux Geometres, conduiſent neceſſairement à des combinaiſons très compliquées, & à des Suites de nombres formées ſelon certaines conditions, & compoſées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les ſommes finies, ou infinies, tantôt, ce qui eſt ſouvent plus difficile, les ſommes, d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La Theorie de ces Suites infinies eſt une clef de la plus ſublime Geometrie des Courbes, car elles ſe reſolvent en des Suites conditionnées d'une certaine maniere, & leurs circonferences ou les eſpaces qu'elles renferment ſont des ſommes de ces Suites. Mais outre ces uſages ſçavans, les Theories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le Chevalier Petty Anglois a fait voir dans ſon *Aritmetique politique*, combien de connoiſſances neceſſaires au Gouvernement ſe réduiſent à des calculs du nombre des Hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent conſumer,

ſumer, du travail qu'ils peuvent faire, du tems qu'ils ont à vivre, de la fertilité des Terres, de la quantité des Naufrages dans les Navigations, &c. Ces connoiſſances, & beaucoup d'autres pareilles étant acquiſes par l'experience, & poſées pour fondemens, combien de conſequences en tireroit un habile Miniſtre pour la perfection de l'Agriculture, pour le commerce tant interieur qu'exterieur, pour les Colonies, pour le cours de l'Argent, &c. mais il faudroit qu'il paſſât par les Combinaiſons & par les Suites de nombres, à moins qu'un grand genie naturel ne le diſpenſât d'une marche ſi lente & ſi pénible, ſans conter que la nature des affaires ne demande pas la préciſion Geometrique. Enfin il eſt certain, & les Peuples s'en convaincront de plus en plus, que le Monde Politique, auſſi-bien que le Phiſique, ſe regle par poids, nombre, & meſure.

Après le Livre de M. de Montmort il en parut un en Angleterre ſur la même matiere, intitulé *De menſura Sortis*. Il eſt de M. Moivre, fameux Geometre, que la France a droit,

puiſqu'il eſt François, de revendiquer ſur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne diſſimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet Ouvrage, qui lui parut avoir été entierement fait ſur le ſien, & d'après le ſien. Il eſt vrai qu'il y étoit loüé, & n'étoit-ce pas aſſés, dira-t-on? Mais un Seigneur de Fief n'en quittera pas pour des loüanges celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des Terres qu'il tient de lui. Je parle ſelon ſa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le Seigneur.

M. de Montmort, voiſin à ſa Campagne de Madame la Ducheſſe d'Angoulême, s'étoit fort attiré ſon eſtime & ſa confiance, peut-être auſſi avoit-il pour elle une ſorte de reconnoiſſance de ce que ſon mariage étoit heureux. Après qu'elle eut vendu ſa Terre de Mareüil pour l'arrangement de ſes affaires, il lui offrit la plus belle partie du Château de Montmort pour ſa demeure, & elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout deſquels elle mourut en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être Belle-Fille de Charles IX. Elle laiſſa ſon

Hôte chargé d'une Lettre pour le Roi, & ſon Executeur Teſtamentaire. Il fallut que le Philoſophe allât à Verſailles, &, ce qui eſt encore plus terrible, au Palais, & fort ſouvent; car il ſe trouva ſur les bras deux Procès que le Teſtament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête Homme & de Sçavant, cependant il en fit parfaitement ſon devoir, & gagna les deux Procès. En comparaiſon de ces ſortes d'honneurs funebres qu'il rendit à la memoire de la Princeſſe, les Obſeques dignes d'elle qu'il lui fit faire, & l'Epitaphe qu'il compoſa, ne meritent pas d'être contés.

En 1714 il fit une nouvelle Edition de ſes Jeux de Hazard très-conſiderablement augmentée, & enrichie de ſon Commerce Epiſtolaire avec Meſſieurs Bernoulli Oncle & Neveu, ſur-tout avec le Neveu, qui ne reſpiroit alors comme lui que Combinaiſons, & Suites infinies de Nombres.

Ce n'étoit pas ſeulement avec ces deux illuſtres Mathematiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, Meſſieurs

Neuton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre compoſoient la Liſte de ſes Amis. Il apprenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des Mathematiciens, leurs vûës particulieres, leurs projets d'Ouvrages, leurs Reflexions ſur ce qui paroiſſoit au jour, l'Hiſtoire anecdote des Sciences; il recevoit & rendoit des ſolutions de Problêmes difficiles, des Jugemens raiſonnés, des Diſſertations meditées avec ſoin. Un Geometre mediocre auroit été ſouvent fort embarraſſé de pareils commerces; pour lui il ne pouvoit l'être que quand il falloit ſe ménager entre des Sçavans broüillés enſemble, comme dans la querelle qui s'éleva ſur l'invention des nouveaux Calculs, & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angleterre en armes pour M. Neuton, & de l'autre M. Leibnitz, & après ſa mort M. Jean Bernoulli, qui auſſi-bien que Jacques ſon Frere ayant pris les premieres idées de ces Calculs dans des Ecrits de M. Leibnitz, où tout autre qu'eux ne les eût pas priſes, les avoit pouſſées ſi loin, qu'il y pouvoit pren-

dre le même interêt que M. Leibnitz. M. Bernoulli ſeul, comme le fameux Coclès, ſoutenoit ſur le Pont toute l'Armée Angloiſe. On en étoit venu aux grandes hoſtilités, à des défis de Problêmes, & M. de Montmort toujours poſté entre les deux partis ennemis dont chacun tâchoit de l'attirer à ſoi, reconnu preſque pour Juge en quelques occaſions, avoit beſoin de toute ſa ſageſſe. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois qu'il connoiſſoit perſonnellement; cependant il ſe maintint parfaitement neutre en uſant du ſeul artifice qui pût réuſſir; il diſoit toujours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait paſſer la verité. Les Sçavans avec qui il a eu le commerce le plus étroit, ſont Meſſieurs Bernoulli, Oncle & Neveu, & M. Taylor.

En 1715 il fit un troiſiéme voyage en Angleterre pour y obſerver l'Eclipſe ſolaire qui devoit être totale à Londres. La Société Royale ne le voulut pas laiſſer partir ſans ſe l'être acquis, & ſans l'avoir reçû dans ſon Corps.

A quelque point que cet honneur le flatât, il ne le ſéduiſit pourtant pas en

faveur des *Attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Carteſianiſme, & reſſuſcitées par les Anglois, qui cependant ſe cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles ſur ce ſujet avec M. Taylor ſon Ami particulier, & lui compoſa même avec ſoin une aſſés longue Diſſertation, par laquelle il renvoyoit les Attractions dans le néant, d'où elles tâchoient de ſortir. M. Taylor y répondit peu de tems après. Il eſt certain que ſi l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des Impulſions, & ſi on ne ſe ſoucie pas de l'entendre, il y a des Attractions, & tout ce qu'on voudra, mais alors la Nature nous eſt ſi incomprehenſible, qu'il eſt peut-être plus ſage de la laiſſer là pour ce qu'elle eſt.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de membre de la Société Royale de Londres, lui envoya un grand Ecrit fort curieux & fort profond ſur les Suites infinies qu'elle fit imprimer dans ſes *Tranſactions* en 1717. M. Taylor très-verſé auſſi dans cette matiere, comme il paroît par ſon Traité *De Methodo Incrementorum*, y fit

ne addition, ce qui marquoit entre deux Geometres vivans une liaiſon aſſés tendre, & une eſpece de fraternité.

M. de Montmort deſtinoit auſſi un pareil morceau à l'Academie des Sciences, où il avoit été reçû Aſſocié libre en 1716, mais étant venu de ſa Campagne à Paris au mois de Septembre 1719 pour des affaires, il fut pris de la petite Verole, qui faiſoit alors beaucoup de ravage, & en mourut le 7 Octobre ſuivant.

Quand il fut extrêmement mal, & que ſelon la coutume on l'envoya recommander aux Prieres de trois Paroiſſes, dont il étoit Seigneur, les Egliſes retentiſſoient des gemiſſemens & des cris des Païſans. Sa mort fut honorée de la même Oraiſon funebre, Eloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne ſe donnent ni à l'eſprit, ni au ſçavoir, mais à des qualités infiniment plus eſtimables.

Il travailloit depuis un tems à l'*Hiſtoire de la Geometrie*. Chaque Science, chaque Art devroit avoir la ſienne. Il eſt très-agréable, & ce plaiſir renferme beaucoup d'inſtruction, de voir le

route que l'Eſprit humain a teſſuë, & pour parler geometriquement, cette eſpece de progreſſion, dont les intervalles ſont d'abord extrêmement grands, & vont enſuite naturellement en ſe ſerrant toujours de plus en plus. L'Hiſtoire de la Geometrie ancienne auroit été d'une diſcuſſion & d'une recherche fort pénible, & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des Methodes embarraſſées qui ont conduit les plus grands Genies à ce qui n'eſt preſentement qu'un jeu. La Geometrie moderne, dont l'Epoque eſt à Deſcartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable, & plus intereſſante, mais en même-tems plus dangereuſe à traiter. Non-ſeulement les Particuliers, mais les Nations mêmes ont des jalouſies. Heureuſement M. de Montmort étoit aſſés intelligent & aſſés laborieux pour la premiere partie de ſon Ouvrage, aſſés inſtruit & aſſés équitable pour la ſeconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puiſſe-t-il avoir un digne Succeſſeur!

Le fort de ſon travail n'étoit qu'à ſa Campagne, où il paſſoit la plus grande partie de l'année, la vie de Paris lui paroiſſoit

paroiſſoit trop diſtraite pour des Méditations auſſi ſuivies que les ſiennes. Du reſte il ne craignoit pas les diſtractions en détail. Dans la même Chambre où il travailloit aux Problêmes les plus embaraſſans, on jouoit du Clavecin, ſon fils couroit & le lutinoit, & les Problêmes ne laiſſoient pas de ſe réſoudre. Le Pere Malebranche en a été pluſieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un eſprit qui n'eſt pas maîtriſé par les impreſſions du dehors, même les plus legeres.

Il faiſoit volontiers les honneurs de Paris aux Sçavans Etrangers, qui la plûpart s'adreſſoient d'abord à lui. Quoique vif, & ſujet à des coleres d'un moment, ſur-tout quand on l'interrompoit dans ſes études pour lui parler d'affaires, il étoit fort doux, & à ces coleres ſuccedoit une petite honte, & un repentir gai. Il étoit bon Maître même à l'égard de Domeſtiques qui l'avoient volé, bon Ami, bon Mari, bon Pere, non-ſeulement pour le fond des ſentimens, mais, ce qui eſt plus rare, dans tout le détail de la vie.

ELOGE
DE MONSIEUR
ROLLE.

MICHEL ROLLE nâquit à Ambert petite Ville de la Baſſe Auvergne le 21 Avril 1652. Son Pere, Marchand peu aiſé, après lui avoir fait bien apprendre à écrire, & un peu d'Arithmetique, le mit chés un Notaire, & enſuite chés differens Procureurs du Païs, pour le former aux affaires & à la Pratique, qui devoient être le principal fond de ſa ſubſiſtance. Mais il ſe laſſa bien-tôt de ces ſortes d'occupations, qui en effet ne ſont pas mediocrement dégoûtantes, pour qui n'y eſt pas appellé par la Nature, & à l'âge de 23 ans il vint à Paris avec la ſeule reſſource d'écrire aſſés bien pour en pouvoir donner des leçons.

Le peu d'Arithmetique qu'il ſçavoit, & qui eſt communément joint à cette Profeſſion, étoit une foible ſemence

qui germa bien vîte chés lui par la bonne diſpoſition du terroir. Il entra plus avant, & toujours plus avant dans la ſcience des Nombres, & enfin ſans avoir eu l'intention & preſque ſans s'en appercevoir, il ſe trouva conduit juſqu'à l'Algebre. C'étoit-là où la Nature le vouloit. Il s'enfonça dans la plus abſtraite Analiſe, la difficulté n'étoit que de trouver du tems; ſa Profeſſion, devenuë d'autant plus neceſſaire qu'il étoit déja chargé de famille, l'occupoit beaucoup; mais tout ce qu'elle pouvoit lui laiſſer de loiſir, tout ce qu'il pouvoit dérober à ſon ſommeil, la paſſion dominante le prenoit, & l'on ſçait que les paſſions font toujours leur part aſſés bonne.

Feu M. Ozanam avoit propoſé ce Problême, *Trouver 4 nombres tels que la difference de deux quelconques, ſoit un quarré, & que la ſomme de deux quelconques des trois premiers ſoit encore un quarré.* Il avoit ajouté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de 50 chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en pût trouver de plus petits. M. Rolle en 1682, c'eſt-à-dire âgé de 30 ans, reſolut le Problême par quatre Formules Alge-

briques qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnuës ou indéterminées, telles qu'en ſuppoſant d'abord que la premiere étoit 1, & la ſeconde 2, ce qui eſt la plus ſimple des ſuppoſitions, il venoit 4 nombres conditionnés comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que 7 chiffres au lieu de 50, eſpece d'inſulte ſçavante qu'on faiſoit au Problême. M. Rolle donnoit de plus la maniere d'avoir 10 millions de fois mille milliars de réſolutions dans leſquelles le plus grand nombre n'auroit pas 50 chiffres, inſulte infiniment redoublée. Auſſi-tôt M. Colbert, qui avoit des eſpions pour découvrir le mérite caché ou naiſſant, déterra M. Rolle dans l'extrême obſcurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint enſuite une penſion fixe.

Encouragé par une récompenſe ſi prompte, & en quelque ſorte ſi prévenante, & plus encore par la gloire d'un début ſi brillant, il ſe dévoua entierement à l'Algebre, & y fit de ſi grands progrès, qu'en 1685, trois ans ſeulement après que ſon nom eut paru pour la premiere fois, il fut reçû dans

l'Académie des Sciences pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles Mathematiciens qui ne ſçachent beaucoup d'Algebre, ou du moins aſſés pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette ſcience pouſſée au-delà de cet uſage ordinaire eſt ſi épineuſe, ſi compliquée de difficultés, ſi embarraſſée de calculs immenſes, & pour tout dire, ſi affreuſe, que très-peu de gens ont un courage aſſés héroïque pour s'aller jetter dans ces abîmes profonds & tenebreux. On eſt plus flatté de certaines Theories brillantes, où la fineſſe de l'eſprit ſemble avoir plus de part que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'Algebre que de l'art de démêler une grandeur inconnuë au travers de mille nuages qui la couvrent, ſuppoſé qu'on ait deſſein de la connoître; mais ce deſſein, ce ſont d'autres parties des Mathematiques, des interêts particuliers, pour ainſi dire, qui le font naître en certaines occaſions, & on les attend pour ſe donner la peine d'employer l'Algebre; ou, ce qui eſt encore plus court, quand l'affaire en eſt venuë là,

on ſe contente de la renvoyer à l'Algebre, qui eſt obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainſi, il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, ſans ſe propoſer autre choſe que de les ſurmonter; cependant comme l'Algebre & la haute Geometrie ſont devenuës inſéparables, il penetra auſſi juſqu'à cette Geometrie, mais il n'alla jamais juſqu'à celle qui eſt mêlée de Phiſique, peut-être parce que l'Algebre, à laquelle il étoit ſi fidele, ne l'y conduiſoit pas neceſſairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les Elemens de Mathematique, lui donna au Bureau de l'Extraordinaire des Guerres une ſeconde place, qui valoit mieux que celle de l'Academie, & pouvoit le mener plus loin. Il tâcha pendant quelque tems de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'abſenter deux fois la ſemaine pour venir aux Aſſemblées de la Compagnie. Mais tout cela étoit forcé, il s'accabloit de travail, il prenoit trop ſur ſon ſommeil; enfin il ſentit l'impoſſibilité abſoluë de ſervir à deux Maîtres, & dans la neceſſité de

choiſir, il préfera celui que ſa fortune étroite ne lui conſeilloit pas, mais que ſon goût demandoit. Il a fait encore d'autres ſacrifices courageux à l'Algebre, & à ſa liberté, ou plûtôt à l'Algebre ſeule, car il n'avoit beſoin de liberté que pour elle. Il y a entre les Sciences & les Richeſſes une ancienne & irréconciliable diviſion.

En 1690 il publia un *Traité d'Algebre* in-4°. Ce qui en a le plus brillé, a été ſa Methode des *Caſcades*, qui réſout les Equations déterminées de tous les degrés. On approche toujours de la valeur de l'inconnuë par des Equations differentes & ſucceſſives, qui vont toujours en baiſſant ou en tombant d'un degré, & de-là eſt venu le nom de *Caſcades*. Il enrichiſſoit encore le Dictionnaire de l'Algebre de quelques termes nouveaux, tels que l'*Arbre de direction*, l'*Arbre de retour*, &c. la nouveauté des choſes avoit produit neceſſairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'expoſer ſa Methode des Caſcades ſans la démontrer, il donna l'année ſuivante un nouvel Ouvrage, *Démonſtration d'une Methode pour réſoudre les Egalités de tous*

les degrés, ſuivie de deux autres Methodes, dont la premiere donne les moyens de réſoudre ces mêmes Egalités par la Geometrie, & la ſeconde pour réſoudre pluſieurs Queſtions de Diophante qui n'ont point été réſoluës. Il arrive quelquefois dans ces matieres que l'on trouve de bonnes Methodes, & qu'il n'eſt pas aiſé d'en trouver la démonſtration aſſés préciſe, ou aſſés claire. On voit la route qu'il faut tenir, on voit que l'on arrivera, on arrive toujours, mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un incredule, triomphe indiſpenſable pour les Mathematiques. Il manquoit aux Caſcades, & leur Auteur le leur aſſura. Quant aux Queſtions de Diophante, que la propriété des Quarrés des 3 côtés du Triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres quarrés, elles ont exercé pluſieurs Geometres modernes, qui en avoient encore laiſſé à M. Rolle une aſſés grande quantité des plus difficiles à réſoudre. La multitude de calculs, & de combinaiſons dont il avoit l'eſprit plein, le rendoit ſingulierement propre à cette entrepriſe.

En 1699 il publia encore un Ou-

vrage intitulé, *Methode pour réſoudre les queſtions indéterminées de l'Algebre.* Il les avoit promiſes dans ſon grand Traité de 90 ; le Journal des Sçavans aſſura qu'elles étoient les ſeules generales que l'on eût juſqu'alors pour réſoudre par des lignes les Equations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles, & quelquefois neceſſaires pour réſoudre auſſi par des lignes toutes les Equations déterminées. On ſçait aſſés que les indéterminées expriment des Courbes, & que les déterminées ſe réſolvent par des interſections de Courbes, ce qui fait le grand & important commerce de l'Algebre & de la Geometrie. Mais il ſemble que M. Rolle avoit ſoin d'y donner toujours beaucoup d'avantage à l'Algebre, & de lui faire jouer le perſonnage le plus conſiderable.

En ce tems-là le Livre de M. le Marquis de l'Hôpital avoit paru, & preſque tous les Mathematiciens commençoient à ſe tourner du côté de la nouvelle Geometrie de l'Infini, juſque-là peu connuë. L'univerſalité ſurprenante des Methodes, l'élegante brieveté des démonſtrations, la fineſſe & la promtitude des ſolutions les plus difficiles,

une nouveauté ſinguliere & imprévûë, tout attiroit les eſprits, & il ſe faiſoit dans le Monde Geometre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas abſolument generale ; dans le Païs même des Démonſtrations on trouve encore le moyen de ſe diviſer. Feu M. l'Abbé Galois, comme nous l'avons dit même dans ſon Eloge, ne goûtoit point la nouvelle Geometrie, mais il étoit bien-aiſe de ne la combattre qu'avec le ſecours ou à l'abri d'un Geometre de nom, & heureuſement il trouva dans M. Rolle les diſpoſitions neceſſaires pour s'unir à lui. Il mit dans la Société le courage d'entreprendre la Guerre, & l'art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle, & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raiſonnemens. La conteſtation éclata dans l'Academie, qui eut d'abord la ſageſſe d'écouter tout, & enſuite celle d'aſſoupir par ſon autorité une diſpute qui n'en devoit pas être une, du moins de la maniere dont elle l'étoit ; car il pouvoit bien y avoir, & il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le Siſtême de la nouvelle Geometrie, mais on parloit

de renverſer le Siſtême total, & la propoſition offenſoit trop les oreilles ſçavantes.

Quand la paix des Infiniment-Petits fut faite, ou le ſilence ordonné, M. Rolle donna ſon application à d'autres ſujets de Geometrie, où l'Algebre dominoit toujours; il ne laiſſoit pas d'y gliſſer encore adroitement des accuſations d'inſuffiſance ou même de fauſſeté contre le nouveau Calcul, avec lequel il ne s'eſt jamais bien réconcilié, & les Infinitaires étoient au guet pour ne lui rien paſſer qui les intereſſât trop. Il ſe mit auſſi à examiner, & pour ne rien diſſimuler, il attaqua ouvertement la Geometrie de Deſcartes ſur ſa merveilleuſe Theorie de la conſtruction des Egalités; feu M. de la Hire s'en rendit le défenſeur, comme Meſſieurs Varignon & Saurin l'étoient des Infiniment-Petits. Cette matiere produiſit des diſcuſſions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuſe eſt dans l'Hiſtoire de 1710, & il eſt vrai que malgré un grand zele pour la gloire de Deſcartes, il fallut accorder à M. Rolle quelques-unes de ſes prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit ſur des points aſſés

importans. Il réſultoit de tout cela que quand il ouvroit une matiere dans l'Académie, il ſembloit qu'on dût ſe préparer à combattre ; une legere difference de forme dans ce qu'il propoſoit eût prévenu cet inconvenient, l'objection la plus fulminante peut ſans rien perdre de ſa force, devenir un ſimple éclairciſſement qu'on demande, mais il déclaroit trop nuëment & trop geometriquement le fond de ſa penſée ſur des Ouvrages reverés. La Geometrie n'a qu'un ton, mais peut-être feroit-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puiſqu'elle parle à des hommes.

Quelques-uns ſoupçonnoient M. Rolle de tendre des piéges aux autres Mathematiciens par des Queſtions artificieuſement conçûës, où il vouloit ſe donner le plaiſir de les voir plus embaraſſés que la choſe ne méritoit ; cependant il s'eſt trouvé dans des occaſions importantes que ces ſoupçons étoient injuſtes, les queſtions très-réelles, & les ſolutions très-ſolides, témoin le cas nouveau & paradoxe de l'interſection de deux Sections Coniques en quatre points du même côté

de l'Axe dont nous avons parlé dans l'Hiſtoire de 1713.

Il croyoit l'Algebre encore fort imparfaite, & ſuſceptible d'une étenduë que l'on ne penſe pas même à y deſirer. Il en méditoit des Elemens tout nouveaux, mais dans ce qu'il communiquoit à l'Academie, il rapportoit quelquefois certaines choſes à ces Elemens inconnus, ou les ſuppoſoit, ce qui donnoit à ſes Ecrits une apparence de ſimples Projets, & même de l'obſcurité. Ses idées pouvoient ſe nuire les unes aux autres par leur multitude, & l'eſpace borné de nos Memoires ne ſuffiſoit pas toujours pour les contenir toutes, le champ étoit trop petit pour y ranger l'Armée en bataille. C'eſt dommage qu'il n'ait fait ſes Elemens où il auroit pû ſe développer en liberté, on ne peut douter que l'Ouvrage n'eût été fort conſiderable, & un homme capable comme lui de ſe ſacrifier entierement à l'Algebre, n'eſt pas un préſent que la Nature faſſe tous les jours aux Sciences.

Il eut en 1708 une attaque d'Apoplexie, dont il ſortit avec tout ſon eſ-

prit, & preſque la même force pour le travail. Mais dix ans après une ſeconde attaque le jetta dans une Paraliſie, qui ne lui permit plus de ſortir, & dont il mourut le 8 Novembre 1719, âgé de 68 ans, après avoir donné toutes les marques d'une ſolide piété. Ses mœurs avoient toujours été telles que les forment un grand attachement à l'étude, & l'heureuſe privation du commerce du monde.

ELOGE
DE MONSIEUR
RENAU.

BERNARD RENAU D'ELISAGARAI naquit dans le Bearn en 1652, d'un Pere qui avoit peu de bien & beaucoup d'Enfans. On croit que ce fut par Madame de Gaſſion, femme d'un Préſident à Mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçut auſſi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de ſa petiteſſe même, l'air adroit, vif, ſpirituel, courageux. M. du Terron le prit chés lui, où il devint le Frere de Madame la Princeſſe de Carpegne, & de Madame de Barbançon ſes deux Filles cadettes, car elles l'ont toujours appellé de ce nom, & pour

Madame de Gaſſion l'aînée des trois ſœurs, il étoit ſon Fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune Enfant étranger dans une maiſon, il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde il ſçût bien ſe rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathematiques, apparemment parce que le ſéjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des diſpoſitions à entendre la Marine; enfin on avoit très-bien rencontré, & l'on vit par ſon application & par ſes progrès qu'il étoit dans la route où ſon génie l'appelloit.

Il ne s'inſtruiſoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jettoit dans ſon eſprit des germes de penſées, que la méditation faiſoit enſuite éclorre, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les Livres dans ſa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il penſoit beaucoup, & paſſoit peu de tems dans ſon Cabinet, & dans la retraite. Il penſoit d'ordinaire au milieu d'une converſation, dans une Chambre pleine de monde, même chés des Dames. On

ſe mocquoit de ſa rêverie, & de ſes diſtractions, & on ne laiſſoit pas en même tems de les reſpecter. Il faiſoit naturellement & ſans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une oſtentation de ſes forces, ce Philoſophe qui ſe retiroit dans un Bain public où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *la Recherche de la Verité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Siſtême, & ſon attachement pour la perſonne de l'Auteur ont toujours été ſi vifs, qu'on ne les ſçauroit croire fondés ſur une impreſſion trop ancienne. Quoiqu'il en ſoit, jamais Malebranchiſte ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'être à ce point ſans une forte perſuaſion des verités du Chriſtianiſme, &, ce qui eſt infiniment plus difficile, ſans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau ſuivit le Siſtême juſque-là. Son caractere ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des penſées chancelantes, ni une exécution foible.

Quand il fut aſſés inſtruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître

de M. de Seignelai, qui devint bientôt ſon Protecteur, & un Protecteur vif & agiſſant. Il lui procura en 1679 une place auprès de M. le Comte de Vermandois Amiral de France, qu'il devoit entretenir ſur tout ce qui appartient à cette importante Charge. Il en eut une penſion de mille écus.

Le feu Roi, voulant perfectionner les conſtructions de ſes Vaiſſeaux, ordonna à ſes Generaux de Mer de ſe rendre à la Cour avec les Conſtructeurs les plus habiles, pour convenir d'une methode generale, qui ſeroit établie dans la ſuite. M. Renau eut l'honneur d'être appellé à ces Conferences qui durerent 3 ou 4 mois. M. de Seignelai y aſſiſtoit toujours; & quand les matieres étoient ſuffiſamment préparées, M. Colbert y venoit pour la déciſion, & quelquefois le Roi lui-même. Tout ſe réduiſit à deux methodes, l'une de M. du Queſne, ſi fameux & ſi experimenté dans la Marine, l'autre de M. Renau, jeune encore & ſans nom. La concurrence ſeule étoit une aſſés grande gloire pour lui, mais M. du Queſne en preſence du Roi lui donna la préference, &

tira plus d'honneur d'être vaincu par ſon propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa Majeſté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelai, M. le Chevalier de Tourville, depuis Maréchal de France, & M. du Queſne le Fils à Breſt & dans les autres Ports, pour y executer en grand ce qui avoit été fait en petit devant Elle. Il n'inſtruiſit pas ſeulement les Conſtructeurs, mais encore leurs Enfans, & les mit en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus gros Vaiſſeaux, qui demandoient auparavant une experience de 20 ou 30 années.

En 1680 les Algeriens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne ſe pouvoit faire que de deſſus des Vaiſſeaux, & paroiſſoit abſolument impratiquable, car juſque-là il n'étoit tombé dans l'eſprit de perſonne que des Mortiers puſſent n'être pas placés à terre, & ſe paſſer d'une aſſiette ſolide. Les Eſprits originaux ont un ſentiment naturel de leurs forces, qui les rend entreprenans, même ſans qu'ils s'en apperçoivent; il oſa in-

venter les Galiotes à Bombes. Auſſitôt éclata le ſoulevement general dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un Auteur connu, que le ſuccès éleveroit trop au-deſſus de ſes pareils. Cependant après que dans les Conſeils il eut été traité en face de viſionnaire & d'inſenſé, les Galiottes paſſerent, & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire conſtruire ces nouveaux Bâtimens, deux à Dunkerque, & trois au Havre. Il s'embarqua ſur ceux du Havre pour aller prendre ceux de Dunkerque ; & comme on doutoit encore qu'ils puſſent naviguer avec ſûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunkerque, fut battu preſque à l'entrée de la Rade d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre que l'on pût ſouhaiter pour une épreuve inconteſtable. L'Ouragan renverſa un Baſtion de Dunkerque, rompit les Digues de Hollande, ſubmergea 90 Vaiſſeaux ſur toute la Côte, & la Galiotte de M. Renau cent fois abîmée échapa contre toute apparence ſur les Bancs de Fleſ-

ſingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il ſe rendit devant Alger avec ſes cinq Bâtimens de nouvelle fabrique, déja bien ſûr de leur bonté ; il ne s'agiſſoit plus que de leurs opérations, & c'étoit le dernier retranchement des Incredules ou des Jaloux. Ils eurent ſujet d'être bien contens d'une premiere épreuve. Un accident fut cauſe qu'une Carcaſſe que M. Renau vouloit tirer, mit le feu à la Galiotte toute chargée de Bombes, & l'Equipage qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, ſe jetta à la Mer. Les autres Galiottes, & les Chaloupes armées voyant ce Bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit ſauter dans le moment, & ne perdirent point de tems pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis Maior voulut voir s'il n'y avoit plus perſonne, & ſi tout étoit abſolument hors d'eſperance. Il força l'épée à la main l'Equipage de ſa Chaloupe à nager, il vint à la Galiotte, ſauta dedans, & vit ſur le Pont M. Renau travaillant lui troiſiéme à couvrir de cuir vert plus de 80 Bombes chargées ; rencontre ſinguliere de deux hommes d'une rare valeur également étonnés, l'un qu'on lui

porte du ſecours, l'autre qu'on ſe ſoit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en paſſer. M. de Remondis alla dans le moment aux Chaloupes, & les fit revenir. On jetta dans la Galiotte 200 hommes, & quoiqu'en même-tems 300 pieces d'Artillerie de la Ville, ſous le feu deſquelles elle étoit, tiraſſent deſſus, & fort juſte, on vint à bout de la ſauver.

Le lendemain M. Renau plus animé par ce mauvais ſuccès obtint de M. du Queſne qui commandoit, que l'on fît une ſeconde épreuve. On remit les Galiottes près de terre, on bombarda toute la nuit, un grand nombre de perſonnes furent écraſées dans les Maiſons, la confuſion fut horrible aux portes de la Ville, d'où tout le monde vouloit ſortir à la fois pour ſe dérober à un genre de mort imprévû, & les Algeriens envoyerent demander la Paix. Mais les vents & la mauvaiſe ſaiſon vinrent à leur ſecours, & l'Armée Navale ramena en France les Galiottes à Bombes victorieuſes, non pas tant des Algeriens que de leurs Ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nou-

veau Corps d'Officiers d'Artillerie, & de Bombardiers, dont les rangs avec le reſte de la Marine furent reglés.

Une ſeconde expedition d'Alger termina cette guerre, & les Galiottes à Bombes, qui foudroyerent Alger, en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux Mortiers qui chaſſoient les Bombes plus loin, & juſqu'à 1700 toiſes. Mais nous ſupprimons déſormais des détails qui ſeroient trop longs, il y a du ſuperflu dans ſa gloire.

Il ſe crut dégagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché, il demanda au Roi & obtint la permiſſion d'aller joindre M. de Vauban en Flandre. Le Roi le deſtina à ſervir en 1684 au Siége de Luxembourg; mais l'expedition de Gennes ayant été reſoluë, M. de Seignelai qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit neceſſaire, & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Gennes, il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la conduite du Siége de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours.

De-là il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les frontieres de Flandre & d'Allemagne. La vûë continuelle des ouvrages de ce ſublime Ingenieur, & de la maniere dont il les conduiſoit, auroit ſeule ſuffiſamment inſtruit un Diſciple auſſi intelligent que M. Renau, mais de plus le Maître paſſionnément amoureux du bien public ne demandoit qu'à faire des Eleves qui l'égalaſſent; & ce qui forma encore entre eux une liaiſon plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus plus puiſſante que celle de genie.

En 1688 ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siége ſous les ordres de Monſeigneur; & parce que le Roi écrivit à Monſeigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mît ſeulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit ſa part aux projets, eut de plus tout le ſoin de l'execution, & tout le péril.

Il conduiſit enſuite les Siéges de Manheim, & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie ſi agitée, & ſi guerriere il faiſoit un Livre. Il y travailloit cependant,

dant, puiſqu'en 89 parut ſa *Theorie de la Manœuvre des Vaiſſeaux.*

L'Art de la Navigation conſiſte en deux parties; le Pilotage qui regarde principalement l'uſage de la Bouſſole, & la Manœuvre qui regarde la diſpoſition des Voiles, du Gouvernail, & du Vaiſſeau par rapport à la Route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut tirer du Vent. Le Pilotage qui ne demande que la ſimple Geometrie Elementaire, avoit été aſſés traité & aſſés bien, mais aucun Geometre n'avoit touché à la Manœuvre, il y falloit une fine application de la Geometrie à une Mechanique épineuſe & compliquée. M. Renau moins effrayé que flatté de la difficulté de l'ouvrage, l'entreprit, & il fut donné au Public *de l'exprès commandement du Roi*, parce qu'on le jugea original & neceſſaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes; l'une de la ſituation la plus avantageuſe de la Voile par rapport au Vent & à la Route, l'autre de l'angle le plus avantageux du Gouvernail avec la Quille. Le Calcul differentiel a une methode generale pour ces ſortes de Queſtions, que l'on appelle *De Maxi-*

mis & Minimis, mais M. Renau ignoroit alors ce Calcul qui étoit encore naiſſant, & l'on voit avec plaiſir qu'il a l'art de s'en paſſer, ou plutôt qu'il ſçait le trouver à ſon beſoin ſous une forme un peu differente.

Cependant M. Huguens condamna une des propoſitions fondamentales du Livre, qui eſt que ſi un Vaiſſeau eſt pouſſé par deux forces dont les directions faſſent un angle droit, & qui ayent chacune une viteſſe déterminée, il décrit la Diagonale du Parallelogramme dont les deux côtés ſont comme ces viteſſes. Le défaut de cette propoſition qui paroît d'abord fort naturelle, & conforme à tout ce qui a été écrit en Mechanique, étoit ſelon M. Huguens que les côtés du Parallelogramme ſont comme les forces, & que les forces ſuppoſées ne ſont pas comme les viteſſes, mais comme les quarrés des viteſſes, car ces forces doivent être égales aux reſiſtances de l'eau, qui ſont comme ces quarrés, de ſorte qu'il en reſulte une autre Parallelogramme, & une autre Diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau ſubſiſtât, il falloit que quand un Corps pouſſé

par deux forces décrit la Diagonale d'un Parallelogramme, les deux forces fuſſent non comme les côtés, mais comme leurs quarrés, ce qui étoit inoüi en Mechanique.

Une preuve que cette matiere étoit aſſés délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'eſt que malgré l'autorité de M. Huguens qui devoit être d'un poids infini, & qui plus eſt, malgré ſes raiſons, M. Renau eut ſes Partiſans, & entre autres le P. Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle quelques-uns, qui ne s'en appercevoient pas, peut-être la chaleur & l'aſſurance qu'il mettoit dans cette affaire en entraînoit-elle d'autres, mais enfin ils étoient tous Mathematiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli alors Profeſſeur à Groningue, & lui expoſa la queſtion de maniere, que celui-ci qui n'avoit pas vû le Livre de M. Renau, ſe declara pour lui, autorité d'un poids égal à celle de M. Huguens, & qui raſſuroit bien l'Auteur de la Theorie, ſans conter que l'expoſition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination ſecrette pour ce ſentiment. Enfin

de quelque côté que la verité pût être, puiſque le Geometre naiſſant avoit partagé des Geometres ſi conſommés, ſon honneur étoit à couvert. Ce ſera un ſujet de ſcandale ou plûtôt de joie pour les profanes, que des Geometres ſe partagent, mais ce n'eſt pas ſur la pure Geometrie, c'eſt ſur une Geometrie mixte, où il entre des idées de Phiſique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur eſt naturelle. De plus après quelque diſcuſſion toute queſtion de Geometrie ſe décide & finit, au lieu que les plus anciennes queſtions de Phiſique, comme celle du Plein & du Vuide, durent encore, & ont le malheureux privilege d'être éternelles.

En 1689 la France étant entrée dans une Guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi contre l'opinion generale, & ſur-tout contre celle de M. de Louvois, très-redoutable Adverſaire, que la France étoit en état de tenir tête ſur Mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre ſuſpecte l'audace de ſes idées, mais il les prouva ſi bien

que le Roi en fut convaincu, & fit changer tous les Vaiſſeaux de 50 ou 60 Canons qui étoient ſous les Chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même-tems ou expoſa de nouvelles Evolutions navales, des Signaux, des Ordres de Bataille, & il en fit voir au Roi des repreſentations très-exactes en petits Vaiſſeaux de cuivre qui imitoient juſqu'aux differens mouvemens des Voiles.

Tant de vûës nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que ſon genie promettoit encore, ſes ſervices continuels relevés par des actions brillantes, déterminerent le Roi à lui donner une commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau, un Ordre pour avoir entrée & voix déliberative dans les Conſeils des Generaux, ce qui étoit ſingulier, & pour comble d'honneur une Inſpection generale ſur la Marine, & l'autorité d'enſeigner aux Officiers toutes les nouvelles Pratiques dont il étoit l'Inventeur ; le tout accompagné de 12000 livres de penſion. La maladie de M. de Seignelai retarda l'expedition des Brevets neceſſaires, & M. Renau

peu impatient de joüir de ſes récompenſes, ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce Miniſtre, qui étoit en grand péril, & dont la mort pouvoit tout renverſer. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain, alors Controlleur General, & depuis Chancelier de France, eut la Marine. M. Renau inconnu au nouveau Miniſtre ne ſe fit point preſenter à lui, il abandonna ſans regret ce qu'il tenoit déja preſque dans ſa main, & ce qu'il avoit ſi bien merité, & ne ſongea qu'à retourner ſervir avec M. de Vauban, vers qui un charme particulier le rappelloit.

Quand les Officiers Generaux de Mer eurent donné au Roi leurs Projets pour la Campagne de 1691, il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Miniſtre répondit qu'il n'en avoit point reçû de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vû. Le Roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excuſa à M. de Pontchartrain ſur ce qu'il n'étoit pas du Corps de la Marine; qu'à la verité M. de Seignelai avoit eu ordre de lui expedier une Commiſſion de Capitaine de Vaiſſeau

avec d'autres Brevets fort avantageux, mais que n'en ayant eu de lui qu'une promeſſe verbale, il n'avoit pas crû que ce fût un titre ſuffiſant auprès d'un nouveau Miniſtre, qui n'étoit pas obligé de l'en croire ſur ſa parole. Comme il ſe trouva par l'éclairciſſement qu'il diſoit vrai, il reçut de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelai, & le Roi lui fit l'honneur de lui dire que quoiqu'il eût voulu s'échaper de la Marine, ſon intention étoit qu'il continuât d'y ſervir, ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne ſervît auſſi par terre. Sa Majeſté eut alors la bonté de lui confier le ſecret du Siége de Mons qu'Elle alloit faire en perſonne, & où Elle l'employa avec M. de Vauban. De-là Elle l'envoya faire la Campagne ſur l'Armée Navale, eſpece d'Amphibie Guerrier, qui partageoit ſa vie & ſes fonctions entre l'un & l'autre Element.

Il vint à Breſt, où il voulut uſer de ſes droits, & enſeigner aux Officiers ſes nouvelles Pratiques. Ils ſe crurent deshonorés s'ils ſe laiſſoient envoyer à l'Ecole, & réſolurent unanimement d'écrire à la Cour, pour faire leurs re-

montrances. Deux d'entre eux, & d'ailleurs fort amis de M. Renau, M. le Chevalier des Adrets, & M. le Comte de Saint Pierre, aujourd'hui premier Ecuyer de Madame la Ducheſſe d'Orleans, quoiqu'ils ne fuſſent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent diſtingués par de très-legeres circonſtances qui leur étoient particulieres, & elles leur attirerent une punition qui ne pouvoit pas tomber ſur tous. Ils furent un an priſonniers au Château de Breſt, & enſuite caſſés. M. Renau ſe jetta aux pieds du Roi pour obtenir leur grace qui lui fut refuſée. Il eût pû agir par politique, & quoique cette eſpece de politique ſoit aſſés rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, ſon caractere prouve aſſés qu'il agiſſoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la ſuite tous les ſervices dont il put trouver l'occaſion, & eux de leur côté ils eurent la generoſité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point alterée. Il eſt vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre; mais la pratique de l'équité eſt ſi oppoſée à la Nature humaine, qu'elle fait les plus grands Heros en Morale.

Au Siége de Namur, que le Roi fit en perſonne, il ſervit encore ſous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus ſur le Siége qu'à M. de Vauban même qui étoit trop occupé, & cet avantage, qui fait la ſouveraine felicité des Courtiſans, flatte toujours beaucoup les gens les plus raiſonnables. De Namur il courut ſauver S. Malo, & trente Vaiſſeaux qui s'y étoient retirés après le Combat de la Hougue, ſi glorieux, & ſi malheureux tout enſemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par tout avec une prudence & une promtitude égales, rompirent l'entrepriſe des Ennemis très-bien concertée, & prête à éclater.

En 1693 le Projet de la Campagne navale dreſſé par les Officiers Generaux, & après bien des déliberations approuvé par le Roi même, fut communiqué par ſon ordre à M. Renau, qui eut la hardieſſe de lui refuſer nettement ſon ſuffrage, & d'en preſenter un autre à la place. Il eſt vrai qu'il ſe fit ſoutenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans ſa penſée; mais en l'état où étoient les choſes le ſecours de M. de Vauban lui-même étoit foi-

ble. Comment revenir contre ce qui a été décidé ſi murement ? N'y aura-t-il donc jamais rien d'arrêté ? Un homme ou deux ſont-ils ſeuls infaillibles ? Cependant il fallut ceder aux raiſons de M. Renau, & à la vigueur dont ils les employoit, ſans quoi peut-être elles n'euſſent pas operé le miracle. Ce changement prévint tous les mauvais événemens qu'on auroit eûs à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du Convoi de Smirne, & la priſe d'une partie des Vaiſſeaux. Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de ſe retracter, & marqua à l'Auteur de ſa retractation combien il en étoit ſatisfait.

M. Renau avoit fait conſtruire à Breſt un Vaiſſeau de 54 canons parfaitement ſelon ſes vûës, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune le ſervit à ſouhait. Il fut averti de deux Vaiſſeaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales richement chargés. Il en apperçut un à qui il donna chaſſe, & qu'il joignit en trois heures de tems, parce que ſon Vaiſſeau ſe trouva en effet excellent de Voile. L'Anglois qui étoit de 76 pieces de canon, & avoit toute ſa batterie

baſſe de 24 livres de balle, au lieu que M. Renau n'avoit que quelques canons de 18, mit en uſage toute la ſcience de la Mer, & toute la valeur poſſible, animée par les tréſors qu'il avoit à conſerver; cependant au bout de trois heures de combat M. Renau le prit à la vûë de trois Gardes-côtes, qui n'étoient qu'à trois lieuës ſous le vent. Il eut plus de 100 Hommes tués ſur le Pont, au nombre deſquels fut un frere de M. Caſſini, & 150 Hommes hors de combat. Le Vaiſſeau ennemi criblé de coups ne put être ſauvé, & coula bas le lendemain. Le Capitaine mit neuf paquets de Diamans cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder, mais le Capitaine ayant ajouté qu'un Bombardier qu'il deſigna par un coup de ſabre reçû au viſage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet qui valoit plus de 40000 piſtoles, M. Renau lui demanda ſi ceux qu'il lui avoit remis valoient autant; & ſur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira ſa parole de les lui rendre, & en fit faire un Procès-verbal en preſence de ſes Offi-

ciers. Le paquet volé par le Bombardier ſe retrouva, mais décacheté; il en laiſſa à ſes Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'uſage établi alors dans la Marine les Diamans appartenoient à M. Renau; mais la grandeur de la ſomme, qui le devoit faire inſiſter ſur ſon droit, le lui fit abandonner. Il les porta au Roi, qui en jugeant la queſtion contre lui-même, les accepta, & lui donna 9000 livres de rente ſur la Ville, non comme un équivalent d'un preſent de plus de quatre millions, mais comme une legere gratification que la difficulté des tems excuſoit. Il demanda pour veritable récompenſe, & obtint l'avancement de ſes Officiers, & de plus la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de Diamans.

Il s'étoit trouvé ſur le Vaiſſeau Anglois une Dame niéce de l'Archevêque de Cantorbery, avec une Femme de chambre, & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaiſſeau, M. Renau ſe crut obligé de pourvoir à tous ſes beſoins, & même à ceux de ſa condition, tant qu'elle fut priſonniere en France. Il en

uſa de même à l'égard du Capitaine, & il lui en coûta plus de 20000 livres, pour les avoir pris.

Nous paſſons ſous ſilence un grand deſſein qu'il avoit formé ſur l'Amerique, où il alla, & d'où la peſte le fit revenir en 1697, & un ſecond voyage qu'il y fit après la Paix de Riſwick, pour y mettre nos Colonies en ſureté. Tout changea de face bientôt après par la mort de Charles II Roi d'Eſpagne. Le nouveau Roi Philippe V ne fut pas plûtôt à Madrid, qu'il demanda M. Renau au Roi ſon Grand-Pere, qui le lui envoya en toute diligence. Il ne devoit être en Eſpagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de ſureté les plus importantes Places, comme Cadis. Depuis longtems cette Puiſſance n'avoit eu rien à craindre dans l'Eſpagne même, hormis du côté de la Catalogne; & cette longue ſécurité, le mauvais ordre des Finances, & la negligence inveterée du Gouvernement, avoient preſque anéanti les Fortifications les plus indiſpenſables. On diſoit bien que l'on étoit réſolu de remedier à tout, on montroit

de grands Projets bien diſpoſés ſur le papier; mais au moment de l'execution, les fonds & les magaſins promis manquoient abſolument. M. Renau, après y avoir été trompé une fois ou deux, apprit nettement au Roi, mais inutilement ſelon la coutume, d'où venoit un ſi prodigieux méconte. Sa ſincerité n'épargna rien, quoique ſon ſilence ſeul eût pû lui faire une fortune.

En 1702 les Galions d'Eſpagne revenus d'Amerique, étant dans le Port de Vigo en Galice, eſcortés par une Flotte Françoiſe, M. Renau cria que les deux Flottes étoient perduës, ſi elles ne ſortoient inceſſamment. Le Conſeil d'Eſpagne oppoſoit quelques raiſons à cet avis, du moins des raiſons qui alloient à differer, & il étoit raſſuré par les Generaux des deux Flottes, qui ignoroient leur péril. De plus ils ſe mirent bien-tôt eux-mêmes hors d'état de ſortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne ſe donne point pour les affaires publiques, dont on n'eſt pas chargé, que l'on tranſporteroit à terre trente millions d'Ecus, que les Galions apportoient. Il y vola, & y mit une vivacité d'execu-

tion, que l'on n'avoit point vûë en Eſpagne de tems immemorial. Il fit marcher trois ou quatre cens Chariots de toute la Galice, & dix-huit millions étoient déja déchargés, quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureuſement ils donnerent encore un demi jour à M. Renau qui s'en ſervit à leur enlever les douze millions reſtans. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent, qui fuyoit dans les terres, mais M. Renau les contint avec trois cens Chevaux ſeuls qu'il avoit; car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les Chariots, dont le dernier n'étoit pas à deux lieuës, & ſauva près de cent millions à l'Eſpagne, moins glorieux de les avoir ſauvés, qu'affligé d'avoir pû ſauver la Flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siége de Gibraltar, qu'il fit en 1704, mériteroit une Hiſtoire particuliere. Tous les évenemens heureux qui avoient juſtifié ſes entrepriſes, ne ſuffiſoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en propoſer une ſi hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une Tranchée paſſeroit en ſûreté au pied d'une

montagne, d'où l'on étoit vû de la tête juſqu'aux pieds, & d'où huit pieces de Canon & une groſſe Mouſqueterie plongeoient de tous côtés, il promettoit que ſept canons en feroient taire quarante; il fut cru, & remplit toutes ſes promeſſes. La Ville alloit ſe rendre, mais l'arrivée d'une puiſſante Flotte Angloiſe fit lever le Siege. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le Siege de Barcelone, où il ne ſe trouva pas, lui fit encore un honneur plus ſingulier. Il étoit deſtiné à y ſuivre le Roi d'Eſpagne; & en effet, il l'accompagna aſſés loin, mais des Cabales de Cour l'arracherent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit neceſſaire à Cadis; car on ne lui pouvoit nuire que ſous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie, il ſouhaitât qu'on s'apperçût de ſon abſence devant Barcelone; mais au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regreté, il laiſſa au Roi en preſence de ſes principaux Miniſtres les vûës particulieres qu'il avoit pour la conduite de ce Siege,

ge, & qu'il croyoit indiſpenſables. Cependant c'étoit-là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ſes ennemis, il tâchoit d'aſſûrer le bien des affaires qu'ils traverſoient.

Il arriva à Cadis, où ſelon les magnifiques promeſſes de ceux qui l'y faiſoient envoyer, il devoit trouver deux cens mille Ecus de fonds pour les Fortifications. Il n'y trouva pas un ſol, & il eut recours à un expedient qu'il avoit déja pratiqué en d'autres occaſions pareilles, il s'obligea en ſon nom à des Negocians pour les affaires publiques, & les ſoûtint tant qu'il eut du bien & du credit. On peut croire que les Miniſtres même qui le deſſervoient, le connoiſſoient aſſés bien pour conter ſur cette generoſité, comme ſur un ſecours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiſer, il fut réduit, après cinq ans de ſéjour & de travaux continuels en Eſpagne, à demander ſon congé, faute d'y pouvoir ſubſiſter plus long-tems. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire ſon voyage, & arriva en France à Saint Jean Pied-de-Port avec une ſeule Piſtole de reſte; retour dont la miſere doit

donner de la jalouſie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Eſpagne un Gentilhomme du nom d'Eliſagaray, qui lui apprit qu'il étoit ſon parent, & lui communiqua des Titres de Famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoiſſance. La Maiſon d'Eliſagaray étoit ancienne dans la Navarre, & il y a apparence que quand Jean d'Albret, Roi de Navarre, ſe retira en Bearn, après la perte de ſon Royaume, quelqu'un de cette Maiſon l'y ſuivit, & de-là étoit deſcendu M. Renau. Toutes ſes actions lui avoient rendu cette Genealogie aſſés inutile.

Il rapportoit auſſi d'Eſpagne le Titre de Lieutenant General des Armées du Roi Catholique, qu'il auroit eu plutôt, ſi on n'eût pas impoſé à S. M. Malgré les états de la Guerre, qui faiſoient foi du tems où il avoit été Maréchal de Camp en Eſpagne, on l'avoit fait paſſer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on eſt hardi dans les Cours; il eſt vrai que ces hardieſſes y ſont d'ordinaire impunies & heureuſes. Le Feu Roi lui avoit promis que ſes ſervices d'Eſpagne lui ſeroient contés comme rendus en France.

Il ſe trouva donc ici accablé de dettes, dans un tems qui ne lui permettoit preſque pas de rien demander de pluſieurs années de ſes appointemens qui lui étoient dûs, ſans aucun avancement, ni aucune grace de la Cour, ſeulement avec une belle & inutile réputation. Il ramaſſa comme il put les débris de ſa fortune, & enfin la Paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la queſtion, ſi long-tems interrompuë, de la route du Vaiſſeau. M. Huguens étoit mort, mais un autre grand Adverſaire lui avoit ſuccedé, M. Bernoulli, qui mieux inſtruit par la lecture du Livre de la Manœuvre, avoit changé de ſentiment, & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il ſoûtenoit la cauſe commune de tous les Méchaniciens, dont tous les Ouvrages périſſoient par le fondement, ſi M. Renau avoit raiſon. Il faiſoit même ſur la Theorie de la Manœuvre une ſeconde difficulté, que M. Huguens n'avoit pas apperçûë; mais on ne traita que de la premiere. M. Renau accoûtumé à des ſuccès qu'il devoit à l'opiniâtreté de ſon courage, ne le ſentit

point ébranlé dans cette occaſion ; auſſi terrible en ſon eſpece que toutes celles où il s'étoit jamais expoſé ; il avoit peut-être encore ſa petite troupe, mais mal aſſûrée, & qui ne levoit pas trop la tête. La conteſtation où il s'engagea par Lettres en 1713 avec M. Bernoulli, fut digne de tous deux, & par la force des raiſons, & par la politeſſe dont ils les aſſaiſonnerent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laiſſeront pas d'être ſurpris des reſſources qu'il trouva dans ſon genie ; il paroît que M. Bernoulli lui-même ſe ſçavoit bon gré de ſe bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin celui-ci voulut terminer tout par ſon Traité *de la Manœuvre des Vaiſſeaux*, qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu conte dans l'Hiſtoire de cette année. La Theorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau, mais beaucoup moins que le vrai, qui pris dans toute ſon étenduë échaperoit aux plus grands Geometres. Ils ſont réduits à l'alterer & à le falſifier pour le mettre à leur portée. Après l'impreſſion de cet ouvrage, M. Renau ne ſe tint point encore pour vaincu, &

s'il avoit cru l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avoüer.

Pendant le ſéjour d'Eſpagne, il avoit perdu le fil du ſervice de France, & une certaine habitude de traiter avec les Miniſtres, & avec le Roi même, infiniment précieuſe aux Courtiſans. On devient aiſément inconnu à la Cour. Cependant il ſe flatoit toujours de la bonté du Roi, & l'état de ſa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui; il falloit qu'il lui demandât une audience pour lui repreſenter ſes ſervices paſſés, & la ſituation où il ſe trouvoit. Heureuſement il en fut diſpenſé par un évenement ſingulier. Malte ſe crut menacée par les Turcs, & le Grand Maître fit demander au Roi par ſon Ambaſſadeur M. Renau, pour être le défenſeur de ſon Iſle. Le Roi l'accorda au Grand Maître; & M. Renau en prenant congé de S. M. eut le plaiſir de ne lui point parler de ſes affaires, & de s'aſſûrer ſeulement d'une audience à ſon retour.

L'allarme de Malte étoit fauſſe, & le Roi mourut. M. Renau qui avoit l'honneur d'être connu de tout tems,

& fort eſtimé de M. le Duc d'Orleans Regent, & qui même avoit ſervi ſous lui en Eſpagne, n'eut plus beſoin de ſolliciter des audiences. Il fut fait Conſeiller du Conſeil de Marine, & Grand-Croix de l'Ordre de Saint Loüis.

S. A. R. ayant formé le deſſein de faire dans le Royaume quelques eſſais d'une Taille proportionnelle, ou Dixme, qu'avoit propoſée feu M. de Vauban, & qui devoit remedier aux anciens & intolerables abus de la Taille arbitraire, M. Renau accepta avec joye la Commiſſion d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces eſſais dans l'Election de Niort. Rien ne touchoit tant ſon cœur, que le bien public, & il étoit Citoyen comme ſi la mode ou les récompenſes euſſent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux, qu'en ſuivant les pas de M. de Vauban, & en executant un Projet, qui avoit pour garant le nom de ce Grand Homme. Tout le zele de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé, & ceux qui à cette occaſion ſe ſont le plus élevés contre lui, n'ont pû l'accuſer que d'er-

reur, accuſation toujours douteuſe par elle-même, & du moins fort legere par rapport à la nature humaine. C'eſt un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de ſe tromper.

Il étoit ſujet depuis un tems à une retention d'urine, pour laquelle il alla aux Eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fiévre ſurvint, la retention augmenta, & il s'y joignit un gonflement de ventre, pareil à celui d'une Hidropiſie Timpanite. Il fit preſque par honnêteté pour ſes Medecins, & par maniere d'acquit les remedes uſités en pareil cas, mais il fit avec une extrême confiance un remede qu'il avoit appris du Pere Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des experiences heureuſes, ſoit ſur lui, ſoit ſur d'autres; c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de riviere aſſés chaude. Les Medecins de Pougues étoient ſurpris de cette nouvelle Medecine, & il étoit lui-même ſurpris qu'elle leur fût inconnuë. Il leur en expliquoit l'excellence par des raiſonnemens Phiſiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire

à leurs Malades, & par reſpect, ſoit pour les autorités qu'il citoit, ſoit pour la ſienne, ils ne pouvoient s'empêcher de lui paſſer quelques pintes d'eau; mais il alloit beaucoup au de-là des permiſſions, & contrevenoit même aux défenſes les plus expreſſes. Enfin ils prétendent abſolument qu'il ſe noya. Il mourut le 30. Septembre 1719, ſans douleur, & ſans avoir perdu l'uſage de ſa raiſon.

La mort de cet Homme qui avoit paſſé une aſſés longue vie à la Guerre, dans les Cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Perſuadé de la Religion par ſa Philoſophie, & incapable par ſon caractere d'être foiblement perſuadé, il regardoit ſon corps comme un voile qui lui cachoit la Verité éternelle, & il avoit une impatience de Philoſophe & de Chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Qu'elle difference*, diſoit-il, *d'un moment au moment ſuivant! Je vais paſſer tout à coup des plus profondes tenebres à une lumiere parfaite.*

Il avoit été choiſi pour être honoraire dans cette Academie, dès qu'il y en avoit eu, c'eſt-à-dire, en 1699. La nature

nature preſque ſeule l'avoit fait Geometre. Les Livres du Pere Malebranche, dont il étoit plein, lui inſpirerent aſſés le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loiſir d'en acquerir. Il ſauvoit ſon ignorance par un aveu libre & ingenu, qui, pour dire le vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne démordoit guere ni de ſes entrepriſes, ni de ſes opinions; ce qui aſſuroit davantage le ſuccès de ſes entrepriſes, & donnoit moins de credit à ſes opinions. Du reſte, la valeur, la probité, le deſintereſſement, l'envie d'être utile ſoit au Public, ſoit aux Particuliers, tout cela étoit chés lui au plus haut point. Une pieté toujours égale avoit regné d'un bout de ſa vie à l'autre, & ſa jeuneſſe auſſi peu licentieuſe, que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaiſirs qu'on lui auroit le plus aiſement pardonnés.

ELOGE
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON nâquit le 21 Septembre 1638, de Loüis de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noües, petite fille du fameux du Pleſſis Mornai. Dès le tems de Philippe Auguſte, les Seigneurs de Courcillon ſont appellés *Milites*, ou Chevaliers. Leurs Deſcendans embraſſerent le Calviniſme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de ſa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'eſprit naturel, qui alloit même juſqu'à faire agréablement des Vers. Il ſe convertit aſſés jeune à la Religion Catholique.

En 1657 ou 58, il ſervit en Flandre Capitaine de Cavalerie, ſous M. de Turenne. Après la Paix des Pirenées un grand nombre d'Officiers François, qui

ne pouvoient ſouffrir l'oiſiveté, allerent chercher la Guerre dans le Portugal, que l'Eſpagne vouloit remettre ſous ſa domination. Comme ils jugeoient que malgré la Paix les vœux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préfererent le Service de cette Couronne; mais M. de Dangeau avec la même ardeur militaire eut des vûës tout oppoſées, & ſe donna à l'Eſpagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos pour la juſtification de la France, qu'elle eût des Sujets dans les deux Armées ennemies, ou que la Reine Mere du Roi, & celle qu'il venoit d'épouſer, étant toutes deux Eſpagnoles, c'étoit leur faire ſa Cour d'une maniere aſſés adroite, que d'entrer dans le Parti qu'elles favoriſoïent. Il ſe ſignala au Siege & à la Priſe de Giromena ſur les Portugais, il s'étoit trouvé par tout, & Dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roi d'Eſpagne un Courier mieux inſtruit, pour lui rendre conte de ce ſuccés de ſes Armes. Le Roi d'Eſpagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau, & lui offrit un Regiment de 1200 Chevaux, avec une groſſe Penſion; mais il trouva un François trop

paſſionné pour ſon Roi & pour ſa Patrie.

A ſon retour en France M. de Dangeau ſentit l'utilité de ſon Service d'Eſpagne. Les deux Reines, qui étoient bien-aiſe de l'entendre parler de leur Païs, & de la Cour de Madrid, & même en leur Langue, qu'il avoit aſſés bien appriſe, vinrent bien-tôt à goûter ſon eſprit & ſes manieres, & le mirent de leur jeu, qui étoit alors le Reverſy. Cette grace d'autant plus touchante en ce tems-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit ſuffi pour flatter vivement un jeune Courtiſan qu'elle auroit ruiné, mais ce fut pour lui la ſource d'une fortune conſiderable.

Il avoit ſouverainement l'eſprit du jeu. Quand Feu M. Leibnits a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'eſprit que dans les differens jeux qu'ils ont inventés, il en penetroit toute l'Algebre, cette infinité de rapports de nombres qui y regnent, & toutes ces combinaiſons délicates & preſque imperceptibles qui y ſont enveloppées, & quelquefois compliquées entre elles d'une maniere à ſe dérober

aux plus ſubtiles ſpeculations ; & il eſt vrai que ſi tous ceux qui joüent étoient de bons joüeurs, ils ſeroient ou grands Algebriſtes, ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de fineſſe, ils ſe conduiſent par des vûës très-confuſes, & à l'avanture; & les jeux les plus ſçavans, les Echets même, ne ſont pour la plupart des gens que de purs jeux de hazard. M. de Dangeau avec une tête naturellement Algebrique, & pleine de l'Art des combinaiſons, puiſé dans ſes reflexions ſeules, eut beaucoup d'avantage au jeu des Reines. Il ſuivoit des Theories qui n'étoient connuës que de lui, & reſolvoit des Problêmes, qu'il étoit ſeul à ſe propoſer. Cependant il ne reſſembloit pas à ces Joüeurs ſombres & ſerieux, dont l'application profonde découvre le deſſein, & bleſſe ceux qui ne penſent pas tant ; il parloit avec toute la liberté d'eſprit poſſible, il divertiſſoit les Reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des ſommes aſſés fortes, elle déplut à l'œconomie de M. Colbert, qui en parla au Roi, même avec quelque ſoupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour te-

moin de ce jeu, & placé derriere le Marquis de Dangeau, ſans en être apperçû. Il ſe convainquit par lui-même de ſon exacte fidelité, & il fallut le laiſſer gagner tant qu'il voudroit. Enſuite le Roi l'ôta du jeu des Reines, mais ce fut pour le mettre du ſien, avec une Dame qu'il prenoit grand ſoin d'amuſer agréablement. L'Algebre & la fortune n'abandonnerent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur, où il étoit alors, lui auroit ſeul attirés, quand ſa figure n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il ſera impoſſible de s'imaginer une vie de Courtiſan plus brillante & plus délicieuſe.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi, il demanda à S. M. un Appartement dans Saint Germain, où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit pourvû qu'il la lui demandât en cent Vers qu'il feroit pendant le jeu, mais cent Vers bien

contés, pas un de plus, ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru auſſi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent Vers au Roi. Il les avoit faits, exactement contés, & placés dans ſa memoire, & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les differentes attentions promtes & vives qu'il demande à chaque inſtant.

Sa Poëſie lui valut encore une autre avanture, précieuſe pour un Courtiſan, qui ſçait que dans le lieu où il vit rien n'eſt bagatelle. Le Roi & Feue Madame avoient entrepris de faire des Vers en grand ſecret, à l'envi l'un de l'autre. Ils ſe montrerent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons; ils ſe ſoupçonnerent reciproquement d'avoir eu du ſecours; & par l'éclairciſſement où leur bonne foi les amena bien-tôt, il ſe trouva que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'etoient adreſſés chacun avec beaucoup de miſtere, étoit l'Auteur caché des Vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien; mais le plaiſir d'être doublement employé de cette façon ne lui permet-

toit guere de bien obéïr, & qui ſçait même s'il ne fit pas de ſon mieux exprès pour être découvert ?

Quand la Baſſette vint à la mode, il en conçut bien-tôt le fin par ſon Algebre naturelle; mais il conçut auſſi que la veritable Algebre étoit encore plus ſûre, & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par là ſa réputation à la Cour, ainſi qu'il a été dit dans ſon Eloge. L'Algebriſte naturel ne mépriſa point l'Algebriſte ſçavant; quoiqu'il arrive aſſés ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçûs de la nature, on ſe croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçû de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre Homme devenu fort celebre, mais alors naiſſant, avoit ſongé à ſe faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour, c'eſt M. Deſpreaux qui lui adreſſa le ſecond Ouvrage, qu'il donna au Public, ſa Satire ſur la Nobleſſe. Le Heros étoit bien choiſi, & par ſa naiſſance, & par ſa réputation de ſe connoître en Vers, & par la ſituation où il étoit, & par ſon inclination à favoriſer le merite.

Les plus ſatiriques & les plus miſantropes ſont aſſés maîtres de leur bile pour ſe ménager adroitement des Protecteurs.

En 1665 le Roi fit M. de Dangeau Colonel de ſon Regiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit ſur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un ſimple Particulier devenoit en quelque ſorte le Succeſſeur immediat. On ſçait que le Feu Roi a toujours regardé ce Regiment comme lui appartenant plus que le reſte de ſes Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépenſe digne de ſa reconnoiſſance, & de la prédilection du Roi. Il ſervit à la tête de ſa Troupe à la Campagne de Lille en 1667. Mais au bout de quelques années, il ſe défit du Regiment pour s'attacher plus particulierement à la ſeule perſonne du Roi, qu'il ſuivit toujours dans ſes Campagnes, en qualité de ſon Aide de Camp.

Comme il étoit fort inſtruit dans l'Hiſtoire, ſur-tout dans la moderne, dans les Genealogies des grandes Maiſons, dans les intereſts des Princes, enfin dans toutes les Sciences d'un Hom-

me de Cour, ſi cependant elles conſervent encore long-tems cette qualité; le Roi eût la penſée de l'envoyer Ambaſſadeur en Suede ; mais il ſupplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'Elle, & de ne lui donner que des negociations de moindre durée, & dans des Païs plus voiſins, ſi Elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment que l'on tienne à leur perſonne, & ils ſe défient avec raiſon de leur dignité. Il fut donc employé ſelon ſes deſirs ; il alla pluſieurs fois Envoyé Extraordinaire vers les Electeurs du Rhin ; & ce fut lui, qui avec le même caractere conclut, malgré beaucoup de difficultés, le Mariage du Duc d'Yorc, depuis Jacques II. avec la Princeſſe de Modene. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la ſuite un autre voyage par ordre du Roi.

Le reſte de ſa vie n'eſt plus que celle d'un Courtiſan, à cela près, ſelon le témoignage dont le Feu Roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais office à perſonne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes

les dignités auſquelles, pour ainſi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raiſonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le déſagrément qu'elles ayent fait une nouvelle ſurprenante pour le Publie. Il a été Gouverneur de Touraine, le premier des ſix Menins que le Feu Roi donna à Monſeigneur, Grand-Pere du Roi, Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Baviere & de Savoye, Conſeiller d'Etat d'Epée, Chevalier des Ordres du Roi, Grand-Maître des Ordres Royaux & Militaires de Notre-Dame du Mont Carmel, & de Saint Lazare de Jeruſalem.

Quand il fut revêtu de cette derniere Dignité, il ſongea auſſi-tôt à relever un Ordre extrêmement négligé depuis long-tems, & preſque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers, il renouvella l'ancienne pompe de leur reception, & de toutes les ceremonies, ce qui touche le Public plus qu'il ne penſe lui-même; il procura par ſes ſoins la fondation de plus de vingt-cinq Commanderies nouvelles; enfin il employoit les revenus & les droits de ſa grande Maîtriſe à

faire élever en commun dans une grande Maiſon deſtinée à cet uſage, douze jeunes Gentilshommes des meilleures Nobleſſes du Royaume. On les appelloit les Eleves de Saint Lazare, & ils devoient illuſtrer l'Ordre par leurs noms, & par le merite, dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établiſſement dura près de dix ans; mais il lui auroit fallu pour ſubſiſter des tems plus heureux, & des ſecours de la part du Roi, dont les Guerres continuelles ôterent entierement l'eſperance. Ainſi M. de Dangeau eut le déplaiſir de voir ſa generoſité arrêtée dans ſa courſe, & ſes revenus appliqués à ſes ſeuls beſoins. Il a laiſſé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait daigné être ſon Succeſſeur.

Son goût declaré pour les Lettres, & pour tous ceux qui s'y diſtinguoient, & un zele conſtant à les ſervir de tout ſon pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de M. le Marquis de l'Hôpital, lui convenoit, & que l'Academie des Sciences pouvoit le partager avec l'Academie Françoiſe. Il n'accepta la Place, qu'en faiſant bien ſentir la

noble pudeur qu'il avoit de ſucceder à un des premiers Géometres de l'Europe, lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là; & il n'a jamais paru ici, ſans y apporter une modeſtie flateuſe pour l'Academie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 Septembre 1720. âgé de 82 ans. Il avoit ſoutenu dans un âge aſſés avancé les plus cruelles Operations de la Chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage ſingulier. Ce courage eſt tout different de celui qu'on demande à la guerre, & moins ſuſpect d'être forcé. Il eſt permis d'en manquer dans ſon lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaiſon particuliere avec les plus Grands Hommes de ſon tems, le Grand Condé, M. de Turenne, & les autres Heros de toute eſpece que le ſiecle du Feu Roi a produits. Il connoiſſoit le prix, ſi ſouvent ignoré ou négligé, d'une réputation nette & entiere, & il apportoit à ſe la conſerver tout le ſoin qu'elle merite. Ce n'eſt pas-là une legere attention, ni qui coûte peu, ſurtout à la Cour, où l'on ne croit guere à la probité & à la vertu, & où les

plus foibles apparences ſuffiſent pour fonder les jugemens les plus déciſifs, pourvû qu'ils ſoient déſavantageux. Ses diſcours, ſes manieres, tout ſe ſentoit en lui d'une politeſſe, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bien-faiſant.

Il avoit épouſé en premieres noces Françoiſe Morin, Sœur de la Feue Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que Feue Madame la Ducheſſe de Montfort; & en ſecondes noces la Comteſſe de Leuveſtein, de la Maiſon Palatine, dont il n'a eu que Feu M. de Courcillon.

ELOGE
DE MONSIEUR
DES BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES nâquit à Poitiers en 1634 de Nicolas Filleau, Ecuyer, & d'une Dame qui étoit d'une bonne Nobleſſe de Poitou. L'Ayeul paternel de Nicolas Filleau étoit ſorti de la Ville d'Orleans avec ſa Famille, dans le tems que les Calviniſtes y étoient les plus forts; il ſe déroba à leur perſecution, qu'il s'étoit attirée par ſon zele pour la Religion Catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orleanois. Le Pere de M. des Billettes établi à Poitiers, entra dans les affaires du Roi, & y fit une fortune aſſés conſiderable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures Maiſons de la Haute & Baſſe Marche.

Les deux Freres de M. des Billettes,

qui étoient ſes Aînés, ont été M. de la Chaiſe, & M. de Saint Martin, tous deux connus par deux Ouvrages fort differens, l'un par la Vie de Saint Louis, l'autre par la Traduction de Dom Quichotte. Les trois Freres avoient un eſprit hereditaire de Religion, des mœurs irréprochables, de l'amour pour les Sciences; & tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attacherent à Madame de Longueville, à M. le Duc de Roanés, à un certain nombre de perſonnes dont l'eſprit & les lumieres n'ont pas été conteſtées, & dont les mœurs ou les maximes n'ont été accuſées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entiere indifference pour la fortune, ſoutenu dans cette diſpoſition par un grand fonds de piété, a toujours vêcu ſans ambition, ſans aucune de ces vûës qui agitent tant les hommes, occupé de la lecture & des études, où ſon goût le portoit, & encore plus des pratiques preſcrites par le Chriſtianiſme. Telle a été ſa carriere d'un bout à l'autre; une de ſes journées les repreſentoit toutes. La Religion ſeule fait quelquefois des converſions ſurprenantes, & des chan

gemen

gemens miraculeux ; mais elle ne fait guere toute une vie égale, & uniforme, ſi elle n'eſt entée ſur un naturel Philoſophe.

Il étoit fort verſé dans l'Hiſtoire, dans les Genealogies des grandes Maiſons de l'Europe, même dans la connoiſſance des Livres, qui fait une Science à part. Il avoit dreſſé le Catalogue d'une Bibliotheque generale, bien entenduë, œconomiſée & complette, pour qui n'eût voulu que bien ſçavoir. Sur-tout il poſſedoit le détail des Arts, de ce prodigieux nombre d'induſtries ſingulieres inconnuës à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement obſervées par ceux qui les exercent, negligées par les Sçavans les plus univerſels, qui ne ſçavent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuſes & raviſſantes, dès qu'elles ſont vûës avec des yeux éclairés. La plûpart des eſpeces d'animaux, comme les Abeilles, les Araignées, les Caſtors ont chacune un art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier Inventeur ; les hommes ont une infinité d'arts differens, qui ne ſont point nés avec

eux, & dont la gloire leur appartient. Comme l'Academie avoit conçû le deſſein d'en faire la deſcription, elle crut que M. des Billettes lui étoit neceſſaire, & elle le choiſit pour être un de ſes Penſionnaires Mechaniciens à ſon renouvellement en 1699. Il diſoit qu'il étoit étonné de ce choix, mais il le diſoit ſimplement, rarement, & à peu de perſonnes, ce qui atteſtoit la ſincerité du diſcours; car s'il l'eût fait ſonner bien haut, & beaucoup repeté, il n'eût cherché que des contradicteurs. Les Deſcriptions d'Arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le Recueil que l'Academie en doit donner au Public. Aucun Ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après ſa mort, & c'eſt une circonſtance convenable à ſon extrême modeſtie.

Un regime exact, & même ſes auſterités, lui valurent une ſanté aſſés égale. Elle s'affoibliſſoit peu-à-peu par l'âge, mais elle ne degeneroit pas en maladies violentes. Il conſerva juſqu'au bout l'uſage de ſa raiſon, & le 10 Août 1720 il prédit ſa mort pour le 15 ſuivant, où elle arriva en effet. Il

étoit âgé de 86 ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des Demoiſelles de Poitou. Il n'en a point laiſſé d'enfans vivans.

Une certaine candeur, qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ſes qualités dominantes. On ſentoit dans ſes diſcours, dans ſes manieres le vrai orné de ſa plus grande ſimplicité. Le bien public, l'ordre ou plûtôt tous les differens établiſſemens particuliers d'ordre que la ſociété demande, toujours ſacrifiés ſans ſcrupule, & même violés par une mauvaiſe gloire, étoient pour lui des objets d'une paſſion vive & délicate. Il la portoit à tel point, & en même-tems cette ſorte de paſſion eſt ſi rare, qu'il eſt peut être dangereux d'expoſer au Public, que quand il paſſoit ſur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins uſés, afin que le milieu qui l'eſt toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une ſi petite attention s'ennobliſſoit par ſon principe; & combien ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de ſuperſtition? Perſonne n'a ja-

mais mieux ſçû ſoulager & les beſoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il diſoit que ceux dont on refuſoit le ſecours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refuſés. Il ſouhaitoit fort de ſe pouvoir dérober à cet Eloge funebre, dont l'uſage eſt établi parmi nous; & en effet il a eu ſi bien l'adreſſe de cacher ſa vie, que du moins la brieveté de l'Eloge répondra à ſon intention.

ELOGE
DE MONSIEUR
D'ARGENSON.

MARC RENÉ DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON nâquit à Veniſe le 4 Novembre 1652 de René de Voyer de Paulmy, Chevalier, Comte d'Argenſon, & de Dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche heritiere d'Angoumois.

La Maiſon de Voyer remonte par des titres & par des filiations bien prouvées juſqu'à Etienne de Voyer Sire de Paulmy, qui accompagna S. Loüis dans ſes deux voyages d'Outre-mer. Il avoit épouſé Agathe de Beauvau. Depuis lui on voit toujours la Seigneurie de Paulmy en Touraine poſſedée par ſes Deſcendans, toujours des Charges Militaires, des Gouvernemens de Villes ou de Provinces, des Alliances avec les plus grandes Maiſons, telles que celles de Montmorency, de La-

val, de Sancerre, de Conflans. Ainſi nous pouvons négliger tout ce qui précede cet Etienne, & nous diſpenſer d'aller juſqu'à un Baſile, Chevalier Grec, mais d'origine Françoiſe, qui ſous l'Empire de Charles le Chauve ſauva la Touraine de l'invaſion des Normands, & eut de l'Empereur la Terre de Paulmy pour récompenſe. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes Nobleſſes, du moins il y a une ſorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un Titre.

Au commencement du regne de Loüis XIII. René de Voyer fils de Pierre, Chevalier de l'Ordre & Grand-Bailly de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenſon d'une Terre entrée dans ſa Maiſon par ſa Grand'mere paternelle, alla apprendre le métier de la Guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure Ecole militaire de l'Europe. Mais l'autorité de ſa Mere, Eliſabeth Huraut de Chiverni, Niéce du Chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires generales & des ſiennes, des eſperances plus flatteuſes & plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti

de la Robe, le déterminerent à l'embraſſer; il fut le premier Magiſtrat de ſon nom, mais preſque ſans quitter l'Epée; car ayant été reçû Conſeiller au Parlement de Paris en 1620 âgé de 24 ans, & bien-tôt après ayant paſſé à la Charge de Maître des Requêtes, il ſervit en qualité d'Intendant au ſiege de la Rochelle, & dans la ſuite il n'eut plus ou que des Intendances d'Armées, ou que des Intendances de Provinces, dont il falloit réprimer les mouvemens excités ſoit par les Seigneurs, ſoit par les Calviniſtes. Les beſoins de l'Etat le firent ſouvent changer de poſte, & l'envoyerent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne ſe donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle Province, dont l'adminiſtration demandoit un mélange ſingulier, & preſque unique, de hauteur & de douceur, de hardieſſe & de circonſpection. Dans un grand nombre de marches d'Armées, de Retraites, de Combats, de Sieges, il ſervit autant de ſa perſonne, & beaucoup plus de ſon eſprit, qu'un homme de guerre ordinaire; l'enchaînement des affaires l'engagea auſſi dans des Negociations de-

licates avec des Puiſſances voiſines, ſurtout avec la Maiſon de Savoye alors diviſée. Enfin après tant d'Emplois & de Travaux, ſe croyant quitte envers ſa Patrie, il ſongea à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avoit fait, & comme il étoit veuf, il ſe mit dans l'Etat Eccleſiaſtique; mais le deſſein que la Cour forma de ménager la Paix du Turc avec Veniſe, le fit nommer Ambaſſadeur Extraordinaire vers cette République, & il n'accepta l'Ambaſſade que par un motif de Religion, & à condition qu'il n'y ſeroit pas plus d'un an, & que quand il en ſortiroit, ſon Fils, que l'on faiſoit dès-lors Conſeiller d'Etat, lui ſuccederoit. A peine étoit-il arrivé à Veniſe en 1651, qu'il fut pris, en diſant la Meſſe, d'une fièvre violente dont il mourut en quatorze jours. Son Fils aîné, qui avoit eu à 21 an l'Intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, ſe trouva à 27 ans Ambaſſadeur à Veniſe. Il fit élever à ſon Pere dans l'Egliſe de Saint Job un Mauſolée, qui étoit un ornement, même pour une auſſi ſuperbe Ville, & le Senat s'engagea par un Acte public à avoir ſoin de le conſerver.

Pendant

Pendant le cours de ſon Ambaſſade, qui dura cinq ans, nâquit à Veniſe M. d'Argenſon. La République voulut être ſa Maraine, lui donna le nom de Marc, le fit Chevalier de Saint Marc, & lui permit à lui, & à toute ſa poſterité, de mettre ſur le tout de leurs Armes celles de l'Etat avec le Cimier & la Deviſe, témoignages authentiques de la ſatisfaction qu'on avoit de l'Ambaſſadeur.

Son Ambaſſade finie, il ſe retira dans ſes Terres, peu ſatisfait de la Cour, & avec une fortune aſſés mediocre, & n'eut plus d'autres vûës que celles de la vie à venir. Le Fils trop jeune pour une ſi grande inaction, vouloit entrer dans le Service; mais des convenances d'affaires domeſtiques lui firent prendre la Charge de Lieutenant General au Préſidial d'Angoulême, qui lui venoit de ſon Ayeul Maternel. Les Magiſtrats que le Roi envoya tenir les Grands Jours en quelques Provinces, le connurent dans leur voyage, & ſentirent bien-tôt que ſon genie & ſes talens étoient trop à l'étroit ſur un ſi petit theatre. Ils l'exhorterent vivement à venir à Paris, & il y ſut obligé par

quelques démêlés qu'il eut avec ſa Compagnie. La veritable cauſe n'en étoit peut-être que cette même ſuperiorité de genie & de talens un peu trop miſe au jour & trop exercée.

A Paris il fut bien-tôt connu de M. de Ponchartrain alors Controlleur General, qui pour s'aſſurer de ce qu'il valoit, n'eut beſoin ni d'employer toute la fineſſe de ſa pénétration, ni de le faire paſſer par beaucoup d'eſſais ſur des affaires de Finances, dont il lui confioit le ſoin. On l'obligea à ſe faire Maître des Requêtes ſur la foi de ſon mérite, & au bout de trois ans il fut Lieutenant General de Police de la Ville de Paris en 1697.

Les Citoyens d'une Ville bien policée joüiſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans ſonger combien il en coûte de peines à ceux qui l'établiſſent, ou le conſervent, à peu près comme tous les hommes joüiſſent de la régularité des Mouvemens Céleſtes ſans en avoir aucune connoiſſance; & même plus l'ordre d'une Police reſſemble par ſon uniformité à celui des Corps Céleſtes, plus il eſt inſenſible, & par conſéquent il eſt toujours d'autant plus ignoré, qu'il eſt

plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir, en ſeroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une Ville telle que Paris une conſommation immenſe dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques ſources; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public, & en même-tems animer leur commerce; empêcher les uſurpations mutuelles des uns ſur les autres, ſouvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent ſi aiſément y cacher une induſtrie pernicieuſe, en purger la ſocieté, ou ne les tolerer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne ſe chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas ſi bien; tenir les abus neceſſaires dans les bornes préciſes de la neceſſité qu'ils ſont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obſcurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement; pénétrer par des conduit ſouterrains dans l'interieur des Familles, & leur

garder les ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en faire uſage; être preſent par tout ſans être vû; enfin mouvoir ou arrêter à ſon gré une multitude immenſe & tumultueuſe, & être l'ame toujours agiſſante, & preſque inconnuë de ce grand corps; voilà quelles ſont en general les fonctions du Magiſtrat de la Police. Il ne ſemble pas qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par la quantité des choſes dont il faut être inſtruit, ni par celle des vûës qu'il faut ſuivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra ſi M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la ſûreté de la Ville furent portées au plus haut degré. Auſſi le Feu Roi ſe repoſoit-il il entierement de Paris ſur ſes ſoins. Il eût rendu conte d'un inconnu qui s'y ſeroit gliſſé dans les tenebres, cet inconnu, quelque ingenieux qu'il fût à ſe cacher, étoit toujours ſous ſes yeux; & ſi enfin quelqu'un lui échapoit, du moins, ce

qui fait preſque un effet égal, perſonne n'eût oſé ſe croire bien caché. Il avoit mérité que dans certaines occaſions importantes, l'autorité ſouveraine & indépendante des formalités appuyât ſes démarches; car la Juſtice ſeroit quelquefois hors d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débarraſſer de tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée elle-même.

Environné & accablé dans ſes Audiences d'une foule de gens du menu peuple pour la plus grande partie, peu inſtruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'interêts très-legers & ſouvent très-mal entendus, accoûtumés à mettre à la place du diſcours un bruit inſenſé, il n'avoit ni l'inattention, ni le dédain qu'auroient pû s'attirer les perſonnes ou les matieres; il ſe donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ſes yeux par leur liaiſon neceſſaire avec le bien pubic; il ſe conformoit aux façons de penſer les plus baſſes & les plus groſſieres; il parloit à chacun ſa langue, quelque étrangere qu'elle lui fût; il accommodoit la raiſon à l'uſage de ceux qui la connoiſſoient le moins; il concilioit

ſçavoit quel eſt le pouvoir d'un Magiſtrat ſans armes; mais on a beau le ſçavoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompenſée ou ſuivie de la Dignité de Conſeiller d'Etat.

Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun peril que volontaire. Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux *Incendies*, & d'y arriver des premiers. *Dans* ces momens ſi preſſans & dans cette affreuſe confuſion, il donnoit les ordres pour le ſecours, & en même-tems il en donnoit l'exemple, quand le peril étoit aſſés grand pour le demander. A l'embraſement des Chantiers de la Porte Saint Bernard, il falloit, pour prévenir un embraſement general, traverſer un eſpace de chemin occupé par les flammes. Les gens du Port & les Détachemens du Regiment des Gardes héſitoient à tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le franchit le premier, & ſe fit ſuivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ſes habits brûlés, & fut plus de

avec bonté des esprits farouches, & n'employoit la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles ou peu dignes d'un jugement sérieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & aussi efficace. Il s'égayoit à lui-même, autant que la Magistrature le permettoit, des fonctions souverainement ennuyeuses & desagréables, & il leur prêtoit de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 & 1710, le Peuple injuste parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie à M. d'Argenson, qui cependant tâchoit par toutes sortes de voyes de remedier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop severement. Le Magistrat les calma, & par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, & par la confiance que la Populace, quoique furieuse, avoit toujours en lui. Un jour assiegé dans une Maison, où une Troupe nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se presenta, parla, & appaisa tout. Il

ſçavoit quel eſt le pouvoir d'un Magiſtrat ſans armes; mais on a beau le ſçavoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompenſée ou ſuivie de la Dignité de Conſeiller d'Etat.

Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun peril que volontaire. Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux Incendies, & d'y arriver des premiers. Dans ces momens ſi preſſans & dans cette affreuſe confuſion, il donnoit les ordres pour le ſecours, & en même-tems il en donnoit l'exemple, quand le peril étoit aſſés grand pour le demander. A l'embraſement des Chantiers de la Porte Saint Bernard, il falloit, pour prévenir un embraſement general, traverſer un eſpace de chemin occupé par les flammes. Les gens du Port & les Détachemens du Regiment des Gardes héſitoient à tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le franchit le premier, & ſe fit ſuivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ſes habits brûlés, & fut plus de

vingt heures ſur pied dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour paſſer du Senat à la tête d'une Armée.

Quelque étenduë que fût l'adminiſtration de la Police, le Feu Roi ne permit pas que M. d'Argenſon s'y renfermât entierement, il l'appelloit ſouvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuſes, ne fût-ce que par la relation immediate qu'elles donnoient avec le Maître, relation toujours ſi précieuſe & ſi recherchée. Tantôt il s'agiſſoit d'accommodemens entre Perſonnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les conteſtations éclataſſent dans les Tribunaux ordinaires, & dont les noms exigeoient un certain reſpect auquel le Public eût manqué. Tantôt c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expédiens promts, un miſtere adroit, & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenſon vint à exercer réglement auprès du Roi un Miniſtere ſecret & ſans Titre, mais qui n'en étoit que plus flatteur, & n'en avoit méme que plus d'autorité.

Comme la Juriſdiction de la Police le rendoit maître des Arts & Métiers

que l'Academie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation neceſſaire avec lui pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les Sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit un homme d'autant d'eſprit & auſſi éclairé, la Compagnie voulut ſe l'acquerir, & elle le nomma en 1716 pour un de ſes Honoraires. Bien tôt après, comme ſi une Dignité ſi modeſte en eût dû annoncer de plus brillantes, le Regent du Royaume qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même Miniſtere ſecret que le Feu Roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires; & enfin au commencement de 1718 le fit Garde des Sceaux & Préſident du Conſeil des Finances. Il avoit été Lieutenant de Police vingt-un an, & depuis long-tems les ſuffrages des bons Citoïens le nommoient à des places plus élevées; mais la ſienne étoit trop difficile à remplir, & la réputation ſinguliere qu'il s'y étoit acquiſe devenoit un obſtacle à ſon élevation. Il falloit un effort de juſtice pour le récompenſer dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux Miniſteres, dont chacun demandoit un grand homme, & tous ſes talens ſe trouverent d'un uſage heureux. L'expédition des affaires du Conſeil ſe ſentit de ſa vivacité; il accorda ou refuſa les graces qui dépendoient du Sceau ſelon ſa longue habitude de ſçavoir placer la douceur & la ſeverité; ſur-tout il ſoûtint avec ſa vigueur & ſa fermeté naturelle l'Autorité Royale, d'autant plus difficile à ſoutenir dans les Minorités, que ce ne ſont pas toujours des mal-intentionnés qui réſiſtent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du Roi, le mit en état de faire payer dès la premiere année qu'il fut à la tête des Finances ſeize millions d'arrerages des Rentes de la Ville, ſans préjudice de l'année courante; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires, il eut le plaiſir de marquer bien ſolidement aux Habitans de Paris l'affection qu'il avoit priſe pour eux en les gouvernant. Dans cette même premiere année il égala la recette & la dépenſe; équation, pour parler la langue de cette Academie, plus difficile que toutes celles de l'Algebre. C'eſt ſous lui

qu'on a appris à ſe paſſer des Traités à forfait, & à établir des Regies qui font recevoir au Roi ſeul ſes revenus, & le diſpenſent de les partager avec des eſpeces d'Aſſociés. Enfin il avoit un projet certain pour diminuer par des rembourſemens effectifs les dettes de l'Etat; mais d'autres vûës & qui paroiſſoient plus brillantes, traverſerent les ſiennes, il ceda ſans peine aux conjonctures, & ſe démit des Finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la Magiſtrature, il ne le fut encore que pour peu de tems; mais ce peu de tems valut à l'Etat un Reglement utile. Les Bénéfices tombés une fois entre les mains des Réguliers, y circuloient enſuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingenieux, qui trompoient la Loi en la ſuivant à la lettre. M. d'Argenſon remedia à cet abus par deux Déclarations qui préviennent, ſi cependant on oſe l'aſſurer, ſur-tout en cette matiere, tous les ſtratagêmes de l'interêt.

Le bien des affaires generales, qui changent ſi ſouvent de face, parut demander qu'il remît les Sceaux, & il les

remit au commencement de Juin 1720. Il conſervoit pleinement l'eſtime & l'affection du Prince dont il les avoit reçûs, & il gagnoit de la tranquillité pour les derniers tems de ſa vie. Il n'eut pas beſoin de toutes les reſſources de ſon courage pour ſoutenir ce repos, mais il employa pour en bien uſer toutes celles de la Religion. Il mourut le 8 de Mai 1721.

Il avoit une gayeté naturelle & une vivacité d'eſprit heureuſe & féconde en traits, qui ſeules auroient fait une réputation à un homme oiſif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémiſſoit pas ſous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit queſtion que de plaiſir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute ſa vie que l'Art ſi difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinage. Il ne connoiſſoit point à l'égard du travail la diſtinction des jours & des nuits; les affaires avoient ſeules le droit de diſpoſer de ſon tems, & il n'en donnoit à tout le reſte que ce qu'elles lui laiſſoient de momens vuides, au hazard & irrégulierement. Il dictoit à trois ou quatre Secretaires à la fois, & ſouvent chaque lettre eût mérité par ſa matiere

d'être faite à part, & ſembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ſes propres dépens des Procès, même conſiderables; & un trait rare en fait de Finances, c'eſt d'avoir refuſé à un renouvellement de Bail cent mille écus qui lui étoient dûs par un uſage établi; il les fit porter au Treſor Royal pour être employés au payement des Penſions les plus preſſées des Officiers de Guerre. Quoique les occaſions de faire ſa cour ſoient toutes ſans nulle diſtinction infiniment cheres à ceux qui approchent les Rois, il en a rejetté un grand nombre, parce qu'il ſe fût expoſé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a ſouvent épargné des évenemens deſagréables à qui n'en ſçavoit rien, & jamais le récit du ſervice n'alloit mandier de la reconnoiſſance. Autant que par ſa ſeverité, ou plûtôt par ſon apparence de ſeverité il ſçavoit ſe rendre redoutable au Peuple dont il faut être craint, autant par ſes manieres & par ſes bons offices il ſçavoit ſe faire aimer de ceux que la crainte ne mene pas. Les perſonnes dont j'entens parler ici ſont en ſi grand nombre & ſi importantes, que j'affoiblirois ſon Eloge en

y faiſant entrer la reconnoiſſance que je lui dois, & que je conſerverai toujours pour ſa mémoire.

Il avoit épouſé Dame Marguerite le Fevre de Caumartin, dont il a laiſſé deux Fils, l'un Conſeiller d'Etat & Intendant de Maubeuge, l'autre ſon Succeſſeur dans la Charge de la Police, & une Fille mariée à M. de Colande, Maréchal de Camp & Commandeur de l'Ordre de Saint Louis.

ELOGE
DE MONSIEUR
COUPLET.

CLAUDE-ANTOINE COUPLET nâquit à Paris le 20 Avril 1642 d'Antoine Couplet, Bourgeois de Paris. Son Pere le deſtina au Bareau, ſans conſulter, & apparemment ſans connoître ſes talens & ſon goût, qui le portoient aux Mathematiques, & principalement aux Méchaniques. Elles lui cauſerent beaucoup de diſtraction dans ſes études; cependant il fut reçû Avocat, mais il quitta bien-tôt cette profeſſion forcée, & ſe donna entierement à celle que la Nature lui avoit choiſie.

Il chercha de l'inſtruction & du ſecours dans le commerce de M. Buhot Coſmographe, & Ingenieur du Roi, qui, après avoir reconnu ſes diſpoſitions, ſe fit un plaiſir de les cultiver; il voulut même ſerrer par une alliance la liaiſon que la ſcience avoit commen-

cé entre eux, & en 1665 il fit épouſer ſa Belle-fille à ſon Eleve âgé alors de 24 ans.

En 1666 fut formée l'Académie des Sciences. M. Buhot fut choiſi par M. Colbert pour en être, & quelque tems après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'Obſervatoire, & la Garde du Cabinet des Machines. Il ſemble qu'un certain reſpect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers compoſé cette Compagnie.

En 1670 M. Couplet acheta de M. Buhot la Charge de Profeſſeur de Mathematique de la grande Ecurie. Il étoit obligé d'aller fort ſouvent à Verſailles, & dans ces tems-là le Feu Roi y fit faire ces grandes Conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La Science des Eaux & des Nivellemens fut perfectionnée au point qu'elle en devint preſque toute nouvelle, & M. Couplet qui ne demandoit qu'à s'inſtruire & à s'exercer, en eut des occaſions à ſouhait. Nous avons parlé en 1699 (*p.* 112 *& ſuiv.*) d'un Niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, en le rendant d'une exécution beaucoup plus facile.

Employé ſouvent à des ouvrages de Particuliers,

Particuliers, ils s'y conduiſoit toujours d'une maniere dont ſa Famille ſeule pouvoit ſe plaindre ; il ne vouloit que réuſſir, & il mettoit de ſon argent pour hâter, ou pour perfectionner les travaux ; loin de faire valoir ſes ſoins & ſes peines, il en parloit avec une modeſtie qui enhardiſſoit à le récompenſer mal, & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoiſſance.

Ce qu'il a fait de plus conſiderable a été à *Coulanges la Vineuſe*, petite Ville de Bourgogne à trois lieuës d'Auxerre. Coulanges eſt riche en Vins, & de-là vient ſont épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. Les Habitans étoient réduits à des Mares, & comme elles étoient ſouvent à ſec, ils alloient fort loin chercher un Puits qui tariſſoit auſſi, & les renvoyoit à une Fontaine éloignée de-là d'une lieuë. Afin que l'on ne manquât pas d'eau dans les Incendies, chaque Habitant étoit obligé par Ordonnance de Police à avoir à ſa porte un Tonneau toujours plein, & malgré cette précaution la Ville avoit eu trois grands Incendies en trente ans, & à l'un on avoit été obligé de jetter

du Vin ſur le Feu. Ils avoient obtenu en 1716 un Arrêt du Conſeil qui leur permettoit de lever ſur chaque Piéce de Vin qui ſortiroit de leur Territoire, un Impôt dont le produit ſeroit employé à chercher de l'Eau, & à toutes les Dépenſes néceſſaires; mais tous les Ingenieurs qui avoient tenté cette entrepriſe, l'avoient tenté ſans ſuccès, quoique vivement animés, & par l'utilité, & par la gloire.

M. Dagueſſeau alors Procureur General, & aujourd'hui Chancelier de France, ayant acquis le Domaine de cette Ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'aſſurer qu'il n'en falloit plus faire, & en 1705 il s'adreſſa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre; ce mois eſt ordinairement un des plus ſecs de toute l'année; 1705 fut une année fort ſeche; & ſi l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre il coûrt des veines d'eau, qui ont effectivement quelque rapport avec le ſang qui coule dans nos veines. Si ces

eaux trouvent des terres ſablonneuſes, elle ſe filtrent au travers, & ſe perdent, il faut des fonds qui les arrêtent, tels que ſont des lits de Glaiſe. Elles ſont en plus grande quantité ſelon la diſpoſition des terrains. Si, par exemple, une grande Plaine a une pente vers un Côteau & s'y termine, toutes les eaux que la Plaine recevra du Ciel ſeront déterminées à couler vers ce Côteau, qui les raſſemblera encore, & elles ſe trouveront en abondance au pied. Ainſi la recherche & la découverte des Eaux dépend d'un examen des terrains fort exact & aſſés fin, il y faut un coup d'œil juſte & guidé par une longue expérience.

M. Couplet arrivé à quelque diſtance de Coulanges, mais ſans la voir encore, & s'étant ſeulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ſes connoiſſances en uſage, & enfin promit hardiment cette Eau ſi deſirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres Ingenieurs. Il marchoit ſon Niveau à la main, & dès qu'il put voir les maiſons de la Ville, il aſſura que l'eau ſeroit plus haute. Quelques-uns des principaux Habitans, qui par im-

patience ou par curioſité étoient allés au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs Concitoyens, ou pour leur avancer la joye, ou pour ſe donner une eſpece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit ſon chemin en marquant avec des Piquets les endroits où il falloit foüiller, & en prédiſant dans le même tems à quelle profondeur préciſément on trouveroit l'Eau, & au lieu qu'un autre eût pû prendre un air impoſant de divination, il expliquoit naïvement les principes de ſon Art, & ſe privoit de toute apparence de Merveilleux. Il entra dans Coulanges où il ne vit rien qui traverſât les idées qu'il avoit priſes, & il repartit pour Paris, après avoir laiſſé les inſtructions neceſſaires pour les travaux qui ſe devoient faire en ſon abſence. Il reſtoit à conduire l'Eau dans la Ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de beſoin, & tout cela emportoit mille détails de Pratique, ſur quoi il ne laiſſoit rien à deſirer, il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la derniere main.

Il revint en effet, & enfin le 21. Décembre l'Eau arriva dans la Ville. Jamais la plus heureuſe Vendange n'y avoit répandu tant de joye. Hommes, Femmes, Enfans, tous couroient à cette Eau pour en boire, & ils euſſent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier Juge de la Ville devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ſes mains qu'il y plongea pluſieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les Cloches furent ſonnées avec tant d'emportement, que la plus groſſe fut démontée, l'allegreſſe publique fit cent folies. La Ville, auparavant toute défigurée par des maiſons brûlées qu'on ne réparoit point, a pris une face nouvelle, on y bâtit, on vient même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu, & pour tout cela M. Couplet n'a pas fait 3000 livres de dépenſe à cette même Ville, qui auroit été ravie de ſe charger d'un impôt perpétuel, auſſi crut-elle bien lui devoir une Inſcription & une Deviſe. L'inſcription eſt ce Diſtique Latin.

Non erat ante fluens populis ſitientibus unda,
Aſt dedit æternas arte Cupletus aquas.

La Deviſe repréſente un Moyſe qui

tire de l'Eau d'un Rocher entourné de ſeps de Vignes, avec ces mots *Utile dulci.*

Auxerre & Courſon, qui ſont dans le voiſinage de Coulanges, ſe ſentirent auſſi de ſon voyage, il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure Eau, & à Courſon ceux de retrouver une Source perduë.

C'eſt dans ces ſortes de fonctions, & dans celles qu'il devoit à l'Academie & à ſa Charge, qu'il a paſſé une vie toujours occupée & toujours laborieuſe. Une complexion d'une force ſinguliere le ſoutenoit dans ſes fatigues. Enfin âgé de 79 ans il eut une premiere attaque d'Apoplexie, & quelque tems après une ſeconde, auxquelles ſucceda une Paralyſie, qui tomba particulierement ſur la langue & ſur l'Œſophage, de ſorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler ſans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage. Il employa toujours à des prieres & à des diſcours édifians le peu qui lui reſtoit d'uſage de la parole, & il mourut le 25 Juillet 1722, âgé de 81 an.

Ce qu'on appelle préciſément bon-

té étoit en lui à un haut point, & avec cet avantage qu'elle étoit ſenſiblement marquée dans ſa phiſionomie, dans ſon air, dans ſes manieres, on ſe fût fié à lui ſans autres garans que ceux-là. Heureuſes, du moins par rapport aux effets exterieurs, les vertus dont la preuve eſt courte & prompte! Il étoit Tréſorier de l'Academie, titre trop faſtueux, & aſſés impropre, il étoit plutôt le contraire d'un Tréſorier, il n'avoit point de fonds entre les mains, mais il faiſoit des avances aſſés conſiderables par rapport à ſa fortune, & ne les retiroit pas ſans peine. Il a laiſſé un Fils, qui lui a ſuccedé dignement dans cette place.

ELOGE
DE MONSIEUR
MERY.

JEAN MERY nâquit à Vatan en Berry le 6. Janvier 1645, de Jean Mery, Maître Chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ſes études, mais il s'en dégoûta bien-tôt par le peu de ſecours qu'il trouva dans de mauvais Maîtres, par le peu d'émulation, apparemment auſſi par le peu d'inclination naturelle. Il ne paſſa pas la Quatriéme, & s'attacha uniquement à la profeſſion de ſon Pere. Il vint à Paris à dix-huit ans s'inſtruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour de jeunes Chirurgiens. Non content de ſes exercices du jour, il déroboit ſubtilement un Mort quand il le pouvoit, l'emportoit dans ſon lit, & paſſoit la nuit à le diſſequer en grand ſecret.

En 1681 il fit à la priere de M. Lamy

Lamy Docteur en Medecine, qui donnoit une ſeconde Edition de ſon Livre ſur l'*Ame ſenſitive*, une deſcription de l'Oreille. Il reconnoît dans une Lettre préliminaire adreſſée à ce Docteur & imprimée auſſi, qu'il n'eſt qu'*un ſimple Chirurgien de l'Hôtel-Dieu*, & par-là il inſinuë qu'il eſt bien hardi d'oſer décrire une partie auſſi délicate que l'Oreille, & auſſi inconnuë aux plus habiles Anatomiſtes, qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes; mais ſi on veut bien ne s'en pas tenir à des préjugés ordinairement ſi concluans, il s'engage à convaincre tout incrédule les piéces à la main. Dans la même année il fut pourvû d'une Charge de Chirurgien de la Feuë Reine.

En 1683 M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien Major.

L'année ſuivante le Roi de Portugal ayant demandé au Feu Roi un Chirurgien capable de donner du ſecours à la Reine ſa Femme qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poſte, mais la Reine mourut avant ſon arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun Malade qui

ne voulût le conſulter, quelque peu digne qu'il en fût par ſon mal, ou au contraire quelque deſeſperé qu'il fût. On lui fit les offres les plus avantageuſes pour l'arrêter en Portugal, on en fit autant en Eſpagne à ſon paſſage, mais rien ne put vaincre l'amour de la Patrie.

A ſon retour M. de Louvois le fit entrer dans l'Academie des Sciences en 1684.

Cette même année la Cour allant à Chambord, le Roi demanda à M. Fagon un Chirurgien qu'il pût mettre pendant le voyage auprès de M. le Duc de Bourgogne encore Enfant. M. Fagon fit choix de M. Mery. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet Emploi avec toute l'application & tout le zele poſſible, mais il ſe trouvoit encore plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne; & il revint, auſſi-tôt qu'il le put, reſpirer ſon véritable air natal, celui des Invalides, & de l'Academie.

En 1692 il fit un voyage en Angleterre par Ordre de la Cour; &, ce qui paroîtra ſans doute ſurprenant, on en

ignore abſolument le ſujet. Peut-être s'eſt-on déja apperçû que les faits rapportés juſqu'ici ont été aſſés dénués de circonſtances, aſſés décharnés; c'eſt la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli dans la derniere exactitude ſes fonctions néceſſaires, il ſe renfermoit dans ſon Cabinet, où il étudioit non pas tant les Livres que la Nature même; il n'avoit de commerce qu'avec les Morts, & cela dans un ſens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des Sçavans. Il s'inſtruiſoit donc infiniment, mais perſonne n'en eût rien ſçû, ſi les opérations qu'il faiſoit tous les jours n'euſſent trahi le ſecret de ſon habileté. Ceux qui ſont fortement occupés à exercer une profeſſion ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'interieur de leur famille, ſoit de leurs occupations préſentes, ſoit de leurs projets, on eſt obligé de les écouter, & ils ont une liberté entiere de ſe faire valoir, mais il n'uſoit point de ſes droits à cet égard, on ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de diſcours inutiles. Enfin je le repéte, on ne ſait rien du voia-

ge d'Angleterre, dont il auroit dû, au moins à ſa Femme & à ſes Enfans, vanter ou excuſer le ſuccès. Tout étoit enſeveli dans un profond ſilence, & il eſt preſque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du ſien dans ſa réputation que ſon mérite, & communément il s'en faut beaucoup que ce ne ſoit aſſés.

En 1700, M. de Harlay Premier Préſident le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien ſûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Academie, & je lui ai oüi dire que les deux enſemble rempliſſoient toute ſon ambition, auſſi l'ont-elles uniquement occupé. Des Malades quelque importans qu'ils fuſſent, & quelque utiles qu'ils duſſent être, n'ont jamais pû le faire ſortir de chés lui. Tout au plus a-t il traité quelques Amis, mais en amis, & en leur faiſant très-peu de choſe. Des Etrangers, qui ſouhaitoient paſſionnément qu'il leur fît des Cours particuliers d'Anatomie, n'ont pû le tenter par les promeſſes les plus magnifiques & les plus ſûres. Il ne vouloit point d'une augmen-

tation de fortune, qui lui eût coûté un tems deſtiné à de nouveaux progrès dans ſa ſcience.

Mais ce même tems, qu'il eſtimoit plus que la richeſſe, il ne l'épargnoit point à ſes devoirs, il conçut volontairement le deſſein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il ne lui en demandoit ſelon l'uſage établi. Les jeunes Chirurgiens qui venoient y apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du hazard, qui leur mettoit ſous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre, rien de ſuivi, rien de methodique ne dirigeoit leurs connoiſſances. Il obtint de M. de Harlay que l'on conſtruiſît un lieu, où il leur feroit des Cours reglés d'Anatomie. S'il eût pris cet occaſion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vûë, on ne l'eût pas blâmé d'accorder ſon interêt avec celui du Public. D'ailleurs M. le Premier Préſident l'honoroit d'une affection particuliere, & comme ce grand Magiſtrat avoit beaucoup d'eſprit, peut-être l'aimoit-il d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour ſentir

tout ce qu'il valoit, mais M. Mery ne ſongea dans ſon nouvel établiſſement qu'à l'utilité publique, & il ſe tint heureux qu'on lui eût accordé un ſurcroît conſiderable d'aſſujetiſſement & de travail.

Son genie étoit d'apporter une extrême exactitude à l'obſervation, & de ſe bien aſſurer de la ſimple verité des choſes. Il ne ſe preſſoit point d'imaginer pourquoi telle diſpoſition, telle ſtructure; il voioit les faits d'autant plus ſurement, qu'il ne les voioit point au travers d'un Siſtême déia formé, qui eût pû les changer à ſes yeux. Son Cabinet Anatomique, auquel il avoit travaillé une bonne partie de ſa vie, ce nombre prodigieux de Diſſections faites de ſa main avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude; il avoit été ſi long-tems appliqué à ne faire que voir, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſonger tant à deviner, mais on doit convenir qu'il n'y a pas moins de ſagacité d'eſprit à bien voir en cette matiere, qu'à deviner; auſſi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faiſoit voir aux autres, il le leur déguisât,

où l'embellît trop par ſes diſcours; à peine ſe pouvoit-il réſoudre à l'expliquer, il falloit preſque que les Piéces de ſon Cabinet parlaſſent pour lui.

On y en conte juſqu'à quatre-vingt d'importantes, ſoit Squeletes entiers, ſoit parties d'Animaux. Trente de ces Piéces regardent l'Homme; & celle où ſont tous les Nerfs conduits depuis leur origine juſqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adreſſe ſinguliere, & une perſévérance infatigable ont été néceſſaires pour finir ces Ouvrages; auſſi étoit-ce là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toujours preſſé de rentrer dans ce lieu où toutes ces Machines démontées & dépoüillées de ce qui nous les cache en les revêtant, lui preſentoient la Nature plus à nud, & lui donnoient toûjours à lui-même de nouvelles inſtructions; cependant pour ne ſe pas trop glorifier de la connoiſſance qu'il avoit de la ſtructure des Animaux, il faiſoit réflexion ſur l'ignorance où l'on eſt de l'action & du jeu des Liqueurs. *Nous autres Anatomiſtes*, m'a-t-il dit une fois,

nous ſommes comme les Crocheteurs de Paris qui en connoiſſent toutes les ruës juſqu'aux plus petites & aux plus écartées ; mais qui ne ſçavent pas ce qui ſe paſſe dans les Maiſons.

On a vû de lui dans nos Volumes quantité de Morceaux, ſur ce que devient l'Air entré par les Poumons, ſur l'Iris de l'Œil, ſur la Choroïde, &c. Il a donné une nouvelle ſtructure au Nerf Optique, & a oſé avancer qu'un Animal ſe multiplie ſans accouplement ; c'eſt la Moule d'Etang dont il a donné la ſinguliere & biſarre Anatomie (*a*) ; mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces Volumes a été ſon opinion ſur la Circulation du Sang dans le Fœtus, ou ſur l'uſage du Trou Ovale, directement oppoſée à celle de tous les autres Anatomiſtes. Il fut cauſe que l'Academie dès ſon renouvellement en 1699 fut agitée par cette Queſtion. Un monde d'Adverſaires élevés contre lui tant au dedans qu'au dehors de l'Academie, ne l'ébranla point. Il publia même en 1700 hors de nos Memoires un Traité exprès ſur ce ſujet, auquel il joignit ſes Remar-

(*a*) Voyez l'Hiſt. de 1710. p. 30 & ſuiv.

ques ſur une nouvelle maniere de tailler de la Pierre pratiquée alors par un Frere Jacques Fran-Comtois ; c'eſt-là le ſeul Livre qu'on ait de lui. On ne ſçait point encore aujourd'hui quel parti eſt victorieux, & c'eſt une aſſés grande gloire pour celui qui ſeul étoit un parti. Il paroît, ainſi que nous oſâmes le ſoupçonner il y a long-tems, que les deux Siſtêmes oppoſés pourroient être vrais & ſe concilier, dénouement qui mériteroit d'être remarqué dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette conteſtation.

M. Mery étoit ſi retenu à former, ou à adopter des Siſtêmes qu'il heſitoit à recevoir, ou ſi l'on veut, ne recevoit pas celui de la Generation par les Œufs, ſi vrai-ſemblable, ſi appuié, ſi generalement reçû. Il n'en ſubſtituoit pas d'autre à la place, mais des ſtructures de parties, qui effectivement ne s'y accordent pas trop, l'arrêtoient (*a*), au lieu que les autres Anatomiſtes ſe laiſſent emporter à un grand nombre d'apparences très-favo-

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1701, p. 38 & ſuiv. 2. Edit.

rables, & ſe repoſent en quelque ſorte ſur la Nature de la ſolution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardieſſe & la timidité oppoſée, ſeulement pouvons-nous dire qu'en fait de Sciences les hommes ſont nés Dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coûte plus d'effort pour être timides & Pirrhoniens.

Cependant M. Mery peu diſpoſé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à quitter facilement les ſiennes particulieres. Le témoignage qu'il ſe rendoit de la grande ſûreté de ſes obſervations, & du peu de précipitation de ſes conſéquences, l'affermiſſoit dans ce qu'il avoit une fois penſé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore, les idées qu'on y prend ſont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traverſées, pliées par celles des autres, entretenuës dans une certaine ſoupleſſe; on s'accoutume trop dans la ſolitude à ne penſer que comme ſoi. Cette même retraite lui faiſoit ignorer auſſi des ménagemens d'expreſſion neceſſaires dans la

diſpute, il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un ſentiment étoit abſurde, il le diſoit, mais cet excès de naïveté & de ſincerité ne bleſſoit pas tant dans l'interieur de l'Academie. Et ſi les ſuites aſſés ordinaires du ſçavoir n'y étoient excuſées, où le ſeroient-elles? On y a remarqué avec plaiſir que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ſes ſentimens, en avoit changé en quelques occaſions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'operation du Frere Jacques, & il ſe retracta dans la ſuite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un Anatomiſte de la Compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery ſur certains points, qui lui avoient paru d'abord inſoutenables, & il le raconte pour la gloire de M. Mery & non pour la ſienne.

Ce même Anatomiſte prétend que M. Mery a entrevû la Valvule d'Euſtachius, connu les Glandes de Couper long-tems avant Couper même, mais il faut laiſſer les découvertes aux noms qui en ſont en poſſeſſion, & quand même ce ne ſeroit que la fa-

veur du ſort qui les leur auroit ajugées plutôt qu'à d'autres, il vaut mieux n'en point appeller.

Malgré une conſtitution très-ferme, & une vie toujours très-reglée d'un bout à l'autre, M. Mery ſe ſentit preſque tout d'un coup abandonné de ſes jambes vers l'âge de 75 ans, ſans avoir nulle autre incommodité. Il fut reduit à ſe renfermer abſolument chés lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'Academie, qui pouvoient ſe plaindre de quelques-unes de ces ſincerités dont nous avons parlé, allerent le voir pour le raſſurer ſur l'inquietude où il eût pû être à leur égard, & renouveller une amitié, qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompuë; il fut ſenſiblement touché & de ces avances qu'il n'attendoit peut-être pas, & de ces ſentimens qu'il méritoit plus qu'il ne ſe les étoit attirés, & il ne pouvoit ſe laſſer d'en marquer ſa joye à M. Varignon, ſon fidele ami, & de tous les tems.

Il s'affoibliſſoit toujours, quoiqu'en conſervant un eſprit ſain, & enfin il mourut le 3 Novembre 1722.

âgé de 77 ans. Il a laiſſé ſix Enfans de Catherine-Geneviéve Carrere, Fille de M. Carrere, qui avoit été premier Chirurgien de Feuë Madame.

Il a eu toute ſa vie beaucoup de Religion, & des mœurs telles que la Religion les demande; ſes dernieres années ont été uniquement occupées d'exercices de pieté. Nous avons dit de Feu M. Caſſini, que les Cieux lui racontoient ſans ceſſe la gloire de leur Créateur, les Animaux la racontoient auſſi à M. Mery. L'Aſtronomie, l'Anatomie ſont en effet les deux Sciences où ſont le plus ſenſiblement marqués les caracteres du Souverain Etre, l'une annonce ſon Immenſité par celle des Eſpaces Celeſtes, l'autre ſon Intelligence infinie par la Méchanique des Animaux. On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage, l'Intelligence prouve encore plus que l'Immenſité.

ELOGE
DE MONSIEUR
VARIGNON.

PIERRE VARIGNON nâquit à Caën en 1654, d'un Architecte-Entrepreneur, dont la fortune étoit fort mediocre. Il avoit deux Freres, qui ſuivirent la profeſſion du Pere, & il étudia pour être Eccleſiaſtique.

Au milieu de cette éducation commune, qu'on donne aux jeunes gens dans les Colleges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulierement vient par differens hazards ſe préſenter à leurs yeux, & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de ſaiſir ſon objet, dès qu'elle le rencontre. Comme les Architectes, & quelquefois les ſimples Maçons, ſçavent faire des Cadrans, M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifferemment. Il en apprit la prati-

que la plus groſſiere, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ſes Maîtres, mais il ſoupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque Theorie generale, ſoupçon qui ne ſervoit qu'à l'inquieter & à le tourmenter ſans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en Philoſophie aux Jeſuites de Caën, feüilletant par amuſement differens Livres dans la Boutique d'un Libraire, il tomba ſur un Euclide, & en lut les premieres pages, qui le charmerent non-ſeulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il ſe ſentit à y entrer. Comment l'Eſprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ſes talens? Il emporta l'Euclide chés lui, & en fut toujours plus charmé par les mêmes raiſons. L'incertitude éternelle, l'embarras Sophiſtique, l'obſcurité inutile & quelquefois affectée de la Philoſophie des Ecoles, aiderent encore à lui faire goûter la clarté, la liaiſon, la ſûreté des verités Geometriques. La Geometrie le conduiſit aux Ouvrages de Deſcartes, & il y fut frappé de cette nouvelle lumiere, qui de-là s'eſt répanduë dans

tout le Monde penſant. Il prenoit ſur les néceſſités abſoluës de la vie de quoi achetter des Livres de cette eſpece, ou plutôt il les mettoit au nombre des néceſſités abſoluës; il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la paſſion, qu'il ne les étudiât qu'en ſecret, car ſes Parens qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les Livres ordinaires dont les autres faiſoient uſage, deſapprouvoient beaucoup & traverſoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il paſſa en Theologie, & quoique l'importance des matieres, & la neceſſité dont elles ſont pour un Eccleſiaſtique, le fixaſſent davantage, ſa paſſion dominante ne leur fut pas entierement ſacrifiée.

Il alloit ſouvent diſputer à des Theſes dans les Claſſes de Philoſophie, & il brilloit fort par ſa qualité de bon Argumenteur, à laquelle concouroient & le caractere de ſon eſprit, & ſa conſtitution corporelle, beaucoup de force & de netteté de raiſonnement d'un côté, & de l'autre une excellente poitrine, & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui étudioit en Philoſophie dans le même

même College, le connut. Un goût commun pour les choſes de raiſonnement, ſoit Phiſiques, ſoit Metaphiſiques, & des diſputes continuelles, furent le lien de leur amitié. Ils avoient beſoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'aſſurer que tout étoit vû dans un ſujet. Leurs caracteres differens faiſoient un aſſortiment complet & heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, par une fougue de raiſon, l'autre par une analiſe ſubtile, par une préciſion ſcrupuleuſe, par une ſage & ingenieuſe lenteur à diſcuter tout.

M. l'Abbé de Saint-Pierre pour joüir plus à ſon aiſe de M. Varignon le logea avec lui, & enfin toujours plus touché de ſon merite, il reſolut de lui faire une fortune, qui le mît en état de ſuivre pleinement ſes talens & ſon genie. Cependant cet Abbé, cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente; il en détacha 300. qu'il donna par Contrat à M. Varignon. Ce peu qui étoit beaucoup par rapport au bien du Donateur, étoit beaucoup auſſi par rapport aux beſoins & aux deſirs

du Donataire. L'un ſe trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi ſon ami.

L'Abbé perſuadé qu'il n'y avoit point de meilleur ſéjour que Paris pour des Philoſophes raiſonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maiſon du Faubourg ſaint Jacques. Là ils penſoient chacun de ſon côté, car ils n'étoient plus tant en communauté de penſées; l'Abbé revenu des ſubtilités inutiles & fatiguantes s'étoit tourné principalement du côté des Reflexions ſur l'Homme, ſur les Mœurs, & ſur les Principes du Gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les Mathematiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir aſſés ſouvent, & quelquefois paſſer deux ou trois jours avec eux; il y avoit encore de la place pour un ſurvenant, & même pour un ſecond, ſorti de la même Province, aujourd'hui l'un des principaux Membres de l'Academie des Belles Lettres, & fameux par les Hiſtoires qui ont paru de lui. Nous nous raſſemblions avec une extrême plaiſir, jeunes, pleins de la premiere ardeur de ſçavoir, fort

unis, & ce que nous ne contions peut-être pas alors pour un assés grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des differentes Langues de l'Empire des Lettres, & tous les sujets de cette petite société se sont dispersés de-là dans toutes les Academies.

M. Varignon, dont la constitution étoit robuste, au moins dans sa jeunesse, passoit les journées entieres au travail; nul divertissement, nulle recreation, tout au plus quelque promenade à laquelle sa raison le forçoit dans les beaux jours. Je lui ai oüi dire que travaillant après souper selon sa coutume, il étoit souvent surpris par des Cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'étoit pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures. Il ne sortoit de-là ni avec la tristesse, que les matieres pouvoient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devoit causer la longueur seule de l'application, il en sortoit gai & vif, encore plein des plaisirs qu'il avoit pris, impatient de recommencer. Il rioit volon-

tiers en parlant de Geometrie, & à le voir on eût cru qu'il la falloit étudier pour ſe bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la ſienne, ſa vie étoit une poſſeſſion perpetuelle, & parfaitement paiſible de ce qu'il aimoit uniquement. Cependant ſi on eût eu à chercher un homme heureux on l'eût été chercher bien loin de lui, & bien plus haut, mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans ſa ſolitude du Faubourg Saint Jacques, il ne laiſſoit pas de lier commerce avec pluſieurs Sçavans, & des plus illuſtres, tels que Meſſieurs du Hamel, du Verney, de la Hire.

M. du Verney lui demandoit aſſés ſouvent ſes lumieres ſur ce qu'il y a en Anatomie qui appartient à la Science des Mechaniques, ils examinoient enſemble des poſitions de Muſcles, leurs points d'appui, leurs directions, & M. du Verney apprenoit beaucoup d'Anatomie à M. Varignon, qui l'en payoit par des raiſonnemens Mathematiques appliqués à l'Anatomie.

Enfin en 1687 il ſe fit connoître du Public par ſon *Projet d'une nouvelle Mechanique* dédié à l'Academie des Scien-

ces. Elle étoit nouvelle en effet. Découvrir des verités, & en découvrir les sources, ce sont deux choses qui peuvent d'abord paroître inséparables, & qui cependant sont souvent séparées, tant la Nature a été avare de connoissances à notre égard. En Mechanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la necessité de l'Equilibre dans les cas où il arrive, mais on ne sçavoit pas préciſément ce qui le causoit. C'est ce que M. Varignon apperçut par la Theorie des Mouvemens composés, & ce qui fait tout le sujet de son Livre. Les principes essentiels une fois trouvés, les verités coulent avec une facilité délicieuse pour l'esprit, leur enchaînement est plus simple, & en même-tems plus étroit, le spectacle de leur generation, qui n'a plus rien de forcé, en est plus agréable, & cette même generation plus légitime en quelque sorte est aussi plus féconde.

La nouvelle Mechanique fut reçûë de tous les Geometres avec applaudissement, & elle valut à son Auteur deux places considerables, l'une de Geometre dans cette Academie en 1688, l'autre de Professeur en Mathe-

matiques au College Mazarin. On vouloit donner du relief à cette Chaire, qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choisi.

Il mit au jour en 1690 ses *Nouvelles Conjectures sur la Pesanteur.* Il conçoit une Pierre posée dans l'Air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la Terre. L'Air est un Liquide, dont par consequent les differentes parties se meuvent en tous les sens imaginables ; & une direction quelconque étant déterminée, il n'est pas possible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la suivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faisant qu'une même Colonne. La Pierre est donc frappée par des Colonnes qui la poussent d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut, de haut en bas. Les Colonnes qui la poussent lateralement d'Orient en Occident, ou au contraire, sont égales en longueur, & par consequent en force, & il n'en résulte à la Pierre aucune impression. Mais celles qui la poussent de haut en bas sont beaucoup plus longues que celles qui la poussent

de bas en haut, & cela à quelque diſtance de la Terre où la Pierre ait jamais pû être portée ; elle ſera donc pouſſée avec plus de force de haut en bas, que de bas en haut, & elle tombera vers le centre de la Terre, ou, ce qui eſt le même, perpendiculairement à ſa ſurface, parce que les Colonnes laterales égales en force, l'empêchent de s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Si la Pierre étoit à une égale diſtance & de la Terre, & de la derniere ſurface de l'Air, elle demeureroit en repos, plus loin, elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'Air, on le dira de même de la matiere ſubtile, & de tout autre Liquide où des Corps ſeront poſés. Telle eſt en general l'idée de M. Varignon ſur la Cauſe de la Peſanteur ; pluſieurs grands Hommes ont prouvé par l'inutilité de leurs efforts l'extrême difficulté de cette matiere, & j'avouë qu'il pourroit bien auſſi l'avoir prouvée. Du moins ce Siſtême a-t-il peu de Sectateurs ; & quoique ſimple, bien lié, bien ſuivi, il eſt vrai qu'un Phiſicien, même avant la diſcuſſion, ne ſe ſent point porté à le croire. L'Auteur l'auroit plus aiſément défendu que perſua-

dé. Auſſi ne l'a-t-il point donné avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres Siſtêmes; le titre modeſte de *Conjectures* répondoit ſincerement à ſa penſée, il ne croyoit point qu'en matiere de Phiſique, & principalement ſur les premiers principes de la Phiſique, on pût paſſer la Conjecture, & il ſembloit être ravi que ſa chere Geometrie eût ſeule la certitude en partage.

Dans ſes recherches Mathematiques, ſon genie le portoit toujours à les rendre les plus generales qu'il fut poſſible. Un Païſage dont on aura vû toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vû, il faut qu'il le ſoit d'un lieu aſſés élevé, où tous les objets auparavant diſperſés ſe raſſemblent ſous un ſeul coup d'œil. Il en va de même des verités Geometriques, on en peut voir un grand nombre diſperſées çà & là, ſans ordre entre elles, ſans liaiſon, mais pour les voir toutes enſemble, & d'un coup d'œil, on eſt obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adreſſe. Les formules generales Algebriques ſont les lieux élevés où l'on

l'on ſe place pour découvrir tout à la fois un grand Pays. Il n'y a peut-être pas eu de Geometre, ni qui ait mieux connu, ni qui ait mieux fait ſentir le prix de ces formules que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de ſaiſir avidement la Geometrie des Infinimens-Petits dès qu'elle parut; elle s'éleve ſans ceſſe au plus haut point de vûë, à l'Infini, & de-là elle embraſſe une étenduë infinie. Avec quel tranſport vit-il naître une nouvelle Geometrie, & de nouveaux plaiſirs! quand cette belle & ſublime Methode fut attaquée dans l'Academie même, (a) car il falloit qu'elle ſubît le ſort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens défenſeurs, & il força en ſa faveur ſon caractere naturel, ennemi de toute conteſtation. Il ſe plaignit quelquefois à moi que cette diſpute l'avoit interrompu dans des recherches ſur le calcul Integral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il ſacrifia les Infiniments-Petits à eux-mêmes, le plaiſir & la gloire d'y faire des progrès au devoir plus preſſant de les défendre.

(a) Voyés l'Hiſt. de 1701, p. 89 & ſuiv. 2. Ed.

Tous les Volumes que l'Academie a imprimés rendent conte de ſes travaux. Ce ne ſont preſque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes Theories completes ſur les Loix du Mouvement, ſur les Forces centrales, ſur la Reſiſtance des Milieux au mouvement. Là par le moyen de ſes formules generales rien ne lui échape de ce qui eſt dans l'enceinte de la matiere qu'il traite. Outre les verités nouvelles, on en voit d'autres déja connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts ſe rendre dans ſa Theorie. Toutes enſemble font corps, & les vuides qu'elles laiſſoient auparavant entre elles ſe trouvent remplis.

La certitude de la Geometrie n'eſt nullement incompatible avec l'obſcurité & la confuſion, & elles ſont quelquefois telles qu'il eſt étonnant qu'un Geometre ait pû ſe conduire ſurement dans le labirinthe tenebreux où il marchoit. Les Ouvrages de M. Varignon ne cauſent jamais cette déſagréable ſurpriſe, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour, il ne s'épargne point, comme font quelquefois de Grands Hommes, le travail de l'arrangement

beaucoup moins flateur, & ſouvent plus penible que celui de la production même, il ne recherche point par des ſous-entendus hardis la gloire de paroître profond.

Il poſſedoit fort l'Hiſtoire de la Geometrie. Il l'avoit appriſe non pas tant préciſément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu raſſembler des lumieres de tous côtés. Cette connoiſſance hiſtorique eſt ſans doute un ornement pour un Geometre, mais de plus ce n'eſt pas un ornement inutile. En general plus l'Eſprit a été tourné & retourné en differens ſens ſur une matiere, plus il en devient fécond.

Quoique la ſanté de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'aſſiduité & la contention du travail lui cauſerent en 1705 une grande maladie. On n'eſt guere ſi habile impunément. Il fut ſix mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuiſement d'eſprits viſible; il m'a conté que quelquefois dans des accès de fievre, il ſe croyoit au milieu d'une Forêt, où il voyoit toutes les feüilles des Arbres couvertes de calculs algebriques. Condamné par ſes Medecins, par ſes amis,

& par lui-même, à ſe priver de tout travail ; il ne laiſſoit pas, dès qu'il étoit ſeul dans ſa chambre, de prendre un Livre de Mathematique qu'il cachoit bien vîte s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un Malade, & n'avoit pas beſoin de jouer beaucoup.

Il eſt à remarquer par rapport à ſon caractere, que ce fut en ce tems-là qu'il parut de lui un Ecrit, où il reprenoit M. Wallis ſur de certains Eſpaces plus qu'Infinis que ce grand Geometre attribuoit aux Hiperboles. Il ſoutenoit au contraire qu'ils n'étoient que Finis (*a*). La critique avoit tous les aſſaiſonnemens poſſibles d'honnêteté, mais enfin, c'étoit une critique, & il ne l'avoit faite que pour lui ſeul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifferent pour ces ſortes de choſes ; & celui-ci touché du ſeul interêt des Sciences, la fit imprimer dans nos Memoires à l'inſçû de l'Auteur ; qui ſe trouva Aggreſſeur contre ſon inclination.

Il revint de ſa maladie, & de ſa langueur, & ne profita nullement du paſ-

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1706, p. 47.

ſé. L'Edition de ſon *Projet de nouvelle Mechanique* ayant été entierement débitée, il ſongea à en faire une ſeconde, ou plûtôt un Ouvrage tout nouveau, quoique ſur le même plan, mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien ſentir la grande acquiſition de richeſſes qu'il avoit faite dans l'intervalle; mais il ſe plaignoit ſouvent que le tems lui manquoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de viſites ſoit de François, ſoit d'Etrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vû, & les autres pour le conſulter & pour s'inſtruire, des Ouvrages de Mathematique que l'autorité ou l'amitié de quelques perſonnes l'engageoient à examiner, & dont il ſe croyoit obligé de rendre le conte le plus exact, un grand commerce de Lettres avec les principaux Geometres de l'Europe, & des Lettres ſçavantes & travaillées, car il ne falloit pas plus ſe negliger avec ces amis-là qu'avec le Public même, tout cela nuiſoit beaucoup au Livre qu'il avoit entrepris. C'eſt ainſi qu'on devient celebre, parce qu'on a

été maître de disposer d'un grand loisir, & qu'on perd ce loisir si précieux, parce qu'on est devenu celebre. De plus ses meilleurs Ecoliers, soit du College Mazarin, soit du College Royal, car il y occupoit aussi une Chaire de Mathematique, étoient en possession de lui demander des leçons particulieres. La joie de voir qu'ils en demandassent, son zele pour les Mathematiques, sa bonté naturelle, son inclination à étendre un devoir plûtôt qu'à le resserrer, leur avoient donné ce droit, & ôté la crainte d'en user trop librement. Il soupiroit après deux ou trois mois de vacances qu'il avoit pendant l'année, il s'enfuyoit à quelque Campagne, où les journées entieres étoient à lui, & s'écouloient bien vîte.

Malgré son extrême amour pour la paix, il a fini sa vie par être embarqué dans une contestation. Un Religieux Italien habile en Mathematique, l'attaqua sur la Tangente, & l'Angle d'attouchement des Courbes, tels qu'on les conçoit dans la Geometrie des Infiniment-Petits. Il se crut obligé de répondre, & à dire le vrai, les indifferens ne l'eussent pas trop crû; je ne

crois pas ſortir du perſonnage de ſimple Hiſtorien en aſſurant que ſa gloire ne couroit aucun peril, mais il étoit ſenſible de ce côté-là, ou plûtôt toute ſa ſenſibilité y étoit raſſemblée; il répondit par le dernier Memoire qu'il ait donné à l'Academie, & qui a été le ſeul où il fût queſtion d'un different. Son inclination pacifique y dominoit pourtant encore, il n'y nommoit point ſon Adverſaire qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoiſſoit, qui ne ſe cachoit point, & quoiqu'on lui repreſentât la parfaite inutilité, & même la ſuperſtition de cette reticence, il s'obſtina toûjours à ne le nommer que l'*Aggreſſeur*; il eſt vrai qu'il n'en uſoit pas ſi honnêtement à l'égard des Paralogiſmes, & qu'il leur donnoit leur veritable nom.

Dans les deux dernieres années de ſa vie, il fut fort incommodé d'un Rhumatiſme placé dans les Muſcles de la Poitrine, il ne pouvoit marcher quelque tems ſans être obligé de ſe repoſer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toujours, & tous les remedes y furent inutiles, ce qui ne le ſurprenoit pas beaucoup. Il n'en relâ-

cha rien de ſes occupations ordinaires ; & enfin après avoir fait ſa Claſſe au College Mazarin le 22 Decembre 1722, ſans être plus mal que de coutume, il mourut ſubitement la nuit ſuivante.

Son caractere étoit auſſi ſimple que ſa ſuperiorité d'eſprit pouvoit le demander. J'ai déja donné cette même loüange à tant de perſonnes de cette Academie, qu'on peut croire que le merite en appartient plûtôt à nos Sciences qu'à nos Sçavans. Il ne connoiſſoit point la jaloulie ; il eſt vrai qu'il étoit à la tête des Geometres de France, & qu'on ne pouvoit conter les grands Geometres de l'Europe ſans le mettre du nombre, mais combien d'hommes en tout genre élevés à ce même rang ont fait l'honneur à leurs inferieurs d'en être jaloux, & de les décrier ? La paſſion de conſerver une premiere place fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant que quand on lui preſentoit quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vîte à l'objection, & à la difficulté ; le feu de ſon eſprit, des vûës dont il étoit plein

ſur chaque matiere, venoient traverſer trop impetueuſement celles qu'on lui offroit, mais on parvenoit aſſés facilement à obtenir de lui une attention plus tranquille, & plus favorable. Il mettoit dans la diſpute une chaleur que l'on n'eût jamais crû qu'il eût dû terminer par rire. Ses manieres d'agir nettes, franches, loyales en toute occaſion, exemtes de tout ſoupçon d'interêt indirect & caché, auroient ſeules ſuffi pour juſtifier la Province dont il étoit, des reproches qu'elle a d'ordinaire à eſſuyer; il n'en conſervoit qu'une extrême crainte de ſe commettre, qu'une grande circonſpection à traiter avec les hommes, dont effectivement le commerce eſt toujours redoutable. Je n'ai jamais vû perſonne qui eût plus de conſcience, je veux dire, qui fût plus appliqué à ſatisfaire exactement au ſentiment interieur de ſes devoirs, & qui ſe contentât moins d'avoir ſatisfait aux apparences. Il poſſédoit la vertu de reconnoiſſance au plus haut degré il faiſoit le récit d'un bienfait reçû avec plus de plaiſir que le Bienfaicteur le plus vain n'en eût eu à le faire, & il ne ſe croyoit jamais acquitté par toutes

ces compenſations, dont on s'établit ſoi-même pour Juge. Il étoit Prêtre, & n'avoit pas beſoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformément à cet état. Auſſi ſa mort ſubite n'a-t-elle point allarmé ſes amis.

Il m'a fait l'honneur de me leguer tous ſes Papiers par ſon Teſtament. J'en rendrai au Public le meilleur conte qu'il me ſera poſſible. La nouvelle Mechanique eſt en aſſés bon état, & va paroître au jour; j'eſpere que les Lettres la ſuivront. Du reſte, je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des Treſors que j'ai entre les mains, & je conte que j'en ſerai crû, il faudroit un plus habile homme pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſperance de ſuccès.

ELOGE
DU
CZAR PIERRE I.

COMME il eſt ſans exemple que l'Academie ait fait l'Eloge d'un Souverain, en faiſant, ſi on oſe le dire, celui d'un de ſes Membres, nous ſommes obligés d'avertir, que nous ne regarderons le Feu Czar qu'en qualité d'Academicien, mais d'Académicien Roi & Empereur, qui a établi les Sciences & les Arts dans les vaſtes Etats de ſa Domination, & quand nous le regarderons comme Guerrier, & comme Conquerant, ce ne ſera que parce que l'Art de la Guerre eſt un de ceux dont il a donné l'intelligence à ſes Sujets.

La Moſcovie ou Ruſſie étoit encore dans une ignorance, & dans une groſſiereté preſque pareilles à celles qui accompagnent toujours les premiers âges des Nations. Ce n'eſt pas

que l'on ne découvrît dans les Moſcovites de la vivacité, de la penetration, du génie & de l'adreſſe à imiter ce qu'ils auroient vû, mais toute induſtrie étoit étouffée; les Païſans nés Eſclaves, & opprimés par des Seigneurs impitoyables, ſe contentoient qu'une Agriculture groſſiere leur rapportât préciſément de quoi vivre, ils ne pouvoient, ni n'oſoient s'enrichir. Les Seigneurs eux-mêmes n'oſoient paroître riches, & les Arts ſont enfans des Richeſſes, & de la douceur du Gouvernement. L'Art Militaire, malheureuſement auſſi indiſpenſable que l'Agriculture, n'étoit guere moins negligé; auſſi les Moſcovites n'avoient-ils étendu leur domination que du côté du Nord & de l'Orient, où ils avoient trouvé des Peuples plus Barbares, & non du côté de l'Occident & du Midi, où ſont les Suédois, les Polonois & les Turcs. La politique des Czars avoit éloigné de la Guerre les Seigneurs & les Gentilshommes, qui en étoient venus à regarder comme une exemption honorable cette indigne oiſiveté, & ſi quelques-uns ſervoient, leur naiſſance les avoit faits Commandans, & leur

tenoit lieu d'experience. On avoit mis dans les Troupes pluſieurs Officiers Allemands, mais qui la plûpart ſimples Soldats dans leur païs, & Officiers ſeulement parce qu'ils étoient en Moſcovie, n'en ſçavoient pas mieux leur nouveau métier. Les Armées Ruſſiennes levées par force, compoſées d'une vile populace, mal diſciplinées, mal commandées, ne tenoient guere tête à un Ennemi aguerri, & il falloit que des circonſtances heureuſes & ſingulieres leur miſſent entre les mains une Victoire qui leur étoit aſſés indifferente. La principale force de l'Empire conſiſtoit dans les Strelitz, Milice à peu près ſemblable aux Janiſſaires Turcs, & redoutable comme eux à ſes Maîtres, dans le même tems qu'elle les faiſoit redouter des peuples. Un Commerce foible & languiſſant étoit tout entier entre les mains de Marchands Etrangers, que l'ignorance & la pareſſe des Gens du Païs n'invitoient que trop à les tromper. La Mer n'avoit jamais vû de Vaiſſeaux Moſcovites, ſoit Vaiſſeaux de Guerre, ſoit Marchands, & tout l'uſage du Port d'Arkangel étoit pour les Nations étrangeres.

Le Chriſtianiſme même qui impoſe quelque neceſſité de ſçavoir, du moins au Clergé, laiſſoit le Clergé dans des tenebres auſſi épaiſſes que le Peuple; tous ſçavoient ſeulement qu'ils étoient de la Religion Grecque, & qu'il falloit haïr les Latins; nul Eccleſiaſtique n'étoit aſſés habile pour prêcher devant des Auditeurs ſi peu redoutables; il n'y avoit preſque pas de Livres dans les plus anciens, & les plus riches Monaſteres, même à condition de n'y être pas lûs. Il regnoit par tout une extrême dépravation de mœurs & de ſentimens, qui n'étoit pas ſeulement, comme ailleurs, cachée ſous des dehors legers de bienſéance, ou revêtuë de quelque apparence d'Eſprit, & de quelques agrémens ſuperficiels. Cependant ce même Peuple étoit ſouverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoiſſoit point, & c'eſt le comble de l'ignorance que d'être orgueïlleuſe. Les Czars y avoient contribué en ne permettant point que leurs Sujets voyageaſſent, peût-être craignoit-on qu'ils ne vinſſent à ouvrir les yeux ſur leur malheureux état. La Nation Moſcovite, peu connuë que

de ſes plus proches Voiſins, faiſoit preſque une Nation à part, qui n'entroit point dans le Siſtême de l'Europe, qui n'avoit que peu de liaiſon avec les autres Puiſſances, & peu de conſideration chés elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de tems en tems quelques révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Moſcovie, lorſque le Prince Pierre nâquit le 11 Juin 1672 du Czar Alexis Michaelowits, & de Natalie Kirilouna Nariskin ſa ſeconde Femme. Le Czar étant mort en 1676, Fedor ou Théodore ſon Fils aîné lui ſucceda, & mourut en 1682 après 6 ans de Regne. Le Prince Pierre, âgé ſeulement de 10 ans, fut proclamé Czar en ſa place, au préjudice de Jean quoiqu'aîné, dont la ſanté étoit fort foible, & l'eſprit imbecile. Les Strelitz, excités par la Princeſſe Sophie qui eſperoit plus d'autorité ſous Jean ſon Frere de Pere & de Mere, & incapable de tout, ſe revolterent en faveur de Jean, & pour éteindre la guerre Civile, il fut reglé que les deux freres regneroient enſemble.

Pierre, déja Czar dans un âge ſi tendre, étoit très-mal élevé, non-ſeu-

lement par le vice général de l'éducation Moſcovite, par celui de l'éducation ordinaire des Princes que la flaterie ſe hâte de corrompre dans le tems même deſtiné aux préceptes & à la vérité, mais encore plus par les ſoins de l'ambitieuſe Sophie, qui déja le connoiſſoit aſſés pour craindre qu'il ne fût un jour trop grand Prince & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'étouffer ſes lumiéres naturelles, de lui gâter le cœur, de l'avilir par les plaiſirs. Mais ni la bonne éducation ne fait les grands caracteres, ni la mauvaiſe ne les détruit. Les Héros en tout genre ſortent tout formés des mains de la Nature & avec des qualités inſurmontables. L'inclination du Czar Pierre pour les exercices Militaires ſe déclara dès ſa premiére jeuneſſe, il ſe plaiſoit à battre le Tambour, & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuſer, comme un Enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de Soldat, c'eſt qu'il cherchoit à s'y rendre habile, & il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des Soldats qui n'y réüſſiſſoient pas ſi bien que lui. Le

Le Czar Fedor avoit aimé la magnificence en Habits & en Equipages de Chevaux ; pour lui, quoique bleſſé dès-lors de ce faſte, qu'il jugeoit inutile & onereux, il vit cependant avec plaiſir que les Sujets, qui n'avoient été juſque-là que trop éloignés de toute ſorte de magnificence, en prenoient peu à peu le goût.

Il conçût qu'il pouvoit employer à de plus nobles uſages, la force de ſon exemple ; il forma une Compagnie de cinquante Hommes commandée par des Officiers étrangers, & qui étoient habillés & faiſoient leurs exercices à l'Allemande. Il prit dans cette Troupe le moindre de tous les grades, celui de Tambour. Ce n'étoit pas une repreſentation frivole qui ne fût que fournir à Lui & à ſa Cour une matière de divertiſſement & de plaiſanterie. Il avoit bien défendu à ſon Capitaine de ſe ſouvenir qu'il étoit Czar, il ſervoit avec toute l'exactitude & toute la ſoumiſſion que demandoit ſon emploi, il ne vivoit que de ſa paie, & ne couchoit que dans une Tente de Tambour à la ſuite de ſa Compagnie. Il devint Sergent, après l'avoir mérité

au jugement des Officiers qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable, & il ne fut jamais avancé que comme un Soldat de fortune, dont ſes Camardes même auroient approuvé l'élevation. Par-là il vouloit apprendre aux Nobles que la naiſſance ſeule n'étoit point un titre ſuffiſant pour obtenir les dignités militaires, & à tous ſes Sujets que le mérite ſeul en étoit un. Les bas emplois par où il paſſoit, la vie dure qu'il y eſſuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger autant, plus fort que celui même qu'il tenoit de ſon autorité Deſpotique.

A cette premiere Compagnie de 50 Hommes, il en joignit de nouvelles, toujours commandées par des Etrangers, toujours diſciplinées à la maniere d'Allemagne, & il forma enfin un Corps conſiderable. Comme il avoit alors la Paix, il faiſoit combattre une Troupe contre une autre, ou repreſentoit des Siéges de Places, il donnoit à ſes Soldats une experience qui ne coûtoit point encore de ſang, il eſſaïoit leur valeur, & préludoit à des Victoires.

Les Strelitz regardoient tout cela

comme un amuſement d'un jeune Prince, & ſe divertiſſoient eux-mêmes des nouveaux Spectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intereſſoit plus qu'ils ne penſoient. Le Czar qui les voïoit trop puiſſans, & d'ailleurs uniquement attachés à la Princeſſe Sophie, cachoit dans le fond de ſon cœur un deſſein formé de les abattre, & il vouloit s'aſſurer de Troupes, & mieux inſtruites & plus fidelles.

En même-tems il ſuivoit une autre vûë auſſi grande, & encore plus difficile. Une Chaloupe Hollandoiſe, qu'il avoit trouvée ſur un Lac d'une de ſes Maiſons de Plaiſance, où elle demeuroit abandonnée & inutile, l'avoit frappé, & ſes penſées s'étoient élevées juſqu'à un Projet de Marine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord conſtruire à Moſcou de petits Bâtimens par des Hollandois, enſuite 4. Fregates de 4. pieces de Canon ſur le Lac de Pereſlave. Déja il leur avoit appris à ſe battre les unes contre les autres. Deux Campagnes de ſuite il partit d'Arxangel ſur des Vaiſ-

ſeaux Hollandois ou Anglois, pour s'inſtruire par lui-même de toutes les operations de Mer.

Au commencement de 1696 le Czar Jean mourut, & Pierre, ſeul Maître de l'Empire, ſe vit en état d'executer ce qu'il n'eût pû avec une autorité partagée. L'ouverture de ſon nouveau Regne fut le Siége d'Azof ſur les Turcs. Il ne le prit qu'en 1697 après avoir fait venir des Venitiens pour conſtruire ſur le Don des Galeres qui en fermaſſent l'embouchure, & empêchaſſent les Turcs de ſecourir la Place.

Il connut par là mieux que jamais l'importance d'une Marine, mais il ſentit auſſi l'extrême incommodité de n'avoir des Vaiſſeaux que des Etrangers, ou de n'en conſtruire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer, & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être ſeulement mis en déliberation, & que l'execution de ſes vûës, confiée à tout autre que lui, étoit plus qu'incertaine, ou du moins très-lente, il prit entiérement ſur lui une démarche hardie, biſarre en apparence, & qui, ſi elle manquoit de ſuccès, ne pouvoit être juſtifiée qu'auprès

du petit nombre de ceux qui reconnoiſſent le Grand par tout où il ſe trouve. En 1698 n'ayant encore regné ſeul que prés de deux ans, il envoya en Hollande une Ambaſſade dont les Chefs étoient M. le Fort Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le Comte Golowin grand Chancelier; & il ſe mit dans leur ſuite *incognito*, pour aller apprendre la conſtruction des Vaiſſeaux.

Il entra à Amſterdam dans la Maiſon de l'Amirauté des Indes, & ſe fit inſcrire dans le Rolle des Charpentiers ſous le nom de Pierre Michaëlof, & non de Pierre Michaëlowits, qu'il eût dû prendre par rapport à ſon Grand-Pere; car dans la langue Ruſſienne cette différence de terminaiſon marque un homme du peuple, ou un homme de condition, & il ne vouloit pas qu'il reſtât aucune trace de ſa ſuprême dignité. Il l'avoit entierement oubliée, ou plûtôt il ne s'en étoit jamais ſi bien ſouvenu, ſi elle conſiſte plus dans des fonctions utiles aux peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagne. Il travailloit dans le Chantier avec plus d'aſſiduité, & plus d'ardeur que ſes Compa-

pour ſa hardieſſe, que de celui qu'ils devoient à ſes ordres. Dès l'année 1700 il eut remis ſur pied 30000 hommes d'Infanterie reglée, dont faiſoient partie les Troupes qu'il avoit eu déja la prévoyance de former, & de s'attacher particulierement.

Alors ſe déclara dans toute ſon étenduë le vaſte projet qu'il avoit conçû. Tout étoit à faire en Moſcovie, & rien à perfectionner. Il s'agiſſoit de créer une Nation nouvelle, &, ce qui tient encore de la Création, il falloit agir ſeul, ſans ſecours, ſans inſtrumens. L'aveugle politique de ſes Predeceſſeurs avoit preſque entierement détaché la Moſcovie du reſte du Monde; le Commerce y étoit ou ignoré, ou négligé au dernier point, & cependant toutes les Richeſſes, & même celles de l'Eſprit, dépendent du Commerce. Le Czar ouvrit ſes grands Etats juſques-là fermés; après avoir envoyé ſes principaux Sujets chercher des connoiſſances & des lumieres chés les Etrangers, il attira chés lui tout ce qu'il pût d'Etrangers capables d'en apporter à ſes Sujets; Officiers de Terre & de Mer, Matelots, Ingenieurs, Mathematiciens,

ciens, Architectes, Gens habiles dans la découverte des Mines & dans le travail des Métaux, Medecins, Chirurgiens, Artiſans de toutes les eſpeces.

Toutes ces nouveautés cependant, aiſées à décrier par le ſeul nom de nouveautés, faiſoient beaucoup de Mécontens, & l'autorité deſpotique, alors ſi légitimement employée, n'étoit qu'à peine aſſés puiſſante. Le Czar avoit affaire à un peuple dur, indocile, devenu pareſſeux par le peu de fruit de ſes travaux, accoutumé à des châtimens cruels, & ſouvent injuſtes, détaché de l'amour de la vie par une affreuſe miſere, perſuadé par une longue experience qu'on ne pouvoit travailler à ſon bonheur, inſenſible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifferens, & les plus legers, tels que celui des anciens Habits, ou le retranchement des longues Barbes, trouvoient une oppoſition opiniâtre, & ſuffiſoient quelquefois pour cauſer des ſéditions. Auſſi pour plier la Nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la vigueur au-delà de celle qui eût ſuffi avec un peuple plus doux & plus traitable, & le Czar y étoit d'autant plus

obligé, que les Moſcovites ne connoiſſoient la grandeur & la ſuperiorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un Maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand Prince & à peine un Maître.

En 1700 le Czar ſoutenu de l'Alliance d'Auguſte Roi de Pologne, entra en Guerre avec Charles XII Roi de Suede, le plus redoutable Rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune Prince, non pas ſeulement ennemi de toute molleſſe, mais amoureux des plus violentes fatigues, & de la vie la plus dure, recherchant les perils par goût & par volupté, invinciblement opiniâtre dans les extrémités où ſon courage le portoit, enfin c'étoit Alexandre s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que le Czar & lui étoient encore fortifiés par l'erreur ſpeculative d'une Prédeſtination abſoluë.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui pouvoit être entre les deux Souverains ennemis, ne ſe trouvât entre les deux Nations. Des Moſcovites qui n'avoient encore qu'une legere teinture de diſcipline, nulle ancienne habitude

de valeur, nulle réputation qu'ils craignissent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suedois exactement disciplinés depuis long-tems, accoutumés à combattre sous une longue suite de Rois guerriers leurs Generaux, animés par le seul souvenir de leur Histoire. Aussi le Czar disoit-il en commençant cette Guerre : *Je sçai bien que mes Troupes seront long-tems battuës, mais cela même leur apprendra enfin à vaincre.* Il s'armoit d'une patience plus heroïque que la valeur même, & sacrifioit l'interêt de sa gloire à celui qu'avoient ses peuples de s'aguerrir.

Cependant après que les mauvais succès des premiers commencemens eurent été essuyés, il remporta quelques avantages assés considerables, & la fortune varia, ce qui honoroit déja assés ses armes. On put esperer de se mesurer bien-tôt avec les Suedois sans inégalité, tant les Moscovites se formoient rapidement. Au bout de 4 ans le Czar avoit déja fait d'assés grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, Provinces dépendantes de la Suede, pour être en état de songer à bâtir une Place dont le Port situé sur la

Mer Baltique pût contenir une Flotte, & il commença en effet le fameux Petersbourg en 1704. Jamais tous les efforts des Suedois n'ont pû l'en chaſſer, & il a rendu Petersbourg une des meilleures Fortereſſes de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit preſcrite à lui-même, de n'avancer dans les dignités de la Guerre qu'autant qu'il le méritoit, il devoit être avancé. A Grodno en Lithuanie, où ſe trouvoient le Roi de Pologne, & les principaux Seigneurs de ce Royaume, il pria ce Prince de prendre le commandement de ſon Armée, & quelques jours après il lui fit propoſer en public par le General Moſcovite Ogilvi de remplir deux places de Colonel vacantes. Le Roi Auguſte répondit qu'il ne connoiſſoit pas encore aſſés les Officiers Moſcovites, & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces Emplois. Ogilvi lui nomma le Prince Alexandre Menzicou, & le Lieutenant-Colonel Pierre Alexiowits, c'eſt-à-dire, le Czar. Le Roi dit qu'il connoiſſoit le merite de Menzicou, & qu'il lui feroit inceſſamment expédier le Brevet, mais que pour l'autre, il

n'étoit pas assés informé de ses services. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre Alexiowits, & enfin le Roi le fit Colonel. Si c'étoit là une espece de Comedie, du moins elle étoit instructive, & méritoit d'être jouée devant tous les Rois.

Après de grands desavantages qu'il eut contre les Suedois depuis 1704, enfin il remporta sur eux en 1709 devant Pultava une Victoire complette; il s'y montra aussi grand Capitaine, que brave Soldat, & il fit sentir à ses Ennemis combien ses Troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'Armée Suedoise fut prisonniere de Guerre, & on vit un Heros tel que le Roi de Suede fugitif sur les terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le Czar se crut digne alors de monter au grade de Lieutenant General.

Il faisoit manger à sa Table les Generaux Suedois prisonniers, & un jour qu'il but à la santé de ses Maîtres dans l'Art de la Guerre, le Comte de Rhinschild, l'un des plus illustres d'entre ces prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre.

Vous, dit-il, *Meſſieurs les Generaux. V. M. eſt donc bien ingrate*, repliqua le Comte, *d'avoir ſi maltraité ſes Maîtres.* Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuſe ingratitude, fit rendre auſſi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait leur Roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du Roi de Suede. Il acheva de conquerir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande & une partie de la Pomeranie Suedoiſe. Il fut plus en état que jamais de donner ſes ſoins à ſon Petersbourg naiſſant. Il ordonna aux Seigneurs d'y venir bâtir, & le peupla tant des anciens Artiſans de Moſcovie, que de ceux qu'il raſſembloit de toutes parts.

Il fit conſtruire des Galeres inconnuës juſques-là dans ces Mers, pour aller ſur les Côtes de Suede & de Finlande, pleines de Rochers, & inacceſſibles aux Bâtimens de haut bord. Il acheta des Vaiſſeaux d'Angleterre, & fit travailler ſans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de 90

pieces de Canon, où il eut le ſenſible plaiſir de n'avoir travaillé qu'avec des Ouvriers Moſcovites. Ce grand Navire fut lancé à la Mer en 1718 au milieu des acclamations de tout un peuple, & avec une pompe digne du principal Charpentier.

La défaite des Suedois à Pultava lui produiſit par rapport à l'établiſſement des Arts un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de 3000 Officiers Suedois furent diſperſés dans tous ſes Etats, & principalement en Siberie, vaſte Païs, qui s'étend juſqu'aux confins de la Chine, & deſtiné à la punition des Moſcovites exilés. Ces Priſonniers qui manquoient de ſubſiſtance, & voyoient leur retour éloigné & incertain, ſe mirent preſque tous à exercer les differens Métiers, dont ils pouvoient avoir quelque connoiſſance, & la neceſſité les y rendit promtement aſſés habiles. Il y eut parmi eux juſqu'à des Maîtres de Langues & de Mathematiques. Ils devinrent une eſpece de Colonie, qui civiliſa les anciens Habitans, & tel Art, qui quoiqu'établi à Moſcou ou à Petersbourg, eût pû être long-tems à penetrer en Si-

berie, s'y trouva porté tout d'un coup.

L'Hiſtoire doit avoüer les fautes des grands Hommes, ils en ont eux mêmes donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la Treve qu'ils avoient avec le Czar, il ſe laiſſa enfermer en 1711 par leur Armée ſur les bords de la Riviere de Pruth dans un poſte où il étoit perdu ſans reſſource. Au milieu de la conſternation generale de ſon Armée, la Czarine Catherine, qui avoit voulu le ſuivre, oſa ſeule imaginer un expedient, elle envoya négocier avec le grand Vizir en lui laiſſant entrevoir une groſſe ſomme d'argent, il ſe laiſſa tenter, & la prudence du Czar acheva le reſte. En memoire de cet évenement, il voulut que la Czarine inſtituât l'Ordre de Sainte Catherine, dont elle ſeroit Chef, & où il n'entreroit que des Femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non-ſeulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime, mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui lui ſoit glorieux.

Le Roi de Suede étant ſorti enfin des Etats du Turc en 1713, après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Roman n'auroit oſé feindre, le Czar ſe ro-

trouva ce formidable Ennemi en tête, mais il étoit fortifié de l'Alliance du Roi de Dannemarck. Il porta la Guerre dans le Duché de Holſtein Allié de la Suede, & en même-tems il y porta ſes obſervations continuelles, & ſes études politiques. Il faiſoit prendre par des Ingenieurs le plan de chaque Ville, & les deſſeins des differens Moulins & des Machines qu'il n'avoit pas encore, il s'informoit de toutes les particularités du Labourage, & des Métiers, & par-tout il engageoit d'habiles Artiſans qu'il envoyoit chés lui. A Gottorp, dont le Roi de Dannemarck étoit alors Maître, il vit un grand Globe celeſte en dedans, & terreſtre en dehors, fait ſur un deſſein de Ticho-Brahé. Douze perſonnes peuvent s'aſſeoir dedans autour d'une table, & y faire des Obſervations Celeſtes, en faiſant tourner cet énorme Globe. La curioſité du Czar en fut frappée, il le demanda au Roi de Dannemarck, & fit venir exprès de Petersbourg une Frégate qui l'y porta. Des Aſtronomes le placerent dans une grande Maiſon bâtie pour cet uſage.

La Moſcovie vit en 1714 un ſpectacle tout nouveau & que le Czar étoit

peut-être ſurpris de lui donner ſi-tôt, un Triomphe pour une victoire Navale remportée ſur les Suedois à Gango vers les Côtes de Finlande. La Flotte Moſcovite entra dans le Port de Peterſbourg, avec les Vaiſſeaux Ennemis qu'elle amenoit, & le Contre-Amiral Suedois, Ockrenskield Priſonnier, chargé de ſept bleſſures. Les Troupes débarquées paſſerent avec pompe ſous un Arc de Triomphe qu'on avoit élevé, & le Czar qui avoit combattu en perſonne, & qui étoit le vrai Triomphateur, moins par ſa qualité de Souverain, que par celle de premier Inſtituteur de la Marine, ne parut dans cette marche qu'à ſon rang de Contre-Amiral, dont il avoit alors le titre. Il alla à la Citadelle où le Vice-Czar Romanodofski aſſis ſur un Trône, au milieu d'un grand nombre de Senateurs, le fit appeller, reçut de ſa main une Relation du Combat, & après l'avoir aſſés long-tems interrogé, l'éleva par l'avis du Conſeil à la dignité de Vice-Amiral. Ce Prince n'avoit pas beſoin de l'Eſclave des Triomphateurs Romains, il ſçavoit aſſés lui ſeul preſcrire de la modeſtie à ſon Triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de generoſité en traitant le Contre-Amiral Suedois Ockrenskield comme il avoit fait auparavant le General Rinſchild. Il n'y a que la vraie valeur qui aime à ſe retrouver dans un Ennemi, & qui s'y reſpecte.

Nous ſupprimerons deſormais preſque tout ce qui appartient à la Guerre. Tous les obſtacles ſont ſurmontés, & d'aſſés beaux commencemens établis.

Le Czar en 1716 alla avec la Czarine voir le Roi de Dannemarck à Copenhague, & y paſſa trois mois. Là il viſita tous les Colleges, toutes les Academies, & vit tous les Sçavans. Il lui étoit indifferent de les faire venir chés lui, ou d'aller chés eux. Tous les jours il alloit dans une Chaloupe avec deux Ingenieurs côtoyer les deux Royaumes de Dannemarck & de Suede, pour meſurer toutes les ſinuoſités, ſonder tous les fonds, & porter enſuite le tout ſur des Cartes ſi exactes que le moindre Banc de ſable ne leur a pas échappé. Il falloit qu'il fût bien reſpecté de ſes Alliés pour n'être pas traverſé par eux-mêmes dans ce grand ſoin de s'inſtruire ſi particulierement.

Ils lui donnerent encore une marque de conſideration plus éclatante. L'Angleterre étoit ſon alliée auſſi-bien que le Dannemarck, & ces deux Puiſſances ayant joint leurs Flottes à la ſienne, lui défererent le commandement en Chef. Les Nations les plus experimentées ſur la Mer vouloient bien déja obéïr au premier de tous les Ruſſes qui eût connu la Mer.

De Dannemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre, & à Volfembutel, toujours obſervant, & de-là en Hollande où il laiſſa la Czarine, & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'eſſentiel à apprendre, ni à tranſporter chés lui, mais il lui reſtoit à voir la France, un Païs où les connoiſſances ont été portées auſſi loin, & les agrémens de la Société plus loin que par-tout ailleurs; ſeulement eſt-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un biſarre mépris du Bon devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la perſonne du Roi encore Enfant. On le vit qui traverſoit avec lui les appartemens du Louvre, le conduiſant par la main, & le prenant preſque entre ſes bras

pour le garantir de la foule, auſſi occupé de ce ſoin & d'une maniere auſſi tendre que ſon propre Gouverneur.

Le 19 Juin 1717 il fit l'honneur à l'Academie des Sciences d'y venir. Elle ſe para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & de plus curieux en fait d'Expériences ou de Machines. Dès qu'il fut retourné dans ſes Etats, il fit écrire à M. l'Abbé Bignon par M. Areskins Ecoſſois ſon premier Medecin, qu'il vouloit bien être Membre de cette Compagnie, & quand elle lui en eut rendu graces avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une Lettre, qu'on n'oſe appeller une Lettre de remerciment, quoiqu'elle vînt d'un Souverain, qui s'étoit accoutumé depuis long-tems à être homme. Tout cela eſt imprimé dans l'Hiſtoire de 1720, & tout glorieux qu'il eſt à l'Academie, nous ne le repeterons pas. On étoit ici fort regulier à lui envoyer chaque année le Volume qui lui étoit dû en qualité d'Academicien, & il le recevoit avec plaiſir de la part de ſes Confreres. Les Sciences en faveur deſquelles il s'abbaiſſoit au rang de ſimple Particulier,

doivent l'élever en récompenſe au rang des Auguſtes & des Charlemagnes, qui leur ont accordé auſſi leur familiarité.

Pour porter la puiſſance d'un Etat auſſi loin qu'elle puiſſe aller, il faudroit que le Maître étudiât ſon Païs, preſque en Geographe & en Phiſicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla ſans relâche à acquerir cette connoiſſance, & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des Miniſtres peu accoutumés à rechercher ſi ſoigneuſement le bien public, il n'en croyoit que ſes yeux, & des Voyages de 3 ou 400 lieuës ne lui coûtoient rien, pour s'inſtruire par lui-même. Il les faiſoit accompagné ſeulement de 3 ou 4 perſonnes, & avec cette intrepidité, qui ſuffit ſeule pour éloigner les perils. Auſſi le Czar poſſedoit-il ſi exactement la Carte de ſon vaſte Empire, qu'il conçut ſans crainte de ſe tromper les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant ſur la ſituation en general, que ſur les détails particuliers des Païs.

Comme tous les Méridiens ſe raſſemblent ſous le Pole en un ſeul point,

les François & les Chinois, par exemple, ſe trouveroient voiſins du côté du Septentrion, ſi leurs Royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainſi la ſituation fort Septentrionale de l'Empire Moſcovite jointe à ſa grande étenduë, fait que par ſes parties Méridionales il touche aux parties Septentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le Midi. Il eſt le voiſin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Aſie; il a d'ailleurs de grandes Rivieres, qui tombent en differentes Mers, la Duvine dans la Mer Blanche, partie de l'Océan, le Don dans la Mer Noire, partie de la Méditerranée, le Volga dans la Mer Caſpienne. Le Czar comprit que ces Rivieres juſque-là preſque inutiles réüniroient chés lui tout ce qu'il y a de plus ſéparé, s'il les faiſoit communiquer entr'elles, ſoit par de moindres Rivieres qui s'y jettent, ſoit par des Canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les Nivellemens neceſſaires, choiſit lui-même les lieux où les Canaux devoient être creuſés, & regla le nombre des Ecluſes.

La jonction de la Riviere de Volkoua qui paſſe à Petersbourg, avec le Volga, eſt préſentement finie, & l'on fait par eau à travers toute la Ruſſie un chemin de plus de 800 lieuës depuis Petersbourg juſqu'à la Mer Caſpienne, ou en Perſe. Le Czar envoya à l'Academie le Plan de cette grande communication où il avoit tant de part comme Ingenieur; il ſemble qu'il voulût faire ſes preuves d'Academicien.

Il y a encore un autre Canal fini qui joint le Don avec le Volga. Mais les Turcs ayant repris la Ville d'Aſof, ſituée à l'embouchure du Don, la grande utilité de ce Canal attend une nouvelle Conquête.

Vers l'Orient la domination du Czar s'étend dans une eſpace de plus de 1500 lieuës juſqu'aux Frontieres de la Chine, & au voiſinage des Mers du Japon. Les Caravanes Moſcovites, qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entiere à leur voyage. C'étoit-là une ample matiere à exercer un genie tel que le ſien, car ce long chemin pouvoit être & abregé & facilité, ſoit par des communications de Rivieres, ſoit par d'autres travaux, ſoit

par

par des Traités avec des Princes Tartares, qui auroient donné passage dans leurs Païs. Le voyage pouvoit n'être que de 4 mois. Selon son dessein, tout doit aboutir à Petersbourg qui par sa situation seroit un Entrepôt du Monde. Cette Ville, à qui il avoit donné la naissance & son nom, étoit pour lui ce qu'étoit Alexandrie pour Alexandre son Fondateur, & comme Alexandrie se trouva si heureusement située qu'elle changea la face du Commerce d'alors, & en devint la Capitale à la place de Tyr, de même Petersbourg changeroit les Routes d'aujourd'hui, & deviendroit le centre d'un des plus grands Commerces de l'Univers.

Le Czar porta encore ses vûës plus loin. Il voulut sçavoir quelle étoit sa situation à l'égard de l'Amerique, si elle tient à la Tartarie, ou si la Mer du Septentrion donnoit un passage dans ce grand Continent, ce qui lui auroit encore ouvert le Nouveau Monde. De deux Vaisseaux qui partirent d'Arkangel pour cette découverte jusqu'à present impossible, l'un fut arrêté par les Glaces, on n'a point eu de nouvelles de l'autre, qui apparemment a peri.

Au commencement de cette année il a encore donné ordre à un habile Capitaine de Marine d'en conſtruire deux autres pour le même deſſein, il falloit que dans de pareilles entrepriſes l'opiniâtreté de ſon courage ſe communiquât à ceux qu'il employoit.

La révolution arrivée en Perſe par la révolte de Mahmoud attira de ce côté-là les Armes du Czar & du Grand Seigneur. Le Czar s'empara de la Ville de Derbent ſur la Côte Occidentale de la Mer Caſpienne, & de tout ce qui lui convenoit, par rapport au Projet d'étendre le Commerce de Moſcovie; il fit lever le Plan de cette Mer, & grace à ce Conquerant Academicien, on en connut enfin la veritable figure, fort differente de celle qu'on lui donnoit communément. L'Academie reçut auſſi du Czar une Carte de ſa nouvelle Mer Caſpienne.

La Moſcovie avoit beaucoup de Mines, mais ou inconnuës ou negligées par l'ancienne pareſſe & le découragement general de la Nation. Il n'étoit pas poſſible qu'elles échappaſſent à la vive attention que le Souverain portoit ſur tout. Il fit venir d'Allemagne des

gens habiles dans la Science des Métaux, & mit en valeur tous ces Tréſors enfoüis; il lui vint de la poudre d'Or des bords de la Mer Caſpienne, & du fond de la Siberie; on dit qu'une livre de cette derniere poudre rendoit 14 onces d'Or pur. Du moins le Fer beaucoup plus neceſſaire que l'Or, devint commun en Moſcovie, & avec lui tous les Arts qui le préparent ou qui l'employent.

On ne peut que parcourir les differens établiſſemens que lui doit la Moſcovie, & ſeulement les principaux.

Une Infanterie de cent mille hommes auſſi belle, & auſſi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une aſſés grande partie des Officiers ſont déja Moſcovites; on convient que la Cavalerie n'eſt pas ſi bonne, faute de bons chevaux.

Une Marine de 40 Vaiſſeaux de ligne, & de 200 Galeres.

Des Fortifications ſelon les dernieres Regles à toutes les Places qui en méritent.

Une excellente Police dans les grandes Villes, qui auparavant étoient auſſi dangereuſes pendant la nuit que les Bois les plus écartés.

Une Academie de Marine & de Navigation, où toutes les familles nobles ſont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans.

Des Colleges à Moſcou, à Peterſbourg, & à Kiof pour les Langues, les Belles-Lettres, & les Mathematiques; de petites Ecoles dans les Villages, où les enfans des Païſans apprennent à lire & à écrire.

Un College de Medecine & une belle Apotiquairerie publique à Moſcou, qui fournit de remedes les grandes Villes, & les Armées; juſque-là il n'y avoit eu dans tout l'Empire aucun Medecin que pour le Czar, nul Apotiquaire.

Des Leçons publiques d'Anatomie, dont le nom n'étoit ſeulement pas connu, & ce qu'on peut conter pour une excellente Leçon toujours ſubſiſtante, le Cabinet du fameux M. Ruiſch acheté par le Czar, où ſont raſſemblées tant de Diſſections ſi fines, ſi inſtructives & ſi rares.

Un Obſervatoire, où des Aſtronomes ne s'occupent pas ſeulement à étudier le Ciel, mais où l'on renferme toutes les curioſités d'Hiſtoire Naturelle,

qui apparemment donneront naiſſance à un long & ingenieux travail de recherches Phyſiques.

Un Jardin des Plantes où des Botaniſtes qu'il a appellés, raſſembleront avec notre Europe connuë, tout le Nord inconnu de l'Europe, celui de l'Aſie, la Perſe & la Chine.

Des Imprimeries, dont il a changé les anciens Caracteres trop barbares, & preſque indéchiffrables à cauſe des frequentes abbréviations; d'ailleurs des Livres ſi difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune Marchandiſe Etrangere.

Des Interprêtes pour toutes les Langues des Etats de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule & pour la Chinoiſe, marque de la grande étenduë de cet Empire, & peut-être preſage d'une plus grande.

Une Bibliotheque Royale, formée de trois grandes Bibliotheques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holſtein & en Allemagne.

Après avoir donné à ſon Ouvrage des fondemens ſolides & neceſſaires,

il y ajouta ce qui n'eſt que de parure & d'ornement. Il changea l'ancienne Architecture groſſiere & difforme au dernier point, ou plûtôt il fit naître chés lui l'Architecture. On vit s'élever un grand nombre de Maiſons régulieres & commodes, quelques Palais, des Bâtimens publics, & ſur-tout une Amirauté qu'il n'a faite auſſi ſuperbe, & auſſi magnifique, que parce que ce n'eſt pas un Edifice deſtiné à une ſimple oſtentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de Tableaux qui apprennent ce que c'eſt que la Peinture à des gens qui ne la connoiſſoient que par de très-mauvaiſes repreſentations de leurs Saints. Il envoyoit à Gennes & à Livourne des Vaiſſeaux chargés de Marchandiſes, qui lui rapportoient du Marbre & des Statuës. Le Pape Clement XI touché de ſon goût lui donna une Antique, qu'il fit venir par terre à Peterſbourg, de peur de la riſquer ſur Mer. Il a même fait un Cabinet de Médailles, curioſité qui n'eſt pas ancienne en ces Païs-ci. Il aura eu l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis juſqu'à preſent les Nations les plus ſçavantes,

& les plus polies, & elles lui auront épargné cette ſuite ſi lente de progrès qu'elles ont euë à eſſuyer; bien-tôt elles verront la Nation Ruſſienne arriver à leur niveau, & y arriver d'autant plus glorieuſement, qu'elle ſera partie de plus loin.

Les vûës du Czar embraſſoient ſi generalement tout, qu'il lui paſſa par l'eſprit de faire voyager dans quelques Villes principales d'Allemagne les jeunes Demoiſelles Moſcovites, afin qu'elles priſſent une politeſſe & des manieres, dont la privation les défiguroit entierement. Il avoit vû ailleurs combien l'Art des agrémens aide la Nature à faire des perſonnes aimables, & combien même il en fait ſans elle. Mais les inconveniens de ces Voyages ſe preſenterent bien vîte, il fallut y renoncer, & attendre que les hommes devenus polis fuſſent en état de polir les femmes; elles ſurpaſſeront bientôt leurs Maîtres.

Le changement general comprit auſſi la Religion, qui à peine meritoit le nom de Religion Chrêtienne. Les Moſcovites obſervoient pluſieurs Carêmes comme tous les Grecs, & ces jeûnes,

pourvû qu'ils fuſſent très-rigoureuſement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le Culte des Saints avoit degeneré en une ſuperſtition honteuſe, chacun avoit le ſien dans ſa maiſon pour en avoir la protection particuliere, & on prêtoit à ſon ami le Saint domeſtique dont on s'étoit bien trouvé; les miracles ne dépendoient que de la volonté & de l'avarice des Prêtres. Les Paſteurs qui ne ſçavoient rien, n'enſeignoient rien à leurs peuples, & la corruption des mœurs, qui peut ſe maintenir juſqu'à un certain point malgré l'inſtruction, étoit infiniment favoriſée & accruë par l'ignorance. Le Czar oſa entreprendre la reforme de tant d'abus, ſa Politique même y étoit intereſſée. Les jeûnes, par exemple, ſi frequens & ſi rigoureux incommodoient trop les Troupes, & les rendoient ſouvent incapables d'agir. Ses Predeceſſeurs s'étoient ſouſtraits à l'obéïſſance du Patriarche de Conſtantinople & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette dignité, quoiqu'aſſés dépendante de lui, & par-là ſe trouva plus maître de ſon Egliſe. Il fit divers Reglemens Eccleſiaſtiques ſages & utiles, &, ce qui n'arrive pas toujours,

toujours, tint la main à l'execution. On prêche aujourd'hui en Moſcovite dans Petersbourg, ce nouveau prodige ſuppléera ici pour les autres. Le Czar oſa encore plus, il retrancha aux Egliſes ou aux Monaſteres trop riches l'excès de leurs biens, & l'appliqua à ſon Domaine. On n'en ſçauroit louer que ſa Politique; & non pas ſon zele de Religion, quoique la Religion bien épurée pût ſe conſoler de ce retranchement. Il a auſſi établi une pleine liberté de conſcience dans ſes Etats, article dont le pour & le contre peut être ſoutenu en general, & par la Politique, & par la Religion.

Il n'avoit que 53 ans, lorſqu'il mourut le 28 Janvier 1725 d'une retention d'urine, cauſée par un abſcès dans le col de la Veſſie. Il ſouffrit d'extrêmes douleurs pendant douze jours, & ne ſe mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un Heros, & toute la piété d'un Chrétien. Comme il avoit declaré par Edit trois ans auparavant qu'il étoit Maître de diſpoſer de ſa Succeſſion, il la laiſſa à la Czarine ſa Veuve, qui fut reconnuë par tous les Ordres de l'Etat Souveraine

Imperatrice de Ruſſie. Il avoit toujours eu pour elle une vive paſſion, qu'elle avoit juſtifiée par un merite rare, par une intelligence capable d'entrer dans toutes ſes vûës & de les ſeconder, par une intrepidité preſque égale à la ſienne, par une inclination bienfaiſante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les ſoulager.

La domination de l'Imperatrice Catherine eſt encore affermie par la profonde veneration que tous les Sujets du Czar avoient conçûë pour lui. Ils ont honoré ſa mort de larmes ſinceres, toute ſa gloire leur avoit été utile. Si Auguſte ſe vantoit d'avoir trouvé Rome de brique, & de la laiſſer de marbre, on voit aſſés combien à cet égard l'Empereur Romain eſt inferieur à celui de la Ruſſie. On vient de lui frapper des Médailles où il eſt appellé Pierre le Grand, & ſans doute le nom de Grand lui ſera confirmé par le conſentement des Etrangers, neceſſaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des Sujets à leur Maître.

Son caractere eſt aſſés connu partout ce qui a été dit, on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus

remarquables. Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faſte qui n'eût fait qu'environner ſa perſonne, & il laiſſoit au Prince Menzicou repreſenter par la magnificence du Favori la grandeur du Maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne ſe reſerver que les fonctions laborieuſes Il les pouſſoit à tel point qu'il alloit lui-même aux Incendies qui ſont en Moſcovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les Maiſons y ſont ordinairement de bois. Il avoit créé des Officiers obligés à porter du ſecours, il avoit pris une de ces Charges, & pour donner l'exemple il montoit au haut des maiſons en feu; quel que fût le peril, & ce que nous admirerions ici dans un Officier ſubalterne, étoit pratiqué par l'Empereur. Auſſi les Incendies ſont-ils aujourd'hui beaucoup plus promtement éteints. Nous devons toujours nous ſouvenir de ne pas prendre pour regle de nos jugemens des mœurs auſſi délicates, pour ainſi dire, & auſſi adoucies que les nôtres, elles condamneroient trop vîte des mœurs plus fortes & plus vigoureuſes. Il n'étoit pas exemt d'une certaine dureté

naturelle à toute ſa Nation, & à laquelle l'autorité abſoluë ne remedioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du vin, très-ordinaires en Moſcovie, & dont les ſuites peuvent être terribles dans celui à qui on ne reſiſte jamais. La Czarine ſçavoit l'adoucir, s'oppoſer à propos aux emportemens de ſa colere, ou fléchir ſa ſeverité, & il jouiſſoit de ce rare bonheur que le dangereux pouvoir de l'amour ſur lui, ce pouvoir qui a deshonoré tant de grands hommes, n'étoit employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les Pieces originales la malheureuſe Hiſtoire du Prince Alexis ſon Fils, & la confiance, avec laquelle il a fait l'Univers juge de ſa conduite, prouve aſſés qu'il ne ſe reprochoit rien. Des traits éclatans de clemence à l'égard de perſonnes moins cheres, & moins importantes font voir auſſi que ſa ſeverité pour ſon Fils dut être neceſſaire. Il ſçavoit parfaitement honorer le merite, ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans ſes Etats, & de l'y multiplier. Il ne ſe contentoit pas d'accorder des bienfaits, de donner des Penſions, faveurs indiſpenſables & abſolument dûës ſelon les

deſſeins qu'il avoit formés, il marquoit par d'autres voyes une conſideration plus flatteuſe pour les perſonnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des Funerailles manifiques à M. Areskins ſon premier Medecin, & y aſſiſta portant une Torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un Contre-Amiral de ſa Flotte, l'autre Interprete de Langues.

Nous avons dit en 1716 *page* 124 qu'ayant conſulté ſur ſes grands deſſeins l'illuſtre M. Leibnitz, il lui avoit donné un titre d'honneur & une penſion conſiderable, qui alloit chercher dans ſon Cabinet un ſçavant Etranger, à qui l'honneur d'avoir été conſulté eût ſuffi. Le Czar a compoſé lui-même des Traités de Marine, & l'on augmentera de ſon nom la Liſte peu nombreuſe des Souverains qui ont écrit. Il ſe divertiſſoit à travailler au Tour, il a envoyé de ſes Ouvrages à l'Empereur de la Chine, & il a eu la bonté d'en donner un à M. d'Onzembrai, dont il jugea le Cabinet digne d'un ſi grand ornement. Dans les divertiſſemens qu'il prenoit avec ſa Cour, tels que

quelques Relations nous les ont expoſés, on peut trouver des reſtes de l'ancienne Moſcovie, mais il lui ſuffiſoit de ſe relâcher l'eſprit, & il n'avoit pas le tems de mettre beaucoup de ſoin à raffiner ſur les Plaiſirs. Cet Art vient aſſés tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été aſſés courte, ſes Projets, qui avoient beſoin d'une longue ſuite d'execution ferme & ſoutenuë, auroient peri preſque en naiſſant; & tout ſeroit retombé par ſon propre poids dans l'ancien cahos, ſi l'Imperatrice Catherine n'avoit ſuccedé à la Couronne. Pleinement inſtruite de toutes les vûës de Pierre le Grand, elle en a pris le fil, & le ſuit; c'eſt toujours lui qui agit par elle. Il lui avoit particulierement recommandé en mourant de proteger les Etrangers, & de les attirer. M. Deliſle Aſtronome de cette Academie, vient de partir pour Peterſbourg, engagé par les graces de l'Imperatrice. Meſſieurs Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom ſera immortel dans les Mathematiques, l'ont devancé de quelques mois, & ils ont été devancés auſſi par le celebre M. Herman, dont nous avons de ſi

beaux Ouvrages. Quelle Colonie pour Petersbourg ! la ſublime Geometrie des Infiniment-Petits va penetrer avec ces grands Geometres dans un Païs où les Elemens d'Euclide étoient abſolument inconnus il y a vingt-cinq ans. Nous ne parlerons point des autres Sujets de l'Academie de Petersbourg, ils ſe feront aſſés connoître, excités & favoriſés comme ils le ſeront par l'autorité Souveraine. Le Dannemarck a eu une Reine qu'on a nommée la Semiramis du Nord, il faudra que la Moſcovie trouve quelque nom auſſi glorieux pour ſon Imperatrice.

ELOGE
DE MONSIEUR
LITTRE.

ALexis Littre nâquit le 21 Juillet 1658 à Cordes en Albigeois. Son Pere Marchand de cette petite Ville, eut douze Enfans qui vécurent tous, & il ne fut ſoulagé d'aucun d'eux par l'Egliſe.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvû qu'elle ſoit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le beſoin de parvenir, le peu de ſecours même, aiguiſent le deſir & l'induſtrie, & mettent en œuvre tout ce qui eſt en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractere très ſerieux, très-appliqué & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de ſoutenir beaucoup de travail. Sans tout cela il n'eût pas ſubſiſté dans ſes Etudes qu'il fit à Villefranche en Roüergue chés les PP. de la Doctrine.

Une grande œconomie n'eût pas ſuffi ; il fallut qu'il repetât à d'autres Ecoliers plus riches & plus pareſſeux, ce qu'on venoit preſque dans l'inſtant de leur enſeigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de ſçavoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui ; dans les tems où il étoit libre, il ſuivoit un Medecin chés ſes Malades, & au retour il s'enfermoit pour écrire les raiſonnemens qu'il avoit entendus.

Ses Etudes de Villefranche finies, il ſe trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Medecine, & il fit ſi bien qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris, il y a plus de quarante-deux ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'Anatomie, mais de toutes les inclinations qui ont une Science pour objet, c'eſt la plus difficile à ſatisfaire. Les ſortes de Livres qui ſeuls enſeignent ſurement l'Anatomie, ceux qu'il faut le plus étudier, ſont rares, & on ne les a pas ſous ſa main en auſſi grand nombre, ni dans les tems qu'on voudroit. Un certain ſentiment, confus à la ve-

rité, mais très-fort & ſi general, qu'il peut paſſer pour naturel, fait reſpecter les Cadavres humains, & la France n'eſt pas à cet égard autant au deſſus de la ſuperſtition Chinoiſe, que les Anatomiſtes le deſireroient. Chaque Famille veut que ſon Mort n'ait plus qu'à jouir de ſes Obſeques, & ne ſouffre point qu'il ſoit ſacrifié à l'inſtruction publique, ſeulement permettra-t-elle en quelques occaſions qu'il le ſoit à ſon interêt particulier. La Police reſtreint extrêmement la permiſſion de diſſequer des Morts, & ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune en ſont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'eſt pas de leur nombre, on ne fait guere de grands progrès en Anatomie qui ne ſoient en quelque ſorte illegitimes, on eſt réduit à frauder les loix, & à ne s'inſtruire que par artifice, par ſurpriſe, à force de larcins toujours un peu dangereux, & qui ne ſont jamais aſſés fréquens. M. Littre étant à Paris éprouva les inconveniens de ſon amour pour l'Anatomie. Il eſt vrai qu'il eut un tems aſſés tranquille, grace à la liaiſon qu'il fit avec un Chirurgien de la Salpêtriere,

qui avoit tous les Cadavres de l'Hôpital à ſa diſpoſition. Il s'enferma avec lui pendant l'Hyver de 1684 qui heureuſement fut fort long, & fort froid, & ils diſſequerent enſemble plus de 200 Cadavres. Mais le ſçavoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'Etudians qui coururent à lui, exciterent des Envieux, qui le traverſerent. Il ſe refugia dans le Temple, où de plus grands Criminels ſe mettent quelquefois à l'abri des Privileges du lieu, il crut y pouvoir travailler en ſureté avec la permiſſion de Monſieur le Grand Prieur de Vendôme, mais un Officier ſubalterne avec qui il n'avoit pas ſongé à prendre les meſures neceſſaires, permit qu'on lui enlevât le treſor qu'il tenoit caché dans cet aſile, un Cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement ſe fit avec une pompe inſultante, on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme, qui n'avoit pas droit de devenir ſi habile.

Il eſſuya encore, en vertu d'une Sentence de M. de la Reynie Lieutenant de Police, obtenuë par les Chirurgiens, un ſecond affront, ſi c'en étoit un, du moins une ſeconde perte auſſi doulou-

reuſe. Il fut ſouvent reduit à ſe rabattre ſur les Animaux, & principalement ſur les Chiens qui ſont les plus expoſés au Scalpel, lorſqu'il n'a rien de mieux à faire.

Malgré ſes malheurs, & peut-être par ces malheurs même, ſa réputation croiſſoit, & les Ecoliers ſe multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du diſcours, ni une agréable facilité de débiter ſon ſçavoir, mais une exactitude ſcrupuleuſe à démontrer, une extrême timidité à conjecturer, de ſimples faits bien vûs. De plus ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ſes découvertes, dès qu'ils le méritoient, ou pour avoir heureuſement apperçû quelque choſe de nouveau, ou pour avoir eu quelque idée ſinguliere & juſte. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ſes interêts, il n'étoit pas ſi fin, ni ſi adroit, il ne ſongeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris, & de ſa fortune, il y avoit plus de quinze ans qu'il n'avoit donné de ſes nouvelles à ſa Famille. Ceux qui l'ont connu, croiront aiſé-

ment que les affections communes, le ſang, le nom n'avoient pas beaucoup de pouvoir ſur lui, & qu'il ſe tenoit iſolé de tout ſans ſe faire violence. Ses parens le preſſerent fort de retourner s'établir à Cordes, mais quelle propoſition pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit auſſi peu de beſoin de parenté ! il continua donc ici ſa forme de vie ordinaire ; pour s'inſtruire toujours de plus en plus il aſſiſtoit à toutes les Conferences qu'on tenoit ſur les matieres qui l'intéreſſoient ; il ſe trouvoit aux panſemens des Hôpitaux, il ſuivoit les Medecins dans leurs viſites, enfin il fut reçû Docteur Regent de la Faculté de Paris.

L'Eloquence lui manquoit abſolument, un ſimple Anatomiſte peut s'en paſſer, mais un Medecin ne le peut guere. L'un n'a que des faits à découvrir, & à expoſer aux yeux, mais l'autre éternellement obligé de conjecturer ſur des matieres très-douteuſes, l'eſt auſſi d'appuyer ſes conjectures, par des raiſonnemens aſſés ſolides, ou qui du moins raſſurent & flattent l'imagination effrayée, il doit quelquefois par-

lir preſque ſans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les Hommes que dans le tems préciſément où ils ſont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puerilité de la Maladie regne principalement dans le grand monde, & ſur-tout dans une moitié de ce grand monde, qui occupe plus les Medecins, qui ſçait mieux les mettre à la mode, & qui a ſouvent plus de beſoin d'être amuſée que guérie; un Medecin peut agir plus raiſonnablement avec le peuple. Mais en general, s'il n'a pas le don de la parole, il faut preſque qu'il ait en recompenſe celui des miracles.

Auſſi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réüſſit dans cette Profeſſion, encore ne réüſſit-il que parmi ceux qui ſe contentoient de l'art de la Medecine dénué de celui du Medecin. Sa vogue ne s'étendit point juſqu'à la Cour, ni juſqu'aux Femmes du monde. Son Laconiſme peu conſolant n'étoit d'ailleurs reparé ni par ſa figure, ni par ſes manieres.

Feu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas les hommes par la ſuperficie, ayant paſſé dans la Claſſe des Anatomiſtes au

Renouvellement de 1699 nomma M. Littre Docteur en Medecine pour ſon Eleve, titre qui ſe donnoit alors, & qu'on a eu la délicateſſe d'abolir, quoique perſonne ne le dédaignât. On connut bien-tôt M. Littre dans la Compagnie, non par ſon empreſſement à ſe faire connoître, à dire ſon ſentiment, à combattre celui des autres, à étaler un ſçavoir impoſant, quoiqu'inutile, mais par ſa circonſpection à propoſer ſes penſées, par ſon reſpect pour celles d'autrui, par la juſteſſe & la préciſion des Ouvrages qu'il donnoit, par ſon ſilence même.

En 1702 n'étant encore monté qu'au grade d'Aſſocié, il lui paſſa par les mains une maladie, où l'on peut dire ſans ſortir de la plus exacte ſimplicité hiſtorique, qu'il fit un Chef-d'œuvre de Chirurgie & de Medecine (a). Nous n'en pouvons donner ici qu'une idée très-legere & très-éloignée de ce que demanderoit la juſtice dûë à M. Littre. La merveille groſſiroit infiniment par les détails que nous ſupprimerons.

Une femme qui n'avoit nuls ſignes de groſſeſſe, accablée d'ailleurs d'un

(a) Voyés les Mem. de 1702, p. 241 & ſuiv.

grand nombre de differentes incommodités très-cruelles, réduite à un état déplorable, & preſque entierement deſeſperée, jettoit par les Selles du pus, du ſang, des chairs pourries, des cheveux, & enfin il vint un Os, que l'on reconnut ſurement pour être celui du Bras d'un Fœtus d'environ ſix mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appellé par la curioſité. Il trouva en introduiſant ſon doigt *index* dans l'Anus, qu'à la plus grande diſtance où ce doigt pût aller, l'Inteſtin *rectum* étoit percé d'un trou, par où ſortoient les matieres extraordinaires, que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors par la tête d'un Fœtus, qui y appliquoit ſa face; auſſi ne ſortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un Fœtus s'étoit formé dans la Trompe ou dans l'Ovaire de ce côté-là, qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit, qu'il étoit tombé dans la cavité du Ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri, qu'un de ſes Bras dépoüillé de chair, & détaché du reſte du Squelete par la corruption avoit percé l'Inteſtin, & étoit ſorti par la playe.

Quelques

Quelques autres Os eussent pû sortir de même, supposé que la Mere eût pû vivre, & attendre pendant tout le tems necessaire, mais les quatre grands Os du Crane ne pouvoient jamais sortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la Mere à la mort, elle ne pouvoit nullement soutenir une incision au Ventre, presque surement mortelle pour la personne la plus saine. M. Littre osa imaginer comme possible de faire passer les quatre Os du Crâne par la petite playe de l'Intestin. Il inventa des Ciseaux d'une construction nouvelle, car aucun Instrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces Ciseaux introduits par le Fondement jusqu'à la playe de l'Intestin, il alloit couper le Crâne en parties assés petites pour passer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres Ciseaux qui ne coupoient point, inventés aussi par lui. On juge bien que cette operation se devoit repeter bien des fois, & dans certains intervalles, pour menager les forces presque éteintes de la Malade; que de plus il falloit s'y conduire avec une extrême dexterité pour n'adresser qu'au

Fœtus des Inſtrumens tranchans & très-fins qui euſſent pû la bleſſer mortellement. M. Littre diſpoſoit ſur une Table les morceaux du Crane déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui reſtoit à faire. Enfin il eut la joie de voir tout heureuſement tiré, ſans que ſa main ſe fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la Mere. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait, l'Inteſtin étoit percé d'une playe très-conſiderable, le long ſéjour d'un Fœtus pourri dans la cavité du Ventre, ce qui y reſtoit encore de ſes chairs fonduës, y avoit produit une corruption capable elle ſeule de cauſer la mort. Il vint à bout de la corruption par des Injections qu'il fit encore d'une maniere particuliere, il lava, il nettoya, ou plûtôt il ranima tout, il referma même la playe, & la Malade qui après avoir été naturellement fort graſſe n'avoit plus que des os abſolument décharnés, reprit juſqu'à ſon premier embonpoint. On a dit même qu'elle étoit redevenuë groſſe.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de ſoins les plus aſſidus & les plus

fatiguans, d'une attention la plus penible, & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'eſpoir de la récompenſe, tout le bien de la Malade, tout le bien de ſon Mari, qui n'étoit qu'un ſimple Ouvrier en Inſtrumens de Mathematique, n'y auroit pas ſuffi. L'extrême ſingularité du cas avoit piqué ſa curioſité, de plus la confiance que ſa Malade avoit priſe en lui, l'attachoit à elle, il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indiſpenſable de la ſecourir, par ce qu'elle n'eſperoit qu'en ſon ſecours. Lorſqu'il a raconté toute cette hiſtoire en 1702 il ne s'y eſt donné ſimplement que la gloire d'avoir marché ſans guide, & uſé de beaucoup de précautions & de menagemens. Du reſte loin de vouloir s'emparer de toute notre admiration, il la tourne lui-même ſur les reſſources imprévûës de la Nature. Un autre auroit bien pû éloigner cette idée, même ſans penſer trop à l'éloigner.

Il fut choiſi pour être Medecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui étoit de lui fournir des accidens rares, & plus d'occaſions de diſſequer.

Il a toujours été d'une aſſiduité exemplaire à l'Academie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, ſi ce n'eſt qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, parce qu'il perdoit la vûë de jour en jour, mais il ne ſe relâcha point ſur l'aſſiduité. Alors il ſe mit à garder dans les Aſſemblées un ſilence, dont il n'eſt jamais ſorti, il paroiſſoit un Diſciple de Pithagore, quoiqu'il pût toujours parler en Maître ſur les matieres qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eût été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le premier Février 1725 il fut frappé d'Apoplexie, & mourut le 3, ſans avoir eu aucune connoiſſance dans tout cet eſpace de tems. Cependant cette mort ſubite ne l'avoit pas ſurpris, quinze jours auparavant il avoit fait de ſon propre mouvement ſes dévotions à ſa Paroiſſe.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les Spectacles, l'auroient trouvé bien net ſur cet article, jamais il n'en avoit vû aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il ſe ſoit diverti. Il

n'avoit de ſa vie ſongé au mariage, & ceux qui l'ont vû de plus près, prétendent que les raiſons de conſcience n'avoient jamais dû être aſſés preſſantes pour l'y porter. Preſque tous les hommes ne ſongent qu'à étendre leur Sphére, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger; pour lui il avoit réduit la ſienne à n'être guere que lui ſeul. Il avoit fait de ſa main pluſieurs préparations Anatomiques, que des Medecins ou Chirurgiens Anglois, & Hollandois vinrent acheter de lui quelque tems avant ſa mort, lorſqu'il n'en pouvoit plus faire d'uſage. Les Etrangers le connoiſſoient mieux que ne faiſoit une partie d'entre nous, il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le merite de nos propres Concitoyens, que nous negligions, peut-être parce que leur modeſtie leur nuiſoit de près.

Il a laiſſé ſon Legataire univerſel M. Littre ſon Neveu, Lieutenant General de Cordes.

ELOGE
DE MONSIEUR
HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER nâquit à Goude en Hollande le 26 Mars 1656 de Chriſtian Hartſoëker Miniſtre Remontrant, & d'Anne Vander-My. Cette Famille étoit ancienne dans le Païs de Drente, qui eſt des Provinces-Unies.

Son Pere eut ſur lui les vûës communes des Peres, il le fit étudier pour le mettre dans ſa Profeſſion, ou dans quelque autre également utile, mais il ne s'attendoit pas que ſes projets duſſent être traverſés par où ils le furent, par le Ciel & par les Etoiles, que le jeune homme conſideroit avec beaucoup de plaiſir & de curioſité. Il alloit chercher dans les Almanachs tout ce qu'ils rapportoient ſur ce ſujet, & ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenoit dans les Ma-

thematiques, il voulut donc étudier les Mathematiques, mais ſon Pere s'y oppoſoit abſolument. Ces Sciences ont eu juſqu'à préſent ſi peu de reputation d'utilité, que la plûpart de ceux qui s'y ſont appliqués, ont été des rebelles à l'autorité de leurs Parens. Nos Eloges en ont fourni pluſieurs exemples.

Le jeune Hartſoëker amaſſa en ſecret le plus d'argent qu'il put, il le déroboit aux divertiſſemens qu'il eût pris avec ſes Camarades, enfin il ſe mit en état d'aller trouver un Maître de Mathematiques qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premieres Regles d'Arithmetique, il n'avoit de l'argent que pour ſept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds ſi court. De peur que ſon Pere ne découvrît par la lumiere qui étoit dans ſa chambre toutes les nuits, qu'il les paſſoit à travailler, il étendoit devant ſa fenêtre les couvertures de ſon lit, qui ne lui ſervoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son Maître avoit des Baſſins de Fer, dans leſquels il poliſſoit aſſés bien des Verres de ſix pieds de foyer, & le Diſ-

ciple en apprit la pratique. Un jour qu'en badinant & ſans deſſein il preſentoit un fil de verre à la flâme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondiſſoit, & comme il ſçavoit déja qu'une boule de verre groſſiſſoit les objets placés à ſon foyer, & qu'il avoit vû chés M. Leuvenhoeck des Microſcopes, dont il avoit remarqué la conſtruction, il prit la petite boule qui s'étoit formée & détachée du reſte du fil, & il en fit un Microſcope qu'il eſſaya d'abord ſur un Cheveu. Il fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à ſi peu de frais.

Cette invention de voir contre le jour de petits objets tranſparans par le moyen de petites boules de verre, eſt dûë à M. Leuvenhoeck, & M. Hudde Bourg-Meſtre d'Amſterdam, grand Mathematicien, a dit à M. Hartſoëker qu'il étoit étonnant que cette découverte eût échappé à tous tant qu'ils étoient de Geometres & de Philoſophes, & eût été reſervée à un homme ſans Lettres, tel que Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le genie de l'ignorant, ou reprimer l'orgueil des Sçavans ſur des découvertes fortuites.

M.

M. Hartſoëker âgé alors de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ſes Microſcopes. Tout ce qui pouvoit y être obſervé, l'étoit. Il fut le premier à qui ſe dévoila le ſpectacle du monde le plus imprévû pour les Phiſiciens même les plus hardis en conjectures, ces petits Animaux juſque-là inviſibles, qui doivent ſe transformer en Hommes, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter, qui ne ſont que dans celle des mâles, qui ont la figure de Grenoüilles naiſſantes, de groſſes têtes & de longues queuës, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'Obſervateur, & il n'en oſa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne ſuivit point l'Obſervation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676 ſon Pere l'envoya étudier en Litterature, en Grec, en Philoſophie, en Anatomie ſous les plus habiles Profeſſeurs de Leyde & d'Amſterdam. Ses Maîtres en Philoſophie étoient des Carteſiens auſſi entêtés de Deſcartes, que les Scholaſtiques précédens l'avoient été d'Ariſtote. On n'avoit fait dans ces

Ecoles que changer d'eſclavage. M. Hartſoëker devint Carteſien à outrance, mais il s'en corrigea dans la ſuite. Il faut admirer toujours Deſcartes & le ſuivre quelquefois.

M. Hartſoëker alla en 1677 de Leyde à Amſterdam, ayant deſſein de paſſer en France, pour y achever ſes études. Il reprit les Obſervations du Microſcope, interrompuës depuis deux ans, & revit ces Animaux qui lui avoient été ſuſpects. Alors il eut la hardieſſe de communiquer ſon Obſervation à ſon Maître de Mathematiques, & à un autre Ami. Ils s'en aſſurerent tous trois enſemble. Ils virent de plus ces mêmes Animaux ſortis d'un Chien, & de la même figure à peu près que les Animaux humains. Ils virent ceux du Cocq & du Pigeon, mais comme des Vers ou des Anguilles. L'Obſervation s'affermiſſoit & s'étendoit, & les trois Confidens de ce ſecret de la Nature ne doutoient preſque plus que tous les Animaux ne nâquiſſent par des métamorphoſes inviſibles & cachées, comme toutes les eſpeces de Mouches & de Papillons viennent de métamorphoſes ſenſibles & connuës.

Ces trois hommes ſeuls ſçavoient quelle liqueur renfermoit les Animaux, & quand on les faiſoit voir à d'autres, on leur diſoit que c'étoit de la ſalive, quoique certainement elle n'en contienne point. Comme M. Leuvenhoëck a écrit dans quelqu'une de ſes Lettres qu'il avoit vû dans de la ſalive une infinité de petits Animaux, on pourroit le ſoupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en poſſeſſion des Obſervations Microſcopiques les plus fines, & à qui tous les objets inviſibles appartenoient.

L'illuſtre M. Huguens étant venu à la Haye pour rétablir ſa ſanté, il entendit parler des Animaux de la ſalive qu'un jeune homme faiſoit voir à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ſes propres yeux. Auſſi-tôt M. Hartſoëker, ravi d'entrer en liaiſon avec ce grand Homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres perſonnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les Animaux, car à meſure que l'Obſervation s'établiſſoit, la timidité & les ſcru-

pules diminuoient naturellement ; de plus la beauté de la découverte ſeroit demeurée trop imparfaite, & les conſéquences Philoſophiques, qui en pouvoient naître, demandoient que le miſtere ceſſât. M. Huguens, qui avoit promis très-obligeamment à M. Hartſoëker des Lettres de recommandation pour ſon voyage de Paris, fit encore mieux, & l'amena avec lui à Paris, où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'Obſervatoire, les Hôpitaux, les Sçavans, il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huguens. Celui-ci fit mettre alors dans le Journal des Sçavans qu'il avoit fait avec un Microſcope de nouvelle invention des Obſervations très-curieuſes, & principalement celle des petits Animaux, & cela ſans parler de M. Hartſoëker. Le bruit en fut fort grand parmi ceux qui s'intereſſent à ces ſortes de nouvelles, & M. Hartſoëker ne reſiſta point à la tentation de dire que le nouveau Microſcope venoit de lui, & qu'il étoit le premier Auteur des Obſervations. Le ſilence en cette occaſion étoit au-deſſus de l'humanité. M. Huguens étoit vivant, d'un rare merite, & par

conſéquent il avoit des ennemis. On anima M. Hartſoëker à revendiquer ſon bien par un Mémoire qui paroîtroit dans le Journal. Il ne ſçavoit pas encore aſſés de François pour le compoſer, differentes plumes le ſervirent, & chacune lança ſon trait contre M. Huguens.

L'Auteur du Journal fut trop ſage pour publier cette Piece, & il la renvoya à M. Huguens. Celui-ci fit à M. Hartſoëker une reprimande aſſés bien meritée, ſelon M. Hartſoëker lui-même qui l'a écrit; il lui dit qu'il ne ſe prenoit pas à lui d'une Piece qu'il voyoit bien qui partoit de ſes ennemis, & qu'il s'offroit à dreſſer lui-même pour le Journal un Memoire où il lui rendroit toute la juſtice qu'il deſireroit. M. Hartſoëker y conſentit, honteux du procedé de M. Huguens, & heureux d'en être quitte à ſi bon marché. L'importance dont il lui étoit de ſe faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, ſa jeuneſſe, de mauvais conſeils donnés avec chaleur, ſur-tout l'aveu ingenu de ſa faute, dont nous ne tenons l'hiſtoire que de lui, peuvent lui ſervir d'excuſes aſſés légitimes.

Il ſe confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits Animaux primitifs, qu'il trouva toujours dans toutes les eſpeces, ſur leſquelles il put étendre ſes Experiences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air, où ils voltigeoient, que tous les Animaux viſibles les prenoient tous confuſément, ou par la reſpiration, ou avec les alimens, que de-là ceux qui convenoient à chaque eſpece alloient ſe rendre dans les parties des mâles propres à les renfermer, ou à les nourrir, & qu'ils paſſoient enſuite dans les femelles, où ils trouvoient des Œufs, dont ils ſe ſaiſiſſoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'Animaux primitifs de toutes les eſpeces! tout ce qui reſpire, tout ce qui ſe nourrit, ne reſpire qu'eux, ne ſe nourrit que d'eux. Il ſemble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit neceſſairement à diminuer, & que les eſpeces ne ſeroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à M. Leibnitz que les Animaux primitifs ne périſſoient point, & qu'après s'être dépoüillés de l'enveloppe groſſiere, de

cette eſpece de maſque, qui en faiſoit, par exemple, des Hommes, ils ſubſiſtoient vivans dans leur premiere forme, & ſe remettoient à voltiger dans l'air, juſqu'à ce que des accidens favorables les fiſſent de nouveau redevenir Hommes.

M. Hartſoëker demeura à Paris juſqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande, où il ſe maria. Il revint à Paris, ſeulement pour le faire voir pendant quelques ſemaines à ſa femme, qui goûta tant ce ſéjour, qu'ils y revinrent en 1684. & y furent quatorze années de ſuite, les plus agréables, au rapport de M. Hartſoëker, qu'il ait paſſées en toute ſa vie.

Les Verres de Teleſcopes, qui avoient été ſa premiere occupation, lui donnerent beaucoup d'accès à l'Obſervatoire, où il n'y en avoit que de Campani, excellens à la verité, mais pas aſſés grands. M. Hartſoëker en fit un qu'il porta à feu M. Caſſini, & il ſe trouva très-mauvais. Un ſecond ne valut pas mieux, enfin un troiſiéme fut paſſable. Cette perſeverance, qui partoit du fonds de connoiſſances qu'il ſe ſentoit, fit prédire à M. Caſſini que

ce jeune homme, s'il continuoit, réuſſiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cauſe de ſon accompliſſement, le jeune homme encouragé fit de bons Verres de toutes ſortes de grandeurs, & enfin un de 600 pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu ſe défaire à cauſe de ſa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Caſſini, qui ſeule eût été une preuve de mérite.

Sur ces Verres d'un ſi long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui l'allerent voir, qu'il ne croyoit pas poſſible de les travailler dans des Baſſins, mais qu'en faiſant des eſſais ſur des morceaux de diverſes glaces faites pour être plates, on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure ſpherique, & par conſéquent un long foyer, qu'il avoit même trouvé un foyer de 1200 pieds, que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure inſenſible dans les Tables de fer poli, ſur leſquelles on étend le verre fondu, ou de la maniere dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres, que ces eſſais étoient plus longs que difficiles,

mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694 il fit imprimer à Paris où il étoit, ſon premier Ouvrage, l'*Eſſai de Dioptrique*. Il y donne cette Science démontrée geometriquement, & avec clarté, tout ce qui appartient aux foyers des Verres Spheriques, car il rejette les autres figures comme inutiles, tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des Objectifs & des Oculaires, les ouvertures qu'il faut laiſſer aux Lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le different nombre de Verres qu'on y peut mettre. Il y joint pour l'Art de tailler les Verres, & ſur les conditions que leur matiere doit avoir, une Pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne diſſimule rien. Le titre de ſon Livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus, mais il va beaucoup plus loin. Un Siſtéme general de la Refraction, & ſes Experiences le conduiſent à la differente refrangibilité des Rayons, propriété que M. Neuton avoit trouvée pluſieurs années auparavant, & ſur laquelle il a fondé ſon ingenieuſe Theorie des Couleurs, l'une des plus belles

découvertes de la Phiſique moderne. M. Hartſoëker prétend du moins avoir avancé le premier que la differente refrangibilité venoit de la differente vîteſſe, qui effectivement en paroît être la veritable cauſe, & parce qu'elle étoit inconnuë, il a donné comme un Paradoxe inoüi en Dioptrique, que l'angle de la refraction ne dépende pas de la ſeule inégalité de reſiſtance des deux milieux. Plus le Rayon a de vîteſſe, moins il ſe rompt.

L'Eſſai de Dioptrique eſt même un Eſſai de Phiſique generale. Il y poſe les premiers Principes, tels qu'ils les conçoit, deux uniques Elemens. L'un eſt une ſubſtance parfaitement fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'eſt jamais entierement détachée de ſon tout; l'autre, ce ſont de petits corps differens en grandeur, & en figure, parfaitement durs & inalterables, qui nagent confuſément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y aſſemblent, & deviennent les differens Corps ſenſibles. Avec ces deux Elemens il forme tout, & tire de cette hipotheſe juſqu'à la peſanteur, & à la dureté des Corps compoſés. Ailleurs il en a tiré auſſi le Reſſort.

Un aſſés grand nombre de Phenomenes de Phiſique generale qu'il explique, l'amenent à la formation du Soleil, des Planetes & même des Cometes. Il conçoit que les Cometes ſont des Taches du Soleil aſſés maſſives pour avoir été chaſſées impétueuſement hors de ce grand globe de feu, elles s'élevent juſqu'à une certaine diſtance, & retombent enſuite dans le Soleil, qui les abſorbe de nouveau, & les diſſout, ou les repouſſe encore hors de lui, s'il ne les diſſout pas. On tâche preſentement à aller plus loin ſur la Theorie des Cometes, & ce ne ſont plus des generations fortuites.

L'Hiſtoire des Découvertes faites dans le Ciel par les Teleſcopes appartenoit aſſés naturellement à la Dioptrique, M. Hartſoëker la donne accompagnée de ſes Reflexions ſur tant de ſingularités nouvelles & imprévûës. Il finit par les Obſervations du Microſcope, & l'on peut juger que les petits Animaux, qui ſe transforment en tous les autres, n'y ſont pas oubliés.

Cet Ouvrage lui attira l'eſtime des Sçavans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'Abbé Galois, qui conſer-

va toujours pour lui les mêmes ſentimens. Le Pere Mallebranche, & M. le Marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon Geometre, voulurent le gagner à la nouvelle Geometrie des Infiniment-Petits, dont ils étoient pleins, mais il la jugeoit peu utile pour la Phiſique, à laquelle il s'étoit dévoüé. Il dédaignoit aſſés par la même raiſon les profondeurs de l'Algebre, qui ſelon lui, ne ſervoient à quelques Sçavans qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plûpart du monde. Il eſt vrai qu'en ne regardant la Geometrie que comme Inſtrument de la Phiſique, il pouvoit ſouvent n'avoir pas beſoin que l'Inſtrument fût ſi fin, mais la Geometrie n'eſt pas un pur inſtrument, elle a par elle-même une beauté ſublime, indépendante de tout uſage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit auſſi, ſe laiſſer détourner de la Phiſique, il avoit raiſon de craindre les charmes de la Geometrie nouvelle.

Animé par le ſuccès de ſa Dioptrique, il publia deux ans après ſes *Principes de Phiſique* à Paris. Là il expoſe avec plus d'étenduë le Siſtême qu'il avoit déja donné en racourci, & y joi-

gnant ſur les differens ſujets auſquels ſon titre l'engage, un grand nombre, ſoit de ſes penſées particulieres, ſoit de celles qu'il adopte, il forme un corps de Phiſique aſſés complet, parce qu'il y traite preſque de tout, & aſſés clair, parce qu'il évite les grands détails, qui en approfondiſſant les matieres, les obſcurciſſent pour une grande partie des Lecteurs.

Au Renouvellement de l'Academie en 1699, tems où il étoit retourné en Hollande avec ſa Famille, il fut nommé Aſſocié Etranger, c'étoit le fruit de la reputation qu'il laiſſoit à Paris. Quelque tems après il fut auſſi aggregé à la Societé Royale de Berlin, & l'on peut remarquer que dans tous les Ouvrages qu'il a imprimés depuis, il ne s'eſt paré ni de ces titres d'honneur, ni d'aucun autre. Il a toujours mis ſimplement & à l'antique *par Nicolas Hartſoëker*, bien different de ceux qui raſſemblent le plus de titres qu'ils peuvent, & qui croyent augmenter leur merite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amſterdam pour ſes grands deſſeins, dont nous admirons aujourd'hui les ſuites, il deman-

da aux Magiſtrats de cette Ville quelqu'un qui pût l'inſtruire, & lui ouvrir le chemin des connoiſſances qu'il cherchoit. Ils firent venir de Rotterdam M. Hartſoëker, qui n'épargna rien pour ſe montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel Diſciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmener en Moſcovie, mais ce Païs étoit trop éloigné & de mœurs trop differentes, l'incertitude des évenemens encore trop grande, une Famille trop difficile à tranſporter. Meſſieurs d'Amſterdam pour le dédommager en quelque ſorte des dépenſes qu'il avoit été obligé de faire pendant ſa demeure auprès du Czar, lui firent dreſſer une petite eſpece d'Obſervatoire ſur un des Baſtions de leur Ville. Ils ſçavoient bien que c'étoit-là le récompenſer magnifiquement, quoiqu'à peu de frais.

Il entreprit dans cet Obſervatoire un grand Miroir ardent compoſé de pieces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede ſe ſervit. M. le Landgrave de Heſſe-Caſſel alla le voir travailler, & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla

chés lui. Comme les Savans ſont ordinairement trop heureux que les Princes daignent les admettre à leur faire la cour, les Hiſtoires n'oublient pas les viſites renduës aux Sçavans par les Princes; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même tems le feu Electeur Palatin Jean Guillaume avoit jetté les yeux ſur M. Hartſoëker, pour ſe l'attacher, mais ce qui eſt rare, le Philoſophe reſiſtoit aux ſollicitations de l'Electeur, &, ce qui eſt plus rare encore, l'Electeur perſevera pendant trois ans, & enfin en 1704 le Philoſophe ſe réſolut à s'engager dans une Cour. Il fut le premier Mathematicien de S. A. E. & en même-tems Profeſſeur Honoraire en Philoſophie dans l'Univerſité d'Heidelberg.

Ce n'eſt pas aſſés pour un Sçavant attaché à un Prince, d'en recevoir regulierement & magnifiquement même, ſi l'on veut, ces recompenſes indiſpenſables que reçoivent ſans diſtinction tous ſes autres Officiers, il lui en faut de plus délicates; il faut que le Prince ait du goût pour les talens & pour les connoiſſances du Sçavant, il faut qu'il en faſſe uſage, & plus cet

uſage eſt frequent, & éclairé en même-tems, plus le Sçavant eſt bien payé. M. Hartſoëker eut ce bonheur avec ſon Maître, qui avoit beaucoup d'inclination pour la Phiſique, & s'y appliquoit plus ſerieuſement qu'en Prince.

Le Phiſicien prétendoit même être obligé au Prince d'une Obſervation ſinguliere qui le fit changer de ſentiment ſur une matiere importante. L'Electeur lui apprit la reproduction merveilleuſe des jambes d'Ecreviſſe. (a) Sur cela, M. Hartſoëker qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perduës ou retranchées, qui eſt ſans exemple dans tous les Animaux connus, s'executât par le ſeul Mechaniſme, imagina qu'il y avoit dans les Ecreviſſes une Ame *Plaſtique* ou *Formatrice*, qui ſçavoit leur refaire de nouvelles Jambes, qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres Animaux & dans l'Homme même, & parce que la fonction de ces Ames Plaſtiques n'eſt pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits Animaux qui perpetuent les eſpeces. Ce ſeroient-là les *Natures Plaſtiques* de

(a) Voyés l'Hiſt. de 1712. p. 35 & ſuiv.

M.

M. Cudvorth, qui ont eu de celebres Partiſans, ſi ce n'étoit que celles-ci agiſſent ſans connoiſſance, & que celles de M. Hartſoëker ſont intelligentes. Ce nouveau Siſtême lui plut tant, qu'il ſe retracta hautement de la premiere penſée qu'il avoit euë ſur les petits Animaux, & la traita lui-même de *biſarre & d'abſurde*, termes que la plus grande ſincerité d'un Auteur n'employe guere. Quant au terribles objections qui ſe preſentent bien vîte contre les Ames Plaſtiques, il ne ſe les diſſimule pas, & pouſſé par lui-même aux dernieres extrémités, il avouë de bonne foi qu'il ne ſçait pas de réponſe. Il ſemble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Siſtême, que d'être ſi promtement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer ſon ignorance un peu plutôt.

Il raſſembla les Diſcours preparés qu'il avoit tenus à l'Electeur, & en forma deux Volumes qui parurent en 1707 & 1708 ſous le titre de *Conjectures Phiſiques*, dédiés au Prince pour qui ils avoient été faits. Cet Ouvrage eſt dans le même goût que les *Eſſais de Phiſique*, dont il ne ſe cache pas de repeter quel-

quefois des morceaux en propres termes, auſſi-bien que de l'*Eſſai de Dioptrique*; car à quoi bon cette délicateſſe de changer de tours & d'expreſſions, quand on ne change pas de penſées?

Du Palatinat, il fit des voiages dans quelques autres Pays de l'Allemagne, ou pour voir les Sçavans, ou pour étudier l'Hiſtoire naturelle, ſur-tout les Mines. A Caſſel il trouva un Verre ardent de M. le Lantgrave, fait par M. Tſchirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit Feu M. le Duc d'Orleans, & tout pareil. Il repeta les Experiences de M. Homberg, & n'eut pas le même ſuccès à l'égard de la vitrification de l'Or, dont nous avons parlé en 1702 *page* 34 & en 1717 *page* 30 il eſt le Philoſophe Hollandois, aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en eſt point déſiſté, & a toujours ſoutenu que ce qui ſe vitrifioit, n'étoit point l'Or, mais une matiere ſortie du Charbon qui ſoutenoit l'Or dans le Foyer, & mêlée peut-être avec quelques parties hetérogenes de l'Or. Il nioit même la vitrification d'aucun Métal au Verre ardent, jamais il n'avoit ſeulement pû

parvenir à celle du Plomb, quelque tems qu'il y eût employé. Il eſt triſte qu'un grand nombre d'experiences délicates ſoient encore incertaines. Seroit-ce donc trop prétendre que de vouloir du moins avoir des faits bien conſtans?

Le Land-grave de Heſſe-Caſſel dit un jour à M. Hartſoëker qu'il auroit bien ſouhaité le trouver peu content de la Cour Palatine, il repeta deux fois ce diſcours que M. Hartſoëker ne vouloit point entendre, & enfin le prenant par la main il lui dit, *je ne ſçai ſi vous me comprenés.* M. Hartſoëker obligé de répondre l'aſſura de ſon reſpect, de ſa reconnoiſſance, & en même tems d'une fidelité inviolable pour l'Electeur. Un refus ſi noble à des avances ſi flatteuſes dut le faire regretter davantage par le Landgrave.

Il alla à la Cour d'Hanovre, où M. Leibnitz, ami né de tous les Sçavans, le préſenta à l'Electeur, aujourd'hui Roi d'Angleterre, & à la Princeſſe Electorale, ſi celebre par ſon goût, & par ſes lumieres. Il reçût un accueil très-favorable, la Renommée & M. Leibnitz rendoient témoignage à ſon merite.

L'Electeur Palatin aiant entendu parler avec admiration du Miroir ardent de M. Tſchirnhaus, demanda à M. Hartſoëker s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci auſſi-tôt en fit jetter trois dans la Verrerie de Neubourg, de la plus belle matiere qu'il fût poſſible. Il les eut bien-tôt mis dans leur perfection, & l'Electeur lui en donna le plus grand, qui a trois pieds cinq pouces Rhinlandiques de diamettre, & que deux hommes ont de la peine à tranſporter. Il eſt de neuf pieds de foyer, & ce foyer eſt parfaitement rond, & de la grandeur d'un Loüis d'Or. Le Miroir du Palais Royal n'eſt pas ſi grand.

En 1710 il publia un Volume intitulé *Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phiſiques.* Ce ſont des réponſes à des objections, dont il a dit depuis que la plûpart étoient de M. Leibnitz. Dans cet ouvrage il devient un homme preſque entierement different de ce qu'il avoit été juſqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué perſonne, ici il eſt un Cenſeur très-ſevere, & c'eſt principalement ſur les Volumes donnés tous les ans par l'Academie que tombe ſa cenſure. Il eſt vrai qu'il a

ſouvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il eſtimoit, & qu'il ſe tiendroit honoré de la même marque d'eſtime. L'Academie, qui ne ſe croit nullement irreprehenſible, ne fut point offenſée, elle le traita toujours comme un de ſes Membres, ſujet ſeulement à quelque mauvaiſe humeur, & les Particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des Réponſes, qui le plus ſouvent ſont négligées du Public, & tout au plus ſoulagent un peu la vanité des Auteurs.

Les Eclairciſſemens ſur les Conjectures Phiſiques eûrent une *Suite* aſſés ample qui parut en 1712. L'Auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait le Siſtême des Ames Plaſtiques. Dans l'Homme, l'Ame Raiſonnable donne les ordres, & une Ame *vegetative* qui eſt la Plaſtique, intelligente & plus intelligente que la Raiſonnable même, execute dans l'inſtant & non ſeulement execute les mouvemens volontaires, mais prend ſoin de toute l'Œconomie animale, de la Circulation des Liqueurs, de la Nutrition, de l'Accretion, &c. Operations trop difficiles

pour n'être l'effet que du ſeul Mechaniſme. Mais, dit-on auſſitôt, cette Ame raiſonnable, cette Ame vegetative, c'eſt nous-mêmes, & comment faiſons-nous tout cela ſans en ſçavoir rien? M. Hartſoëker répond par une comparaiſon, qui du moins eſt aſſés ingenieuſe. Un ſourd eſt ſeul dans une Chambre, & il y dans des Chambres voiſines des gens deſtinés à le ſervir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton. Il frappe, & auſſi-tôt des gens viennent qui apportent des Plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les ait fait venir?

Après cela on s'attend aſſés à une Ame vegetative intelligente dans les Bêtes, qui en paroiſſent effectivement aſſés dignes. On ne ſera pas même trop ſurpris qu'il y en ait une dans les Plantes, où elle reparera, comme dans les Ecreviſſes, les parties perduës, aura attention à ne les laiſſer ſortir de terre que par la tige, tiendra cette tige toujours verticale, fera enfin tout ce que le Mechaniſme n'explique pas

commodément. Mais M. Hartſoëker ne s'en tient pas-là. A ce nombre prodigieux d'Intelligences repanduës par tout, il en ajoûte qui préſident aux mouvemens céleſtes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'eſt pas-là le ſeul exemple qui faſſe voir qu'aucune idée de la Philoſophie ancienne n'a été aſſés proſcrite pour devoir deſeſperer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclairciſſemens*, contient outre pluſieurs morceaux de Phiſique deſtinés à l'uſage de l'Electeur, differens morceaux particuliers, qui ſont preſque tous des Critiques qu'il fait de pluſieurs Auteurs célebres, ou des Réponſes à des Critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des Journaliſtes, dont il n'étoit pas content, ce ſont des eſpeces de Juges fort ſujets à être pris à partie.

L'Electeur Palatin mourut en 1716. M. Hartſoëker ne quitta point la Cour Palatine, tant que l'Electrice Veuve, Princeſſe de la Maiſon de Médicis, née avec le goût hereditaire de proteger les Sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais

elle ſe retira en Italie au bout d'un an, après avoir fait ſes adieux en Princeſſe, avec des liberalités qu'elle répandit ſur ſes anciens Courtiſans. M. Hartſoëker n'y fut pas oublié. Dès que le Landgrave de Heſſe le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le ſolliciter, mais il ſe crut déja trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagemens, il avoit aſſés vêcu dans une Cour, & quelques agrémens qu'un Philoſophe y puiſſe avoir, il ne peut s'empêcher de ſentir qu'il eſt dans un Climat étranger. Il ſe tranſporta avec toute ſa famille à Utrecht.

Ce fut là qu'il fit imprimer en 1722 un *Recuëil de pieces de Phiſique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce enſuite que le principal deſſein eſt de faire voir *l'invalidité* du Siſtême de M. Neuton, de ce Siſtême fondé ſur la plus ſublime Geometrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les Philoſophes de toute une Nation auſſi éclairée que l'Angloiſe, admiré même & du moins reſpecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartſoëker ſans uſer de petits ménagemens peu Philoſophiques entre en lice

lice avec courage, & ſe déclare nettement contre ces grands eſpaces vuides où ſe meuvent les Planetes, obligées à décrire des Courbes par des gravitations, ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconveniens qu'il ne peut digerer, & quoiqu'il ne ſoit rien moins que Cartéſien, il aime mieux ramener les Tourbillons de Deſcartes. L'idée en eſt effectivement très naturelle, & de plus les mouvemens de toutes les Planetes tant principales que ſubalternes dirigés en même ſens, mais principalement le rapport invariable de toutes les diſtances à toutes les révolutions, indiquent aſſés fortement que tous les Corps Céleſtes qui compoſent le Siſtême Solaire ſont aſſujettis à ſuivre le cours d'une même fluide. Il faut convenir néanmoins que les Cometes qui ſe meuvent en tous ſens, devroient trouver dans ce grand fluide une reſiſtance qui diminuëroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laiſſer à la fin que le mouvement général du Tourbillon. M. Hartſoëker tâche à ſe tirer de cette grande difficulté par ſon Siſtême particulier des

Cometes, qui n'eſt pas lui-même ſans difficulté.

Dans ce même Recuëil il attaque trois Diſſertations ſur leſquelles M. de Mairan étant encore en Province, & avant que d'être de l'Academie des Sciences, avoit en trois années conſécutives remporté le Prix à l'Academie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le Journal des Sçavans en 1721. Il y convient en veritable Sçavant de quelques fautes réelles, & par-là il acquiert le droit d'être crû ſur ſa parole à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartſoëker dit dans ſa Préface que s'il eût eû les autres Pieces, qui dans les années ſuivantes avoient remporté le Prix de Bordeaux, il y auroit fait auſſi ſes Remarques. Il prétendoit apparemment faire entendre par-là qu'il n'en vouloit point perſonnellement à M. de Mairan, ni à aucun Auteur particulier plus qu'à tout autre, mais il peut paroître que ce diſcours marque quelque inclination à reprendre, & même un peu de deſſein formé. Il proteſte ſouvent, & avec un grand air de ſincerité, qu'il ne prétend

donner que de ſimples conjectures ; il ſeroit donc aſſés raiſonnable de laiſſer celles des autres en paix ; elles ont toutes un droit égal de ſe produire au jour, & ſouvent n'en ont guere de ſe combattre.

Nous paſſerons ſous ſilence le reſte de ce Recuëil, deux Diſſertations envoyées à l'Académie pour le Prix qu'elle propoſe tous les ans, l'une ſur le Principe, l'autre ſur les Loix du Mouvement, un Diſcours ſur la Peſte, où il prend après le P. Kircher l'hipotheſe des Inſectes, un Traité des Paſſions, &c. Mais nous en exceptons une piece, à cauſe du grand & fameux Adverſaire qu'elle a pour objet, M. Bernoulli dont M. Hartſoëker avoit attaqué le ſentiment ſur la Lumiere du Barometre, expoſé dans l'Hiſtoire de 1701 (*x*).

M. Bernoulli fit ſoutenir à Baſle ſur ce ſujet une Theſe où l'on ne menageoit pas M. Hartſoëker, qui s'en reſſentit vivement. Il ramaſſe de tous côtés les armes qui pouvoient ſervir ſa colere, & comme il étoit accuſé d'en vouloir toujours aux plus grands

(*x*) Page 1 & ſuiv.

Hommes tels que Meſſieurs Huguens, Leibnitz, Neuton, il ſe juſtifie par en parler plus librement que jamais, peut-être pour faire valoir ſa moderation paſſée. Sur-tout M. Leibnitz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occaſion, & très-incidemment, n'en eſt pas traité avec plus d'égard, & ſon *Harmonie préétablie*, ſes *Monades* & quelques autres Penſées particulieres ſont rudement qualifiées. On croiroit que les Philoſophes devroient être plus moderés dans leurs querelles que les Poëtes, les Théologiens plus que les Philoſophes, cependant tout eſt aſſés égal.

Après que M. Hartſoëker ſe fût établi à Utrecht, il entreprit un Cours de Phiſique, auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus, un Extrait entier des Lettres de M. Leuvenhoeck, parce qu'il trouvoit que dans ce Livre beaucoup d'Obſervations rares & curieuſes ſe perdoient dans un tas de choſes inutiles, qui empêcheroient peut-être qu'on ne ſe donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui ſont capables de produire, quand ils veulent bien donner

leurs tems à rendre les productions d'autrui plus utiles au Public.

Son application continuelle au travail altera enfin ſa ſanté, qui juſque-là s'étoit bien ſoutenue. Peu de tems avant ſa mort; ſur quelques reproches qui lui étoient revenus de la maniere dont il en avoit uſé à l'égard de l'Académie, il voulut ſe juſtifier par une eſpece d'Apologie qu'il n'a pû achever entierement. On s'imagine bien ſur quoi elle roule, tout ce qu'il y dit eſt vrai, & il ne reſte rien à lui reprocher qu'une choſe dont on ne peut le convaincre; c'eſt que l'on ſent dans ſes Critiques plus de plaiſir, que de beſoin de critiquer, mais ce ſeroit pouſſer la délicateſſe trop loin que de donner du poids à un ſentiment, qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10 Décembre 1725. Il étoit vif, enjoüé, officieux, d'une bonté & d'une facilité, dont de faux amis ont abuſé aſſés ſouvent. Ces qualités, qui s'accordent ſi peu avec un fonds critique, naturellement chagrin & malfaiſant, ſont peut-être ſa meilleure Apologie.

ELOGE
DE MONSIEUR
DELISLE.

GUILLAUME DELISLE naquit à Paris le dernier Février 1675. de Claude Deliſle, homme très-celebre par ſa grande connoiſſance de l'Hiſtoire, & de la Geographie, & qui les enſeignoit dans Paris avec beaucoup de ſuccès à tous ceux, qui faute de loiſir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vîte, avoient beſoin d'un Maître. Tous les jeunes Seigneurs de ſon tems, & heureuſement ſon tems a été très-long, ont appris de lui; Feu M. le Duc d'Orleans fut ſon Diſciple, & comme il ſe connoiſſoit dès-lors en hommes, il conſerva toujours pour lui une bienveillance particuliere. M. Deliſle n'étoit pas de ces Maîtres ordinaires, qui n'en ſçavent qu'autant qu'il faut pour débiter à un Ecolier ce qu'il ne ſçavoit pas, il poſ-

ſedoit à fond les Sciences dont il faiſoit profeſſion, & je l'ai aſſés connu pour aſſûrer que la candeur de ſon caractere étoit telle qu'il n'eût ôſé enſeigner ce qu'il n'eût ſçû que ſuperficiellement.

Le Pere reconnut bien-tôt dans ſon Fils toutes les diſpoſitions, qu'il pouvoit ſouhaiter, & il étoit impoſſible que l'éducation manquât à la nature. M. Deliſle preſque enfant, à l'âge de huit ou neuf ans, avoit déja dreſſé, & deſſiné lui-même ſur l'Hiſtoire ancienne des Cartes que M. Freret a vûës, car il eſt bon d'avoir pour cette eſpece de prodige un témoin illuſtre par une grande érudition. Ce fut vers la Geographie que M. Deliſle tourna toutes ſes études, déterminé de ce côté-là par ſon inclination, aidé de toutes les connoiſſances, & conduit avec toute l'affection d'un Pere.

Communément on n'a guere d'idée de ce que c'eſt qu'une Carte Geographique, & de la maniere dont elle ſe fait. Pour peu qu'on liſe, on voit aſſés la différence d'une Hiſtoire à une autre du même ſujet, & on juge les Hiſtoriens; mais on ne regarde pas de ſi

près à des Cartes de Geographie, on ne les compare point, on croit aſſés qu'elles ſont toutes à peu près la même choſe, que les modernes ne ſont qu'une repetition des anciennes, & ſi dans l'uſage on en préfere quelques-unes, c'eſt ſur la foi d'une reputation dont on n'a pas examiné les fondemens. Les beſoins ordinaires ne demandent pas dans les Cartes une grande exactitude. Il eſt vrai que pour celles qui appartiennent à la Navigation, il en faut une qui ne peut être trop parfaite, mais il n'y a que les Navigateurs qui ſentent cette neceſſité, il y va de leur vie.

Si lorſqu'un Geographe entreprend de faire une Carte de l'Europe, par exemple, il avoit devant lui un gros Recueil d'Obſervations Aſtronomiques bien exactes de la Longitude & de la Latitude de chaque Lieu, la Carte ſeroit bien tôt faite; tout viendroit s'y placer de ſoi-même à l'interſection d'un Meridien & d'un Parallele connus. Jamais cette Carte n'auroit beſoin de correction, à moins qu'il n'arrivât des changemens Phiſiques, qu'elle ne garantiſſoit pas. Mais on a juſqu'ici

très-peu d'Obſervations des Longitudes des Lieux. On ne peut guere en avoir que depuis que feu M. Caſſini a calculé les mouvemens des Satellites de Jupiter, & que l'on obſerve à l'Academie les Eclipſes des Fixes par les Planetes, car avant cela on n'avoit pour les Longitudes que des Eclipſes de Lune, qui ſont rares, qui juſqu'à l'invention des Lunettes n'étoient pas aſſés bien obſervées, & qui même encore aujourd'hui ne donnent pas aiſément des déterminations aſſés préciſes. On a toujours pu obſerver les Latitudes, & les Obſervations pourroient être en grande quantité, mais il faut des Obſervateurs, & il n'y en a que depuis environ 200 ans, & en très-petit nombre, ſemés dans quelques Villes principales de l'Europe. On n'a donc pour la Carte qu'on en feroit que quelques points déterminés ſurement par Obſervation Aſtronomique, & où prendre tous les autres en nombre infini ? On ne peut avoir recours qu'aux Meſures Itineraires, aux diſtances des Lieux, répanduës en une infinité d'Hiſtoires, de Voyages, de Relations, d'Ecrits de toutes eſpeces,

mais peu exactement, &, ce qui eſt encore pis, différemment preſque dans tous. Il faut peſer l'autorité de cette multitude de differens Titres, & on ne le peut qu'avec le ſecours de beaucoup d'autres connoiſſances ſubſidiaires, il faut accorder les contradictions qui ne ſont qu'apparentes, il faut faire un choix bien raiſonné, quand elles ſont réelles. Enfin les Meſures, comme les Lieuës, qui varient tant, non-ſeulement d'un Etat à un autre, mais d'un petit Païs du même Etat à un autre voiſin, doivent être ſi bien connuës du Geographe, qu'il les puiſſe comparer toutes entre elles, & les rapporter à une Meſure commune, telle que la Lieuë commune de France. Tout cela eſt d'un détail immenſe, & capable de laſſer la patience la plus opiniâtre. On ne plaindroit pas ceux qui employeroient autant de tems, & de travail à quelque Theorie brillante, & peut-être inutile, ils ſeroient recompenſés & par le plaiſir de la production, & par un certain éclat qui frapperoit le Public.

Les parties des Cartes qui repreſentent les Mers, ou ſeulement les Côtes,

ont encore leurs difficultés particulieres. On ne peut trop ramaſſer, trop comparer de Journaux de Pilotes, & de Routiers; les diſtances y ſont marquées ſelon des Rhumbs de Vent, auſquels on ne peut ſe fier s'ils ont été pris ſans la Bouſſole, & qu'il faut corriger ſi la variation de l'Aiguille n'a pas été alors connuë, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeuſe & fatiguante diſcuſſion! il faut être bien né Geographe pour s'y engager.

Auſſi n'avoit-on pas pris juſqu'à preſent toutes les peines neceſſaires, & peut-être ne ſçavoit-on pas même aſſés bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanſon a été dans le ſiécle paſſé le plus fameux de nos Geographes, cette Science lui doit beaucoup, cependant ſes Cartes étoient fort imparfaites, ſoit par la faute de ſon ſiécle, ſoit par la ſienne. Il n'avoit pas encore aſſés d'Obſervations, & il n'avoit pas aſſés approfondi, ni aſſés recherché. Lorſque le tems amena de nouvelles connoiſſances, il aima mieux les negliger que de corriger ſes premiers Ouvrages par les derniers, & de mettre entr'eux une diſcordance qui le bleſ-

ſoit. La ſource de ſon Nil fut toujours ſous le Tropique du Capricone à 35 degrés de diſtance de ſa veritable poſition, parce qu'il en avoit crû Ptolomée, qui en avoit jugé ainſi. Sa Chine, ſa Tartarie, ſa Terre d'Yeço s'obſtinoient à demeurer mal placées, & mal diſpoſées contre le temoignage de Relations indubitables.

M. Deliſle vint dans le tems où tout ſembloit annoncer que la Geographie alloit changer de face. Le Zele de la Religion, & l'amour des Richeſſes, principes bien oppoſés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des Découvertes dans les Climats lointains, & l'Aſtronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fourniſſoit de nouveau les Longitudes par les Satellites de Jupiter, d'autant plus ſurement que les Lieux étoient plus éloignés. Pluſieurs Points de la Terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre, & auſquelles les autres devoient s'aſſujettir.

A la fin de 1699 M. Deliſle âgé de 25 ans, donna ſes premiers Ouvrages, une Mappemonde, quatre Cartes des quatre parties de la Terre, & deux

Globes, l'un Celeſte, l'autre Terreſtre, dédiés à S. A. R. feu M. le Duc d'Orleans. Le tout, & principalement les Globes avoient été faits ſous les yeux & ſous la direction de feu M. Caſſini, ce qui ſeul auroit répondu de la bonté & de l'exactitude du travail.

L'ouverture du ſiécle preſent ſe fit donc à l'égard de la Geographie par une Terre preſque nouvelle que M. Deliſle preſenta. La Mediterranée, cette Mer ſi connuë de tout tems par les Nations les plus Sçavantes, toujours couverte de leurs Vaiſſeaux, traverſée de tous les ſens poſſibles par une infinité de Navigateurs, n'avoit que 860 Lieuës d'Occident en Orient au lieu de 1160 qu'on lui donnoit, erreur preſque incroyable; l'Aſie étoit pareillement racourcie de 500 Lieuës, la poſition de la Terre d'Yeço changée de 1700, une infinité d'autres corrections moins frappantes & moins ſenſibles ne ſurprenoient que les yeux ſçavans; encore M. Deliſle avoit-il jugé à propos de reſpecter juſqu'à un certain point les préjugés établis, & de n'uſer pas à toute rigueur du droit que lui donnoient ſes Découvertes, tant le faux

s'attire d'égards par cette ancienne poſſeſſion où il ſe trouve toujours.

Les Globes, & les Cartes eurent une approbation generale, & un homme, qui avoit le Titre de Geographe du Roi, voulut en partager le fruit par une Mappemonde en quatre feüilles, qu'il publia auſſi-tôt après, fort ſemblable à ce qui venoit de paroître. M. Deliſle, muni d'un Privilege, ſe plaignit en Juſtice d'avoir été entierement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit miſes dans la nouvelle Mappemonde, ou par ignorance, ou pour déguiſer le larcin. Le Conſeil d'Etat privé du Roi nomma deux Experts en cette matiere, où il y en a peu, feu M. Sauveur, & M. Chevalier, tous deux de cette Academie. Le détail de l'exactitude ſcrupuleuſe qu'ils apporterent à cette affaire eſt imprimé, ils ſe convainquirent parfaitement que l'Adverſaire de M. Deliſle étoit un Plagiaire. L'Arrêt du Conſeil fut conforme à leur avis, mais le Procès dura ſix ans. M. Deliſle perdit à s'aſſurer ce qui lui étoit dû une grande partie de ces ſix années, qu'il eût employées entieres à s'enrichir utilement pour le Public. Il uſa

genereuſement de ſa victoire, il avoit droit par l'Arrêt de faire caſſer les Planches du Geographe condamné, il lui en laiſſa tout ce qui n'appartenoit pas préciſément à la Geographie, des Ornemens aſſés agreables, des Cartouches recherchés, qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuſer les yeux de la plûpart du monde.

La Mediterranée, plus courte de plus d'un quart qu'on ne l'avoit crû juſque-là, avoit fort étonné, & quelques-uns ne ſe rendoient pas encore aux Obſervations Aſtronomiques. M. Deliſle, pour ne laiſſer aucun doute, entreprit de meſurer toute cette Mer en détail, & par parties ſans employer ces Obſervations, mais ſeulement les Portulans, & les Journaux de Pilotes, tant de routes faites de Cap en Cap en ſuivant les Terres, que de celles qui traverſeroient d'un bout à l'autre, & tout cela évalué avec toutes les précautions neceſſaires, réduit, & mis enſemble, s'accordoit à donner à la Mediterranée la même étenduë, que les Obſervations Aſtronomiques, dont on vouloit ſe défier.

Il devoit publier une *Introduction à la*

Geographie, dans laquelle il eût rendu conte de tous les changemens dont il étoit Auteur. Il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux, & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance, qui eût pû le diſpenſer de ce grand appareil de preuves. Il eſt vrai qu'en pluſieurs occaſions particulieres il en avoit donné qui marquoient tant de capacité, & d'exactitude, tout ce qui ſortoit de ſes mains étoit ſi bien d'accord avec ce qui en étoit déja ſorti, que cette confiance du Public ne pouvoit paſſer pour une grace.

Peut-être penſeroit-on que l'extrême difficulté des diſcuſſions Geographiques, & le peu d'apparence que des Critiques s'y embarquent, donnent à un Geographe une liberté aſſés ample de regler bien des choſes à ſon gré. Mais ſur les matieres les moins maniées par le gros des Sçavans, il y a toujours, du moins ſi on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un ſujet de cenſure, même leger. D'ailleurs un veritable Sçavant prend un amour pour l'objet perpetuel de ſes recherches, &

ſe

ſe fait à cet égard une conſcience, qui ne lui permettent pas d'impoſer. On pouvoit conter que M. Deliſle étoit ſingulierement dans cette diſpoſition, il avoit la candeur de ſon Pere.

Des Mappemondes, des Cartes generales de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Amerique, ne ſont que des ébauches de la repreſentation de la Terre. Les Cartes particulieres demandent une nouvelle étude, & une étude d'autant plus penible qu'elles ſont plus particulieres. L'objet croît toujours à meſure qu'il eſt regardé de plus près, & il y faut voir ce que l'on n'y conſideroit pas auparavant. Le nombre des materiaux neceſſaires devient toujours plus accablant pour le Geographe, & s'il ſe pique de préciſion, tous ceux qu'il peut recouvrer lui ſont neceſſaires.

Encore une difficulté qui n'appartient guere qu'à la Geographie, c'eſt d'être fort changeante. Je ne parle pas des changemens Phiſiques, ils ſont peu conſiderables. Que les Mers s'éloignent de leurs rivages, ou gagnent ſur les terres, que de grandes Rivieres ſe faſſent d'autres embouchures, qu'il naiſſe

de nouvelles Iſles, un mediocre ſçavoir embraſſe ſans peine ce petit nombre d'évenemens rares; mais les limites civiles des Royaumes, des Provinces, des Gouvernemens, des Dioceſes, ſont ſujettes à de grandes variations dans certains intervalles de tems, & de plus la langue de la Géographie change preſque abſolument, tout prend de nouveaux noms, & c'eſt malheureuſement dans les ſiécles les plus tenebreux, les plus dépourvûs de bons Auteurs. Il n'y a perſonne qui n'en ſçache un petit nombre d'exemples, mais qu'eſt-ce que ce petit nombre en comparaiſon de ce qu'un Geographe en doit ſçavoir? les conquêtes des Barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Aſie, défigurerent les anciens noms, ou les effacerent, & leur en ſubſtituerent d'autres, & Ptolomée ne reconnoîtroit qu'à peine aujourd'hui ſur nos Cartes l'Empire Romain.

M. Deliſle a embraſſé la Geographie dans toute ſon étenduë, il l'a ſuivie dans toutes ſes branches, & l'a prouvé au Public par des Cartes de toutes les eſpeces, qui ſont au nombre de 90.

Nous en indiquerons ſeulement quelques-unes de chaque ſorte, qui ſerviront d'exemples.

Une Carte intitulée, *le Monde connu aux Anciens*, & celles de l'Italie, & de la Grece, &c. Nous avons rapporté en 1714 (*a*) qu'il avoit fait voir combien les Meſures Itineraires des Romains étoient juſtes, & conformes aux Obſervations Aſtronomiques qu'on a euës depuis, & combien l'Italie & la Grece étoient differentes de ce qu'elles paroiſſoient ſur toutes les autres Cartes. Par-là ſe juſtifioient certaines choſes que les Anciens avoient avancées, & que les Modernes rendoient par leur faute trop abſurdes, & trop incroyables.

Une Carte des Evêchés d'Afrique, qui a paru au-devant d'une nouvelle Edition d'Optat de Mileve. Elle avoit toutes les difficultés de la Geographie ancienne, & de la Geographie la plus particuliere, car il y avoit en Afrique plus de ſix cens Evêchés, dont une partie n'étoient que de gros Bourgs, & même des Châteaux, & il n'y a pas juſqu'à leurs noms qu'il ne ſoit ſouvent très-mal-aiſé de déterminer ſurement.

(*a*) Page 80 & ſuiv.

Une Carte de l'Empire Grec du moyen âge, tirée de la Deſcription qu'en fit l'Empereur Conſtantin Porphirogenete dans le dixiéme ſiécle. C'eſt-là plus que par-tout ailleurs, qu'on trouve une Langue toute nouvelle. L'Empire eſt diviſé en *Themes*, expreſſion inoüie juſque-là, & tout eſt une eſpece d'Enigme, qui ſemble faite pour le ſupplice des Geographes. Après cela il ne faut preſque pas conter d'autres Cartes du moyen âge, comme celle du Dioceſe de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum.*

Une Carte de la Perſe abſolument nouvelle, & très-détaillée. On y retrouvoit enfin ce grand Païs, qui juſque-là n'avoit reſſemblé ni aux Hiſtoires des Anciens, ni aux Relations des Modernes. On n'avoit point encore la veritable étenduë ou figure de la Mer Caſpienne, que l'on doit aux Conquêtes, & aux Découvertes du feu Czar (*a*), mais M. Deliſle en avoit approché autant qu'il étoit poſſible par ſes ſeules conjectures, & par ſon art ſingulier de mettre en œuvre, & de combiner tous ſes differens materiaux.

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1725, p. 121.

Une Carte d'Artois pour mettre au-devant des Commentaires de M. Maillart ſur la Coutume de cette Province. Qui croiroit que dans les Cartes d'un petit Païs, ſi proche de nous, & ſi connu, il y avoit des Rivieres omiſes, & en récompenſe d'autres ſuppoſées, 40. Villages créés, ou du moins tranſportés ſi loin, & avec des noms tellement défigurés, qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient ſur les lieux?

M. Deliſle entra dans l'Academie en 1702, Eleve en Aſtronomie du grand M. Caſſini, quoiqu'il ne fût, ni ne voulût être Obſervateur, mais on conta que l'uſage qu'il ſçavoit faire des Obſervations lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faiſoit pas, & quoique dans le plan de l'Academie il n'y eût point de place de Geographe, on lui en laiſſa occuper une, qui ſelon les apparences devoit redevenir aprés lui place d'Aſtronome, faute d'un Geographe tel que lui. Il paſſa enſuite au grade d'Aſſocié, mais le plus glorieux évenement de ſa vie a été d'être appellé pour montrer la Geographie au Roi. Alors il commença à faire des Cartes

uniquement par rapport à l'étude que ce jeune Prince feroit de l'Hiſtoire. Il en dreſſa une generale du Monde en 1720, où les Cartes generales par où il avoit débuté en 1700 étoient déja rectifiées, tant parce qu'il avoit acquis de nouvelles lumieres, que parce qu'il avoit acquis auſſi plus de hardieſſe à ne point ménager les préjugés ordinaires, & en même-tems plus d'autorité. Les Auteurs, ainſi que ceux qui gouvernent, doivent un peu ſe regler ſur l'opinion qu'ils ſentent que l'on a d'eux. La Carte de la fameuſe Retraite des Dix Mille, neceſſaire pour entendre l'Hiſtoire que Xenophon en a écrite, parut en 1721. Elle lui produiſoit une difficulté très-conſiderable, qu'il ne pouvoit lever que par une ſuppoſition hardie, que nous avons déja expoſée au Public (a). Quelquefois les Sçavans ne ſont pas fâchés de ſe trouver dans ces ſortes de Détroits, d'où ils ne peuvent ſortir qu'à force de ſçavoir.

Dès l'an 1718 il fut honoré par Brevet du titre de premier Geographe du Roi, que perſonne n'avoit encore por-

(a) Voyés l'Hiſt. de 1721, p. 78 & ſuiv.

té, ni ne porte encore après lui. S. M. y joignit une Penſion.

Il avoit entrepris pluſieurs Ouvrages pour le Roi; une Carte de l'Empire d'Alexandre, dont il rendoit l'étenduë beaucoup moindre, & par conſequent plus vraiſemblable par ce même principe paradoxe, dont il ſe ſervoit pour la Retraite des Dix Mille; l'Empire des Perſes ſous Darius, l'Empire Romain dans ſa plus grande étenduë, la France ſelon toutes ſes differentes diviſions, tant ſous les Romains que ſous les trois Races de ſes Rois. Toutes ces Cartes particulierement deſtinées à l'Hiſtoire & aux Hiſtoires les plus intereſſantes, étoient des ſecours & des avantages, qui de l'éducation du Roi devoient paſſer à celle des Particuliers, mais ces travaux, quoiqu'apparemment fort avancés, ne ſont pas finis.

On croit auſſi qu'il a fort avancé une Carte de la Terre-Sainte, Théatre des plus grands évenemens, qui ayent jamais été, & qui puiſſent jamais être. Il y travailloit depuis long-tems avec un ſoin ſi ſcrupuleux, & ſi difficile à contenter, qu'il ſemble que la Religion y eût part. Il joignoit à la Terre-

Sainte l'Egypte, Païs très-fameux, & très-peu connu.

Il ne paroiſſoit preſque plus d'Hiſtoire ou de Voyage que l'on ne voulût orner d'une Carte de M. Deliſle. Ces ſortes de modes prouvent du moins les grandes réputations. Il avoit promis une Carte à M. l'Abbé de Vertot pour ſon Hiſtoire de Malte qui va paroître, il la finit le 25 Janvier 1726 au matin, & étant ſorti l'après-dînée, il fut frappé dans la ruë d'une Apoplexie, dont il mourut le même jour ſans avoir repris connoiſſance.

Quoique le nom d'un Sçavant ait bien du chemin à faire pour aller juſqu'aux oreilles des Têtes couronnées, & même ſeulement juſqu'à celles de ſon Maître, le nom de M. Deliſle avoit frappé les Puiſſances Etrangeres. Le Roi de Sardaigne, alors Roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la Carte de la Sicile publiée par cet Auteur, & elle fut trouvée ſi exacte & ſi correcte, que S. M. l'honora d'une Lettre accompagnée d'un preſent, que la Lettre rendoit preſque inutile. L'Ambaſſadeur qui lui remit l'un & l'autre, avoit ordre en même-tems de faire tous ſes efforts

efforts pour l'engager à paſſer dans les États de ce Prince, où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il demanderoit; mais l'amour de la Patrie le retint, & peut-être auſſi l'eſperance qu'elle n'auroit pas l'ingratitude aſſés ordinaire à toute Patrie. D'autres Puiſſances lui ont fait les même ſollicitations. Le Czar alloit le voir familierement pour lui donner quelques remarques ſur la Moſcovie, & plus encore, pour connoître chés lui, mieux que par tout ailleurs, ſon propre Empire.

Deux de ſes Freres, tous deux de cette Academie & Aſtronomes, ont été appellés à Petersbourg. Un autre avoit pris l'Hiſtoire pour ſon partage. Il eſt rare qu'un Pere Sçavant ait quatre Fils qui le ſoient auſſi, & avec ſuccès. Cette inclination n'a pas coutume de ſe communiquer tant, & encore moins le genie.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE MALÉZIEU.

NICOLAS DE MALÉZIEU nâquit à Paris en 1650 de Nicolas de Malézieu Ecuyer Seigneur de Bray, & de Marie des Forges, originaire de Champagne. Il étoit encore au Berceau, lorſqu'il perdit ſon Pere, & il demeura entre les mains d'une Mere, qui avoit beaucoup d'eſprit; elle ne fut pas longtems à s'appercevoir que cet Enfant meritoit une bonne éducation. Il la prevenoit même, & dès l'âge de quatre ans il avoit appris à lire & à écrire, preſque ſans avoir eu beſoin de Maître. Il n'avoit que douze ans, quand il finit ſa Philoſophie au College des Jeſuites à Paris. De-là il voulut aller plus loin, parce qu'il entendoit parler d'une Philoſophie nouvelle, qui faiſoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua ſous M. Rohaut, & en même-tems aux Mathe-

matiques, dont elle emprunte perpetuellement le ſecours, qu'elle ſe glorifie d'emprunter.

Ces Mathematiques, qui ſouffrent ſi peu qu'on ſe partage entre elles & d'autres Sciences, lui permettoient cependant les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, le Grec, l'Hebreu, & même la Poëſie, plus incompatible encore avec elles que tout le reſte. Toutes les ſortes de Sciences ſe preſentent à un jeune Homme né avec de l'eſprit, mille hazards les font paſſer en revûë ſous ſes yeux, & c'eſt quelque inclination particuliere, ou plûtôt quelque talent naturel, ſource de l'inclination, qui le détermine à un choix; on prefere ce que l'on ſent qui promet plus de ſuccès. M. de Malézieu ne fit point de choix, & il embraſſa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un ſuccès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut, à peine âgé de 20 ans, & il n'eut pas beſoin de ſa penetration pour ſentir le mérite du jeune homme. Ce n'étoit point un mérite enveloppé, qui perçât difficilement au travers d'un exterieur triſte & ſombre; ſa facilité à entendre & à re-

tenir lui avoit épargné ces efforts & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie, les Sciences étoient entrées dans ſon Eſprit comme dans leur ſéjour naturel, & n'y avoient rien gâté, au contraire, elles s'étoient parées elles-mêmes de la gayeté & de la vivacité qu'elles y avoient trouvées. M. de Meaux prit dès-lors du goût pour ſa converſation, & pour ſon caractere.

Des affaires domeſtiques l'appellerent en Champagne. Comme il étoit deſtiné à plaire aux gens de mérite, il entra dans une liaiſon étroite avec M. de Vialart, Evêque de Châlons, auſſi connu par la beauté de ſon eſprit, que par la pureté de ſes mœurs, & il ſe fortifia par ce commerce dans des ſentimens de Religion & de piété, qu'il a conſervés toute ſa vie. Il ſe maria à vingt-trois ans avec Demoiſelle Françoiſe Faudelle de Favereſſe, & quoiqu'amoureux, il fit un bon mariage. Il paſſa dix ans en Champagne dans une douce ſolitude, uniquement occupé de deux paſſions heureuſes, car on juge bien que les Livres en étoient une. C'eſt un bonheur pour les Sçavans, que

leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loiſir de ſe faire un bon fonds dans le repos d'une Province, le tumulte de Paris ne permet pas aſſés qu'on faſſe de nouvelles acquiſitions, ſi ce n'eſt celle de la maniere de ſçavoir.

Le Feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montauſier & M. l'Evêque de Meaux, de lui chercher des gens de Lettres, propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déja le Sçavant M. Chevreau pour Précepteur, ils jetterent les yeux ſur M. de Malézieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une ſeconde fois en quelque ſorte par le Public, lorſqu'il les connut aſſés. Il ſe trouvoit entre leurs caracteres toute la reſſemblance, & de plus toute la différence, qui peuvent ſervir à former une grande liaiſon; car on ſe convient auſſi par ne ſe pas reſſembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille, & toujours égal, ils ſe réüniſſoient dans le même goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faiſoit qu'un ſeul homme, en qui tout ſe trouvoit dans un juſte

degré. Ils rencontrerent dans le jeune Prince des diſpoſitions & d'eſprit & de cœur ſi heureuſes & ſi ſingulieres, qu'on ne peut aſſûrer qu'ils lui ayent été fort utiles, principalement à l'égard des qualités de l'ame, qu'ils n'eurent guere que l'avantage de voir de plus près, & avec plus d'admiration. Le Roi les admettoit ſouvent dans ſon particulier à la ſuite de M. le Duc du Maine, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'amuſemens, & ces occaſions ſi flatteuſes étoient extrêmement favorables pour faire briller la vivacité, le genie, & les reſſources de genie de M. de Malézieu.

La Cour raſſembloit alors un aſſés grand nombre de gens illuſtres par l'eſprit, Meſſieurs Racine, Deſpreaux, de la Bruyere, de Malézieu, de Court, M. de Meaux étoit à la tête. Ils formoient une eſpece de Societé particuliere, d'autant plus unie qu'elle étoit plus ſéparée de celle des Illuſtres de Paris, qui ne prétendoient pas devoir reconnoître un Tribunal ſuperieur, ni ſe ſoumettre aveuglément à des jugemens, quoique revêtus de ce nom ſi impoſant de jugemens de la Cour. Du moins avoient-ils une autorité ſouve-

raine à Verſailles, & Paris même ne ſe croyoit pas toujours aſſés fort pour en appeller.

M. le Prince, M. le Duc, M. le Prince de Conti, qui brilloient beaucoup auſſi par l'eſprit, mais qui ne doivent être contés qu'à part, honoroient M. de Malézieu de leur eſtime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un merite éclatant. Il le fut, & très-particulierement de M. l'Abbé de Fenelon, depuis Archevêque de Cambray, & il n'en conſerva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorſque ces deux grands Prélats furent broüillés par une Queſtion ſubtile & délicate, qui ne pouvoit guere être une Queſtion que pour d'habiles Theologiens. On dit même que ces deux reſpectables Adverſaires le prirent ſouvent pour Arbitre de pluſieurs articles de leurs differens. Soit qu'il s'agît des procedés, ou du fond, quelle idée n'avoient-ils pas ou de ſes lumieres, ou de ſa droiture?

Quand M. le Duc du Maine ſe maria, M. de Malézieu entra dans une nouvelle carriere. Une jeune Princeſſe,

avide de ſçavoir, & propre à ſçavoir tout, trouva d'abord dans ſa Maiſon celui qu'il lui falloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de ſe l'attacher particulierement par ce moyen infaillible que les Princes ont toujours en leur diſpoſition, par l'eſtime qu'elle lui fit ſentir. Souvent pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit ſur le champ, en preſence de toute ſa Cour, Virgile, Terence, Sophocle, Euripide, & depuis ce tems-là les traductions n'ont plus été neceſſaires que pour une partie de ces Auteurs. Il ſeroit fort du goût de cette Academie que nous parlaſſions auſſi des Sciences plus élevées, où elle voulut être conduite par le même guide; mais nous craindrions de reveler les ſecrets d'une ſi grande Princeſſe. Il eſt vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences, mais on ne devinera pas juſqu'où elle y a penetré.

M. de Malézieu eut encore auprès d'elle une fonction très-differente, & qui ne lui réuſſiſſoit pas moins. La Princeſſe aimoit à donner chés elle des Fêtes, des Divertiſſemens, des Spec-

tacles, mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joie eût de l'eſprit. M. de Malézieu occupoit ſes talens moins ſérieux à imaginer, ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit ſouvent Acteur. Les Vers ſont neceſſaires dans les Plaiſirs ingénieux, il en fourniſſoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la juſteſſe, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de tems, & ne les traitât, s'il le faut dire, que ſelon leur merite. Les Impromptu lui étoient aſſés familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Seaux, où le genie & la gayeté produiſent aſſés ſouvent ces petits enthouſiaſmes ſoudains. En même-tems il étoit Chef des Conſeils de M. le Duc du Maine, à la place de Meſſieurs Dagueſſeau & de Fieubet Conſeillers d'Etat, qui étoient morts, il étoit Chancelier de Dombes, premier Magiſtrat de cette Souveraineté. L'eſprit même d'affaires ne s'étoit pas refuſé à lui.

En 1696 feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathematiques, Madame de Maintenon porta le Roi à confier cette par-

baraſſées, & cette force compenſe le mérite moderne d'avoir découvert des chemins ſans comparaiſon plus courts & plus faciles. On veut que pour cauſer plus d'admiration ils ayent caché leur Secret, quoiqu'en le revelant ils euſſent cauſé une admiration, du moins égale, & qu'ils euſſent en même-tems infiniment avancé des Sciences utiles; on veut qu'ils ayent été tous également fideles à garder ce Secret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifferens pour le bien public.

Au renouvellement de l'Academie en 1699 M. de Malézieu fut un des Honoraires, & en 1701 il entra à l'Academie Françoiſe. On ne ſera pas étonné qu'il fût Citoyen de deux Etats ſi differens.

Il faiſoit dans ſa Maiſon de Châtenay près de Seaux, des Obſervations Aſtronomiques ſelon la même methode qu'elles ſe font à l'Obſervatoire, où il les avoit appriſes de Meſſieurs Caſſini & M. Maraldi, ſes amis particuliers, & il les communiquoit à l'Academie. Une perſonne du plus haut rang avoit

part à ces Obſervations, auſſi-bien qu'à celles qu'il faiſoit avec le Microſcope, dont nous avons rapporté la plus ſinguliere en 1718 (*a*). S'il n'eût pas été aſſés ſçavant, il eût été obligé de le devenir toujours de plus en plus pour faire ſa cour, & pour ſuivre les progrès de qui prenoit ſes inſtructions.

Son temperament robuſte & de feu, joint à une vie reglée, lui a valu une longue ſanté, qui ne s'eſt démentie que vers les 76 ans, encore n'a-ce été que par un déperiſſement lent, & preſque ſans douleur. Il mourut d'Apoplexie le 4 Mars 1727 dans la ſoixante-dix-ſeptiéme année de ſon âge, & la cinquante-quatriéme d'un mariage toujours heureux, où l'eſtime & la tendreſſe mutuelles n'avoient point été alterées. La double louange qui en réſulte ſera toujours très-rare, même dans d'autres Siécles que celui-ci.

Il a laiſſé cinq Enfans vivans, trois Garçons, dont l'aîné eſt Evêque de Lavaut, le ſecond, Brigadier des Armées du Roi, & Lieutenant general

(*a*) Page 9.

d'Artillerie, & le troiſiéme, Capitaine de Carabiniers; & deux Filles, dont l'une eſt mariée à M. de Meſſimi, Premier Preſident du Parlement de Dombes, & l'autre à M. le Comte de Guiry, Lieutenant general du Païs d'Aunis, & Meſtre de Camp de Cavalerie.

ELOGE
DE MONSIEUR
NEUTON.

ISAAC NEUTON nâquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642, à Volſtrope dans la Province de Lincoln. Il ſortoit de la Branche Aînée de Jean Neuton, Chevalier Baronnet Seigneur de Volſtrope. Cette Seigneurie étoit dans la Famille depuis près de 200 ans. Meſſieurs Neuton s'y étoient tranſportés de Weſtby dans la même Province de Lincoln, mais ils étoient originaires de Neuton dans celle de Lancaſtre. La Mere de M. Neuton, nommée Anne Aſcough, étoit auſſi d'une ancienne Famille. Elle ſe remaria après la mort de ſon premier Mari, Pere de M. Neuton.

Elle mit ſon Fils âgé de 12 ans à la grande Ecole de Grantham, & l'en rétira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à

prendre connoiſſance de ſes affaires, & à les gouverner lui-même. Mais elle le trouva ſi peu occupé de ce ſoin, ſi diſtrait par ſes Livres, qu'elle le renvoya à Grantham pour y ſuivre ſon goût en liberté. Il le ſatisfit encore mieux en paſſant de-là au College de la Trinité dans l'Univerſité de Cambridge, où il fut reçû en 1660 à l'âge de 18 ans.

Pour apprendre les Mathématiques, il n'étudia point Euclide, qui lui parut trop clair, trop ſimple, indigne de lui prendre du tems; il le ſçavoit preſque avant que de l'avoir lû, & un coup d'œil ſur l'énoncé des Theorêmes les lui démontroit. Il ſauta tout d'un coup à des Livres tels que la Geometrie de Deſcartes, & les Optiques de Kepler. On lui pourroit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, dont les Anciens ne connoiſſoient point la ſource, *Qu'il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naiſſant.* Il y a des preuves que M. Neuton avoit fait à vingt-quatre ans ſes grandes Découvertes en Geometrie, & poſé les fondemens de ſes deux celebres Ouvrages, les *Principes*, & l'*Optique*. Si des Intelligences ſupérieures

rieures à l'Homme ont auſſi un progrès de connoiſſances, elles volent tandis que nous rampons, elles ſuppriment des milieux que nous ne parcourons qu'en nous traînant lentement, & avec effort, d'une Verité à une autre qui y touche.

Nicolas Mercator né dans le Holſtein, mais qui a paſſé ſa vie en Angleterre, publia en 1668 ſa *Logarithmotechnie*, où il donnoit par une Suite ou Série infinie la Quadrature de l'Hiperbole. Alors il parut pour la premiere fois dans le monde ſçavant une ſuite de cette eſpece, tirée de la nature particuliere d'une Courbe avec un art tout nouveau, & trés-délié. L'illuſtre M. Barrou, qui étoit à Cambridge où étoit M. Neuton âgé de vingt-ſix ans, ſe ſouvint auſſi-tôt d'avoir vû la même Theorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'Hiperbole, mais étenduë par des formules generales à toutes ſortes de Courbes, même Méchaniques, à leurs Quadratures, à leurs Rectifications, à leurs Centres de gravité, aux Solides formés par leurs revolutions, aux Surfaces de ces Solides, de ſorte que quand les déterminations

étoient poſſibles, les Suites s'arrêtoient à un certain point, ou ſi elles ne s'arrêtoient pas, on en avoit les ſommes par Regles; que ſi les déterminations préciſes étoient impoſſibles, on en pouvoit toujours approcher à l'Infini, ſupplément le plus heureux, & le plus ſubtil que l'Eſprit humain pût trouver à l'imperfection de ſes connoiſſances. C'étoit une grande richeſſe pour un Geometre de poſſeder une Theorie ſi féconde & ſi generale, c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une Theorie ſi ſurprenante & ſi ingenieuſe, & M. Neuton averti par le Livre de Mercator que cet habile Homme étoit ſur la voie, & que d'autres s'y pourroient mettre en le ſuivant, devoit naturellement ſe preſſer d'étaler ſes tréſors, pour s'en aſſurer la veritable propriété, qui conſiſte dans la Découverte. Mais il ſe contenta de la richeſſe, & ne ſe piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epiſtolicum, qu'il avoit crû que ſon Secret étoit entierement trouvé par Mercator, ou le ſeroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge aſſés mûr pour compoſer.* Il ſe laiſſoit enlever ſans regret ce qui

avoit dû lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces eſperances de cette eſpece, & il attendoit l'âge convenable pour compoſer, ou pour ſe donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes choſes. Son Manuſcrit ſur les Suites infinies fut ſimplement communiqué à M. Collins, & à Milord Brounker, habiles en ces matieres, & encore ne le fut-il que par M. Barrou, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait auſſi modeſte qu'il l'eût voulu.

Ce Manuſcrit, tiré en 1669 du Cabinet de l'Auteur, porte pour titre *Methode que j'avois trouvée autrefois*, &c. Et quand cet *autrefois* ne ſeroit que trois ans, il auroit donc trouvé à vingt-quatre ans toute la belle Theorie des Suites. Mais il y a plus. Ce même Manuſcrit contient, & l'invention & le Calcul des *Fluxions*, ou Infiniment petits, qui ont cauſé une ſi grande conteſtation entre M. Leibnitz & lui, ou plûtôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1716 (*a*) dans l'Eloge de M. Leibnitz, & quoique ce fût l'Eloge de M. Leib-

(*a*) Page 109 & ſuiv.

nitz, nous y avons ſi exactement gardé la neutralité d'Hiſtorien, que nous n'avons preſentement rien de nouveau à dire pour M. Neuton. Nous avons marqué expreſſément *que M. Neuton étoit certainement Inventeur, que ſa gloire étoit en ſureté, & qu'il n'étoit queſtion que de ſçavoir ſi M. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en eſt convaincuë, quoique la Société Royale ne l'ait pas prononcé dans ſon Jugement, & l'ait tout au plus inſinué. M. Neuton eſt conſtamment le premier Inventeur, & de pluſieurs années le premier. M. Leibnitz de ſon côté eſt le premier qui ait publié ce Calcul, & s'il l'avoit pris de M. Neuton, il reſſembleroit du moins au Promethée de la Fable, qui déroba le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes.

En 1687 M. Neuton ſe reſolut enfin à ſe dévoiler, & à reveler ce qu'il étoit, les *Principes Mathematiques de la Philoſophie Naturelle* parurent. Ce Livre, où la plus profonde Geometrie ſert de baſe à une Phiſique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il eſt écrit très-ſçavamment, que les

paroles y ſont fort épargnées, qu'aſſés ſouvent les conſequences y naiſſent rapidement des principes, & qu'on eſt obligé à ſuppléer de ſoi-même tout l'entre-deux, il falloit que le Public eût le loiſir de l'entendre. Les grands Geometres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec ſoin, les mediocres ne s'y embarquerent qu'excités par le témoignage des grands, mais enfin quand le Livre fut ſuffiſamment connu, tous ces ſuffrages, qu'il avoit gagnés ſi lentement, éclaterent de toutes parts, & ne formerent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'eſprit original qui brille dans l'Ouvrage, de cet eſprit créateur, qui dans toute l'étenduë du Siécle le plus heureux ne tombe guere en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étenduë des Païs ſçavans.

Deux Theories principales dominent dans les *Principes Mathematiques*, celle des Forces Centrales, & celle de la Reſiſtance des Milieux au Mouvement, toutes deux preſque entierement neuves, & traitées ſelon la ſublime Geometrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher ni à l'une ni à l'autre de ces

matieres, ſans avoir M. Neuton devant les yeux, ſans le repeter, ou ſans le ſuivre, & ſi on veut le déguiſer, quelle adreſſe pourra empêcher qu'il ne ſoit reconnu ?

Le rapport trouvé par Kepler. entre les révolutions des Corps celeſtes, & leurs diſtances à un centre commun de ces révolutions, regne conſtamment dans tout le Ciel. Si l'on imagine, ainſi qu'il eſt neceſſaire, qu'une certaine force empêche ces grands Corps de ſuivre pendant plus d'un inſtant leur mouvement naturel en ligne droite d'Occident en Orient, & les retire continuellement vers un centre, il ſuit de la Regle de Kepler, que cette force, qui ſera centrale, ou plus particuliere-ment *centripete*, aura ſur un même corps une action variable ſelon les differentes diſtances à ce centre, & cela dans la raiſon renverſée des quarrés de ces diſtances, c'eſt-à-dire, par exemple, que ſi ce corps étoit deux fois plus éloigné du centre de ſa révolution, l'action de la force centrale ſur lui en feroit quatre fois plus foible. Il paroît que M. Neuton eſt parti de-là pour toute ſa Phiſique du Monde pris en grand

Nous pouvons ſuppoſer auſſi ou feindre qu'il a d'abord conſideré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour centre de ſon mouvement.

Si la Lune perdoit toute l'impulſion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui reſtât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéïroit donc uniquement à cette force, en ſuivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, M. Neuton démontre par ce mouvement que dans la premiere Minute de ſa deſcente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa diſtance à la Terre eſt de 60 demi diametres de la Terre, donc ſi la Lune étoit à la ſurface de la Terre, ſa force ſeroit augmentée ſelon le quarré de 60, c'eſt-à-dire, qu'elle ſeroit 3600 fois plus puiſſante, & que la Lune dans une Minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant ſi l'on ſuppoſe que la force qui agiſſoit ſur la Lune ſoit la même que celle que nous appellons Peſanteur dans les Corps terreſtres, il

s'enſuivra du Siſtême de Galilée, que la Lune, qui à la ſurface de la Terre parcouroit 3600 fois 15 pieds en 1 Minute devroit parcourir auſſi 15 pieds dans la premiere ſoixantiéme partie, ou dans la premiere Seconde de cette Minute. Or on ſçait par toutes les Experiences, & on n'a pû les faire qu'à de trés-petites diſtances de la ſurface de la Terre, que les Corps peſans tombent de 15 pieds dans la premiere Seconde de leur chûte. Ils ſont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas préciſément, que ſi ayant fait autour de la Terre, avec la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même diſtance, ils ſe trouvoient enſuite tout près de la ſurface de la Terre, & s'ils ſont dans le même cas où ſeroit la Lune, la Lune eſt dans le cas où ils ſont, & n'eſt retirée à chaque inſtant vers la Terre que par la même Peſanteur. Une conformité ſi exacte d'effets, ou plûtôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des cauſes.

Il eſt vrai que dans le Siſtême de Galilée, qu'on a ſuivi ici, la Peſanteur

eſt

eſt conſtante, & que la force centrale de la Lune ne l'eſt pas dans la démonſtration même qu'on vient de donner. Mais la Peſanteur peut bien ne paroître conſtante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos Experiences, qu'à cauſe que la plus grande hauteur d'où nous puiſſions voir tomber des Corps, n'eſt rien par rapport à la diſtance de 1500 Lieuës, où ils ſont tous du centre de la Terre. Il eſt démontré qu'un Boulet de Canon tiré horiſontalement décrit dans l'hipotheſe de la Peſanteur conſtante une Parabole terminée à un certain point par la rencontre de la Terre, mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre ſenſible l'inégalité d'action de la Peſanteur, il décriroit au lieu de la Parabole une Ellipſe, dont le centre de la Terre ſeroit un des Foyers, c'eſt-à-dire, qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune eſt peſante à la maniere des Corps terreſtres, ſi elle eſt portée vers la Terre par la même force qui les y porte, ſi ſelon l'expreſſion de M. Neuton elle peſe ſur la Terre, la même cauſe agit dans tout ce merveilleux aſſemblage de Corps celeſtes, car toute

la Nature eſt une, c'eſt par-tout la même diſpoſition, par-tout des Ellipſes décrites par des Corps dont le mouvement ſe rapporte à un Corps placé dans un des Foyers. Les Satellites de Jupiter peſent ſur Jupiter, comme la Lune ſur la Terre, les Satellites de Saturne ſur Saturne, toutes les Planetes enſemble ſur le Soleil.

On ne ſçait point en quoi conſiſte la Peſanteur, & M. Neuton lui-même l'a ignoré. Si la Peſanteur agit par impulſion, on conçoit qu'un bloc de Marbre qui tombe, peut être pouſſé vers la Terre, ſans que la Terre ſoit aucunement pouſſée vers lui, & en un mot tous les centres auſquels ſe rapportent les mouvemens cauſés par la Peſanteur, pourront être immobiles. Mais ſi elle agit par attraction, la Terre ne peut attirer le bloc de Marbre, ſans que ce bloc n'attire auſſi la Terre; pourquoi cette vertu attractive ſeroit-elle plûtôt dans certains Corps que dans d'autres? M. Neuton poſe toujours l'action de la Peſanteur réciproque dans tous les Corps, & proportionnelle ſeulement à leurs maſſes, & par-là il ſemble déterminer la Peſanteur à

être réellement une attraction. Il n'employe à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des Corps, force, à la verité, inconnuë, & qu'il ne prétend pas définir; mais ſi elle pouvoit agir auſſi par impulſion, pourquoi ce terme plus clair n'auroit-il pas été preferé? car on conviendra qu'il n'étoit gueré poſſible de les employer tous deux indifferemment, ils ſont trop oppoſés. L'uſage perpetuel du mot d'attraction, ſoutenu d'une grande autorité, & peut-être auſſi de l'inclination qu'on croit ſentir à M. Neuton pour la choſe même, familiariſe du moins les Lecteurs avec une idée proſcrite par les Carteſiens; & dont tous les autres Philoſophes avoient ratifié la condamnation, il faut être preſentement ſur ſes gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité, on eſt expoſé au péril de croire qu'on l'entend.

Quoiqu'il en ſoit, tous les Corps, ſelon M. Neuton, peſent les uns ſur les autres, ou s'attirent en raiſon de leurs maſſes; & quand ils tournent autour d'un centre commun, dont par conſequent ils ſont attirés, & qu'ils attirent,

leurs forces attractives varient dans la raiſon renverſée des quarrés de leurs diſtances à ce centre ; & ſi tous enſemble avec leur centre commun tournent autour d'un autre centre commun à eux & à d'autres, ce ſont encore de nouveaux rapports, qui font une étrange complication. Ainſi chacun des cinq Satellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui ; tous les cinq peſent ſur Saturne, & Saturne ſur eux ; le tout enſemble peſe ſur le Soleil, & le Soleil ſur ce tout. Quelle Geometrie a été neceſſaire pour débroüiller ce Cahos de rapports ! Il paroît temeraire de l'avoir entrepris, & on ne peut voir ſans étonnement que d'une Theorie ſi abſtraite, formée de pluſieurs Theories particulieres, toutes très-difficiles à manier, il naiſſe neceſſairement des concluſions toujours conformes aux faits établis par l'Aſtronomie.

Quelquefois même ces concluſions ſemblent deviner des faits, auſquels les Aſtronomes ne ſe ſeroient pas attendus. On prétend depuis un tems, & ſurtout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne ſont entr'eux dans leur plus

grande proximité, qui eſt de 165 millions de Lieuës, leurs mouvemens ne ſont plus de la même regularité que dans le reſte de leur cours, & le Siſtême de M. Neuton en donne tout d'un coup la cauſe, qu'aucun autre Siſtême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils ſont plus proches, & par-là la regularité du reſte de leur cours eſt ſenſiblement troublée. On peut aller juſqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déreglement.

La Lune eſt la moins reguliere des Planetes, elle échappe aſſés ſouvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. M. Halley, que ſon profond ſçavoir en Mathematique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans des Vers Latins qu'il a mis au-devant des *Principes* de M. Neuton, que *la Lune juſque-là ne s'étoit point laiſſée aſſujettir au frein des Calculs, & n'avoit été domptée par aucun Aſtronome*, mais qu'elle l'eſt enfin dans le nouveau Siſtême. Toutes les bizarreries de ſon cours y deviennent d'une neceſſité qui les fait prédire, & il eſt difficile qu'un Siſtême où elles

prennent cette forme, ne ſoit qu'un Siſtême heureux, ſur-tout ſi on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embraſſe avec le même ſuccès une infinité d'autres explications. Celle du Flux & du Reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la Lune ſur les Mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux Phenomene ſemble en être dégradé.

La ſeconde des deux grandes Theories ſur leſquelles roule le Livre des *Principes*, eſt celle de la Reſiſtance des Milieux au Mouvement, qui doit entrer dans les principaux Phenomenes de la Nature, tels que les Mouvemens des Corps celeſtes, la Lumiere, le Son. M. Neuton établit à ſon ordinaire ſur une très-profonde Geometrie, ce qui doit réſulter de cette Reſiſtance, ſelon toutes les cauſes qu'elle peut avoir, la Denſité du Milieu, la Viteſſe du Corps mû, la grandeur de ſa Surface, & il arrive enfin à des concluſions qui détruiſent les Tourbillons de Deſcartes, & renverſent ce grand Edifice celeſte, qu'on auroit crû inébranlable. Si les Planetes ſe meuvent autour du Soleil dans un Milieu, quel qu'il ſoit, dans

une matiere Etherée, qui remplit tout, & qui, quelque ſubtile qu'elle ſoit, n'en reſiſtera pas moins, ainſi qu'il eſt démontré, comment les mouvemens des Planetes n'en ſont-ils pas perpetuellement, & même promtement affoiblis? ſur-tout, comment les Cometes traverſent-elles les Tourbillons librement en tous ſens, quelquefois avec des directions de mouvement contraires aux leurs, ſans en recevoir nulle alteration ſenſible dans leurs mouvemens, de quelque longue durée qu'ils puiſſent être? Comment ces Torrens immenſes, & d'une rapidité preſque incroyable, n'abſorbent-ils pas en peu d'inſtans tout le mouvement particulier d'un Corps, qui n'eſt qu'un atome par rapport à eux, & ne le forcent-ils pas à ſuivre leur cours?

Les Corps celeſtes ſe meuvent donc dans un grand Vuide, ſi ce n'eſt que leurs exhalaiſons, & les rayons de Lumiere, qui forment enſemble mille entrelaſſemens differens, mêlent un peu de matiere à des Eſpaces immateriels preſque infinis. L'Attraction & le Vuide, bannis de la Phiſique par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon les

apparences, y reviennent ramenés par M. Neuton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, & ſeulement peut-être un peu déguiſés.

Les deux grands Hommes, qui ſe trouvent dans une ſi grande oppoſition, ont eû de grands rapports. Tous deux ont été des genies du premier ordre, nés pour dominer ſur les autres eſprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Geometres excellens ont vû la néceſſité de tranſporter la Geometrie dans la Phiſique. Tous deux ont fondé leur Phiſique ſur une Geometrie, qu'ils ne tenoient preſque que de leurs propres lumieres. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu ſe placer à la ſource de tout, ſe rendre maître des premiers principes par quelques idées claires, & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à deſcendre aux Phenomenes de la Nature, comme à des conſéquences neceſſaires; l'autre plus timide, ou plus modeſte, a commencé ſa marche par s'appuyer ſur les Phenomenes pour remonter aux principes inconnus, reſolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conſéquences. L'un

part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cauſe de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cauſe, ſoit claire, ſoit obſcure. Les principes évidens de l'un ne le conduiſent pas toujours aux Phenomenes tels qu'ils ſont; les Phenomenes ne conduiſent pas toujours l'autre à des principes aſſés évidens. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pû arrêter deux hommes de cette eſpece, ce ne ſont pas les bornes de leur Eſprit, mais celles de l'Eſprit humain.

En même-tems que M. Neuton travailloit à ſon grand Ouvrage des *Principes*, il en avoit un autre entre les mains, auſſi original, auſſi neuf, moins general par ſon titre, mais auſſi étendu par la maniere dont il devoit traiter un ſujet particulier. C'eſt l'*Optique*, ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui parut pour la premiere fois en 1704; il avoit fait pendant le cours de trente années les Experiences qui lui étoient neceſſaires.

L'Art de faire des Experiences porté à un certain degré, n'eſt nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux, eſt compliqué de tant d'au-

tres faits, qui le compoſent ou le modifient, qu'on ne peut ſans une extrême adreſſe démêler tout ce qui y entre, ni même ſans une ſagacité extrême ſoupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décompoſer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur compoſition, & quelquefois, ſi l'on n'avoit bien choiſi ſa route, on s'engageroit dans des Labirinthes d'où l'on ne ſortiroit pas. Les faits primitifs & élémentaires ſemblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de ſoin que des Cauſes, & quand on parvient à les voir, c'eſt un ſpectacle tout nouveau, & entierement imprévû.

L'Objet perpetuel de l'*Optique* de M. Neuton, eſt l'Anatomie de la Lumiere. L'expreſſion n'eſt point trop hardie, ce n'eſt que la choſe même. Un très-petit Rayon de Lumiere, qu'on laiſſe entrer dans une chambre parfaitement obſcure, mais qui ne peut être ſi petit qu'il ne ſoit encore un faiſceau d'une infinité de rayons, eſt diviſé, diſſequé, de façon que l'on a les rayons élémentaires qui le compoſoient ſéparés les uns des autres, & teints chacun d'une couleur particuliere, qui après cette

ſéparation ne peut plus être alterée. Le Blanc dont étoit le rayon total avant la diſſection, réſultoit du mêlange de toutes les couleurs particulieres des rayons primitifs. La ſéparation de ces rayons étoit ſi difficile, que quand M. Mariotte l'entreprit ſur les premiers bruits des Experiences de M. Neuton, il la manqua, lui qui avoit tant de genie pour les Experiences, & qui a ſi bien réüſſi ſur tant d'autres ſujets.

On ne ſépareroit jamais les Rayons primitifs & colorés, s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en paſſant par le même Milieu, par le même Priſme de verre, ils ſe rompent ſous differens angles, & par-là ſe démêlent quand ils ſont reçûs à des diſtances convenables. Cette differente refrangibilité des Rayons rouges, jaunes, verds, bleus, violets & de toutes les couleurs intermediaires en nombre infini, proprieté qu'on n'avoit jamais ſoupçonnée, & à laquelle on ne pouvoit guere être conduit par aucune conjecture, eſt la découverte fondamentale du Traité de M. Neuton. La differente refrangibilité amene la differente reflexibilité. Il y a plus. Les Rayons qui tombent ſous

le même angle ſur une ſurface s'y rompent & reflechiſſent alternativement, eſpece de jeu qui n'a pû être apperçû qu'avec des yeux extrêmement fins, & bien aidés par l'Eſprit. Enfin, & ſur ce point ſeul, la premiere idée n'appartient pas à M. Neuton, les Rayons qui paſſent près des extrêmités d'un Corps ſans le toucher, ne laiſſent pas de s'y détourner de la ligne droite, ce qu'on appelle *inflexion.* Tout cela enſemble forme un Corps d'*Optique* ſi neuf, qu'on pourra deſormais regarder cette Science comme preſque entierement dûë à l'Auteur.

Pour ne pas ſe borner à des ſpeculations, qu'on traite quelquefois injuſtement d'oiſives, il a donné dans cet Ouvrage l'invention, & le deſſein d'un Teleſcope par reflexion, qui n'a été bien executé que long-tems après. On a vû ici que ce Teleſcope n'ayant que 2 pieds $\frac{5}{6}$ de longueur, faiſoit autant d'effet qu'un bon Teleſcope ordinaire de 8 ou 9 pieds, avantage très-conſiderable, & dont apparemment on connoîtra mieux encore à l'avenir toute l'étenduë.

Une utilité de ce Livre, auſſi grande

peut-être que celle qu'on tire du grand nombre de connoiſſances nouvelles dont il eſt plein, eſt qu'il fournit un excellent modele de l'Art de ſe conduire dans la Philoſophie Experimentale. Quand on voudra interroger la Nature par les Experiences, & les Obſervations, il la faudra interroger comme M. Neuton, d'une maniere auſſi adroite, & auſſi preſſante. Des choſes qui ſe dérobent preſque à la recherche par être trop déliées, il les ſçait réduire à ſouffrir le Calcul, & un Calcul qui ne demande pas ſeulement le ſçavoir des bons Geometres, mais encore plus une dexterité particuliere. L'application qu'il fait de ſa Geometrie a autant de fineſſe, que ſa Geometrie a de ſublimité.

Il n'a pas achevé ſon *Optique*, parce que des Experiences, dont il avoit encore beſoin, furent interrompuës, & qu'il n'a pû les reprendre. Les Pierres d'attente qu'il a laiſſées à cet Edifice imparfait, ne pourront guere être employées que par des mains auſſi habiles que celles du premier Architecte. Il a du moins mis ſur la voye, autant qu'il a pû, ceux qui voudront continuer

ſon Ouvrage, & même il leur trace un chemin pour paſſer de l'Optique à une Phiſique entiere ; ſous la forme de *Doutes* ou de *Queſtions à éclaircir*, il propoſe un grand nombre de vûës, qui aideront les Philoſophes à venir, ou du moins feront l'Hiſtoire, toujours curieuſe, des Penſées d'un grand Philoſophe.

L'attraction domine dans ce Plan abregé de Phiſique. La force qu'on appelle *dureté* des Corps, eſt l'attraction mutuelle de leurs parties, qui les ſerre les unes contre les autres, & ſi elles ſont de figure à ſe pouvoir toucher par toutes leurs faces ſans laiſſer d'interſtices, les corps ſont parfaitement durs. Il n'y a de cette eſpece que de petits Corps primordiaux & inalterables, Elemens de tous les autres. Les fermentations, ou effervescences Chimiques, dont le mouvement eſt ſi violent, qu'on les pourroit quelquefois comparer à des Tempêtes, ſont des effets de cette puiſſante attraction, qui n'agit entre les petits Corps qu'à de petites diſtances.

En general il conçoit que l'attraction eſt le principe agiſſant de toute la Nature, & la cauſe de tous les mouve-

mens. Car ſi une certaine quantité de mouvement une fois imprimée par les mains de Dieu, ne faiſoit enſuite que ſe diſtribuer differemment ſelon les Loix du Choc, il paroît qu'il periroit toujours du mouvement par les chocs contraires ſans qu'il en pût renaître, & que l'Univers tomberoit aſſés promtement dans un repos, qui ſeroit la mort generale de tout. La vertu de l'attraction toujours ſubſiſtante, & qui ne s'affoiblit point en s'exerçant, eſt une reſſource perpetuelle d'action & de vie. Encore peut-il arriver que les effets de cette vertu viennent enfin à ſe combiner de façon que le Siſtême de l'Univers ſe deregleroit, & *qu'il demanderoit*, ſelon M. Neuton, *une main qui y retouchât.*

Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cauſe qu'il ne connoît point, & dont ſeulement il conſidere, compare & calcule les effets, & pour ſe ſauver du reproche de rappeller les *Qualités occultes* des Scholaſtiques, il dit qu'il n'établit que des qualités *manifeſtes* & très-ſenſibles par les Phenomenes, mais qu'à la verité les cauſes de ces qualités ſont

occultes, & qu'il en laiſſe la recherche à d'autres Philoſophes. Mais ce que les Scholaſtiques appelloient Qualités occultes, n'étoient-ce pas des Cauſes? ils voyoient bien auſſi les Effets. D'ailleurs ces Cauſes occultes, que M. Newton n'a pas trouvées, croyoit il que d'autres les trouvaſſent? s'engageroit-on avec beaucoup d'eſperance à les chercher?

Il mit à la fin de l'*Optique* deux Traités de pure Geometrie, l'un de la *Quadrature des Courbes*, l'autre un *Denombrement des Lignes* qu'il appelle *du troiſiéme ordre*. Il les en a retranchés depuis, parce que le ſujet en étoit trop different de celui de l'Optique, & on les a imprimés à part en 1711 avec une *Analiſe par les Equations infinies*, & *la Methode Differentielle*. Ce ne ſeroit plus rien dire que d'ajouter ici qu'il brille dans tous ces Ouvrages une haute & fine Geometrie, qui lui appartenoit entierement.

Abſorbé dans ſes ſpeculations, il devoit naturellement être & indifferent pour les affaires, & incapable de les traiter. Cependant lorſqu'en 1687, année de la publication de ſes *Principes*, les

les Privileges de l'Univerſité de Cambridge, où il étoit Profeſſeur en Mathematique dès l'an 1669 par la démiſſion de M. Barron en ſa faveur, furent attaqués par le Roi Jacques II; il fut un des plus zélés à les ſoutenir, & ſon Univerſité le nomma pour être un de ſes Delegués pardevant la Cour de *Haute-Commiſſion*. Il en fut auſſi le Membre repréſentant dans le Parlement de *Convention* en 1688, & il y tint ſéance juſqu'à ce qu'il fût diſſous.

En 1696 le Comte de Halifax, Chancelier de l'Echiquier, & Grand Protecteur des Sçavans, car les Seigneurs Anglois ne ſe piquent pas de l'honneur d'en faire peu de cas, & ſouvent le font eux-mêmes, obtint du Roi Guillaume de créer M. Neuton *Garde des Monnoyes*, & dans cette Charge il rendit des ſervices importans à l'occaſion de la grande Refonte qui ſe fit en ce tems-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très-conſiderable, & qu'il a poſſedé juſqu'à la mort.

On pourroit croire que ſa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Geometre & Phi-

ſicien, & en effet cette matiere demande ſouvent des Calculs difficiles, & quantité d'Experiences Chimiques, & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre par ſa *Table des Eſſais des Monnoyes étrangeres*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que ſon genie s'étendît juſqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mêlange des Sciences ſpeculatives. A la convocation du Parlement de 1701 il fut choiſi de nouveau Membre de cette Aſſemblée pour l'Univerſité de Cambridge. Après tout, c'eſt peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme ſi incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entenduës ſe réduiſent elles-mêmes à des Calculs très-fins, & à des combinaiſons délicates, que les Eſprits accoutumés aux hautes ſpeculations ſaiſiſſent plus facilement & plus ſurement, dès qu'ils ſont inſtruits des faits, & fournis des matériaux neceſſaires.

M. Neuton a eu le bonheur ſingulier de joüir pendant ſa vie de tout ce qu'il méritoit, bien different de Deſcartes,

qui n'a reçû que des honneurs posthumes. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens pour être nés chés eux ; loin de chercher à les rabaisser par des Critiques injurieuses, loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils sont tous de concert à les élever, & cette grande Liberté, qui les divise sur les points les plus importans, ne les empêche point de se réünir sur celui-là. Ils sentent tous combien la gloire de l'Esprit doit être précieuse à un Etat, & qui peut la procurer à leur Patrie leur devient infiniment cher. Tous les Sçavans d'un Païs, qui en produit tant, mirent M. Neuton à leur tête par une espece d'acclamation unanime, ils le reconnurent pour Chef, & pour Maître, un Rebelle n'eût osé s'élever, on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre, elle domine dans la Société Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déja consacrée par le respect d'une longue suite de Siécles. Enfin il a été reveré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux hon-

neurs, il a vû ſon Apotheoſe. Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifference pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la loüange toute oppoſée. Envain les Romains ſe ſeroient-ils excuſés ſur ce que le grand mérite leur étoit devenu familier, Tacite leur eût répondu que le grand mérite n'étoit jamais commun, ou que même il faudroit, s'il étoit poſſible, le rendre commun par la gloire qui y ſeroit attachée.

En 1703 M. Neuton fut élû Preſident de la Société Royale, & l'a été ſans interruption juſqu'à ſa mort pendant 23 ans, exemple unique, & dont on n'a pas crû devoir craindre les conſéquences.

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705, titre d'honneur qui marque du moins que ſon nom étoit allé juſqu'au Trône, où les noms les plus illuſtres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour ſous le Roi George. La Princeſſe de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit aſſés de lumieres & de connoiſſances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être ſa-

tisfaite que par lui. Elle a ſouvent dit publiquement qu'elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon tems, & de le connoître. Dans combien d'autres Siécles, & dans combien d'autres Nations auroit-il pû être placé ſans y retrouver une Princeſſe de Galles !

Il avoit compoſé un Ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne ſongeoit point à publier, mais cette Princeſſe, à qui il en confia les vûës principales, les trouva ſi neuves & ſi ingénieuſes, qu'elle voulut avoir un préci de tout l'Ouvrage, qui ne ſortiroit jamais de ſes mains, & qu'elle poſſederoit ſeule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. Il s'en échappa cependant une Copie; il étoit difficile que la curioſité, excitée par un morceau ſingulier de M. Neuton, n'uſât de toute ſon adreſſe pour pénetrer juſqu'à ce Tréſor, & il eſt vrai qu'il faudroit être bien ſévere pour la condamner. Cette Copie fut apportée en France par celui qui étoit aſſés heureux pour l'avoir, & l'eſtime qu'il en faiſoit l'empêcha de la garder avec le dernier ſoin. Elle fut vûë, traduite, & enfin imprimée.

Le point principal du Siſtême Chronologique de M. Neuton, tel qu'il paroît dans cet Extrait qu'on a de lui, eſt de rechercher, en ſuivant avec beaucoup de ſubtilité quelques traces aſſés foibles de la plus ancienne Aſtronomie Grecque, quelle étoit au tems de Chiron le Centaure la poſition du Colure des Equinoxes par rapport aux Etoiles fixes. Comme on ſçait aujourd'hui que ces Etoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en 72 ans, ſi on ſçait une fois qu'au tems de Chiron le Colure paſſoit par certaines Fixes, on ſçaura, en prenant leur diſtance à celles par où il paſſe aujourd'hui, combien de tems s'eſt écoulé depuis Chiron juſqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'Epoque, & neceſſairement enſuite celle de la Guerre de Troye, deux grands évenemens d'où dépend toute l'ancienne Chronologie. M. Neuton les met de 500 ans plus proches de l'Ere Chrétienne, que ne font ordinairement les autres Chronologiſtes. Le Siſtême a été attaqué par deux Sçavans François. On leur reproche en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier, &

de s'être preſſés de critiquer. Mais cet empreſſement même ne fait-il pas honneur à M. Neuton ? Ils ſe ſont ſaiſis le plus promtement qu'ils ont pû de la gloire d'avoir un pareil Adverſaire. Ils en vont trouver d'autres en ſa place. Le celebre M. Halley, premier Aſtronome du Roi de la Grande-Bretagne, a déja écrit pour ſoutenir tout l'Aſtronomique du Siſtême, ſon amitié pour l'illuſtre Mort, & ſes grandes connoiſſances dans la matiere, doivent le rendre redoutable. Mais enfin la conteſtation n'eſt pas terminée, le Public, peu nombreux, qui eſt en état de juger, ne l'a pas encore fait, & quand il arriveroit que les plus fortes raiſons fuſſent d'un côté, & de l'autre le nom de M. Neuton, peut-être ce Public ſeroit-il quelque tems en ſuſpens, & peut-être ſeroit-il excuſable.

Dès que l'Academie des Sciences par le Reglement de 1699, put choiſir des Aſſociés Etrangers, elle ne manqua pas de ſe donner M. Neuton. Il entretint toujours commerce avec elle, en lui envoyant tout ce qui paroiſſoit de lui. C'étoient ſes anciens travaux, ou qu'il faiſoit réimprimer, ou qu'il donnoit

pour la premiere fois ; depuis qu'il fut employé à la Monnoye, ce qui étoit arrivé déja quelque tems auparavant, il ne s'engagea plus dans aucune entrepriſe conſidérable de Mathematique, ni de Philoſophie. Car quoique l'on pût conter pour une entrepriſe conſidérable la Solution du fameux Problême des *Trajectoires*, propoſé aux Anglois comme un défi par M. Leibnitz pendant ſa conteſtation avec eux, & recherché bien ſoigneuſement pour l'embarras & la difficulté, ce ne fut preſque qu'un jeu pour M. Neuton. On aſſure qu'il reçut ce Problême à quatre heures du ſoir, revenant de la Monnoye fort fatigué, & ne ſe coucha point qu'il n'en fût venu à bout. Après avoir ſervi ſi utilement dans les connoiſſances ſpéculatives toute l'Europe ſçavante, il ſervit uniquement ſa Patrie dans des affaires dont l'utilité étoit plus ſenſible & plus directe, plaiſir touchant pour tout bon Citoyen ; mais tout le tems qu'il avoit libre, il le donnoit à la curioſité de ſon Eſprit, qui ne ſe faiſoit point une gloire de dédaigner aucune ſorte de connoiſſance, & ſçavoit ſe nourrir de tout. On a trouvé de lui

après

après ſa mort quantité d'Ecrits ſur l'Antiquité, ſur l'Hiſtoire, ſur la Theologie même, ſi éloignée des Sciences par où il eſt connu. Il ne ſe permettoit ni de paſſer des momens oiſifs ſans s'occuper, ni de s'occuper legerement, & avec une foible attention.

Sa ſanté fut toujours ferme, & égale juſqu'à l'âge de 80 ans, circonſtance très-eſſentielle du rare bonheur dont il a joüi. Alors il commença à être incommodé d'une incontinence d'Urine, encore dans les cinq années ſuivantes, qui précéderent ſa mort, eut-il de grands intervalles de ſanté, ou d'un état fort tolerable, qu'il ſe procuroit par le régime, & par des attentions dont il n'avoit pas eu beſoin juſque-là. Il fut obligé de ſe repoſer de ſes fonctions à la Monnoye ſur M. Conduitt, qui avoit épouſé une de ſes Nieces, il ne s'y réſolut que parce qu'il étoit bien ſûr de remettre en bonnes mains un dépôt ſi important & ſi délicat. Son jugement a été confirmé depuis ſa mort par le choix du Roi, qui a donné cette place à M. Conduitt. M. Neuton ne ſouffrit beaucoup que dans les derniers vingt jours de ſa vie. On jugea ſure-

ment qu'il avoit la Pierre, & qu'il n'en pouvoit revenir. Dans des accès de douleur si violens que les goutes de sueur lui en couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience, & dès qu'il avoit quelques momens de relâche, il sourioit, & parloit avec sa gayeté ordinaire. Jusque-là il avoit toujours lû, ou écrit plusieurs heures par jour. Il lut les Gazettes le Samedi 18 Mars V. S. au matin, & parla long-tems avec le Docteur Mead, Medecin celebre, il possedoit parfaitement tous ses sens & tout son esprit; mais le soir il perdit absolument la connoissance, & ne la reprit plus, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le Lundi suivant 20 Mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Son Corps fut exposé sur un lit de parade dans la Chambre de Jerusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sepulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Westminster, le Poile étant soutenu par Milord Grand Chancelier, par les

Ducs de Montroſe & Roxburgh, & par les Comtes de Pembrocke, de Suſſex & de Maclesfield. Ces ſix Pairs d'Angleterre qui firent cette fonction ſolemnelle, font aſſés juger quel nombre de perſonnes de diſtinction groſſirent la Pompe funebre. L'Evêque de Rocheſter fit le Service, accompagné de tout le Clergé de l'Egliſe. Le Corps fut enterré près de l'entrée du Chœur. Il faudroit preſque remonter chés les anciens Grecs, ſi l'on vouloit trouver des exemples d'une auſſi grande vénération pour le ſçavoir. La famille de M. Neuton imite encore la Grece de plus près par un Monument qu'elle lui fait élever, & auquel elle employe une ſomme conſiderable. Le Doyen & le Chapitre de Weſtminſter ont permis qu'on le conſtruiſe dans un endroit de l'Abbaye, qui a ſouvent été refuſé à la plus haute Nobleſſe. La patrie & la famille ont fait éclater pour lui la même reconnoiſſance, que s'il les avoit choiſies.

Il avoit la taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ſes dernieres années, l'œil fort vif & fort perçant, la phiſionomie agréable & vénérable

en même-tems, principalement quand il ôtoit ſa perruque, & laiſſoit voir une chevelure toute blanche, épaiſſe & bien fournie. Il ne ſe ſervit jamais de Lunettes, & ne perdit qu'une ſeule dent pendant toute ſa vie. Son nom doit juſtifier ces petits détails.

Il étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de ſa vie troublé par ces orages Litteraires, que l'Eſprit & la Science attirent à ceux qui s'élevent trop. On voit par une de ſes Lettres du *Commercium Epiſtolicum*, que ſon Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des Objections prématurées qui s'éleverent, lui firent abandonner alors ce deſſein. *Je me reprochois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une choſe auſſi réelle que le repos, pour courir après une Ombre.* Mais cette Ombre ne lui a pas échappé dans la ſuite, il ne lui en a pas coûté ſon repos qu'il eſtimoit tant, & elle a eû pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractere doux promet naturellement de la modeſtie, & on atteſte que la ſienne s'eſt toujours conſervée

ſans alteration, quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne parloit jamais ou de lui, ou des autres, il n'agiſſoit jamais, d'une maniere à faire ſoupçonner aux Obſervateurs les plus malins le moindre ſentiment de vanité. Il eſt vrai qu'on lui épargnoit aſſés le ſoin de ſe faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laiſſé de prendre encore un ſoin dont on ſe charge ſi volontiers, & dont il eſt ſi difficile de ſe repoſer ſur perſonne? Combien de grands Hommes generalement applaudis ont gâté le concert de leurs loüanges en y mêlant leurs voix!

Il étoit ſimple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les genies du premier ordre ne mépriſent point ce qui eſt au-deſſous d'eux, tandis que les autres mépriſent même ce qui eſt au-deſſus. Il ne ſe croyoit diſpenſé ni par ſon mérite, ni par ſa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie; nulle ſingularité ni naturelle, ni affectée, il ſçavoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Egliſe Anglicane, il n'eût pas perſécuté les Non-

Conformiſtes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformiſtes étoient pour lui les Vicieux & les Méchans. Ce n'eſt pas cependant qu'il s'en tînt à la Religion naturelle ; il étoit perſuadé de la révelation, & parmi les Livres de toute eſpece, qu'il avoit ſans ceſſe entre les mains, celui qu'il liſoit le plus aſſiduement étoit la Bible.

L'abondance où il ſe trouvoit & par un grand Patrimoine, & par ſon emploi, augmentée encore par la ſage ſimplicité de ſa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par ſon Teſtament, ce fût donner, auſſi n'a-t-il point laiſſé de Teſtament, & il s'eſt dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ſes Parens, ou à ceux qu'il ſçavoit dans quelque beſoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre eſpece, n'ont été ni rares, ni peu conſiderables. Quand la bienſéance exigeoit de lui en certaines occaſions de la dépenſe & de l'appareil, il étoit magnifique ſans aucun regret, & de très-bonne grace. Hors de-là tout ce faſte, qui ne paroît quelque

choſe de grand qu'aux petits caracteres, étoit ſéverement retranché, & les fonds réſervés à des uſages plus ſolides. Ce ſeroit effectivement un prodige qu'un eſprit accoutumé aux réflexions, nourri de raiſonnemens, & en même-tems amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'eſt point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loiſir d'y penſer jamais, abîmé d'abord dans des études profondes & continuelles pendant la force de l'âge, occupé enſuite d'une Charge importante, & même de ſa grande conſideration, qui ne lui laiſſoit ſentir ni vuide dans ſa vie, ni beſoin d'une ſociété domeſtique.

Il a laiſſé en biens meubles environ 32000 livres ſterlin, c'eſt-à-dire, ſept cens mille livres de notre Monnoye. M. Leibnitz, ſon Concurrent, mourut riche auſſi, quoique beaucoup moins, & avec une ſomme de reſerve aſſés conſiderable (*a*). Ces exemples rares & tous deux étrangers, ſemblent mériter qu'on ne les oublie pas.

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1716, p. 128.

ELOGE
DU PERE
REYNEAU.

CHARLES REYNEAU nâquit à Briſſac, Dioceſe d'Angers, en 1656, de Charles Reyneau, Maître Chirurgien, & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris âgé de 20 ans; car nous ne ſçavons rien de tout le tems qui a précédé, mais il eſt preſque abſolument impoſſible de ſe tromper, en jugeant de ce premier tems inconnu par tout le reſte de ſa vie. Des inclinations d'une certaine force, toutes parfaitement d'accord entre elles, vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années, exemtes de tout mêlange qui les altérât, ont dû être non-ſeulement toujours dominantes, mais toujours les ſeules, & ces inclinations étoient en lui l'amour de l'étude, & une extrême piété.

Ses Superieurs l'envoyerent profeſ-

ſer la Philoſophie à Toulon, enſuite à Pezenas. C'étoit entierement la Philoſophie nouvelle; ce que les plus attachés à l'ancienne Scholaſtique tâchent encore d'en conſerver, tient de jour en jour moins de place chés eux-mêmes.

Le P. Reyneau ne pouvoit être Carteſien, ou, ſi l'on veut, Philoſophe moderne, ſans être un peu Geometre, mais on le détermina encore plus puiſſamment de ce côté-là, en lui donnant les Mathematiques à profeſſer à Angers en 1683.

Tous les motifs imaginables ſe réuniſſoient à l'animer dans cette fonction, ſon goût pour ces Sciences, le plaiſir, naturel à tout homme, de répandre & de communiquer ſon goût, le deſir d'être utile aux autres, ſi puiſſant ſur un cœur bien fait, celui de bien remplir un devoir que lui avoit impoſé la Religion par la bouche de ſes Superieurs, peut-être même l'amour de la gloire, pourvû qu'il ne s'en apperçût pas. Il ſe rendit familier tout ce que la Geometrie moderne, ſi féconde, & déja ſi immenſe, a produit de découvertes ingenieuſes, & de hautes

ſpéculations ; il fit plus, il entreprit pour l'uſage de ſes Diſciples de mettre en un même corps les principales Theories répandues dans Deſcartes, dans Leibnitz, dans Neuton, dans les Bernoulli, dans les Actes de Leipſic, dans les Mémoires de l'Academie, en un grand nombre de lieux peut-être moins connus ; tréſors trop diſperſés, & qui par-là ſont moins utiles. De-là eſt né le Livre de l'*Analiſe démontrée*, qu'il publia en 1708, après avoir profeſſé 22 ans à Angers.

On ne pourroit pas fondre enſemble tous les Hiſtoriens, ou tous les Chronologiſtes, ou même tous les Phiſiciens, ils ſont trop contraires, trop heterogenes les uns aux autres, ce ſont des Métaux qui ne s'allient point, mais tous les Geometres ſont homogenes, & leurs idées ne peuvent refuſer de s'unir. Cependant on ne doit pas penſer que l'union en ſoit aiſée. Les Geometres inventeurs ne ſont arrivés de toutes parts qu'à des Verités, mais à une infinité de Verités differentes, parties de différentes ſources, qui ont tenu des cours différens, & il s'agit de les raſſembler, en leur donnant

à toutes des ſources communes, & pour ainſi dire, un même lit, où elles puiſſent toutes également couler. Quand elles ſont amenées à ce nouvel état, le Public deſtiné à en profiter, en profite davantage ; & s'il doit plus d'admiration au premier travail, à celui des Inventeurs, il doit plus de reconnoiſſance au ſecond. Il a été plus particulierement l'objet de l'un que de l'autre.

L'Analiſe du P. Reyneau porte le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre pluſieurs Methodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas aſſés clairement, ou aſſés exactement, car il arrive quelquefois en ces matieres qu'on eſt bien ſûr de ce qu'on ne pourroit pourtant pas démontrer à la rigueur, & plus ſouvent qu'on ſe réſerve des Secrets, & qu'on ſe fait une gloire d'embarraſſer ceux qu'il ne faudroit qu'inſtruire.

Quoique le ſuccès des meilleurs Livres de Mathematique ſoit fort tardif, par le petit nombre de Lecteurs, & par la lenteur extrême dont les ſuffrages viennent les uns après les autres ; on a rendu une aſſés prompte juſtice à

l'*Analiſe démontrée*, parce que tous ceux qui l'ont priſe pour guide dans la Geometrie moderne, ont ſenti qu'ils étoient bien conduits. Auſſi eſt-il établi préſentement, du moins en France, qu'il faut commencer par-là, & marcher par ces routes, quand on veut aller loin, & le P. Reyneau eſt devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Geometrie.

Après avoir donné des leçons à ceux qui étoient déja Geometres juſqu'à un certain point, il voulut en donner auſſi à ceux qui ne l'étoient encore aucunement. Il s'abbaiſſoit en quelque ſorte, mais ce qui le dédommageoit bien, il ſe rendoit plus generalement utile. Il fit paroître en 1714 ſa *Science du Calcul*. Le Cenſeur Royal, Juge excellent, & reconnu pour très-incorruptible, dit dans l'Approbation de cet Ouvrage, que *quoiqu'il y en ait déja pluſieurs ſur ces matieres, on avoit beſoin de celui-là, où tout eſt traité avec toute l'étenduë neceſſaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté poſſible*. En effet dans toutes les parties de Mathematiques il y a beaucoup de bons Livres qui en traitent à fond, & on ſe plaint que l'on n'a pas de bons

Elemens, même pour la ſimple Geometrie. Cela ne viendroit-il point de ce que pour faire de bons Elemens il faudroit ſçavoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra ? Ceux qui ne ſçavent guere que ce qu'il doit contenir, ſe preſſent de faire des Elemens, mais ils ne ſçavoient pas aſſés ; ceux qui ſçavent aſſés, dédaignent de faire des Elemens, ils brilleront davantage dans d'autres entrepriſes. Le ſçavoir & la modeſtie du P. Reyneau s'accordoient pour le rendre propre à ce travail. Il n'a paru encore que le premier Volume in-4° de cette *Science du Calcul*. On a trouvé dans ſes Papiers une grande partie de ce qui doit compoſer le ſecond, mais cela demande encore les ſoins d'un Ami intelligent & zelé, & cet Ami ſera le P. de Maziere ſon Confrere, déja connu par un Prix qu'il a remporté dans cette Academie.

Lorſque par le Reglement de 1716 cette Compagnie eut de nouveaux Membres ſous le titre d'Aſſociés libres, le P. Reyneau fut auſſi-tôt de ce nombre. Nous pouvons nous faire honneur de ſon aſſiduité à nos Aſſemblées, il aimoit la retraite & par goût, & par

principe de piété ; il lui étoit d'ailleurs survenu une assés grande difficulté d'entendre, cependant il ne manquoit guere de venir ici, & il falloit qu'il contât bien d'en remporter toujours quelque chose qui le payât. On a pû remarquer qu'il étoit également curieux de toutes les differentes matieres qui se traitent dans l'Academie, & qu'il leur donnoit également une attention qui lui coûtoit.

Il fut obligé dans ses dernieres années de se ménager sur le travail, & enfin après s'être toujours affoibli pendant quelque tems, il mourut le 24 Fevrier 1728.

Sa vie a été la plus simple & la plus uniforme qu'il soit possible ; l'étude, la priere, deux Ouvrages de Mathematique en sont tous les evenemens. Il falloit qu'il fût beaucoup plus que modeste pour dire, comme il a fait quelquefois, qu'on avoit bien de la patience de le souffrir dans l'Oratoire, & qu'apparemment c'étoit en consideration d'un Frere qu'il a dans la même Congregation, & qui s'est acquitté avec succés de differens emplois, discours qui ne pouvoit être que sincere

dans la bouche d'un homme trop éclairé pour croire que l'humilité Chrétienne consistât en des paroles. Jamais personne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres, & près de mourir il refusoit les soins d'un petit Domestique, qu'il auroit peut-être gêné. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, & il contoit pour beaucoup cet avantage si peu recherché, de n'être de rien. Seulement il se mêloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeunes gens à qui il trouvoit du talent pour les Mathematiques, & il ne recevoit guere de visites que de ceux avec qui il ne perdoit pas son tems, parce qu'ils avoient besoin de lui. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerces. Ses principaux Amis ont été le P. Malebranche, dont il adoptoit tous les principes, & M. le Chancelier. Nous ne craignons point de mettre ces deux noms en même rang; la premiere Dignité du Royaume est si peu necessaire à M. le Chancelier pour l'illustrer, qu'on peut ne le traiter que de grand Homme.

ELOGE
DE M. LE MARÉCHAL
DE TALLARD.

CAMILLE D'HOSTUN nâquit le 14 Février 1652 de Roger d'Hoſtun, Marquis de la Baume, & de Catherine de Bonne, fille & unique héritiere d'Alexandre de Bonne d'Auriac, Vicomte de Tallard. Sa naiſſance le deſtinoit à la Guerre, & encore plus ſon inclination. Il entra dans le ſervice auſſi-tôt qu'il y put entrer; il fut Meſtre de Camp du Regiment des Cravattes en 1668, c'eſt-à-dire à l'âge de ſeize ans, & en 1672 il ſuivit le Roi à la Campagne de Hollande. Nous ſupprimons un détail trop militaire des differentes Actions où il ſe trouva pendant le cours de cette Guerre, des bleſſures qu'il reçut; nous ne rapporterons qu'un trait qui prouvera combien ſa valeur, & même ſa capacité dans le Commandement furent connuës de bonne

bonne heure, & eſtimées par le meilleur Juge qu'on puiſſe nommer, M. de Turenne le choiſit en 1674. pour commander le Corps de Bataille de ſon Armée aux Combats de Mulhauſen & de Turkeim.

Dans la Guerre ſuivante, qui commença en 1688, il eut preſque toujours non-ſeulement des Commandemens particuliers pendant les Hyvers, mais des Corps d'Armée ſéparés ſous ſes ordres ſeuls pendant les Etés. Il commandoit l'Hyver en 1690. dans les Païs ſitués entre l'Alſace, la Sare, la Moſelle & le Rhin, lorſqu'il conçut le deſſein preſque temeraire de paſſer le Rhin ſur la glace pour mettre à contribution le Bergſtrat & le Rhingau, & y réüſſit. Il fut fait Lieutenant General en 1693.

Après cette Guerre, terminée en 1697; l'Europe ſe voyoit ſur le point de retomber dans un trouble, du moins auſſi grand, par la mort de Charles II. Roi d'Eſpagne. Toutes les Cours étoient pleines de prétentions, de projets, d'eſperances, de craintes, & toutes auroient ſouhaité qu'une heureuſe Negociation eût pû prévenir l'embraſement general dont on étoit menacé. Ce fut

pour cette Négociation, qui demandoit les vûës les plus pénétrantes, & la plus fine dexterité, que le Roi nomma le Comte de Tallard ſeul. Il l'envoya en Angleterre Ambaſſadeur extraordinaire, chargé de ſes Plein-pouvoirs, & de ceux de M. le Dauphin, pour y traiter de ſes droits à la ſucceſſion d'Eſpagne avec l'Empereur, le Roi Guillaume & les Etats Generaux. Un Homme de Guerre fit tout ce qu'on auroit attendu de ceux qui ne ſe ſont exercés que dans les affaires du Cabinet, & qui s'y ſont exercés avec le plus de ſuccès; il conclut un Traité de Partage en faveur du Prince de Baviere en 1698, mais ce Prince étant mort peu de tems après, tout changea de face, l'habileté politique de M. le Comte de Tallard fut miſe à une épreuve toute nouvelle, & il vint à bout de conclure un ſecond Traité. Le Roi lui en marqua ſon entiere ſatisfaction en le faiſant Chevalier de ſes Ordres, & Gouverneur du Comté de Foix.

On ne ſçait que trop que la ſage prévoyance des Négociations fut inutile. Après la mort du Roi d'Eſpagne, arrivée en 1700, la Guerre ſe ralluma

l'année ſuivante. Les ennemis ayant aſſiégé Keyſervert en 1702, M. le Comte de Tallard, qui commandoit un Corps deſtiné à agir ſur le Rhin, leur en fit durer le Siége pendant cinquante jours de Tranchée ouverte; ſouvent pour ces chicannes de guerre bien conduites, il faut plus d'activité, plus de vigilance, plus d'habileté, que pour des actions plus brillantes. Il chaſſa auſſi les Hollandois du Camp de Mulheim, où ils s'étoient établis, & ſoumit Traerbach à l'obéiſſance du Roi.

Il avoit paſſé par toutes les occaſions qui pouvoient prouver ſes talens dans le métier de la Guerre, & par tous les grades qui devoient les récompenſer, à l'exception d'un ſeul; il l'obtint de la juſtice du Roi au commencement de 1703, & fut Maréchal de France. A peine étoit-il revêtu de cette Dignité, qu'il vola au ſecours de Traerbach que le Prince héréditaire de Heſſe aſſiégeoit avec toutes ſes forces, & il conſerva à la France cette conquête qu'elle lui devoit.

Dans la même année il commanda l'Armée d'Allemagne ſous l'autorité de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, &

après avoir tenu long-tems les Ennemis en ſuſpens ſur ſes deſſeins, il forma le Siége de Briſac, & prit cette importante Place. Le Prince étant parti de l'Armée, le Maréchal de Tallard entreprit le Siége de Landau, Place non moins conſiderable que Briſac. Les Ennemis, forts de 30000 hommes, marcherent pour ſecourir Landau, & le Maréchal ayant laiſſé une partie de ſon Armée au Siége, alla avec l'autre leur livrer Bataille dans la Plaine de Spire, & les défit. Il leur prit 30 pieces de Canon, & plus de 4000 priſonniers; Landau qui ſe rendit le même jour, & la ſoumiſſion de tout le Palatinat furent les fruits inconteſtables de la victoire.

Les Etats ne peuvent pas, plus que les Particuliers, ſe flatter d'une proſpérité durable; l'année 1704 mit fin à cette longue ſuite d'avantages remportés juſque-là par nos armes, & la fortune de la France changea. Une Armée Françoiſe, qui ſous la conduite du Maréchal de Villars, avoit pénétré dans le cœur de l'Allemagne, commandée enſuite par les Maréchaux de Tallard & de Marſin, ſous l'autorité de l'Electeur de Baviere, fut abſolument dé-

faite à Hochſtet, le Maréchal de Tallard bleſſé, pris, & conduit en Angleterre, où il fut détenu ſept ans. Le Roi oppoſa ſes faveurs aux diſgraces de la fortune, & peu de mois après la Bataille d'Hochſtet, il nomma M. le Maréchal de Tallard Gouverneur de Franche-Comté, pour l'aſſurer qu'il ne jugeoit pas de lui par cet évenement; conſolation la plus flatteuſe qu'il pût recevoir, & qui cependant devoit encore augmenter la douleur de n'avoir pas en cette occaſion ſervi heureuſement un pareil Maître. Quand il fut revenu d'Angleterre, le Roi le fit Duc en 1712, & enſuite Pair de France en 1715.

Mais ces grands Titres, quoique les premiers de l'Etat, ſont preſque communs en comparaiſon de l'honneur que le Roi lui fit en le nommant par ſon Teſtament pour être du Conſeil de Regence. Ce Teſtament n'eut pas d'exécution, & M. de Tallard fut quelque tems oublié, mais cette place, qui lui avoit été deſtinée, lui fut bien-tôt après renduë par M. le Duc d'Orleans, & d'autant plus glorieuſement, que ce grand Prince ſi éclairé, paroiſſoit en

quelque ſorte ſe rendre au beſoin qu'on avoit du Maréchal de Tallard. Enfin ſi-tôt que le Roi eut pris en 1726, la réſolution de gouverner par lui-même ſon Royaume, il appella ce Maréchal à ſon Conſeil ſuprême en qualité de Miniſtre d'Etat.

Comblé de tant d'honneurs, capables de remplir la plus vaſte ambition, il deſira d'être de cette Academie, il ne lui reſtoit plus d'autre eſpece de mérite à prouver que le goût des Sciences. Il entra Honoraire dans la Compagnie en 1723, & l'année ſuivante nous l'eûmes à notre tête en qualité de Préſident. Après avoir commandé des Armées, il ne négligea aucune des fonctions d'un commandement ſi peu brillant par rapport à l'autre, & s'appliqua avec ſoin à tout ce qui lui en étoit nouveau.

Il avoit une conſtitution aſſés ferme, & il parvint à l'âge de 76 ans avec une ſanté qui n'avoit été guere alterée ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'eſprit, ni par toute l'agitation des divers événemens de ſa vie. Il mourut le 29 Mars 1728.

Il avoit épouſé en 1667 Marie-Ca-

therine de Grollée de Dorgeoiſe de la Tivoliere. Il en a eu deux Fils, dont l'aîné fut tué à la Bataille d'Hochſtet, & le ſecond eſt Monſieur le Duc de Tallard ; & une Fille qui eſt Madame la Marquiſe de Saſſenage.

ELOGE
DU P. SEBASTIEN
TRUCHET,
CARME.

JEAN TRUCHET nâquit à Lyon en 1657 d'un Marchand fort homme de bien, dont la mort le laiſſa encore très-jeune entre les mains d'une Mere pieuſe auſſi, qui le cheriſſoit tendrement, & ne négligea rien pour ſon éducation. Dès l'âge de 17 ans il entra dans l'Ordre des Carmes, & prit le nom de Sebaſtien; car cet Ordre eſt de ceux où l'on porte le renoncement au monde juſqu'à changer ſon nom de Baſême. Il n'a été connu que ſous celui de Frere ou de Pere Sebaſtien, & il le choiſit par affection pour ſa Mere, qui ſe nommoit Sebaſtiane.

Ceux qui ont quelque talent ſingulier peuvent l'ignorer quelque tems, & ils en ſont d'ordinaire avertis par quelque

quelque petit évenement, par quelque hazard favorable. Un homme destiné à être un grand Mechanicien ne pouvoit être placé par le hazard de la naissance dans un lieu où il en fût ni plus promtement, ni mieux averti qu'à Lyon. Là étoit le fameux Cabinet de M. de Serviere, Gentilhomme d'une ancienne Noblesse, qui après avoir long-tems servi, mais peu utilement pour sa fortune, parce qu'il n'avoit songé qu'à bien servir, s'étoit retiré couvert de blessures, & avoit employé son loisir à imaginer & à exécuter lui-même un grand nombre d'Ouvrages de Tour nouveaux, de differentes Horloges, de Modeles d'Inventions propres pour la Guerre, ou pour les Arts. Il n'y avoit rien de plus celebre en France que ce Cabinet, rien que les Voyageurs & les Etrangers eussent été plus honteux de n'avoir pas vû. Ce fut là que le P. Sebastien s'apperçut de son genie pour la Mechanique. La plûpart des Pieces de M. de Serviere étoient des Enigmes, dont il s'étoit reservé le secret, le jeune homme devinoit la construction, le jeu, l'artifice, & sans doute l'Auteur étoit mieux loüé par ce-

lui qui devinoit, & dès-là sentoit le prix de l'invention, que par une foule d'Admirateurs, qui ne devinant rien ne sentoient que leur ignorance, ou tout au plus la surprise d'une nouveauté.

Les Superieurs du P. Sebastien l'envoyerent à Paris au College Royal des Carmes de la Place Maubert, pour y faire ses études en Philosophie & en Theologie. Il n'y eut guere que la Phisique qui fût de son goût, toute Scholastique qu'elle étoit, toute inutile, toute dénuée de pratique, mais enfin elle avoit quelque rapport éloigné aux Machines. Il leur donnoit tout le tems que ses devoirs laissoient en sa disposition, & peut-être sans s'en appercevoir leur en abandonnoit-il quelque petite partie que les autres études eussent pû reclamer. Le moyen que le devoir & le plaisir fassent entre eux des partages si justes?

Charles II Roi d'Angleterre avoit envoyé au feu Roi deux Montres à répétition, les premieres qu'on ait vûes en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret, précaution des Ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle construction, & s'en assurer d'autant plus la

gloire & le profit. Les Montres ſe dérangerent, & furent remiſes entre les mains de M. Martineau Horloger du Roi, qui n'y put travailler faute de les ſçavoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'eſt un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoiſſoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les Montres, que s'il n'y réuſſiſſoit pas il falloit ſe réſoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert conſentit qu'il les donnât au P. Sebaſtien, qui les ouvrit aſſés promtement, & de plus les raccommoda ſans ſçavoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important par ſes circonſtances l'Ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit déja habile en Horlogerie, & ne demandoit que des occaſions de s'y exercer. Quelque tems après il vient de la part de M. Colbert un ordre au P. Sebaſtien de le venir trouver à ſept heures du matin d'un jour marqué, nulle explication ſur le motif de cet ordre, un ſilence qui pouvoit cauſer quelque terreur. Le P. Sebaſtien ne manqua pas à l'heure; il ſe preſente interdit & tremblant; le Miniſtre accompagné de deux Membres de cette Academie, dont M. Mariotte

étoit l'un, le loüe sur les Montres, & lui apprend pour qui il a travaillé, l'exhorte à suivre son grand talent pour les Mechaniques, sur-tout à étudier les Hidrauliques, qui devenoient necessaires à la magnificence du Roi, lui recommande de travailler sous les yeux de ces deux Academiciens, qui le dirigeront, & pour l'animer davantage, & parler plus dignement en Ministre, il lui donne 600 livres de pension, dont la premiere année, selon la coutume de ce tems-là, lui est payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans, & de quel desir de bien faire dut-il être enflâmé ! Les Princes ou les Ministres qui ne trouvent pas des hommes en tout genre, ou ne sçavent pas qu'il faut des hommes, ou n'ont pas l'art d'en trouver.

Le P. Sebastien s'appliqua à la Geometrie absolument necessaire pour la Theorie de la Mechanique. Que le genie le plus heureux pour une certaine adresse d'exécution, pour l'invention même, ne se flatte pas d'être en droit d'ignorer & de mépriser les principes de Theorie, qui ne sçauroient que trop bien s'en venger. Mais après cela le

Geometre a encore beaucoup à apprendre pour être un vrai Mechanicien, il faut que la connoissance des differentes pratiques des Arts, & cela est presque immense, lui fournisse dans les occasions des idées, & des expediens, il faut qu'il soit instruit des qualités des Métaux, des Bois, des Cordes, des Ressorts, enfin de toute la *matiere machinale*, si l'on peut inventer cette expression à l'exemple de *matiere medicinale*, il faut que de tout ce qu'il employera dans ses Ouvrages, il en connoisse assés la nature pour n'être pas trompé par des accidens Phisiques imprevûs, qui deconcerteroient les entrepriſes. Le P. Sebastien, loin de rien negliger de ce qui lui pouvoit être utile par rapport aux Machines, alloit jusqu'au superflu, s'il y en peut avoir; il etudioit l'Anatomie, il travailloit assiduëment en Chimie dans le Laboratoire de M. Homberg, ou plûtôt dans celui de feu M. le Duc d'Orleans, dont le commerce étoit si flatteur par sa bonté naturelle, & l'approbation si precieuse par ses grandes lumieres.

Selon l'ordre que le P. Sebastien avoit reçû d'abord de M. Colbert de

s'attacher aux Hidrauliques, il poſſeda à fond la conſtruction des Pompes, & la conduite des Eaux. Il a eu part à quelques Aqueducs de Verſailles, & il ne s'eſt guere fait ou projetté en France pendant ſa vie de grands Canaux de communication de Rivieres, pour leſquels on n'ait du moins pris ſes conſeils. Et l'on ne doit pas ſeulement lui tenir comte de ce qui a été executé ſur ſes vûës, mais encore de ce qu'il a empêché qui ne le fût ſur des vûës fauſſes, quoiqu'il ne reſte aucune trace de cette ſorte de mérite. En general le travail d'eſprit, que demandent ces entrepriſes, eſt aſſés ingrat, c'eſt un bonheur rare que le projet le mieux penſé vienne à ſon entier accompliſſement, une infinité d'inconveniens & d'obſtacles étrangers ſe jettent à la traverſe. Nous commençons à ſentir depuis un tems combien ſont avantageuſes les communications des Rivieres, & cependant nous aurons bien de la peine à faire dans l'étenduë de la France, ce que les Chinois, moins inſtruits que nous en Mechanique, & qui ne connoiſſent pas l'uſage des Ecluſes, ont fait dans l'étenduë de leur Etat preſque cinq fois plus grande.

La pratique des Arts, quoique formée par une longue experience, n'eſt pas toujours auſſi parfaite à beaucoup près qu'on le penſe communément. Le P. Sebaſtien a travaillé à un grand nombre de Modeles pour differentes Manufactures, par exemple, pour les proportions des Filieres des Tireurs d'Or de Lyon, pour le blanchiſſage des Toiles à Senlis, pour les Machines des Monnoyes de France, travaux peu brillans, & qui laiſſent périr en moins de rien le nom des Inventeurs, mais par cet endroit-là même reſervés aux bons Citoyens.

Sur la réputation du P. Sebaſtien, M. Gunterfield Gentilhomme Suédois vint à Paris lui redemander, pour ainſi dire, ſes deux mains qu'un coup de Canon lui avoit emportées, il ne lui reſtoit que deux Moignons au-deſſus du Coude. Il s'agiſſoit de faire deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement que celui de ces Moignons, diſtribué par des fils à des Doigts qui ſeroient flexibles. On aſſure que l'Officier Suédois fut renvoyé au P. Sebaſtien par les plus habiles Anglois, peu accoutumés cependant à

reconnoître aucune supériorité dans notre Nation. Une entreprise si difficile, & dont le succès ne pouvoit être qu'une espece de miracle, n'effraya pas tout-à-fait le P. Sebastien. Il alla même si loin qu'il osa exposer ici aux yeux de l'Academie & du Public *ses études*, c'est-à-dire, ses essais, ses tentatives, & differens morceaux déja exécutés, qui devoient entrer dans le dessein general. Mais feu Monsieur eut alors besoin de lui pour le Canal d'Orleans, & l'interrompit dans un travail qu'il abandonna peut-être sans beaucoup de regret. En partant il remit le tout entre les mains d'un Mechanicien, dont il estimoit le génie, & qu'il connoissoit propre à suivre ou à rectifier ses vûës. C'est M. du Quet dont l'Academie a approuvé differentes inventions. Celui-ci mit la main artificielle en état de se porter au Chapeau de l'Officier Suédois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Mais cet Etranger ne put faire un assés long séjour à Paris, & se résolut à une privation, dont il avoit pris peu à peu l'habitude. Après tout cependant on avoit trouvé de nouveaux artifices, & passé les bornes, où

l'on ſe croyoit renfermé. Peut-être ſe trompera-t-on plutôt en ſe défiant trop de l'induſtrie humaine, qu'en s'y fiant trop.

Feu M. le Duc de Lorraine étant à Paris *incognito*, fit l'honneur au P. Sebaſtien de l'aller trouver dans ſon Couvent, & il vit avec beaucoup de plaiſir le Cabinet curieux qu'il s'étoit fait. Dès qu'il fut de retour dans ſes Etats, où il vouloit entreprendre différens ouvrages, il le demanda à M. le Duc d'Orleans Regent du Royaume, qui accorda avec joye au Prince ſon Beau-frere un homme qu'il aimoit, & dont il étoit bien-aiſe de favoriſer la gloire. Son voyage en Lorraine, la réception & l'accueil qu'on lui fit, renouvellerent preſque ce que l'Hiſtoire Grecque raconte ſur quelques Poëtes ou Philoſophes célebres, qui allerent dans des Cours. Les Sçavans doivent d'autant plus s'intéreſſer à ces ſortes d'honneurs rendus à leurs pareils, qu'ils en ſont aujourd'hui plus déſacoutumés.

Le feu Czar Pierre le Grand honora auſſi le P. Sebaſtien d'une viſite, qui dura trois heures. Ce Monarque né dans une barbarie ſi épaiſſe, & avec

tant de genie, créateur d'un peuple nouveau, ne pouvoit ſe raſſaſier de voir dans le Cabinet de cet habile homme tant de modèles de Machines, ou inventées ou perfectionnées par lui, tant d'ouvrages, dont ceux qui n'étoient pas recommandables par une grande utilité, l'étoient au moins par une extrême induſtrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette eſpece d'étude, il voulut boire, & ordonna au P. Sebaſtien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même Verre, où il verſa lui-même le Vin, lui à qui le deſpotiſme le plus abſolu auroit pû perſuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Ruſſie. On peut même penſer qu'il fit naître exprès une occaſion de mettre le P. Sebaſtien de niveau avec lui.

Ceux d'entre les Seigneurs François, qui ont eu du goût & de l'intelligence pour les Mechaniques, ont voulu être en liaiſon particuliere avec un homme qui les poſſedoit ſi bien. Il a imaginé pour M. le Duc de Noailles, lorſqu'il faiſoit la guerre en Catalogne, de nouveaux Canons, qui ſe portoient plus

aiſément ſur les Montagnes, & ſe chargeoient avec moins de poudre, & il a fait des Mémoires pour M. le Duc de Chaune ſur un Canal de Picardie. Il a été appellé pour cette partie aux études des trois Enfans de France, Petits-Fils du feu Roi, & il a ſouvent travaillé pour le Roi même. C'eſt lui qui a inventé la Machine à tranſporter de gros Arbres tous entiers ſans les endommager, de ſorte que du jour au lendemain Marly changeoit de face, & étoit orné de longues Allées arrivées de la veille.

Ses Tableaux mouvans ont été encore un des ornemens de Marly, il les fit ſur ce qu'on en avoit expoſé de cette eſpece au Public, & que le feu Roi lui demanda s'il en feroit bien de pareils. Il s'y engagea, & encherit beaucoup ſur cette merveille dans deux Tableaux qu'il préſenta à S. M.

Le premier, que le Roi appella ſon petit Opera, changeoit cinq fois de décoration à un coup de ſifflet, car ces Tableaux avoient auſſi la propriété d'être réſonnans ou ſonores. Une petite boule, qui étoit au bas de la bordure, & que l'on tiroit un peu, donnoit le coup de ſifflet, & mettoit tout en

mouvement, parce que tout étoit réduit à un ſeul principe. Les cinq Actes du petit Opera étoient repreſentés par des figures, qu'on pouvoit regarder comme les vrais Pantomimes des Anciens, elles ne jouoient que par leurs mouvemens, ou leurs geſtes, qui exprimoient les ſujets dont il s'agiſſoit. Cet Opera recommençoit quatre fois de ſuite ſans qu'il fût beſoin de remonter les Reſſorts, & ſi on vouloit arrêter le cours d'une repréſentation à quelque inſtant que ce fût, on le pouvoit par le moyen d'une petite Détente cachée dans la bordure, on avoit auſſi-tôt un Tableau ordinaire & fixe, & ſi on retouchoit la petite boule, tout reprenoit où il avoit fini. Ce Tableau long de 16 pouces 6 lignes ſans la bordure, & haut de 13 pouces 4 lignes, n'avoit que 1 pouce 3 lignes d'épaiſſeur pour renfermer toutes les Machines. Quand on les voyoit déaſſemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux, & de leur extrême délicateſſe. Quelle avoit dû être la difficulté de les travailler toutes dans la préciſion néceſſaire, & de lier enſemble une longue ſuite de mouvemens, tous dépendans d'inſtru-

mens ſi minces & ſi fragiles ! N'étoit-ce pas imiter d'aſſés près le Mechaniſme de la Nature dans les Animaux, dont une des plus ſurprenantes merveilles eſt le peu d'eſpace qu'occupent un grand nombre de Machines ou d'Organes, qui produiſent de grands effets?

Le ſecond Tableau, plus grand, & encore plus ingenieux, repreſentoit un Païſage où tout étoit animé. Une Riviere y couloit, des Tritons, des Sirenes, des Dauphins nageoient de tems en tems dans une Mer qui bornoit l'horiſon, on chaſſoit, on pêchoit, des Soldats alloient monter la garde dans une Citadelle élevée ſur une montagne, des Vaiſſeaux arrivoient dans un Port, & ſaluoient de leur Canon la Ville, le P. Sebaſtien lui-même étoit-là qui ſortoit d'une Egliſe pour aller remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenuë, car le Roi y paſſoit en chaſſant avec ſa ſuite. Cette grace étoit 40 pieces de Marbre qu'il donnoit aux Carmes de la Place Maubert pour leur grand Autel. On diroit que le P. Sebaſtien eût voulu rendre vraiſemblable le fameux Bouclier d'Achille pris à la lettre, où ces Statuës à qui Vulcain ſçavoit

donner du mouvement, & même de l'intelligence.

En même tems que le Roi donna à l'Academie le Reglement de 1699 il nomma le P. Sebaſtien pour un des Honoraires. Son titre ne l'obligeoit à aucun travail reglé, & d'ailleurs il étoit fort occupé au dehors, cependant outre quelques Ouvrages qu'il nous a donnés, comme ſon élegante Machine du Siſtême de Galilée pour les Corps peſans, ſes Combinaiſons des Carreaux mi-partis, qui ont excité d'autres Sçavans à cette recherche, il a été ſouvent employé par l'Academie à l'examen des Machines, qu'on ne lui apporte qu'en trop grand nombre. Il en faiſoit très-promtement l'analiſe & le calcul, & même ſans analiſe & ſans calcul il auroit pû s'en fier au coup d'œil, qui en tout genre n'appartient qu'aux Maîtres, & non pas même à tous. Ses Critiques n'étoient pas ſeulement accompagnées de toute la douceur neceſſaire, mais encore d'inſtruction & de vûës qu'il donnoit volontiers, il n'étoit point jaloux de garder pour lui ſeul ce qui faiſoit ſa ſuperiorité.

Les dernieres années de ſa vie ſe ſont

passées dans des infirmités continuelles, & enfin il mourut le 5 Février 1729.

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de foibles connoissances, que l'on ne compteroit pour rien dans des personnes obligées par leur état à en avoir du moins de cette espece, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas; ces talens, ces connoissances font fortune par n'être pas à leur place ordinaire; mais le P. Sebastien n'en a pas été plus estimé comme Mechanicien ou comme Ingenieur, parce qu'il étoit Religieux; quand il ne l'eût pas été, sa réputation n'y auroit rien perdu. Son mérite personnel en a même paru davantage; car quoique fort répandu au-dehors, presque incessamment dissipé; il a toujours été un très-bon Religieux, très-fidele à ses devoirs, extrêmement desinteressé, doux, modeste, & selon l'expression dont se servit feu M. le Prince en parlant de lui au Roi, *aussi simple que ses Machines.* Il conserva toujours dans la derniere rigueur tout l'exterieur convenable à son habit, il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde, & que le monde ne manque

pas de desapprouver, & de railler dans ceux même à qui il l'a donné, quand ils ne sont pas faits pour l'avoir. Et comment eût-il manqué aux bienséances d'un habit, qu'il n'a jamais voulu quitter, quoique des Personnes puissantes lui offrissent de l'en défaire par leur crédit, en se servant de ces moyens que l'on a sçû rendre légitimes? Il ne prêta point l'oreille à des propositions qui en auroient apparemment tenté beaucoup d'autres, & il préfera la contrainte & la pauvreté où il vivoit à une liberté & à des commodités qui eussent inquiété sa délicatesse de conscience.

ELOGE
DE MONSIEUR
BIANCHINI.

FRANÇOIS BIANCHINI naquit à Verone le 13 Décembre 1662. de Gaspar Bianchini, & de Cornelie Vailetti.

Il embrassa l'état Ecclésiastique, & l'on pourroit croire que des vûes de fortune plus sensées encore & mieux fondées en Italie que par-tout ailleurs, l'y déterminérent, s'il n'avoit donné dans tout le cours de sa vie des preuves d'une sincere pieté. Il fut reçu Docteur en Théologie, mais il ne se contenta pas des connoissances qu'exige ce Grade, il voulut posseder à fond toute la belle Littérature, & non seulement les Livres écrits dans les Langues sçavantes, mais aussi les Médailles, les Inscriptions, les Bas-reliefs, tous les précieux restes de l'Antiquité, Trésors assés communs en Italie pour pou-

ver encore aujourd'hui ſon ancienne domination.

Après avoir amaſſé des richeſſes de ce genre preſque prodigieuſes, il forma le deſſein d'une Hiſtoire Univerſelle, conduite depuis la Création du Monde juſqu'à nos jours, tant Profane qu'Eccléſiaſtique, mais l'une de ces parties toujours ſéparée de l'autre, & ſéparée avec tant de ſcrupule qu'il s'étoit fait une loi de n'employer jamais dans la Profane rien de ce qui n'étoit connu que par l'Eccléſiaſtique. La Chronologie ou de ſimples Annales ſont trop ſéches, ce ne ſont que des parties de l'Hiſtoire miſes véritablement à leur place, mais ſans liaiſon & iſolées. *Un air de Muſique*, c'eſt lui-même qui parle, *eſt ſans comparaiſon plus aiſé à retenir, que le même nombre de Notes, qui ſe ſuivroient ſans faire un chant.* D'un autre côté l'Hiſtoire, qui n'eſt pas continuellement appuyée ſur la Chronologie, n'a pas une marche aſſés réglée, ni aſſés ferme. Il vouloit que la ſuite des tems & celle des Faits ſe développaſſent toutes deux enſemble avec cet agrément que produiſent, même aux yeux, la diſpoſition induſtrieuſe, & la

mutuelle dépendance des parties d'un Corps organisé.

Il avoit imaginé une division des tems facile & commode, 40 Siecles depuis la Création jusqu'à Auguste, 16 Siécles d'Auguste à Charles V. chacun de ces 16 Siécles partagés en cinq Vingtaines d'années, de sorte que dans les huit premiers, de même que dans les huit derniers, il y a 40 de ces Vingtaines comme 40 Siécles dans la premiere division, régularité de nombres favorable à la mémoire; au milieu des 16 Siécles contés depuis Auguste se trouve justement Charlemagne, Epoque des plus illustres. Le hasard sembloit s'être souvent trouvé d'accord avec les intentions de M. Bianchini. Il avoit imaginé de plus de mettre à la tête de chaque Siécle de la Quarantaine par où il ouvroit ce grand Théatre, & ensuite à la tête de chaque Vingtaine d'années, la représentation de quelque Monument qui eût rapport aux principaux événemens qu'on alloit voir, c'étoit la décoration particuliere de chaque Scene, non pas un ornement inutile, mais une instruction sensible donnée aux yeux & à l'imagination

par tout ce qui nous reste de plus rare & de plus curieux.

Il publia en 1697 la premiere Partie de ce grand dessein. Elle devoit contenir les 40 premiers Siécles de l'Histoire Profane, mais il se trouva que le Volume auroit été d'une grosseur difforme, & il n'y entra que 32 Siécles, qui finissent à la ruine du grand Empire d'Assirie. Le titre est *La Istoria Universale provata con Monumenti, & figurata con Simboli de gli Antichi.* M. Bianchini occupé d'autres travaux qui sont survenus n'a point donné de suite, mais cette partie n'est pas seulement suffisante pour donner une haute idée de tout l'Ouvrage, elle en est le morceau qui eût été le plus considerable par la difficulté & l'obscurité des matieres à éclaircir; là précisément où elle se termine, le jour alloit commencer à paroître & à conduire les pas de l'Historien.

Si d'un grand Palais ruiné on en trouvoit tous les débris confusément dispersés dans l'étenduë d'un vaste terrain, & qu'on fût sûr qu'il n'en manquât aucun, ce seroit un prodigieux travail de les rassembler tous, où du

moins, sans les rassembler, de se faire, en les considérant, une idée juste de toute la structure de ce Palais. Mais s'il manquoit des débris, le travail d'imaginer cette structure seroit plus grand, & d'autant plus grand qu'il manqueroit plus de débris, & il seroit fort possible que l'on fît de cet Edifice différens plans, qui n'auroient presque rien de commun entr'eux. Tel est l'état où se trouve pour nous l'Histoire des tems les plus anciens. Une infinité d'Auteurs ont péri, ceux qui nous restent ne sont que rarement entiers, de petits fragmens & en grand nombre qui peuvent être utiles, sont épars çà & là dans des lieux fort écartés des routes ordinaires, où l'on ne s'avise pas de les aller déterrer; mais ce qu'il y a de pis, & qui n'arriveroit pas à des débris materiels, ceux de l'Histoire ancienne se contredisent souvent, & il faut, ou trouver le secret de les concilier, ou se résoudre à faire un choix qu'on peut toujours soupçonner d'être un peu arbitraire. Tout ce que des Sçavans du premier ordre, & les plus originaux, ont donné sur cette matière, ce sont différentes combinai-

ſons de ces matériaux d'Antiquité, & il y a encore lieu à des combinaiſons nouvelles, ſoit que tous les matériaux n'ayent pas été employés, ſoit qu'on en puiſſe faire un aſſemblage plus heureux, ou ſeulement un autre aſſemblage.

Il paroît que M. Bianchini les a ramaſſés de toutes parts avec un extrême ſoin, & les a mis en œuvre avec une induſtrie ſinguliere. Les Siécles qui ont précédé le Déluge, vuides dans l'Hiſtoire profane que l'on traite ici, & à laquelle on interdit le ſecours de l'Hiſtoire Sainte, ſont remplis par l'invention des Arts les plus néceſſaires, & l'on en rapporte tout ce que les Anciens en ont dit de plus certain, où imaginé de plus vraiſemblable. Il eſt aiſé de voir quels ſujets ſuivent le Déluge. Par-tout c'eſt un grand ſpectacle raiſonné, appuyé non-ſeulement ſur les témoignages que le ſçavoir peut fournir, mais encore ſur des réflexions tirées de la nature des choſes, & fournies par l'eſprit ſeul, qui donne la vie à ce grand amas de faits inanimés. Rien n'eſt mieux manié que les établiſſemens des premiers Peuples en diffé-

rens Pays, leurs Tranſmigrations, leurs Colonies, l'Origine des Monarchies, ou des Républiques, les Navigations ou de Marchands ou de Conquérans, & ſur ce dernier article M. Bianchini fait toujours grand cas de ce qu'il appelle la *Thalaſſocratie*, l'Empire ou du moins l'uſage libre de la Mer. En effet l'importance de cette Thalaſſocratie connuë & ſentie dès les premiers tems, l'eſt aujourd'hui plus que jamais, & les Nations de l'Europe s'accordent aſſés à penſer qu'elles acquierent plus de véritable puiſſance en s'enrichiſſant par un commerce tranquille, qu'en aggrandiſſant leurs États par des conquêtes violentes. Selon M. Bianchini ce n'étoit point du raviſſement d'Hélene qu'il s'agiſſoit entre les Grecs & les Troyens, c'étoit de la Navigation de la Mer Egée, & du Pont Euxin, ſujet beaucoup plus raiſonnable, & plus intéreſſant, & la guerre ne ſe termina point par la priſe de Troye, mais par un Traité de Commerce. Cela eſt même aſſés fondé ſur l'Antiquité; mais de-là l'Auteur ſe trouve conduit à un paradoxe plus ſurprenant, c'eſt que l'Iliade n'eſt

qu'une pure Hiſtoire allegoriſée dans le goût Oriental. Ces Dieux tant reprochés à Homere, & qui pourroient l'empêcher d'être reconnu pour divin, ſont pleinement juſtifiés par un ſeul mot, ce ne ſont point des Dieux, ce ſont des Hommes, ou des Nations. Seſoſtris Roi de l'Ethiopie Orientale ou Arabie, avoit conquis l'Egypte, toute l'Aſie Mineure, une partie de la grande Aſie, & après ſa mort les Rois, ou Princes qu'il avoit rendus tributaires, ſecouerent peu à peu le joug. Le Jupiter d'Homere eſt celui des Succeſſeurs de Seſoſtris qui régnoit au tems de la guerre de Troye, il ne commande qu'à demi aux Dieux, c'eſt-à-dire, aux Princes ſes Vaſſaux, & il ne les empêche pas de prendre parti pour les Grecs ou pour les Troyens ſelon leurs interêts & leurs paſſions. Junon eſt la Sirie appellée *blanche*, alliée de l'Ethiopie Orientale, mais avec quelque dépendance, & cette Sirie eſt caracteriſée par les *bras blancs* de Junon. Minerve eſt la ſçavante Egypte, Mars une Ligue de l'Armenie, de la Colchide, de la Thrace & de la Theſſalie, & ainſi des autres. A la faveur de cette Allegorie

gorie Homere! ſe retrouve divin ; il faut avouer cependant qu'il l'étoit déja, quoiqu'on ne la connût point.

Après tout ce qui vient d'être dit, on ne s'attendroit point que M. Bianchini fût un grand Mathématicien. Naturellement le génie des vérités Mathématiques & celui de la profonde érudition ſont oppoſés, ils s'excluent l'un l'autre, ils ſe mépriſent mutuellement, il eſt rare de les avoir tous deux, & alors même il eſt preſque impoſſible de trouver le tems de ſatisfaire à tous les deux. M. Bianchini les poſſéda pourtant enſemble, & les porta loin. Il eut une occaſion heureuſe de donner en même-tems des preuves inconteſtables de l'un & de l'autre. Lorſqu'au commencement de ce Siécle il fut queſtion à Rome de l'affaire du Calendrier, dont nous avons parlé en 1700 (*a*) & 1701 (*b*), & que le Pape Clement XI. eut fait une Congrégation ſur ce ſujet, M. Bianchini, qu'il en avoit nommé Secretaire, fit deux Ouvrages qui avoient rapport & à cette grande affaire & à ſa nouvelle dignité, & où

(*a*) Page 127 & ſuiv. 2. Edit.
(*b*) Page 105 & ſuiv. 2 Edit.

la Mathematique se lioit necessairement avec l'érudition la plus recherchée. Il les publia en 1703 sous ces titres, *De Calendario & Cyclo Cæsaris*, *Ac de Canone Paschali Sancti Hippolyti Martyris*, *Dissertationes duæ.* Telle est la nature de ces Ouvrages qu'on les défigureroit trop, si on vouloit en donner une idée, tout Lecteur en sentira le prix, pourvû qu'il soit assés sçavant pour les bien lire. Nous rapporterons seulement que l'Auteur s'est attaché à défendre le Canon Paschal de Saint Hippolyte que le grand Scaliger avoit hardiment traité de *puerile*, & qui par les remarques de M. Bianchini se trouve être le plus bel Ouvrage qu'on ait fait en ce genre jusqu'à la réformation du Calendrier sous Gregoire XIII. Ce devoit être un double plaisir pour un Sçavant & pour un Catholique zélé, qu'une victoire remportée en cette matiere sur Scaliger.

M. Bianchini fut purement Mathematicien dans la construction du grand Gnomon qu'il fit dans l'Eglise des Chartreux de Rome, pareil à celui que le grand M. Cassini avoit fait dans S. Petrone de Boulogne. Il en vient de naî-

tre un troiſiéme dans S. Sulpice de Paris par les ſoins d'un Paſteur qui ſonge à tout, & on en finit actuellement à l'Obſervatoire un quatriéme. Ces Gnomons ne ſont que de grands Quarts de Cercle, mais plus juſtes à proportion de leur grandeur, & ce plus de juſteſſe paye aſſés tous les ſoins preſque incroyables de leur conſtruction. Clement XI fit frapper une Médaille du Gnomon des Chartreux, & M. Bianchini publia une ample Diſſertation *De Nummo & Gnomone Clementino.*

Il partageoit continuellement ſa vie entre les recherches d'Antiquité, & les recherches de Mathematique, ſur-tout celles d'Aſtronomie. Tantôt Aſtronome, & tantôt Antiquaire, il obſervoit ou les Cieux ou d'anciens Monumens, avec des yeux éclairés de la lumiere propre à chaque objet, ou plûtôt il ſçavoit prendre des yeux différens ſelon ces différens objets. Nous ne donnerons pour exemple de cette remarquable alternative, que ſes deux derniers Ouvrages imprimés à une année l'un de l'autre, le premier en 1727. *Camera ed Inſcrizioni Sepolcrali de' Liberti, Servi, ed Uffiziali della Caſa di Auguſto,*

&c. Le ſecond en 1728, *Heſperi & Phoſphori nova Phænomena, ſive Obſervationes circa Planetam Veneris.*

On découvrit en 1726 hors de Rome ſur la Voye Appienne un Bâtiment ſouterrain conſiſtant en trois grandes Salles, dont les Murs étoient percés dans toute leur étenduë de Niches pareilles à celles que l'on fait dans les Colombiers, afin que les Pigeons s'y logent. Elles étoient remplies le plus ſouvent de quatre Urnes Cineraires, & accompagnées d'Inſcriptions, qui marquoient le nom & la condition des perſonnes, dont on voyoit les Cendres, tous étoient ou Eſclaves ou Affranchis de la Maiſon d'Auguſte, & principalement de celle de Livie. L'Edifice étoit magnifique, tout de marbre, avec des ornemens de Moſaïque d'un bon goût. M. Bianchini ne manqua pas de ſentir toute la joie d'un Antiquaire, & de ſe livrer avec tranſport à ſa curioſité. Il penſa lui en coûter la vie, il alloit tomber de quarante pieds de haut dans ces ruines, & il fit pour ſe retenir un effort violent dont il fut long-tems fort incommodé, ce qui interrompit les obſervations qu'il faiſoit en même-

tems ſur Venus. Il s'enfermoit donc le jour dans le Colombier ſépulchral & ſouterrain, & la nuit il montoit dans ſon Obſervatoire. Il a donné une deſcription exacte de ce Colombier, & toutes les recherches ſçavantes qu'on peut faire à l'occaſion des Inſcriptions, ſur-tout l'explication d'un grand nombre de noms d'Offices, qui ſont ſans doute d'une excellente Latinité, vû le Siécle, mais d'une Latinité preſque perduë aujourd'hui. En joignant le nombre des Morts de ce grand Tombeau à ceux d'un autre tout pareil découvert précédemment, & qui n'étoit non plus que pour la Maiſon d'Auguſte, M. Bianchini en trouve 6000 ſans tous ceux qui devoient être diſperſés en une infinité d'autres lieux plus éloignés de Rome. Ce grand nombre n'étonne plus, dès que l'on voit par pluſieurs Charges rapportées dans les Inſcriptions, combien le Service étoit diviſé en petites parties. Telle Eſclave n'étoit employée qu'à peſer la Laine que filoit l'Imperatrice, une autre à garder ſes Boucles d'Oreilles, une autre ſon petit Chien.

Les Obſervations de M. Bianchini ſur Venus nous intereſſent davantage.

Venus eſt très-difficile à obſerver autant & de la maniere qu'il le faudroit pour en apprendre tout ce que la curioſité Aſtronomique demanderoit. Comme le Cercle de ſa révolution autour du Soleil eſt enfermé dans celui de la Terre, on ne la voit ni quand elle eſt entre le Soleil & nous, parce qu'alors ſon Hemiſphere obſcur eſt tourné vers nous, ni quand le Soleil eſt entre nous & elle, parce qu'alors il la cache ou l'efface. Il ne reſte que les tems où elle n'eſt ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux parties oppoſées de ſon cours, & où même elle en eſt à un certain éloignement. Ces tems qui précedent le lever du Soleil, ou ſuivent ſon coucher, ſont courts, parce que Venus ne s'écarte pas beaucoup du Soleil, encore en faut-il neceſſairement perdre une bonne demi-heure pour attendre que Venus ſoit aſſés dégagée des rayons de cet Aſtre. Mercure qui étant plus proche du Soleil, eſt encore plus dans le cas de ces difficultés, échappe preſque entierement aux Aſtronomes.

M. Caſſini étant encore en Italie s'étoit appliqué en 1666 & 1667 à découvrir les Taches de Venus, pour déter-

miner par leur moyen ſon mouvement diurne ou de rotation, ſi elle en avoit un. Il vit des Taches à la verité, & même une partie plus luiſante, qui fait le même effet par rapport au mouvement de rotation : il crut que ce mouvement pouvoit être de 23 heures, ſi cependant ce n'en étoit pas un de Libration, tel que celui qu'on attribuë à la Lune ; car les plus grands Hommes ſont les moins hardis à affirmer. Le peu de durée que pouvoit avoir chacune de ſes obſervations, lui rendoit le tout aſſés incertain, & depuis ce tems-là il paroît avoir abandonné cette Planete. Enſuite M. Huguens, qui avoit découvert l'Anneau de Saturne, & un de ſes Satellites, chercha inutilement des Taches dans Venus, il n'y vit qu'une lumiere parfaitement égale. Nous avons dit en 1700 (*a*) que feu M. de la Hire y avoit vû de grandes inégalités en ſaillie, qui pouvoient être des Montagnes, ce qui ne s'accorde ni avec M. Caſſini, ni avec M. Huguens, & ne prouve que la difficulté du ſujet. En dernier lieu le P. Briga Jéſuite Profeſſeur en Mathematique au College de Florence, qui

(*a*) Page 121, 2 Edit.

travailloit à un grand Ouvrage ſur Venus, avoit invité tous les Obſervateurs de ſa connoiſſance & en Europe & à la Chine, à chercher les Taches de cette Planete avec leurs meilleurs Teleſcopes, & tous lui avoient répondu qu'ils y avoient perdu leurs peines.

De plus il manquoit à la Theorie de Venus que ſa parallaxe fût connuë par obſervation immédiate, elle n'étoit que tirée par des conſéquences, ou des circuits, toujours moins ſûrs que l'obſervation. On ſçait que la parallaxe d'une Planete eſt la différence entre les deux lieux du Ciel où on la rapporte vûë du centre de la Terre, ou vûë d'un point de ſa ſurface, ce qui donne la grandeur dont le demi-diametre de la Terre ſeroit vû de cette Planete, & la diſtance de la Planete à la Terre.

Ce fut par la recherche de la parallaxe de Venus que M. Bianchini commença. Il voulut tenter d'y appliquer l'ingenieuſe Méthode trouvée par feu M. Caſſini pour la parallaxe de Mars, & expliquée en 1706 (*a*). Elle conſiſte à comparer à une Etoile fixe extrêmement proche de la Planete dont on

(*a*) Page 97 & ſuiv.

cherche la parallaxe, le mouvement de cette Planete, & cela pendant un tems aſſés long. On n'auroit pas vû aſſés long-tems Venus priſe le matin ou le ſoir, mais avec des Lunettes on la peut voir en plein jour & dans le Méridien, quelquefois même à l'œil nud, & alors on avoit le tems neceſſaire. Mais on ne voit pas ainſi les Fixes, à moins cependant qu'elles ne ſoient de la premiere grandeur, & c'étoit un pur bonheur d'en trouver quelqu'une extrêmement proche de Venus vûë en plein jour & au Méridien. M. Bianchini eſpera ſur la foi des Tables du mouvement de Venus, que le 3 Juillet 1716 elle ſe trouveroit dans le Méridien à peu près avec *Regulus*, ou *le Cœur du Lion*, & en effet il vit ces deux Aſtres dans la même ouverture de ſa Lunette. Il répéta l'obſervation les trois jours ſuivans, & après s'en être bien aſſuré il trouva par la Méthode de M. Caſſini, & vérifia encore par une autre voie, que la parallaxe de Venus étoit de 24 Secondes. Nous ſupprimons toutes les attentions fines & délicates qu'il apporta, le mérite n'en ſeroit ſenti que par les Aſtronomes, &

les Aſtronomes ſuppoſeront aiſément qu'il ne les oublia pas dans une recherche ſi nouvelle & ſi importante.

Il ne faut pourtant pas conter pour abſolument ſures les 24 Secondes de la parallaxe de Venus, elles en donneroient 14 pour celle du Soleil, qui ſelon M. Caſſini n'eſt que de 10 & ſelon M. de la Hire de 6, & ces deux noms ſont d'un grand poids. C'eſt plûtôt la maniere de trouver la parallaxe de Venus qui eſt enfin trouvée par M. Bianchini, que ce n'eſt cette parallaxe même. Il vouloit recommencer ſes Obſervations en 1724, où Venus ſe devoit retrouver en paſſant par le Méridien dans la même poſition à peu près à l'égard de Regulus, poſition unique & précieuſe. Mais il n'eut plus alors le même lieu pour obſerver, & il n'en pût avoir d'autre qui y fût propre, & quel déplaiſir de dépendre tant d'un certain concours de circonſtances étrangeres! Comme Venus ne revenoit avec Regulus qu'au bout de huit ans, il ſe flatta de reprendre ſon travail en 1732, mais ſa vie ne s'eſt pas étenduë juſque-là.

Il fut plus heureux dans l'obſerva-

tion, encore plus importante, des Taches de Venus, qu'il fit en 1726. Ce n'étoit pas la faute de ceux qui ne les avoient point vûës, ou les avoient mal vûës, ils ne ſe ſervoient que de Verres de 50 ou 60 pieds de foyer, qui n'étoient pas ſuffiſans. Campani, & Divini, les plus excellens Ouvriers en ce genre, en avoient fait de 100 & de 120 pieds, mais la difficulté étoit de manier des Tuyaux de cette énorme longueur, qui ſe courboient toujours très-ſenſiblement vers le milieu. M. Huguens avoit ingenieuſement imaginé le moyen de ſe paſſer de tuyau, mais il reſtoit encore tant d'embarras, & d'incommodités, qu'on auroit apparemment abandonné l'invention, ſi M. Bianchini n'eût trouvé le ſecret de remedier à tout. Il vint à Paris en 1712 & fit voir à l'Academie ſa Machine, qui parut ſimple, portative, maniable, & expéditive au-delà de tout ce qu'on eût oſé eſperer. L'Academie a crû qu'elle en devoit la deſcription au Public, & elle l'a donnée dans ſes Mémoires de 1713 (*a*). Il étoit dans l'ordre que l'Auteur en recueillît le fruit;

(*a*) Page 299 & ſuiv.

Il vit très-ſurement les Taches de Venus priſe dans toutes les ſituations où elle le peut être, & dans toute la variété, quoiqu'aſſés bornée, de ces ſituations. Ces Taches, vûës par les grands Verres qu'il employoit, ne ſont que comme les Taches de la Lune vûës à l'œil nud, & ſi celles-ci ſont des Mers, les autres en ſeront auſſi. Il conſeille à ceux qui voudront bien voir les Taches de Venus, de s'accoutumer auparavant à regarder avec attention celles de la Lune, à bien ſuivre leurs contours, & à les diſtinguer les unes des autres. L'œil préparé par cet apprentiſſage en ſera plus habile & plus ſçavant, quand il ſe tranſportera ſur Venus.

M. Bianchini en diſtingua aſſés nettement les Taches pour y établir vers le milieu du Diſque ſept Mers, qui ſe communiquent par quatre Détroits, & vers les extrêmités deux autres Mers ſans communication avec les premieres. Des parties, qui ſembloient ſe détacher du contour de ces Mers, il les appella Promontoires, & en conta huit. Comme il avoit un droit de propriété ſur ce grand Globe preſque tout nouveau, &

dû à ſes veilles, il impoſa des noms à ces Mers, à ces Détroits, à ces Promontoires, & à l'exemple tant des anciens Grecs qui ont mis dans le Ciel leurs Heros, que des Aſtronomes modernes, qui ont rempli la Lune de Philoſophes & de Sçavans, il favoriſa qui il voulut de ces eſpeces d'Apothéoſes, toujours cependant avec un choix judicieux. Il avoit reçû des graces du Roi de Portugal, & il donna ſon nom à la premiere Mer. Pour ces autres grands Païs dont il diſpoſoit, il les partagea entre les Generaux Portugais les plus illuſtres par leurs conquêtes dans les deux Indes, & entre les plus celebres Navigateurs, qui ont ouvert le chemin à ces conquêtes. Galilée & Caſſini ſe trouvent-là, non pas tant par l'amour de M. Bianchini pour ſa patrie, que parce que ces deux grands Hommes, qui n'ont jamais navigé, ont été auſſi utiles à la Navigation & à la connoiſſance du Globe terreſtre, que Colomb, Veſpuce & Magellan. L'Academie des Sciences & le nouvel Inſtitut de Boulogne ont auſſi leur place dans Venus. Les principaux Domaines des Sçavans ne ſont point expoſés à la jalouſie des autres hommes.

Nous avons dit en pluſieurs endroits de nos Hiſtoires, & principalement en 1701 (*a*), quelle eſt la méthode dont on ſe ſert pour découvrir par les Taches d'une Planete, & par les circonſtances de leur mouvement l'axe de la rotation, & ſa poſition ſur le plan de l'Orbite que la Planete décrit. Parce que Venus eſt une Planete inférieure, on ne ſçauroit voir ſon diſque entierement éclairé du Soleil, il y a toujours ſur ce diſque une ligne, qui ſépare la partie obſcure d'avec l'éclairée, & eſt une portion d'un Cercle qui vû du Soleil ſépareroit les deux Hemiſpheres, l'un éclairé, l'autre obſcur. Le plan de ce Cercle eſt toujours perpendiculaire à une ligne tirée du centre du Soleil à celui de Venus, & cette ligne eſt néceſſairement dans le plan de l'Orbite de Venus, ou de ſon Ecliptique particuliere. C'eſt par rapport à la ligne de la derniere illumination ſur le diſque de la Planete que M. Blanchini obſervoit le mouvement des Taches, & l'inclinaiſon de la ligne de ce mouvement; par-là il parvint à déterminer que l'axe de la rotation de Venus étoit incliné de 15 degrés à ſon Orbite ou Ecliptique.

(*a*) Page 101 & ſuiv. 2 Edit.

Lorſque l'axe de rotation d'une Planete eſt perpendiculaire à ſon Orbite, comme l'eſt preſque celui de Jupiter, cette Planete a toûjours le Soleil dans ſon Equateur, & ſes deux Poles éclairés en même tems, elle joüit d'un Equinoxe perpétuel, & chacune de ſes parties n'a jamais que la même Saiſon. Si au contraire l'axe de rotation eſt infiniment incliné ſur l'Orbite, c'eſt-à-dire couché dans ſon plan, la Planete n'a un Equinoxe que deux fois dans ſon année, ſes deux Poles ont alternativement le Soleil vertical, & chacune de ſes parties a la plus grande inégalité de Saiſons qu'il ſoit poſſible. L'axe de Venus eſt ſi incliné ſur ſon Orbite qu'il s'en faut peu qu'elle ne ſoit dans ce dernier cas, & l'on ne connoît point de Planete, qui à cet égard differe tant de Jupiter.

M. Caſſini avoit crû, ou plutôt ſoupçonné que la rotation de Venus étoit de 23. heures. Il voyoit d'un jour à l'autre une certaine partie du diſque avancée d'une certaine quantité, & il jugeoit qu'elle s'étoit ainſi avancée après une révolution entiere du Globe, qui par conſéquent n'auroit

pas duré 24 heures. Cela étoit fort poſſible, mais il l'étoit auſſi que le Globe n'eût pas fait une révolution entiere, qu'il en eût ſeulement continué une, dont la lenteur auroit été néceſſairement aſſés grande. On n'avoit point d'exemple d'une lenteur pareille dans aucune rotation de Planete, mais quoique peu vrai-ſemblable elle n'a pas laiſſé de ſe trouver vraye, & M. Bianchini a déterminé la rotation de Venus de 24 jours 8 heures. Selon le Siſtême de Monſieur de Mairan rapporté en cette année 1729 (a), cette lenteur de la rotation de Venus eſt en partie une ſuite de la grande inclinaiſon de l'axe.

Enfin une découverte très-remarquable de M. Bianchini eſt celle du paralleliſme conſtant de l'axe de Venus ſur ſon Orbite, pareil à celui que Copernic fut obligé de donner à la Terre. Ce qu'il avoit imaginé & ſuppoſé pour le beſoin de ſon Siſtême, eſt maintenant vérifié dans toutes les Planetes, dont on connoît la rotation, nulle variété à cet égard tandis que tout le reſte varie, & Copernic a eu

(a) Page 51 & ſuiv.

la

la gloire de deviner ce qui fait aujourd'hui une des principales Clefs de l'Aſtronomie Phiſique. Cependant M. Bianchini craint que ce paralleliſme de Venus, & quelques autres points où la bonne Aſtronomie le jette indiſpenſablement, ne paroiſſent trop favorables à Copernic, & il a toujours grand ſoin d'avertir que tout cela peut s'accorder avec Ticho. Ces précautions ſont néceſſaires aux Compatriotes de Galilée, une petite différence de Climat en mettroit apparemment dans e ur ſtile.

L'ouvrage ſur les Phénomenes de Venus fait mention d'une Méridienne que M. Bianchini vouloit tracer dans toute l'étendue de l'Italie, à l'exemple de la Méridienne de la France, unique juſqu'à préſent. Pendant l'eſpace de huit années, il avoit employé tous les intervalles de ſes autres travaux à faire tous les préparatifs néceſſaires pour ce grand deſſein, mais il n'a pas vêcu aſſés pour en commencer ſeulement l'exécutiou.

Nous nous arrêtons là, en avouant que nous lui faiſons tort de nous y arrêter, mais la raiſon même, qui nous

y oblige, tourne à ſa gloire. *Les Vies des Papes par Anaſtaſe le Bibliothecaire*, dont il a donné une nouvelle Edition en trois Tomes *in-folio* enrichie d'une infinité de recherches très-ſçavantes, ſont un trop grand ouvrage, qui nous meneroit trop loin, ſur-tout après ceux du même genre dont nous avons rendu conte, & pluſieurs autres ouvrages, moins conſidérables ſeulement par le Volume, ſont en trop grand nombre. Il y en a même quelques-uns qui ſont des Piéces d'Eloquence, & l'on dit qu'il embraſſoit juſqu'à la Poëſie. Il ſe trouve en effet dans ſon ſtile, quand les occaſions s'en préſentent, une force & une beauté d'expreſſion, des figures, des comparaiſons, qui ſentent le génie Poëtique.

L'Académie le mit dès l'an 1700 dans le petit nombre de ſes Aſſociés Etrangers.

Il mourut d'une Hidropiſie le 2 Mars 1729. On lui trouva un Cilice, qui ne fut découvert que par ſa mort; & toute ſa vie par rapport à la Religion avoit été conforme à cette pratique ſecrette. La facilité, la candeur de ſes mœurs étoient extrêmes, & en-

core plus, s'il ſe peut, ſon ardeur à faire plaiſir. Il n'étoit jamais engagé dans aucune étude ſi intéreſſante pour lui, dans aucun travail dont la continuation fût ſi indiſpenſable, & l'interruption ſi nuiſible, qu'il n'abandonnât tout dans le moment avec joie pour rendre un ſervice.

Son mérite a été bien connu, & l'on pourroit dire, récompenſé, ſi l'on s'en rapportoit à ſa modeſtie. Il a eu deux Canonicats dans deux des principales Egliſes de Rome. Il a été Camerier d'honneur de Clement XI. & Prélat Domeſtique de Benoît XIII. Outre le Secretariat de la Congrégation du Calendrier, Clement XI. lui donna par une Bulle une Intendance générale ſur toutes les Antiquités de Rome, auſquelles il étoit défendu de toucher ſans ſa permiſſion. Il auroit pû aſpirer plus haut dans un Pays où l'on ſçait qu'il faut quelquefois décorer la Pourpre elle-même par les talens & par le ſçavoir, l'exemple récent du Cardinal Noris l'autoriſoit à prendre des vûës ſi élevées & ſi flateuſes, mais on aſſure que ſa modération naturelle & la Religion l'en préſerverent toujours.

ELOGE
DE MONSIEUR
MARALDI.

JACQUES-PHILIPPE MARALDI naquit le 21 Août 1665 à Perinaldo dans le Comté de Nice, lieu déja honoré par la naiſſance du grand Caſſini. Il fut fils de François Maraldi, & d'Angela Catherine Caſſini, Sœur de ce fameux Aſtronome.

Après qu'il eut fini avec diſtinction le cours des Etudes ordinaires, ſon goût naturel le porta aux Sciences plus élevées, aux Mathématiques, & il y avoit fait tant de progrès à l'âge de 22 ans, que ſon Oncle établi en France depuis pluſieurs années, l'y appella en 1687 pour cultiver lui-même ſes talens, & les faire connoître dans un Païs, où l'on avoit eu un ſoin ſingulier d'en raſſembler de toutes parts. Sans doute M. Caſſini, Etranger, & circonſpect comme il étoit, ne ſe fût pas

chargé d'un Neveu, dont il n'eût pas beaucoup eſpéré, & qui lui auroit été plus reproché que tout autre qu'il eût mis à la même place.

Dès les premiers tems que M. Maraldi ſe mit à obſerver le Ciel, il conçut le deſſein de faire un Catalogue des Etoiles fixes. Ce Catalogue eſt la piece fondamentale de tout l'Edifice de l'Aſtronomie. Les Fixes, qui à la vérité ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur, & d'une quantité préſentement bien connue, & qui d'ailleurs ne changent point de ſituation entre elles, ſont priſes pour des points immobiles auſquels on rapporte tous les mouvemens qui ſont au-deſſous d'elles, ceux des Planetes & des Cometes, & par-là il eſt de la derniere importance de connoître exactement & le nombre & la poſition de ces points lumineux, qui régleront tout. Non ſeulement les Téleſcopes ont prodigieuſement enrichi le Ciel de Fixes auparavant inviſibles, mais la ſimple vûe plus attentive & mieux dirigée en a porté le nombre beaucoup au-delà de celui que les Anciens avoient prétendu déterminer à peu près, & c'eſt

proprement de nos jours qu'il n'eſt preſque plus permis de les conter. Mais que ne peut la curioſité ingénieuſe & opiniâtre ? On les conte, ou du moins on leur aſſigne à toutes leurs places dans leurs Conſtellations. Le Catalogue de Bayer eſt celui dont les Aſtronomes ſe ſervent le plus ordinairement, & auquel ils ſemblent être convenus de donner leur confiance ; mais M. Maraldi crut pouvoir porter la préciſion & l'exactitude au-delà de celles de tous les Catalogues connus, & il ſe détermina courageuſement à en faire un nouveau.

Quelques efforts d'eſprit que l'on faſſe, & quelque aſſiduité qu'on y donne, on eſt trop heureux, quand il n'en coûte que de demeurer dans ſon Cabinet. Ces veilles, que les Sçavans & les Poëtes même ont tant de ſoin de faire valoir, priſes dans le ſens le plus littéral, ne ſont pas des veilles en comparaiſon de celles qui ſe font en plein air & en toutes ſaiſons pour étudier le Ciel ; le Geometre le plus laborieux mene preſque une vie molle au prix d'un Aſtronome également occupé de ſa Science ſur-tout quand on a entre-

pris un Catalogue des Fixes, on n'a point trop de toutes les nuits de l'année, les ſeules que l'on ait de relâche ſont celles où le Ciel eſt trop couvert, encore ſe plaint-on de cette grace de la Nature. Auſſi M. Maraldi altéra-t-il beaucoup ſa ſanté par un ſi long & ſi rude travail, il en contracta de fréquens maux d'Eſtomac, dont il s'eſt toujours reſſenti, parce qu'il ne put pas s'empêcher d'en entretenir toujours la cauſe.

Cependant il communiquoit aſſés facilement ce qui lui avoit tant coûté. De ſon ouvrage, qui n'eſt encore que manuſcrit, il en a détaché des poſitions d'Etoiles, dont quelques Auteurs avoient beſoin, par exemple M. Deliſle pour ſon Globe Céleſte, M. Manfredi pour ſes Ephemerides, M. Iſaac Broukner pour le Globe dont il a été parlé en 1725 (*a*).

Son Catalogue n'étoit pas ſeulement ſur le papier, il étoit tellement gravé dans ſa tête, qu'on ne lui pouvoit déſigner aucune Etoile, quoique preſque imperceptible à la vûe, qu'il ne dît ſur le champ la place qu'elle occupoit

(*a*) Page 103 & 104.

dans ſa Conſtellation. Puiſque les Etoiles ont été appellées dans les Livres ſaints l'*Armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoiſſoit toute cette Armée, comme Cyrus connoiſſoit la ſienne.

Quelquefois de petites Cometes, & qui durent peu, ne ſont pas reconnues pour Cometes; parce qu'on les prend pour des Etoiles de la Conſtellation où elles paroiſſent, & cela faute de ſçavoir aſſés de quel aſſemblage d'Etoiles cette Conſtellation eſt compoſée. Peut-être croira-t-on que ce ne ſeroit pas un grand malheur d'ignorer une Comete ſi petite & de ſi peu de durée qu'elle ne devoit pas dans la ſuite ſe faire remarquer; mais les Aſtronomes n'en jugent pas ainſi. Ils ont tous aujourd'hui une extrême ardeur pour le Siſtême des Cometes, qui fait à notre égard les dernieres limites du Siſtême entier de l'Univers, & ils ne veulent rien perdre de tout ce qui peut conduire à en avoir quelque connoiſſance, tout ſera mis à profit. Il étoit difficile que des Phénomenes Céleſtes échappaſſent à M. Maraldi, la plus petite nouveauté dans le Ciel frappoit auſſi-tôt des yeux

yeux ſi accoutumés à ce grand objet. Ceux qui obſervoient en même lieu que lui, & qui auroient pû être jaloux des premieres découvertes, avouent que le plus ſouvent c'eſt lui qui en a eu l'honneur.

La conſtruction du Catalogue, des Obſervations, ſoit journalieres, ſoit rares, & dont le tems ſe fait beaucoup attendre, comme celles des Phaſes de l'Anneau de Saturne, des déterminations de retours d'Etoiles fixes, qui diſparoiſſent quelquefois, des applications adroites des Méthodes données par M. Caſſini, des vérifications de Théories dont il eſt important de s'aſſurer, des corrections d'autres Théories qui peuvent recevoir plus d'exactitude, voilà tous les évenemens de la vie de M. Maraldi, nos Hiſtoires en ſont pleines, & ont fait d'avance une grande partie de ſon Eloge.

Il travailla ſous M. Caſſini en 1700 à la prolongation de la fameuſe Méridienne juſqu'à l'extrêmité Méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand Ouvrage. De-là il alla en Italie, & comme alors on travailloit à Rome ſur la grande affaire du Calen-

drier, dont nous avons parlé en 1700 (*a*), & 1701 (*b*), le Pape Clement XI profita de l'heureuſe occaſion d'y employer un Aſtronome formé par M. Caſſini. Il donna entrée à M. Maraldi dans les Congrégations, qui ſe tenoient ſur ce ſujet. M. Bianchini, lié d'une grande amitié avec M. Caſſini, ne manqua pas de s'aſſocier ſon Neveu dans la conſtruction d'une grande Méridienne, qu'il traçoit pour l'Egliſe des Chartreux de Rome, à l'imitation de celle de Saint Petrone de Boulogne, tracée par celui qu'ils reconnoiſſoient tous deux pour leur Maître.

En 1718 M. Maraldi alla avec trois autres Academiciens terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a paſſé ſa vie, depuis ſon arrivée à Paris, renfermé dans l'Obſervatoire, ou plûtôt il l'a paſſée toute entiere renfermé dans le Ciel, d'où ſes regards & ſes recherches ne ſortoient point.

Il ſe délaſſoit pourtant quelquefois; il prenoit des divertiſſemens. Il faiſoit des Obſervations Phiſiques ſur des In-

(*a*) Page 127; 2 Edit.
(*b*) Page 105, 2 Edit.

ſectes, ſur des Pétrifications curieuſes, ſur la culture des Plantes, partie de la Botanique, à laquelle il ſeroit tems que l'on ſongeât autant qu'on a fait juſqu'ici à la Nomenclature, qui n'eſt qu'un Préliminaire. Ce n'eſt pas que ce Préliminaire ſoit fini, s'il doit l'être jamais ce ne ſera que dans pluſieurs Siécles; mais on l'a mis en état de permettre que l'on aille deſormais plus avant. Nous avons rendu conte en 1712 (*a*) de la plus importante Obſervation terreſtre de M. Maraldi, c'eſt celle des Abeilles, qui malgré l'agrément naturel du ſujet, a demandé un travail très-fatiguant par la longue aſſiduité de pluſieurs années, & par l'extrême difficulté de bien voir tout ce qui ſe paſſoit dans ce merveilleux petit Etat.

Il ne reſtoit plus à M. Maraldi pour achever ſon Catalogue des Fixes, que d'en déterminer quelques-unes vers le Zénit & vers le Nord, & dans ce deſſein il venoit de placer un Quart de Cercle mural ſur le haut de la Terraſſe de l'Obſervatoire, lorſqu'il tomba malade. Il employa le ſeul remede auquel

(*a*) Page 5 & ſuiv.

il eût confiance, une diete auſtere, il s'en étoit toujours bien trouvé, mais nul remede ne réüſſit toujours, il mourut le premier Decembre 1729.

Son caractere étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du ſerieux, de la ſimplicité, de la droiture, mais ce qui n'eſt pas ſi commun, c'eſt le ſentiment de la reconnoiſſance porté au plus haut point, tel qu'il l'avoit pour ſon Oncle. Il vouloit le veiller lui-même dans ſes maladies, & il y apportoit le ſoin le plus attentif, & la plus tendre inquiétude. M. Caſſini avoit en lui un ſecond Fils. L'impreſſion des bienfaits redouble de force, quand ils partent d'un homme à qui les indifferens même ne pourroient refuſer de la veneration.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE VALINCOURT.

JEAN-BAPTISTE-HENRY DU TROUSSET DE VALINCOURT, naquit le premier Mars 1653. de Henry du Trousset, & de Marie du Pré. Sa Famille étoit noble & honorable, originaire de Saint-Quentin en Picardie. Ayant perdu son pere à l'âge de 6 ou 7 ans, il demeura entre les mains d'une Mere propre à remplir seule tous les devoirs de l'éducation de ses enfans.

Il ne brilla point dans ses Classes; ce Latin & ce Grec qu'on y apprend, n'étoient pour lui que des sons étrangers, dont il chargeoit sa mémoire, puisqu'il le falloit; mais sur l'habitude finies, s'étant trouvé un jour seul à la Campagne avec un Terence pour tout amusement, il le lut d'abord avec assés d'indifference, & ensuite avec un goût, qui lui fit bien sentir ce que c'é-

toit que les Belles-Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité si naturelle de surpasser ses Compagnons d'étude, sans sçavoir à quoi il étoit bon de les surpasser ; mais il fut touché de la valeur réelle & solide, jusque-là inconnuë, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déja sa raison seule avoit droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du tems passé, il se mit à se nourrir avidement de la lecture des bons Auteurs anciens, & modernes. Il lui échappa quelques petits Ouvrages en vers, fruits assés ordinaires de la jeunesse de l'esprit, qui est alors en sa fleur, s'il en doit avoir une. M. de Valincourt ne regardoit pas ses vers assés sérieusement, pour en faire parade, ni même pour les désavoüer. Il a conservé jusqu'à la fin l'habitude de cette langue qu'il ne parloit qu'à l'oreille de quelques amis, & en badinant.

La fameuse Princesse de Clèves ayant paru, Ouvrage d'une espece qui ne peut naître qu'en France, & ne peut même y naître que rarement, M. de Valincourt en donna une Critique en 1678, non pour s'opposer à la juste ad-

mitation du Public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer juſqu'aux défauts, & pour ſe donner le plaiſir d'entrer dans des diſcuſſions fines, & délicates. Ce deſſein intereſſoit le Cenſeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautés, au travers deſquelles il avoit ſçû démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans ſon diſcours une gayeté agréable, & peut-être ſeulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois juſqu'au ton de l'ironie, qui, quoique leger, eſt moins reſpectueux pour un Livre d'un ſi rare mérite, que le ton d'une Critique ſérieuſe, & bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur & d'amertume, que ſi on avoit eu à défendre une mauvaiſe cauſe. M. de Valincourt ne répliqua point; les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces ſortes de combats trop déſavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes mœurs, & par les bienſéances, & le Public lui-même, malgré ſa malignité, ſe laſſe bien-tôt de ce ſpectacle. Après avoir vû une ou deux joûtes, il laiſſe les deux Champions ſe battre ſur l'Arene ſans témoins.

Un homme de mérite n'eſt pas deſtiné à n'être qu'un Critique, même excellent; c'eſt-à-dire, habile ſeulement à relever des défauts dans les productions d'autrui, impuiſſant à produire du lui-même. Auſſi M. de Valincourt ſe tourna-t-il bien vîte d'un autre côté plus convenable à ſes talens, & à ſon caractere. Il donna en 1681 la *Vie de François de Lorraine Duc de Guiſe*, petit morceau d'Hiſtoire, qui remplit tout ce qu'on demande à un bon Hiſtorien, des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de ſoin, & priſes quelquefois dans des ſources éloignées, ne paſſent point les bornes d'une raiſonnable curioſité; une narration bien ſuivie, & animée, qui conduit naturellement le Lecteur, & l'intéreſſe toujours, un ſtile noble & ſimple, qui tire ſes ornemens du fond des choſes, ou les tire d'ailleurs bien finement, nulle partialité pour le Heros, qui pouvoit cependant inſpirer de la paſſion à ſon Ecrivain.

Un Avertiſſement de l'Imprimeur à la tête de ce petit Livre annonce d'autres Ouvrages du même genre, & ſans doute de la même main; mais M. de

Valincourt n'eût pas le loisir de les finir. L'illustre Evêque de Meaux qui ordinairement fournissoit aux Princes les Gens de mérite dans les Lettres, dont ils avoient besoin, le fit entrer en 1685. chés M. le Comte de Toulouse, Amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de Gentilhomme attaché à sa suite ; mais quelque tems après le Secretariat général de la Marine étant venu à vaquer, il fut donné à M. de Valincourt. Le Prince le fit aussi Secretaire de ses Commandemens, & quand S. A. S. eut le Gouvernement de Bretagne, ce fut encore un nouveau fond de travail pour le Secretaire, dont les occupations se multiplioient à proportion des Dignités de son Maître. Ses anciennes études l'avoient préparé, sans qu'il y pensât, à des fonctions si importantes, les nouvelles connoissances dont il eut besoin, entrerent plus aisément, & se placerent mieux dans un esprit, où elles en trouvoient déja d'autres, qu'elles n'eussent fait dans un esprit entierement vuide.

Lors qu'en 1704. M. l'Amiral gagna la Bataille de Malaga contre les Flottes Angloise & Hollandoise jointes en-

ſemble, M. de Valincourt, qui n'étoit point Officier de Marine, & ne prétendoit nullement aux récompenſes Militaires, fut toujours à ſes côtés, juſqu'à ce qu'il eût reçû une bleſſure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon, qui tua un Page. Cet attachement ſi fidele, porté juſqu'aux occaſions où il étoit ſi périlleux, & en même-tems tout-à-fait inutile, avoit pour objet un Maître qui ſçavoit ſe faire aimer, & dont la juſtice & la droiture feroient un mérite & un nom à un homme du commun. Auſſi M. de Valincourt a-t-il été honoré de la même confiance & des mêmes bontés ſans interruption, ſans trouble, ſans eſſuyer aucun orage de Cour, ſans en craindre, & cela pendant quarante-cinq ans. Cependant il n'étoit point flatteur, un Prince du même ſang lui rend hautement ce témoignage. Il eſt vrai qu'il avoit un art de dire la vérité; mais enfin il oſoit la dire, & l'adreſſe ne ſervoit qu'à rendre le courage utile. Peu à peu la néceſſité d'employer cette adreſſe diminuë, & les droits de l'homme de bien ſe fortifient toujours.

Tout le tems, que les emplois de

M. de Valincourt lui laiſſoient libre, étoit donné à des études de ſon goût, & principalement à celles qui avoient rapport à ſes emplois; car ſon devoir déterminoit aſſés ſon goût. La Marine tient à la Phiſique, & encore plus eſſentiellement aux Mathématiques, & il ne manqua pas d'ajouter aux Belles-Lettres, qui avoient été ſa premiere paſſion, ces ſciences plus élevées & plus abſtraites. Ainſi il ſe trouva en état de remplir dignement une place d'Honoraire, à laquelle l'Academie le nomma en 1721. Il étoit de l'Academie Françoiſe dès 1699. Je l'ai vû dans l'une & dans l'autre, j'ai été témoin de ſa conduite & de ſes ſentimens. Il ne croyoit pas que ce fût aſſés de voir ſon nom écrit dans les deux Liſtes, qu'il en retireroit toujours, ſans y rien mettre du ſien, l'honneur qui lui en pouvoit revenir, que tout le reſte lui devoit être indifferent, & que des Titres, qui par eux-mêmes laiſſent une grande liberté, laiſſoient juſqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avoit pour ces Compagnies une affection ſincere, une vivacité peu commune pour leurs interêts, & en effet une Academie eſt

tenable ſur le Parnaſſe, & recevable ſeulement dans un Tribunal infiniment plus reſpectable, où le Satirique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé ſon conte. Cependant M. de Valincourt ne ſe laiſſa point emporter à l'exceſſive chaleur que mirent ſes amis dans des Diſputes Litteraires, qui ont fait aſſés de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refuſoient l'adoration aux Anciens; il négocia même des réconciliations, & donna des exemples rares de modération & d'équité, quoique dans une bagatelle. Mais il n'a pas eu ſeulement des amis dans les Lettres, il en a eu dans les premieres Places de l'Etat, non pas ſimplement comme un homme d'eſprit, dont la converſation peut délaſſer, mais comme un homme d'un grand ſens, à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'eſt jamais fait valoir de ces commerces ſi flatteurs, & ſi dangereux pour la vanité, il les cachoit, autant qu'il étoit poſſible, & ce qu'il cachoit encore avec plus de ſoin, c'eſt l'uſage qu'il en a fait toutes les fois que la juſtice ou le mérite ont eu beſoin de ſon crédit.

tems attaqué de diverſes maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin il mourut le 4 Janvier 1730, âgé de 77 ans.

On s'appercevoit aiſément dans ſon commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes Lectures. Il en ornoit volontiers ſa converſation & ſes Lettres, mais à propos, avec nouveauté, avec grace, conditions néceſſaires, & peu obſervées. Un certain ſel qu'il avoit dans l'eſprit l'eût rendu fort propre à la raillerie, mais il s'eſt toujours défendu courageuſement d'un talent dangereux pour qui le poſſede, injuſte à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plûpart de ceux qui ont brillé dans les Lettres, & principalement de Meſſieurs Racine & Deſpreaux, & par cette raiſon il fut choiſi après la mort de M. Racine pour être aſſocié à M. Deſpreaux dans le travail ou le deſſein de l'Hiſtoire du feu Roi. Apparemment la liaiſon avec ce grand Satirique lui fit adopter quelques-uns de ſes jugemens, tels que celui qu'il portoit contre le premier de nos Poëtes Lyriques, jugement inſou-

ELOGE
DE MONSIEUR
DU VERNEY.

GUICHARD JOSEPH DU VERNEY naquit à Feurs en Forez le 5 Août 1648 de Jacques du Verney Medecin de la même Ville, & d'Antoinette Pittre. Ses Claſſes faites, il étudia en Medecine à Avignon pendant 5 ans, & en partit en 1667 pour venir à Paris, où il ſe ſentoit appellé par ſes talens.

A peine arrivé dans cette grande Ville, il alla chés le fameux Abbé Bourdelot, qui tenoit des Conferences de Gens de Lettres de toutes les eſpeces. Il leur fit une Anatomie du Cerveau, & d'autres enſuite chés M. Denys ſçavant Medecin, où l'on s'aſſembloit auſſi. Il démontroit ce qui avoit été découvert par Stenon, Swammerdam, Graaf, & les autres grands Anatomiſtes,

tomistes, & il eut bien-tôt une réputation.

Outre ses connoissances déja grandes & rares par rapport à son âge, ce qui contribua beaucoup à le mettre promtement en vogue, ce fut l'éloquence avec laquelle il parloit sur ces matieres. Cette éloquence n'étoit pas seulement de la clarté, de la justesse, de l'ordre, toutes les perfections froides que demandent les sujets dogmatiques, c'étoit un feu dans les expressions, dans les tours, & jusque dans sa prononciation, qui auroit presque suffi à un Orateur. Il n'eût pas pû annoncer indifféremment la découverte d'un Vaisseau, ou un nouvel usage d'une partie, ses yeux en brilloient de joye, & toute sa personne s'animoit. Cette chaleur ou se communique aux Auditeurs, ou du moins les préserve d'une langueur involontaire, qui auroit pû les gagner. On peut ajouter qu'il étoit jeune, & d'une figure assés agréable. Ces petites circonstances n'auront lieu, si l'on veut, qu'à l'égard d'un certain nombre de Dames, qui furent elles-mêmes curieuses de l'entendre.

A meſure qu'il parvenoit à être plus à la mode, il y mettoit l'Anatomie, qui renfermée juſque-là dans les Ecoles de Medecine, ou à Saint Côme, oſa ſe produire dans le beau monde, préſentée de ſa main.

Je me ſouviens d'avoir vû des gens de ce monde-là, qui portoient ſur eux des piéces ſeches préparées par lui, pour avoir le plaiſir de les montrer dans les Compagnies, ſur tout celles qui appartenoient aux ſujets les plus intéreſſans. Les Sciences ne demandent pas à conquerir l'Univers, elles ne le peuvent, ni ne le doivent, elles ſont à leur plus haut point de gloire, quand ceux qui ne s'y attachent pas, les connoiſſent aſſés pour en ſentir le prix & l'importance.

Il entra en 1676 dans l'Academie, qui ne contoit encore que dix années depuis ſon établiſſement. On crut réparer par lui la perte que la Compagnie avoit faite de Meſſieurs Gayent & Pecquet, tous deux habiles Anatomiſtes, mais le dernier plus fameux par la découverte du Reſervoir du Chile, & du Canal Thorachique. Du caractere dont étoit M. du Verney, il

n'avoit pas beſoin de grands motifs pour prendre beaucoup d'ardeur. Il ſe mit à travailler à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, qui faiſoit alors une partie des occupations de l'Academie, & il tient beaucoup de place dans l'Hiſtoire Latine de M. du Hamel.

Quand ceux qui étoient chargés de l'éducation de M. le Dauphin, Ayeul du Roi, ſongerent à lui donner des connoiſſances de Phiſique, on fit l'honneur à l'Academie de tirer de ſon Corps ceux qui auroient cette fonction, & ce furent M. Roëmer pour les Expériences générales, & M. du Verney pour l'Anatomie. Celui-ci préparoit les parties à Paris, & les tranſportoit à Saint-Germain, ou à Verſailles. Là il trouvoit un Auditoire redoutable, le Dauphin environné de M. le Duc de Montauſier, de M. l'Evêque de Meaux, de M. Huet depuis Evêque d'Avranches, de M. de Cordemoi, qui tous, en ne comptant pour rien les Titres, quoiqu'ils faſſent toujours leur impreſſion, étoient fort ſçavans, & fort capables de juger même de ce qui leur eût été nouveau. Les Démonſtrations d'Anatomie réuſſirent ſi bien auprès du jeune Prince,

qu'il offrit quelquefois de ne point aller à la chaſſe, ſi on les lui pouvoit continuer après ſon dîner.

Ce qui avoit été fait chés lui ſe recommençoit chés M. de Meaux avec plus d'étendue & de détail. Il s'y aſſembloit de nouveaux Auditeurs, tels que M. le Duc de Chevreuſe, le P. de la Chaiſe, M. Dodart, tous ceux que leur goût y attiroit, & qui ſe ſentoient dignes d'y paroître. M. du Verney fut de cette ſorte pendant près d'un an l'Anatomiſte des Courtiſans, connu de tous, & preſque ami de ceux qui avoient le plus de mérite. Ses ſuccès de Paris l'avoient porté à la Cour, & il en revint à Paris avec ce je ne ſçai quoi de plus brillant que donnent les ſuccès de la Cour.

Les fatigues de ſon métier, très-pénible par lui-même, & plus pénible pour lui que pour tout autre, lui cauſerent un mal de poitrine ſi violent, qu'on lui crut un ulcere au Poumon. Il en revint cependant, bien réſolu à ſe ménager davantage à l'avenir; mais comment exécuter cette réſolution? comment réſiſter à mille choſes qui s'offroient, & qui forçoient ſes regards

& les recherches à ſe tourner de leur côté? comment leur refuſer ſes nuits, même après les jours entiers? Souvent l'Anatomie ne ſouffre pas de délais; mais quand elle en eût ſouffert, en pouvoit-il prendre?

En 1679. il fut nommé Profeſſeur d'Anatomie au Jardin Royal, & il alla en Baſſe-Bretagne pour y faire des diſſections de Poiſſons, envoyé dans cette vûe avec M. de la Hire, qui devoit avoir d'autres occupations. Ils furent envoyés tous deux l'année ſuivante ſur la côte de Bayonne pour les mêmes deſſeins. Il entra dans une Anatomie toute nouvelle; mais il ne put qu'ébaucher la matiere, & depuis ſon retour la ſeule ſtructure des Ouïes de la Carpe lui coûta plus de tems que tous les Poiſſons qu'il avoit étudiés dans ſes deux voyages.

Il mit les Exercices Anatomiques du Jardin Royal ſur un pied où ils n'avoient pas encore été. On vit avec étonnement la foule d'Ecoliers, qui s'y rendoit, & on conta en une année juſqu'à 140 Etrangers. Pluſieurs d'entre eux retournés dans leur Païs, ont été de grands Médecins, de grands Chirur-

giens, & ils ont ſemé dans toute l'Europe, le nom & les louanges de leur Maître; ſans doute ils ont ſouvent fait valoir ſon autorité, & ſe ſont ſervis du fameux, *il l'a dit*. Nous avons rapporté dans l'Eloge de M. Lemery (*a*) qu'il faiſoit ici en même tems des Cours de Chimie avec le même éclat. Une Nation, qui auroit pris ſur les autres une certaine ſupériorité dans les Sciences, s'appercevroit bien-tôt que cette gloire ne ſeroit pas ſtérile, & qu'il lui en reviendroit des avantages auſſi réels, que d'une marchandiſe néceſſaire & précieuſe, dont elle feroit ſeule le commerce.

Il publia en 1683 ſon *Traité de l'Organe de l'Ouïe*, qui fut traduit en Latin dès l'année ſuivante, & imprimé à Nuremberg. Cette Traduction a été inſérée dans la Bibliotheque Anatomique de Manget. On ſera ſurpris que ce ſoit-là le ſeul qu'ait donné M. du Verney, vû le long-tems qu'il a vécu depuis; mais quand on le connoîtra bien, on ſera ſurpris au contraire qu'il l'ait donné. Jamais il ne ſe contentoit pleinement ſur un ſujet, & ceux

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1715., p. 74 & 75.

qui ont quelque idée de la Nature, le lui pardonneront. Il faiſoit d'une partie qu'il examinoit toutes les coupes différentes qu'il pouvoit imaginer, pour la voir de tous les ſens, il employoit toutes les injections, & cela demande déja un tems infini, ne fût-ce qu'en tentatives inutiles. Mais il arrivoit ce qui arrive preſque toujours des diſcuſſions pouſſées dans un grand détail, elles ne levent guere une difficulté ſans en faire naître une autre; cette nouvelle difficulté, qu'on veut ſuivre, produit auſſi ſa difficulté incidente, & on ſe trouve engagé dans un labirinthe. De plus un premier travail, qui auroit voulu être continué, eſt interrompu par un autre, que quelques circonſtances, ou, ſi l'on veut, la ſimple curioſité rendent indiſpenſable. Une connoiſſance acquiſe comme par hazard, aura une eſpece d'effet rétroactif, qui détruira ou modifiera beaucoup des connoiſſances précédentes qu'on croyoit abſolument ſûres. Ajoutés à ce fond d'embarras, que produit la nature de l'Anatomie, une peur de ſe méprendre, une frayeur des jugemens du Public, qui ne peut guere

être excessive, & l'on concevra sans peine qu'un très-habile Anatomiste peut n'avoir pas imprimé. Il faut pourtant avouer qu'un trop grand amour de la perfection, ou une trop grande délicatesse de gloire, feront perdre au Public une infinité de vûes & d'idées, qui pour être d'une certaine utilité, n'auroient pas eu besoin d'une entiere certitude, ou d'une précision parfaite.

M. du Verney fut assés long-tems le seul Anatomiste de l'Académie, & ce ne fut qu'en 1684 qu'on lui joignit M. Mery (a). Ils n'avoient rien de commun qu'une extrême passion pour la même science, & beaucoup de capacité; du reste presque entierement opposés, sur-tout à l'égard des talens extérieurs. Si l'on pouvoit quelquefois craindre que par le don de la parole M. du Verney n'eût la facilité de tourner les faits selon ses idées, on étoit sûr que M. Mery ne pouvoit que se renfermer dans une sévere exactitude des faits, & que l'un eût tenu en respect l'éloquence de l'autre. Le grand avantage des Compagnies résulte de

(a) Voyés l'Hist. de 1712, p. 150.

cet

cet équilibre des caracteres. On remarqua que M. du Verney prit un nouveau feu par cette eſpece de rivalité. Elle n'éclata jamais davantage que dans la fameuſe queſtion de la Circulation du ſang du Fœtus, dont nous avons tant parlé. Elle le conduiſit à examiner d'autres ſujets qui pouvoient y avoir rapport, la circulation dans les Amphibies, tels que la Grenouille, car le Fœtus qui vit d'abord ſans reſpirer l'air, & enſuite en le reſpirant, eſt une eſpece d'Amphibie; ceux-là le conduiſoient à d'autres Animaux approchans, ſans être Amphibies, comme le Crapaud, & enfin aux Inſectes, qui font un genre à part, & offrent un ſpectacle tout nouveau.

Auſſi excelloit-il dans l'Anatomie comparée, qui eſt l'Anatomie priſe le plus en grand qu'il ſoit poſſible, & dans une étendue où peu de gens la peuvent embraſſer. Il eſt vrai que pour nous & pour nos beſoins la ſtructure du Corps humain paroîtroit ſuffire mais on le connoît mieux, quand on connoît auſſi toutes les autres Machines faites à peu près ſur le même deſſein. Après celles-là il s'en préſente

d'autres d'un deſſein fort différent, il y aura moins d'utilité à les étudier à cauſe de la grande différence ; mais par cette raiſon là même, la curioſité ſera plus piquée, & la curioſité n'a-t-elle pas ſes beſoins ?

Dans les premiers tems de ſes Exercices du Jardin Royal, il faiſoit & les Démonſtrations des parties qu'il avoit préparées, & les Diſcours qui expliquoient les uſages, les maladies, les cures, & réſolvoient les difficultés. Mais ſa foibleſſe de poitrine, qui ſe faiſoit toujours ſentir, ne lui permit pas de conſerver les deux fonctions à la fois. Un habile Chirurgien choiſi par lui, faiſoit ſous lui les Démonſtrations, & il ne lui reſtoit plus que les Diſcours, dans leſquels il avoit de la peine à ſe renfermer. C'eſt lui qui a le premier enſeigné en ce lieu-là l'Oſtologie, & les maladies des Os.

De ſon Cabinet, où il avoit étudié des Cadavres, ou des Squeletes, il alloit dans les Hôpitaux de Paris, où il étudioit ceux dont les maux avoient rapport à l'Anatomie. Si la machine du Corps diſſequée & démontrée, préſente encore tant d'Enigmes très-diffi-

ciles & très-obſcures, à plus forte raiſon la machine vivante, où tout eſt ſans comparaiſon moins expoſé à la vûë, plus enveloppé, plus équivoque. C'étoit-là qu'il appliquoit ſa Theorie aux faits, & qu'il apprenoit même ce que la ſeule Theorie ne lui eût pas appris. En même-tems il étoit d'un grand ſecours, & aux Malades, & à ceux qui en étoient chargés. Quoiqu'il fût Docteur en Medecine, il évitoit de s'engager dans aucune pratique de Medecine ordinaire, quelque honorable, quelque utile qu'elle pût être; il prévoyoit qu'un cas rare de Chirurgie, une opération ſinguliere, lui auroit cauſé une diſtraction indiſpenſable, & il s'acquittoit aſſés envers le Public de ſon devoir de Medecin, non-ſeulement par les inſtructions générales qu'il donnoit ſur toute l'Anatomie, mais par l'utilité dont il étoit dans les occaſions particulieres.

Loin d'avoir rien à ſe reprocher ſur cet article, il ne ſe reprochoit que d'être trop occupé de ſa Profeſſion. Il craignoit que la Religion, dont il avoit un ſentiment très-vif, ne lui permît pas un ſi violent attachement, qui s'empa-

roit de toutes ſes penſées, & de tout ſon tems. L'Auteur de la Nature, qu'il admiroit & révéroit ſans ceſſe dans ſes Ouvrages ſi bien connus de lui, ne lui paroiſſoit pas ſuffiſamment honoré par ce culte ſçavant, toujours cependant accompagné du culte ordinaire le plus régulier. L'âge qui s'avançoit, les infirmités qui augmentoient, contribuoient peut-être à ce ſcrupule, ſans lui donner pourtant le pouvoir de s'y livrer entierement.

Les mêmes raiſons l'empêcherent pendant pluſieurs années de paroître à l'Academie. Il demanda à être Vétéran, & ſa place fut remplie par M. Petit Docteur en Medecine. Il paroiſſoit avoir oublié l'Academie, lorſque tout d'un coup il ſe réveilla à l'occaſion de la réimpreſſion de l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, à laquelle il avoit eu anciennement beaucoup de part. Il reprit à 80 ans des forces, de la jeuneſſe pour revenir dans nos Aſſemblées, où il parla avec toute la vivacité qu'on lui avoit connuë, & qu'on n'attendoit plus. Une grande paſſion eſt une eſpece d'Ame, immortelle à ſa maniere, & preſque indépendante des organes.

Il ne perdoit aucun des intervalles que lui laiſſoient des ſouffrances, qui redoubloient toujours, & qui le mirent pluſieurs fois au bord du tombeau. Il revoyoit avec M. Vinſlou ſon Traité de l'Oreille, dont il vouloit donner une ſeconde Edition, qui ſe ſeroit bien ſentie des acquiſitions poſtérieures. Il avoit entrepris un Ouvrage ſur les Inſectes, qui l'obligeoit à des ſoins très-pénibles; malgré ſon grand âge, par exemple, il paſſoit des nuits dans les endroits les plus humides du Jardin, couché ſur le ventre, ſans oſer faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des Limaçons, qui ſemblent en vouloir faire un ſecret impénétrable. Sa ſanté en ſouffroit, mais il auroit encore plus ſouffert de rien négliger. Il mourut le 16 Septembre 1730, âgé de 82 ans.

Il étoit en commerce avec les plus grands Anatomiſtes de ſon tems, Malpighi, Ruyſch, Pitcarne, Bidloo, Boërhave. J'ai vû les Lettres qu'il en avoit reçûës, & je ne puis m'empêcher d'en traduire ici une de Pitcarne écrite en Latin, datée de l'an 1712, à cauſe de ſon caractere ſingulier.

Très-illuſtre du Verney, voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, & qui te rend graces de ces Diſcours divins qu'il a entendus de toi à Paris il y a 30 ans. Je te recommande Thomſon mon ami, & Ecoſſois. Je t'envoyerai bien-tôt mes Diſſertations où je réſoudrai ce Problême : Une Maladie étant donnée, trouver le Remede. *A Edimbourg*, &c. Celui qui s'élevoit à de pareils Problêmes, & dont effectivement le nom eſt devenu ſi célébre, ſe faiſoit honneur de ſe reconnoître pour Diſciple de M. du Verney. On voit de plus par des Lettres de 1698 que lui qui auroit pû inſtruire parfaitement dans l'Anatomie un frere qu'il avoit, il l'envoyoit d'Angleterre à Paris, pour y étudier ſous le plus grand Maître.

En général il paroît par toutes ces Lettres que la réputation de M. du Verney étoit très-brillante chés les Etrangers, non-ſeulement par la haute idée qu'ils remportoient de ſa capacité, mais par la reconnoiſſance qu'ils lui devoient de ſes manieres obligeantes, de l'intérêt qu'il prenoit à leurs progrès, de l'affection dont il animoit ſes leçons. Ceux qui lui adreſſoient de

nouveaux Diſciples, ne lui demandoient pour eux que ce qu'ils avoient éprouvé eux-mêmes. Ils diſent tous que ſon Traité de l'Oüie leur a donné une envie extrême de voir les Traités des quatre autres Sens qu'il avoit promis dans celui-là, ils l'exhortent ſouvent à faire part à tout le Public de ſes richeſſes, qu'il ne peut plus tenir cachées après les avoir laiſſé appercevoir dans ſes Diſcours du Jardin Royal, ils le menacent du péril de ſe les voir enlever par des gens peu ſcrupuleux, & on lui cite même un exemple où l'on croit le cas déja arrivé; mais il a toujours été ou peu ſenſible à ce malheur, ou trop irréſolu à force de ſçavoir.

On lui donne aſſés ſouvent dans ces Lettres une premiere place entre tous les Anatomiſtes. Il eſt vrai que dans ce qu'on écrit à un homme illuſtre, il y entre d'ordinaire du compliment; on peut mettre à un haut rang celui qui n'eſt pas à un rang fort haut, mais on n'oſe pas mettre au premier rang celui qui n'y eſt pas; la loüange eſt trop déterminée, & on ne pourroit ſauver l'honneur de ſon jugement.

Il eſt du devoir de l'Academie de

publier un bienfait qu'elle a reçû de lui. Il lui a legué par ſon Teſtament toutes ſes préparations Anatomiques, qui ſont & en grand nombre, & de la perfection qu'on peut imaginer. Cela joint à tous les Squeletes d'Animaux rares, que la Compagnie a depuis long-tems dans une Salle du Jardin Royal, compoſera un grand Cabinet d'Anatomie, moins eſtimable encore par la curioſité, que par l'utilité dont il ſera dans les recherches de ce genre.

ELOGE
DE M. LE COMTE
MARSIGLI.

LOUIS-FERDINAND MARSIGLI naquit à Bologne le 10 Juillet 1658 du Comte Charles-François Marſigli, iſſu d'une ancienne Maiſon Patricienne de Bologne, & de la Comteſſe Marguerite Cicolani. Il fut élevé par ſes parens ſelon qu'il convenoit à ſa naiſſance, mais il ſe donna à lui-même quant aux Lettres une éducation bien ſupérieure à celle que ſa naiſſance demandoit. Il alla dès ſa premiere jeuneſſe chercher tous les plus illuſtres Sçavans d'Italie, il apprit les Mathématiques de Geminiano Montanari, & d'Alphonſe Borelli, l'Anatomie de Marcel Malpighi, l'Hiſtoire Naturelle des Obſervations que ſon génie lui fourniſſoit dans ſes voyages.

Mais ils euſſent été trop bornés s'ils ſe fuſſent renfermés dans l'Italie. Il al-

la à Conſtantinople en 1679 avec le Bayle que Veniſe y envoyoit. Comme il ſe deſtinoit à la Guerre, il s'informa, mais avec toute l'adreſſe & les précautions néceſſaires, de l'état des forces Ottomanes, & en même tems il examina en Philoſophe le Boſphore de Thrace, & ſes fameux courans. Il écrivit ſur l'un & l'autre de ces deux ſujets. Le Traité du Boſphore parut à Rome en 1681 dédié à la Reine Chriſtine de Suede, & c'eſt le premier qu'on ait de lui. L'autre intitulé, *Del incremento, e decremento dell Imperio Ottomano*, doit paroître préſentement imprimé à Amſterdam avec une Traduction Françoiſe.

Il revint de Conſtantinople dès l'an 1680, & peu de tems après, lorſque les Turcs menaçoient d'une irruption en Hongrie, il alla à Vienne offrir ſes ſervices à l'Empereur Leopold, qui les accepta. Il lui fut aiſé de prouver combien il étoit au-deſſus d'un ſimple Soldat par ſon intelligence dans les Fortifications, & dans toute la ſcience de la Guerre, il fit avec une grande approbation des Généraux, des Lignes & des Travaux ſur le Rab pour ar-

rêter les Turcs, & il en fut récompenſé par une Compagnie d'Infanterie en 1683 quand les Ennemis parurent pour paſſer cette Riviere. Ce fut là qu'après une action aſſés vive, il tomba bleſſé & preſque mourant entre les mains des Tartares, le 2 Juillet, jour de la Viſitation; ce n'eſt pas ſans raiſon que nous ajoutons le nom de cette Fête à la datte du jour. Il a fait de ſa captivité une Relation, où il a bien ſenti que l'art n'étoit point néceſſaire pour la rendre touchante. Le ſabre toujours levé ſur ſa tête, la mort toujours préſente à ſes yeux, des traitemens plus que barbares, qui étoient une mort de tous les momens, feront frémir les plus impitoyables, & l'on aura ſeulement de la peine à concevoir comment ſa jeuneſſe, ſa bonne conſtitution, ſon courage, la réſignation la plus chrétienne, ont pû réſiſter à une ſi affreuſe ſituation. Il ſe crut heureux d'être acheté par deux Turcs, freres, & très-pauvres, avec qui il ſouffrit encore beaucoup, mais plus par leur miſere, que par leur cruauté, il contoit qu'ils lui avoient ſauvé la vie. Ces maîtres ſi doux le

faiſoient enchaîner toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur chétive cabane, & un troiſiéme Turc, qui vivoit avec eux, étoit chargé de ce ſoin.

Enfin, car nous ſupprimons beaucoup de détails, quoiqu'intéreſſans, il trouva moyen de donner de ſes nouvelles en Italie, & de ſe faire racheter, & le jour de ſa liberté fut le 25 Mars 1684, jour de l'Annonciation. Ses réflexions ſur ces deux dates de ſa captivité & de ſa délivrance ſont la plus remarquable partie de ſon Eloge, puiſqu'elles découvrent en lui un grand fond de piété. Il conçut, & ce ſont ici ſes paroles, que dans deux jours où l'auguſte Protectrice des Fideles eſt particulierement honorée, elle lui avoit obtenu deux graces du Ciel, l'une conſiſtoit à le punir ſalutairement de ſes fautes paſſées, l'autre à faire ceſſer la punition.

Remis en liberté, il alla à Bologne ſe montrer à ſes Concitoyens qui avoient pleuré ſa mort, & qui verſerent d'autres larmes en le revoyant, & après avoir joüi de toutes les douceurs d'une pareille ſituation, il re-

tourna à Vienne ſe préſenter à l'Empereur ; & reprendre ſes emplois Militaires. Il fut chargé de fortifier Strigonie, & quelques autres Places, & d'ordonner les travaux néceſſaires pour le Siége de Bude que méditoient les Impériaux. Il eut part à la conſtruction d'un Pont ſur le Danube, ce qui lui donna occaſion d'obſerver les ruines d'un ancien Pont de Trajan ſur ce même fleuve. Il fut fait Colonel en 1689.

En cette même année l'Empereur l'envoya deux fois à Rome pour faire part aux Papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands ſuccès des Armées Chrétiennes, & des projets formés pour la ſuite.

Lorſqu'après une longue guerre, funeſte aux Chrétiens mêmes, qui en remportoient l'avantage, l'Empereur & la République de Veniſe d'une part, & de l'autre la Porte, vinrent à ſonger à la Paix, & qu'il fut queſtion d'établir les limites entre les Etats de ces trois Puiſſances, le Comte Marſigli fut employé par l'Empereur dans une affaire ſi importante, & comme un homme de Guerre qui connoiſſoit ce qui fait une bonne Frontiere, & com-

me un Sçavant bien instruit des anciennes possessions, & comme un habile Négociateur, qui sçauroit faire valoir des droits. Se trouvant sur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut, à quelque distance de là, une Montagne, au pied de laquelle habitoient les deux Turcs, dont il avoit été Esclave. Il fit demander dans le Païs Turc s'ils vivoient encore, & heureusement pour lui ils se retrouverent. Il eut le plaisir de se faire voir à eux environné de troupes qui lui obéïssoient, ou le respectoient, & le plaisir encore plus sensible de soulager leur extrême misere, & de les combler de présens. Il crut leur devoir encore sa rançon, parce que l'argent qu'ils en avoient reçû, leur avoit été enlevé par le Commandant Turc sous ce prétexte extravagant, que leur Esclave étoit un fils ou un proche parent du Roi de Pologne, qu'ils auroient dû envoyer au Grand Seigneur. Il fit encore plus pour eux, persuadé presque que c'étoient des Libérateurs généreux, qui pour son seul intérêt l'avoient tiré des mains des Tartares. L'emploi qu'il avoit pour régler les Limites le mettant à portée

d'écrire au Grand Viſir, il lui demanda pour l'un de ces deux Turcs un Timariot, Bénéfice Militaire, & en obtint un beaucoup plus conſidérable que celui qu'il demandoit. Sa généroſité fut ſentie par ce Viſir, comme on auroit pû ſouhaiter qu'elle le fût par le premier Miniſtre de la Nation la plus polie, & la plus exercée à la vertu.

Les différentes opérations d'une Guerre très-vive, ſuivies de toutes celles qui furent néceſſaires pour un reglement de limites, devoient ſuffire pour occuper un homme tout entier. Cependant au milieu de tant de tumulte, d'agitation, de fatigues, de périls, M. Marſigli fit preſque tout ce qu'auroit pû faire un Sçavant, qui auroit voyagé tranquillement pour acquérir des connoiſſances. Les armes à la main, il levoit des Plans, déterminoit des poſitions par les méthodes Aſtronomiques, meſuroit la viteſſe des Rivieres, étudioit les Foſſiles de chaque Païs, les Mines, les Métaux, les Oiſeaux, les Poiſſons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui ſçait où il les faut porter. Il alloit juſqu'à faire des épreuves Chimiques, & des Ana-

tomies. Le tems bien ménagé eſt beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne ſçavent guere que le perdre. Le Métier de la Guerre a des vuides fréquens, & quelquefois conſidérables, abandonnés ou à une oiſiveté entiere, ou à des plaiſirs qu'on ſe rend témoignage d'avoir bien mérités. Ces vuides n'en étoient point pour le Comte Marſigli, il les donnoit à un autre Métier preſque auſſi noble, à celui de Philoſophe & d'Obſervateur, il les rempliſſoit comme auroit fait Xenophon. Il amaſſa un grand Recueil, non-ſeulement d'Ecrits, de Plans, de Cartes, mais encore de curioſités d'Hiſtoire Naturelle.

La ſucceſſion d'Eſpagne ayant rallumé en 1701 une Guerre qui embraſa l'Europe, l'importante Place de Briſac ſe rendit par capitulation à feu M. le Duc de Bourgogne le ſix Septembre 1703, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & ſous lui M. Marſigli, parvenu alors au grade de Général de Bataille. L'Empereur perſuadé que Briſac avoit été en état de ſe défendre, & qu'une ſi promte capitulation s'étoit faite contre les

les regles, nomma des Juges pour connoître de cette grande affaire. Ils prononcerent le quatre Février 1704 une Sentence, par laquelle le Comte d'Arco étoit condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le dix-huit du même mois, & le Comte Marsigli à *être déposé de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée.* Un coup si terrible lui dût faire regretter l'esclavage chés les Tartares.

Il est presque impossible que de pareils coups fassent la même impression sur le coupable & sur l'innocent; l'un est terrassé malgré lui-même par le témoignage de sa conscience, l'autre en est soutenu & relevé. Il alla à Vienne pour se jetter aux pieds de l'Empereur, & lui demander la revision du Procès; mais il ne put en huit mois approcher de S. M. I. grace en effet très-difficile à obtenir du Prince le plus juste, à cause des conséquences, ou dangereuses, ou pour au moins désagréables. Il eut donc recours au Public, & remplit l'Europe d'un grand Mémoire imprimé pour sa justification. Par bonheur pour lui un Anonime, &c. ne fut qu'un Anonime, y répondit, de qui lui don-

na lieu de lever juſqu'aux moindres ſcrupules, que ſon Apologie auroit pû laiſſer. Le fond en eſt que long-tems avant le Siége de Briſac, il avoit repréſenté très-inſtamment que la Place ne pourroit ſe défendre, & il le fait voir par les états de la Garniſon, des Munitions de Guerre, &c. piéces dont on ne lui a pas conteſté la vérité. On lui avoit refuſé, ſous prétexte d'autres beſoins, tout ce qu'il avoit demandé de plus néceſſaire & de plus indiſpenſable. Il n'étoit point le Commandant, & il n'avoit fait que ſe ranger à l'avis entierement unanime du Conſeil de Guerre. Mais cette grande brieveté, à laquelle nous ſommes obligés de réduire ſes raiſons, lui fait tort, & il vaut mieux nous contenter de dire, que le Public, qui ſçait ſi bien faire entendre ſon jugement ſans le prononcer en forme, ne ſouſcrivit pas à celui des Commiſſaires Impériaux. Les Puiſſances mêmes alliées de l'Empereur, intéreſſées par conſéquent à la conſervation de Briſac, reconnurent l'innocence du Comte Marſigli, & la Hollande nommément permit qu'on en rendît témoignage dans des écrits qui furent

publiés. Parmi tous ces ſuffrages favorables nous en avons encore un à conter, qui n'eſt à la vérité que celui d'un particulier; mais ce particulier eſt M. le Maréchal de Vauban, dont l'autorité auroit pû être oppoſée, s'il l'eût fallu, à celle de toute l'Europe, comme l'autorité de Caton à celle des Dieux. Sur le fond de toute cette affaire, il parut généralement qu'on avoit voulu au commencement d'une grande Guerre donner un exemple effrayant de ſévérité, dont on prévoyoit les beſoins dans beaucoup d'autres occaſions pareilles; la Morale des Etats ſe réſout pour de ſi grands intérêts à hazarder le ſacrifice de quelques particuliers.

M. Marſigli envoya toutes ſes Pieces juſtificatives à l'Académie, comme à un Corps dont il ne vouloit pas perdre l'eſtime, & il eſt remarquable dans la Lettre qu'il lui écrivit, qu'après avoir parlé en peu de mots de ſa malheureuſe ſituation, il ne penſe plus qu'à des projets d'Ouvrages, & les expoſe aſſés au long, principalement l'idée qu'il avoit d'établir le véritable Cours de la Ligne des Monta-

gnes, qui commence à la Mer Noire; va parallelement au Danube juſqu'au Mont Saint Gothard, & continue juſqu'à la Méditerranée.

Dans l'Impreſſion de ſes Apologies il met pour Vignette une eſpece de Deviſe ſingaliere, qui a rapport à ſon avanture. C'eſt une M. premiere lettre de ſon nom, qui porte de part & d'autre entre ſes deux jambes les deux tronçons d'une Épée rompue, avec ces mots, *Fractus integro.* Eût-il imaginé, eût-il publié cette repréſentation affligeante, s'il ſe fût cru flétri, & n'eût-il pas cru l'être, ſi la voix publique ne l'eût pleinement raſſuré?

Il chercha ſa conſolation dans les Sciences, dont il s'étoit heureuſement ménagé le ſecours, ſans prévoir qu'il lui dût être un jour ſi néceſſaire. Ce qui n'avoit été pour lui qu'un Lieu de plaiſance devint un Azile. Il conſerva la pratique d'étudier par les voyages, dont il avoit contracté l'habitude, & c'eſt réellement la meilleure pour l'Hiſtoire Naturelle, qui étoit ſon grand objet. Il alla en Suiſſe, où la Nature ſe préſente ſous un aſpect ſi différent de tous les autres, & ce Païs

l'intéreſſoit particulierement, parce qu'il vouloit faire un Traité de la ſtructure organique de la Terre, & que les Montagnes ſont peut-être des eſpeces d'os de ce grand Corps. Il vint enſuite à Paris, où il ne trouva pas moins de quoi exercer ſa curioſité, quoique d'une maniere différente. De-là il parcourut la France, & s'arrêta à Marſeille pour étudier la Mer.

Etant un jour ſur le Port, il reconnut un Galerien Turc pour être celui qui l'attachoit toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux, frappé d'un effroi mortel, ſe jetta à ſes pieds pour implorer ſa miſéricorde, qui ne devoit conſiſter qu'à ne pas ajouter de nouvelles rigueurs à ſa miſere préſente. M. Marſigli écrivit à M. le Comte de Pontchartrain pour le prier de demander au Roi la liberté de ce Turc, & elle fut accordée. On le renvoya à Alger, d'où il manda à ſon Libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les Eſclaves Chrétiens. Il ſemble que la Fortune imitât un Auteur de Roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévûes & ſingulieres en faveur des vertus de ſon Heros.

Le Comte Marſigli fut rappellé de Marſeille en 1709 par les ordres du Pape Clement XI. qui dans les conjonctures d'alors, crut avoir beſoin de Troupes, & lui en donna le commandement, tant l'affaire de Briſac lui avoit laiſſé une réputation entiere; car la valeur & la capacité les plus réelles n'auroient pas ſuffi, il faut toujours dans de ſemblables choix conter avec l'opinion des hommes. Quand ce commandement fut fini par le changement des conjonctures, le Pape voulut retenir M. Marſigli auprès de lui par l'offre des emplois Militaires les plus importans dont il diſpoſât, & même pour n'épargner aucun moyen, par l'offre de la Prélature, qui auroit pû le relever ſi glorieuſement, & le porter à un rang ſi haut; mais il refuſa tout pour aller reprendre en Provence les délicieuſes Recherches qu'il y avoit commencées. Il en envoya à l'Académie en 1710. une aſſés ample Relation dont nous avons rendu conte, (a) & la belle découverte des fleurs du Corail y eſt compriſe. Cet Ouvrage a été imprimé à Amſterdam en 1715 ſous

(a) Voyés l'Hiſt. de 1710, p. 23. 48. & 69.

le Titre d'*Hiſtoire Phiſique de la Mer.* Des affaires domeſtiques le rappellerent à Bologne, & là il commença l'exécution d'un deſſein qu'il méditoit depuis long-tems, digne d'un homme accoutumé au grand pendant tout le cours de ſa vie.

Entre toutes les Villes d'Italie, Bologne eſt célebre par rapport aux Sciences & aux Arts. Elle a une ancienne Univerſité pareille aux autres de l'Europe; une Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, nommée *Clementine*, parce qu'elle a été établie par Clément XI. enfin une Académie des Sciences, qui s'appelle l'Académie des *Inquiets*, nom aſſés convenable aux Philoſophes modernes, qui n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent & chercheront toujours. Le Comte Marſigli voulut encore orner de ce côté-là ſa Patrie, quoique déja ſi ornée. Il avoit un fonds très-riche de toutes les différentes Pieces, qui peuvent ſervir à l'Hiſtoire Naturelle, d'Inſtrumens néceſſaires aux Obſervations Aſtronomiques, ou aux Expériences de Chimie, de Plans pour les Fortifications, de Modeles de Machi-

nes, d'Antiquités, d'Armes Étrangeres, &c. Le tout non-ſeulement acquis à grands frais, mais tranſporté encore à plus grands frais de différens lieux éloignés juſqu'à Bologne, & il en fit une donation au Senat de cette Ville, par un Acte autentique du 11. Janvier 1712. en formant un corps qui eût la garde de tous les fonds donnés, & qui en fît à l'avantage du Public l'uſage réglé par les conditions du Contrat. Il nomma ce Corps l'*Inſtitut des Sciences & des Arts de Bologne*. Sans doute il eut des difficultés à vaincre de la part des Compagnies plus anciennes, différens interêts à concilier enſemble, des caprices même à eſſuyer, mais il n'en reſte plus de traces, & c'eſt autant de perdu pour ſa gloire, à moins qu'on ne lui tienne compte de ce qu'il n'en reſte plus de traces. Il ſubordonna ſon Inſtitut à l'Univerſité, & le lia aux deux Academies. De cette nouvelle diſpoſition faite avec toute l'habileté requiſe, & tous les ménagemens néceſſaires, il en réſulte certainement que la Phiſique & les Mathematiques ont aujourd'hui dans Bologne des ſecours & des avantages conſidérables

conſidérables qu'elles n'y avoient jamais eus, & dont le fruit doit ſe communiquer par une heureuſe contagion.

Le Sénat donna à l'Inſtitut un Palais tel que le demandoient les grands fonds reçûs de M. Marſigli, qu'il falloit diſtribuer en différens Appartemens, ſelon les Sciences.

Dans ce Palais habitent ſix Profeſſeurs, chacun dans le quartier de la Science qui lui appartient. On croit voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée, le ſonge d'un Sçavant réaliſé. Il ſera facile de juger qu'on n'a pas oublié un Obſervatoire. Il eſt occupé par M. Euſtachio Manfredi, Aſtronome de l'Inſtitut, ſi ce n'eſt pas lui faire tort que de le déſigner par cette ſeule qualité, lui qui allie aux Mathématiques les talens qui leur ſont le plus oppoſés.

L'Inſtitut s'ouvrit en 1714 par une Harangue du P. Hercule Corazzi Religieux Olivetan, Mathématicien de la nouvelle Compagnie. Le Comte Marſigli, qui n'avoit pas voulu permettre que ſon nom parût dans aucun Monument public, ne put échapper

aux juſtes louanges de l'Orateur. Comment ſéparer le Fondateur d'avec la Fondation ? Les louanges refuſées ſçavent bien revenir avec plus de force, & il eſt peut-être auſſi modeſte de leur laiſſer leur cours naturel, en ne les prenant que pour ce qu'elles valent.

En 1715 l'Academie des Sciences ayant propoſé au Roi ſelon ſa Regle, pour une place vacante d'Aſſocié Etranger, deux ſujets, qui furent M. le Duc d'Eſcalonne Grand d'Eſpagne, & M. Marſigli, le Roi ne voulut point faire de choix entre eux, & il ordonna que tous deux ſeroient de l'Academie, parce que la premiere place d'Aſſocié Etranger qui vaqueroit, ne ſeroit point remplie. N'eût-il pas ſans héſiter, donné la préférence à un homme du mérite & de la dignité du Duc d'Eſcalonne, pour peu qu'il fût reſté de tache au nom de ſon Concurrent, & cette tache n'eût-elle pas été de l'eſpece la plus odieuſe aux yeux de ce grand Prince ? M. Marſigli étoit auſſi de la Société Royale de Londres, & de celle de Montpellier. Ce n'étoit pas un honneur à négliger pour les différentes

Academies, que de conter parmi leurs Membres le Fondateur d'une Academie.

Elle l'occupoit toujours, & il se livroit volontiers à toutes les idées qui lui venoient sur ce sujet, quelques soins, & quelques dépenses qu'elles demandassent. Il mit sur pied une Imprimerie, qui devoit être fournie non-seulement de Caracteres Latins & Grecs, mais encore Hebreux & Arabes, & il fit venir de Hollande des Ouvriers habiles pour les fondre. Il eut des raisons pour ne pas donner ce grand fond à l'Institut directement, mais aux Peres Dominicains de Bologne, à condition que tous les Ouvrages, qui partiroient de l'Institut, seroient imprimés en remboursant seulement les frais. Il donna à cette Imprimerie le nom d'Imprimerie de S. Thomas d'Aquin, dont il invoquoit la protection pour cet établissement, & pour tout l'Institut. Le Protecteur étoit bien choisi; car S. Thomas dans un autre siécle, & dans d'autres circonstances, étoit Descartes. Nous passons sous silence des Processions, où il vouloit que l'on portât huit Bannieres, qui auroient re-

préſenté les principaux évenemens de la Vie du Saint, & auſquelles on jugea à propos de ſubſtituer la Châſſe de ſes Reliques. La dévotion d'Italie prend aſſés ſouvent une forme qui n'eſt guere de notre goût d'aujourd'hui.

Ce qui en ſera certainement davantage, c'eſt l'établiſſement qu'il fit d'un Tronc dans la Chapelle de l'Inſtitut pour le Rachat des Chrétiens, & principalement de ſes Compatriotes Eſclaves en Turquie. Il n'oublia rien pour animer cette charité; il ſe ſouvenoit de ſes malheurs utilement pour les autres malheureux. Par le même ſouvenir il ordonna une Proceſſion ſolemnelle de l'Inſtitut tous les 25 ans, le jour de l'Annonciation. Ces Fêtes, ces Cérémonies fondées ſur la piété, pouvoient auſſi avoir une politique ſenſée & légitime; elles lioient l'Inſtitut à la Religion, & en aſſuroient la durée.

Il manquoit encore à la Collection d'Hiſtoire Naturelle, dont l'Inſtitut étoit en poſſeſſion, quantité de choſes des Indes; car ce qui y dominoit, c'étoit l'Europe, & il jugea qu'il ne pouvoit avoir promtement ces curioſités

qu'en les allant chercher en Angleterre & en Hollande. Il s'embarqua à Livourne pour Londres, quoique dans un âge déja fort avancé, & il alla de Londres à Amſterdam finir ſes ſçavantes emplettes. Là il donna à imprimer ſon grand Ouvrage du *Cours du Danube*, dont il a paru à la Haye en 1726 une Edition magnifique en 6 Vol. infol. & il négocia avec les Libraires un nombre de bons Livres deſtinés à ſon Inſtitut. Quand toutes ſes nouvelles acquiſitions furent raſſemblées dans Bologne, il en fit ſa donation en 1727.

Tout cela fini, tous ſes projets heureuſement terminés, il imita en quelque ſorte Solon, qui après avoir été le Legiſlateur de ſon Païs, & n'ayant plus de bien à lui faire, s'en exila. Il alla en 1728 retrouver ſa retraite de Provence, pour y reprendre ſes Recherches de la Mer, & ſuivre en liberté ce génie d'obſervation qui le poſſedoit. Mais il eut en 1729 une legere attaque d'Apoplexie, & les Medecins le renvoyerent dans l'air natal. Il ne fit qu'y languir juſqu'au premier Novembre 1730 qu'une ſeconde attaque l'em-

porta. Tout Bologne fit parfaitement ſon devoir pour un pareil Citoyen, qui à l'exemple des anciens Romains, avoit uni en même dégré les Lettres & les Armes, & donné tant de preuves d'un amour ſingulier pour ſa Patrie.

ELOGE
DE MONSIEUR
GEOFFROY.

ESTIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY nâquit à Paris le 13 Février 1672, de Matthieu-François Geoffroy, Marchand Apotiquaire, ancien Echevin, & ancien Conſul, & de Louiſe de Vaux, fille d'un Chirurgien célebre en ſon tems. Le Biſayeul paternel de M. Geoffroy avoit été auſſi premier Echevin de Paris, & alors on ne choiſiſſoit que des Bourgeois d'ancienne famille, & d'une réputation bien nette, eſpece de Nobleſſe qui devroit bien valoir celle dont la preuve ne conſiſte que dans les filiations.

Si nous diſions que l'éducation d'un jeune homme a été telle que quand il fut en Phiſique, il ſe tenoit chés ſon Pere des Conférences reglées, où M. Caſſini apportoit ſes Planiſpheres, le P. Sebaſtien ſes machines, M. Joblot

ſes Pierres d'Aiman, où M. du Verney faiſoit ſes diſſections, & M. Homberg des Opérations de Chimie, où ſe rendoient du moins par curioſité pluſieurs autres Sçavans fameux, & de jeunes gens qui portoient de beaux noms, qu'enfin ces Conférences parurent ſi bien entenduës, & ſi utiles, qu'elles furent le modele & l'époque de l'établiſſement des expériences de Phiſique dans les Colleges; ſans doute on croiroit qu'il s'agiſſoit de l'éducation d'un Fils de Miniſtre, deſtiné pour le moins aux grandes dignités de l'Egliſe; cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que ſon Pere ne deſtinoit qu'à lui ſucceder dans ſa profeſſion. Mais il ſçavoit combien de connoiſſances demande la Pharmacie embraſſée dans toute ſon étenduë, il l'aimoit, & par goût, & parce qu'elle lui réuſſiſſoit fort, & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à ſon Fils les moyens de pourſuivre avec plus d'avantage la carriere où lui-même auroit vieilli.

Après cette premiere étude de Phiſique générale, M. Geoffroy fit des Cours particuliers de Botanique, de

Chimie, & même d'Anatomie, quoique cette Science ne fût pas de ſon objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ſes heures de délaſſement, où l'on eſt le maître de choiſir ſes plaiſirs. Il tournoit, il travailloit des Verres de Lunettes, il exécutoit des Machines en petit, il apprenoit l'Italien de l'Abbé Roſelli, ſi connu par le Roman de l'*Infortuné Napolitain.*

En 1692 ſon Pere l'envoya à Montpellier pour y apprendre la Pharmacie chés un habile Apotiquaire, qui de ſon côté envoya ſon Fils à Paris chés M. Geoffroy, échange bien entendu, puiſque l'un & l'autre de ces jeunes gens, en laiſſant dans la maiſon paternelle ce qu'il étoit bien ſûr d'y retrouver toujours, alloit chercher dans une maiſon étrangere ce qu'il n'eût pas trouvé chés lui.

M. Geoffroy ſuivit les plus habiles Profeſſeurs de la fameuſe Ecole de Montpellier, & il vit preſque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'eſt toujours accrû depuis, & qui par lui-même, & ſans nul ſecours étranger, s'eſt élevé à la premiere place. Avant que de revenir à Paris, M. Geof-

froy voyagea dans les Provinces Meridionales du Royaume, & alla voir les Ports de l'Ocean, car il embraſſoit auſſi ce qui n'étoit que de pure curioſité; il en eût été peut-être bien puni à ſaint Malo, où il ſe trouva enfermé en 1693, dans le tems du Bonbardement des Anglois, ſi la terrible Machine Infernale, qui menaçoit d'abîmer tout, n'eût manqué ſon effet. M. le Comte de Tallard, depuis Duc, Pair, & Maréchal de France, ayant été nommé au commencement de 1698 à l'Ambaſſade extraordinaire d'Angleterre, il choiſit M. Geoffroy, qui n'étoit point Medecin, pour avoir ſoin de ſa ſanté, & il ne crut point que cette confiance donnée au mérite dépourvû de titre, fût trop hardie. M. Geoffroy, qui ſçavoit voyager, ne manqua pas de profiter du ſéjour de Londres, il gagna l'amitié de la plûpart des Illuſtres d'un Pays, qui en produit tant, & principalement celle de M. le Chevalier Sloane, & en moins de ſix mois il devint leur Confrere par une place qu'ils lui donnerent dans la Societé Royale.

De-là il paſſa en Hollande, où il vit d'autres Sçavans, fit d'autres obſerva-

tions, acquit de nouvelles connoiſſances. Il ſe préſenta encore à lui l'occaſion de faire un voyage agréable, celui d'Italie, où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de ſon Medecin, ſelon le langage de M. Geoffroy, & en qualité d'ami, ſelon le langage de cet Abbé, car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de M. Geoffroy étoit l'Hiſtoire Naturelle, & la matiere Médicinale, & il étoit d'autant plus obligé à porter ſes vûës de ce côté-là, que ſon Pere avoit deſſein de lui laiſſer ſa place & ſon établiſſement. Dès 1693 il avoit ſubi l'examen pour la Pharmacie, & fait ſon Chef-d'œuvre, cependant ce n'étoit point là le fond de ſon intention, il vouloit être Medecin, & n'oſoit le déclarer. Il faiſoit des études équivoques qui convenoient également au plan de ſon Pere & au ſien, telle étoit la matiere Medicinale, qu'un habile Apotiquaire ne ſçauroit trop connoître, & que ſouvent un habile Medecin ne connoît pas aſſés.

Enfin quand le tems fut venu de ne pouvoir plus ſoutenir la diſſimulation,

& de prendre un parti déciſif, il ſe déclara, & le Pere ſe rendit. Il avoit deſtiné à la Medecine ſon ſecond Fils, qui eſt aujourd'hui l'un des Chimiſtes de cette Academie, celui-là prit la Pharmacie au lieu de ſon Aîné. Cette légere tranſpoſition dut être aſſés indifférénte au Pere; mais enfin ce n'étoit pas là ſon premier projet, & il apprit combien la nature, qu'il n'avoit pas aſſés conſultée ſur ſes enfans, eſt jalouſe de ſes droits.

M. Geoffroy ſe mit donc ſur les Bancs de Medecine, & fut reçu Bachelier en 1702. Sa premiere Theſe fut extrêmement retardée, parce que M. Fagon, premier Medecin, qui devoit y préſider, & qui avoit coutume de commettre pour la Préſidence, voulut préſider en perſonne, honneur qui ſe fit acheter par des délais. M. Geoffroy qui avoit fait ſa Theſe lui-même, quoique ſelon l'uſage établi elle dût être l'ouvrage du Préſident, avoit choiſi cette Queſtion, *ſi le Medecin eſt en même-tems un Mechanicien Chimiſte ?* on ſent aſſés qu'il avoit intérêt de conclure pour l'affirmative, au hazard de ne pas comprendre tous les Medecins

dans ſa définition. Il compoſa pareillement ſes deux autres Theſes de Bachelier, & à plus forte raiſon celles dont il fut Préſident après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des ſujets utiles ou intéreſſans; celle où il demandoit *ſi l'Homme a commencé par être Ver*, piqua tellement la curioſité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François, pour les initier dans des miſteres dont elles n'avoient point la Théorie. On aſſure que toutes les Theſes ſorties de ſa main n'ont pas ſeulement été regardées dans nos Ecoles comme des Traités preſque complets ſur les ſujets choiſis, mais qu'elles ſe ſont trouvées plus au goût des Etrangers, qu'un grand nombre d'autres, où ils ſe plaignent que le ſoin dominant a été celui de l'élegance du ſtile, & de la belle Latinité.

Il ne ſe preſſa point de ſe jetter dans la pratique, dès qu'il en eut le droit; il s'enferma pendant dix ans dans ſon Cabinet & il voulut être ſûr d'un grand fond de connoiſſances, avant que de s'en permettre l'uſage. Les Medecins ont entre eux ce qu'ils appellent les bons

principes, & puiſqu'ils ſont les bons, ils ne ſont pas ceux de tout le monde. Les Confreres de M. Geoffroy conviennent qu'il les poſſedoit parfaitement. Son caractere doux, circonſpect, moderé, & peut-être même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la nature, à ne la pas troubler par des remedes ſous prétexte de l'aider, & à ne l'aider qu'à propos, & autant qu'elle le demandoit. Une choſe ſinguliere lui fit tort dans les commencemens, il s'affectionnoit trop pour ſes Malades, & leur état lui donnoit un air triſte & affligé qui les allarmoit; on en reconnut enfin le principe, & on lui ſçut gré d'une tendreſſe ſi rare, & ſi chere à ceux qui ſouffrent.

Perſuadé qu'un Medecin appartient également à tous les Malades, il ne faiſoit nulle différence entre les bonnes pratiques & les mauvaiſes, entre les brillantes & les obſcures. Il ne rechercheit rien, & ne rejettoit rien. De-là il eſt aiſé de conclure que ce qui dominoit dans le nombre de ſes pratiques, c'étoient les obſcures ou les mauvaiſes, & d'autant plus que ſes premiers engagemens lui étoient ſacrés, & qu'il n'eût

pas voulu les rompre, ou s'en acquitter légerement, pour courir aux occaſions les plus flateuſes qui ſeroient ſurvenuës. D'ailleurs ſouverainement éloigné de tout faſte, il n'étoit point de ceux qui ſçavent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de ſuggérer tout bas à la Renommée, ce qu'ils veulent qu'elle repete tout haut avec ſes cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue, & M. Geoffroy étoit bien connu dans les grandes affaires de Medecine, ceux qui s'étoient ſaiſis dès premiers poſtes l'appelloient preſque toujours en conſultation, il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter des lumieres. Ciceron conclut que les Romains étoient le plus vaillant peuple du monde, de ce que chaque peuple ſe donnoit le premier rang pour la valeur, & accordoit toujours le ſecond aux Romains.

En 1709 le Roi lui donna la place de Profeſſeur en Medecine au College Royal, vacante par la mort de M. de Tournefort. Il entreprit de dicter à ſes Auditeurs toute l'Hiſtoire de la matiere Medicinale, ſur laquelle il avoit depuis long-tems amaſſé de grandes pro-

viſions. Tout le Regne Mineral a été expedié, c'eſt-à-dire, tous les Mineraux qui ſont en uſage dans la Medecine, & c'eſt ce qu'on a juſqu'a préſent ſur ce ſujet de plus recherché, de plus certain, & de plus complet. Il en étoit au Regne Vegetal, & comme il ſuivoit l'ordre Alphabetique, il en eſt reſté à la *Meliſſe*, qui quoiqu'aſſés avancée dans l'Alphabet, laiſſe après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces ſortes de matieres. Il n'avoit point touché au Regne Animal; mais du moins tout ce qu'il a dicté s'eſt trouvé en très-bon ordre dans ſes papiers, & on eſpere que ſa famille le donnera au Public.

M. Fagon, qui étoit toujours demeuré titulaire de la Charge de Profeſſeur en Chimie au Jardin Royal, la faiſoit exercer par quelqu'un qu'il choiſiſſoit. M. de S. Yon, à qui il avoit donné cet emploi, n'ayant pû le remplir en 1707 à cauſe de ſes infirmités, M. Geoffroy eut ſa place, & s'en acquitta ſi bien que dans la ſuite M. Fagon ſe démit abſolument de la Charge en ſa faveur. Cela arriva en 1712. M. Fagon pour mettre en œuvre M. Geoffroy

froy tout entier, lui demanda qu'aux leçons ordinaires de Chimie, il en joignît ſur la matiere Medicinale, ce qui dans une même ſéance ajoutoit deux heures, & quelquefois trois, à deux autres heures déja employées. M. Geoffroy y conſentit, emporté par ſon zéle, & ſans doute auſſi par un certain ſentiment de gloire, qui agit & qui doit agir ſur les ames les plus éloignées de la vanité; il étoit ſoutenu par le plaiſir de voir que de ſi longues ſéances, loin de rebuter les Auditeurs, ne les rendoient que plus aſſidus & plus attentifs; mais enfin il conſulta trop peu les intérêts de ſa ſanté, qui étoit naturellement foible, & qui en ſouffrit.

La Faculté de Medecine qui ſe choiſit tous les deux ans un Chef qu'on appelle Doyen, crut en 1726 ſe trouver dans des circonſtances où il lui en falloit un, qui quoique digne de l'être, ne fît aucun ombrage à ſa liberté, & qui aimât mieux ſa Compagnie que ſa place. M. Geoffroy fut élû, mais comme tous les Membres d'une Republique ne ſont pas également Republicains, quelques-uns attaquerent ſon élection par des irrégularités préten-

duës, & lui-même auroit été volontiers de leur parti, mais l'Election fut confirmée par le jugement de la Cour.

Ses deux années de Décanat finies, il fut continué, & cela par les suffrages mêmes qui auparavant lui avoient été contraires. On sentoit un nouveau besoin qu'on avoit de lui. Il s'étoit élevé un Procès entre les Medecins & les Chirurgiens, espece de guerre civile, qui divisoit les Citoyens d'un même Etat, & il falloit ou du zele pour la soutenir, ou de la douceur pour la terminer, & même en la soutenant il falloit toujours de la douceur avec le zele. On lui fit un honneur singulier; il y a sous le Doyen un Censeur qui est son Lieutenant, & ce Censeur est toujours le Doyen qui vient de sortir de place. On supprima le titre de Censeur pour les deux années du nouveau Décanat de M. Geoffroy, & on le laissa le maître de choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider. Ces témoignages d'estime de la part de sa Compagnie, qu'il n'auroit pas recherchés par ambition, il les sentit vivement par un principe de reconnoissance, d'autant plus fort qu'on est plus dégagé de pas-

ſions tumultueuſes ; il ſe livra ſans ménagement aux travaux extraordinaires du ſecond Décanat, qui joints à ceux qu'exigeoient ſa profeſſion & ſes différentes places, ruinerent abſolument ſa ſanté, & au commencement de 1730 il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la derniere main à un Ouvrage que ſes prédéceſſeurs Doyens avoient jugé néceſſaire, mais qu'ils n'avoient pas fini, c'eſt un Recueil des Médicamens compoſés les plus uſités, que les Pharmaciens doivent tenir toujours prêts.

Nous ne l'avons point encore repréſenté comme Académicien, parce que nos Hiſtoires imprimées font foi qu'il n'a pas rempli ce devoir avec moins d'exactitude que les autres, ſi ce n'eſt dans les quatre dernieres années, où le Décanat étoit une diſpenſe aſſés légitime. Il donna en 1718 un Siſtême ſingulier & une Table des Affinités ou Rapports des différentes ſubſtances en Chimie. Ces Affinités firent de la peine à quelques-uns, qui craignirent que ce ne fuſſent des Attractions déguiſées, d'autant plus dangereuſes que d'habiles gens ont déja ſçû leur donner des for-

mes ſéduiſantes, mais enfin on reconnut qu'on pouvoit paſſer par deſſus ce ſcrupule, & admettre la Table de M. Geoffroy, qui bien entenduë & amenée à toute la préciſion néceſſaire, pouvoit devenir une loi fondamentale des opérations de Chimie, & guider avec ſuccès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie dès l'an 1699, & il eſt mort le 6 Janvier 1731.

ELOGE
DE MONSIEUR
RUYSCH.

FREDERIC RUYSCH nâquit à la Haye le 23 Mars 1638 de Henry Ruyſch Secretaire des Etats Généraux, & d'Anne Van-Berghem. La famille des Ruyſch étoit d'Amſterdam, où depuis 1365 elle avoit continuellement occupé les premieres Magiſtratures juſqu'en 1576, que la guerre contre l'Eſpagne apporta du changement à ſa fortune.

M. Ruyſch ſe deſtina à la Medecine, & il commença par s'appliquer à la matiere Medicinale, aux Plantes, aux Animaux ou parties d'Animaux, aux Mineraux qui y appartiennent, aux opérations de Chimie, aux diſſections Anatomiques, & de tout cela il ſe fit de bonne heure un Cabinet déja digne des regards & de l'attention des Connoiſſeurs. Il étoit tout entier à ce qu'il

avoit entrepris ; peu de ſommeil avec beaucoup de ſanté, point de ces amuſemens inutiles, qui paſſent pour des délaſſemens néceſſaires, nul autre plaiſir que ſon travail, & quand il ſe maria en 1661, ce fut en grande partie pour être entierement ſoulagé des ſoins domeſtiques, ce qui lui réuſſit aſſés aiſément dans le Pays où il vivoit.

En ce tems-là vint à Leyde un Anatomiſte aſſés fameux, nommé Bilſius, que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé profeſſer à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de conſidération ceux qui avoient juſque-là le plus brillé dans cette Science, & préféroit de beaucoup & hautement ſes découvertes aux leurs, principalement ſur ce qui regarde le mouvement de la Bile, de la Limphe, du Chile, de la Graiſſe. MM. Del Boé ou Sylvius & Van Horne, Profeſſeurs à Leyde, qui auroient voulu reprimer la vanité de cet Etranger, crurent ne le pouvoir ſans le ſecours du jeune Ruyſch, qui avoit donné plus de tems qu'eux à des diſſections fines & délicates. De la Haye où il demeuroit, il venoit à Leyde leur apporter ſes préparations, & leur mettre en

main de quoi étonner Bilſius, & il retournoit bien vîte à la Haye pour travailler à de nouvelles préparations, deſtinées au même uſage.

Après avoir fourni en ſecret des armes contre Bilſius, il vint enfin à ſe battre avec lui à viſage découvert, car ceux qu'il avoit aidés n'avoient pas prétendu le tenir toujours caché. Il avoit dit que la réſiſtance qu'il ſentoit en ſouffiant les Vaiſſeaux Limphatiques d'un certain ſens, lui faiſoit croire qu'il s'y trouvoit des Valvules, qu'il n'avoit pourtant pas encore vûës, & il n'étoit pas le ſeul qui eût eu cette penſée. Bilſius nia ces Valvules avec la derniere aſſurance, & même avec mépris pour ceux qui les jugeoient ſeulement poſſibles. M. Ruyſch fit ſi bien par ſon adreſſe ſinguliere qu'il les découvrit, & au nombre de plus de deux mille, & les démontra, à la grande ſatisfaction de ceux qui étoient bien-aiſes de voir confondre des déciſions téméraires & ſuperbes. L'Adverſaire qui ſe tenant bien ſûr qu'il ne verroit pas, avoit promis de ſe rendre s'il voyoit, fit effectivement tout ſon poſſible pour ne pas voir, & quand il y fut forcé, il ſe ſau-

va par un endroit qu'on n'avoit pas prévû, il dit qu'il connoiſſoit bien ces Valvules, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de le déclarer. M. Ruyſch dans un très-petit Volume qu'il donna en 1665, & qui eſt le premier des ſiens, a fait l'hiſtoire détaillée de cette conteſtation, où le vaincu, qui pouvoit l'être ſans honte & même avec honneur, trouva moyen de l'être honteuſement.

M. Ruyſch fut dès l'an 1664 Docteur en Medecine dans l'Univerſité de Leyde, & il eut preſque auſſi-tôt après une occaſion, qui n'étoit que trop déciſive, de prouver combien il méritoit cette dignité. La Peſte ravagea la Hollande, & il ſe dévoua aux Peſtiferés de la Haye, ſa Patrie, début qui quelque glorieux qu'il ſoit ne ſera pas envié.

Mais ſa grande occupation, celle qui a rendu ſon nom ſi célebre, a été de porter l'Anatomie à une perfection juſque-là inconnuë. On s'étoit longtems contenté des premiers Inſtrumens, qui s'étoient d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne ſervoient guere qu'à ſéparer des parties ſolides, dont on obſervoit la ſtructure particuliere,

particuliere, ou la diſpoſition qu'elles avoient entre elles. Reynier Graaf, ami intime de M. Ruyſch, fut le premier, qui pour voir le mouvement du Sang dans les Vaiſſeaux, & les routes qu'il ſuit pendant la vie, inventa une nouvelle eſpece de Seringue par où il injectoit dans les Vaiſſeaux une matiere colorée, qui marquoit tout le chemin qu'elle faiſoit, & par conſéquent celui du Sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée, mais enſuite on l'abandonna, parce que la matiere injectée s'échappoit continuellement, & que l'injection devenoit bien-tôt inutile.

Jean Swammerdam remedia au défaut de l'invention de Graaf. Il penſa très-heureuſement qu'il falloit prendre une matiere chaude, qui en ſe refroidiſſant à meſure qu'elle couloit dans les Vaiſſeaux, s'y épaiſsît de ſorte qu'arrivée à leur extrémité elle ceſſât de couler, ce qui demande, comme on voit, une grande préciſion, tant pour la nature particuliere de la matiere qu'on employera, que pour le juſte degré de feu qu'il faudra lui donner, & le plus ou moins de force dont on la pouſſera. Par ce moyen Swam-

merdam rendoit visibles pour la premiere fois les Arteres & les Veines Capillaires de la Face, mais il ne suivit pas lui-même bien loin sa nouvelle invention. Une grande piété, qui vint à l'occuper entierement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assés indifferent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins, car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que ce qu'avoit Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernieres ramifications des Vaisseaux, plus fines que des fils d'Araignées, devenoient visibles, & ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans Microscope ; quelle devoit être la matiere assés déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même-tems assés solide pour s'y durcir !

On voyoit de petites parties, qui ne s'apperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais.

Des cadavres d'Enfans étoient in-

jectés tout entiers, l'opération n'eût guere été poſſible dans les autres ; cependant en 1666 il entreprit par ordre des Etats Généraux le cadavre déja fort gâté de Guillaume Bercley, Vice-Amiral Anglois tué à la Bataille donnée le 11 Juin entre les Flottes d'Angleterre & de Hollande, & on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pû l'être le plus petit cadavre. Les Etats Généraux récompenſerent ce travail d'une maniere digne d'eux, & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conſervoit ſa conſiſtance, ſa molleſſe, ſa flexibilité, & même s'embelliſſoit avec le tems, parce que la couleur en devenoit plus vive juſqu'à un certain point.

Les Cadavres, quoiqu'avec tous leurs Viſceres, n'avoient point de mauvaiſe odeur, au contraire ils en prenoient une agréable, quand même ils euſſent ſenti fort mauvais avant l'opération.

Tout ſe garantiſſoit de la corruption par le ſecret de M. Ruyſch. Une fort longue vie lui a procuré le plaiſir de ne voir aucune de ſes Piéces ſe gâter par les ans, & de ne pouvoir fixer de

terme à leur durée. Tous ces Morts ſans deſſechement apparent, ſans rides, avec un teint fleuri, & des membres ſouples, étoient preſque des Reſſuſcités; ils ne paroiſſoient qu'endormis, tout prêts à parler, quand ils ſe réveilleroient. Les Momies de M. Ruyſch prolongeoient en quelque ſorte la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencerent à faire du bruit, ils trouverent, ſelon une loi bien établie de tout tems, beaucoup d'Incrédules ou de Jaloux. Ils détruiſoient par quantité de raiſonnemens les faits qu'on leur avançoit; quelques-uns diſoient en propres termes qu'*ils ſe laiſſeroient plûtôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables.* A tous leurs diſcours M. Ruyſch répondoit ſimplement, *venés & voyés*; ſon Cabinet étoit toujours prêt à leur parler, & à raiſonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus ſon Refrain perpétuel, ſon Cri de guerre.

Un Profeſſeur de Medecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, & de s'attacher à l'ancienne doctrine

ſi ſolidement établie, & qui renfermoit tout. Comme le Novateur ne ſe rendoit point, le Docteur redoubla ſes lettres, & il lui dit enfin que tout ce qu'il faiſoit dérogeoit à la dignité de Profeſſeur. M. Ruyſch répondit, *venés & voyés.*

Il a caché le nom de ce Profeſſeur ſi délicat ſur cette dignité, mais il n'a pas ménagé de même ceux de MM. Rau & Bidloo, célebres tous les deux dans l'Anatomie, & qui s'étoient hautement déclarés contre lui, Bidloo ſurtout. Celui-ci ſe vantoit d'avoir, & même avant M. Ruyſch, le ſecret de préparer & de conſerver les Cadavres, & ſur cela M. Ruyſch lui demande pourquoi donc il n'a pas vû telles & telles choſes, pourquoi il a gâté ſes Tables Anatomiques, par des fautes qu'il lui marque, &c. Juſque-là, tout eſt dans les regles, & M. Ruyſch paroît avoir tout l'avantage, mais il faut avouer qu'il en perd une partie pour la forme, quand ſur ce que Bidloo l'avoit traité de Boucher ſubtil, il répond qu'il aime mieux être *Lanio ſubtilis* que *Leno famoſus.* Le jeu des mots Latins peut l'avoir tenté, mais c'étoit aller trop ru-

dement aux mœurs de ſon Adverſaire, dont il ne s'agiſſoit point. Il eſt vrai auſſi qu'on ne ſçait quel nom donner à Bidloo, lorſqu'il s'emporte juſqu'à appeller M. Ruyſch *le plus miſerable des Anatomiſtes.* Sera-ce donc toujours un écueil pour la vertu des Hommes, qu'un ſimple combat d'eſprit ou de ſçavoir?

Après un premier feu, quelquefois cependant aſſés long, eſſuyé de la part de l'Ignorance ou de l'Envie, la Vérité demeure ordinairement victorieuſe. Comment eût-on fait pour ne pas ſentir à la fin les avantages de l'invention de M. Ruyſch? Les ſujets néceſſaires pour les diſſections, & que la ſuperſtition populaire rend toujours très-rares, périſſoient en peu de jours entre les mains des Anatomiſtes, & lui il ſçavoit les rendre d'un uſage éternel. L'Anatomie ne portoit plus avec elle ce dégoût, & cette horreur, qui ne pouvoient être ſurmontés que par une extrême paſſion. On ne pouvoit auparavant faire les Démonſtrations qu'en Hiver, les Etés les plus chauds y étoient devenus également propres, pourvû que les jours fuſſent également

clairs. Enfin l'Anatomie, auſſi-bien que l'Aſtronomie, étoit parvenuë à offrir aux Hommes des objets tout nouveaux, dont la vûë leur paroiſſoit interdite.

Et comme dans l'une & l'autre de ces Sciences, il eſt impoſſible de mieux voir ſans découvrir, on ne ſera pas ſurpris que M. Ruyſch ait beaucoup découvert. Nous en renvoyons le détail à ſes Ouvrages; une Artére Bronchiale inconnuë aux plus grands Scrutateurs du Poumon, le Périoſte des Oſſelets de l'Organe de l'Ouie qui paroiſſoient nuds, les Ligamens des Articulations de ces Oſſelets, la Subſtance Corticale du Cerveau uniquement compoſée de Vaiſſeaux infiniment ramifiés, & non pas Glanduleuſe, comme on le croyoit, pluſieurs autres parties qui paſſoient pareillement pour Glanduleuſes, réduites à n'être que des tiſſus de Vaiſſeaux, toujours ſimples dans chacune, & qui ne différoient que par leur longueur, leur diametre, les Courbes décrites dans leur cours, la diſtance de l'extrémité de ce cours à l'origine du mouvement de la liqueur, différences d'où devoient naître les différentes Sé-

crétions, ou Filtrations, &c. Cependant il faut avouer, & il l'avouoit ſans peine, qu'il n'avoit pas tout vû. Quelquefois il tombe dans des difficultés, où il ne feint point d'avoir recours, ſoit à la volonté de Dieu qui opere ſans méchaniſme, ſoit au deſſein qu'il a eu de nous cacher le méchaniſme. Un premier Voile qui couvroit l'Iſis des Egiptiens a été enlevé depuis un tems; un ſecond, ſi l'on veut, l'eſt auſſi de nos jours; un troiſiéme ne le ſera pas, s'il eſt le dernier.

M. Ruyſch, outre les fonctions de Medecin & de Profeſſeur en Anatomie, avoit encore été chargé par les Bourgmeſtres d'Amſterdam, où étoit ſon domicile, de l'inſpection de tous ceux qui avoient été tués ou bleſſés dans des querelles particulieres, pour en faire ſon rapport aux Juges. De plus, par des vûës d'un bon Gouvernement, on avoit créé pour lui une place de Profeſſeur ou Maître des Sages-Femmes, qui ſouvent n'étoient pas aſſés inſtruites. Elles ſe hâtoient, par exemple, de tirer, & même avec violence, le Placenta lorſqu'il tardoit à venir, & elles aimoient mieux le met-

tre en piéces, ce qui cauſoit ſouvent la mort. Il leur apprit, quoiqu'avec peine, à l'attendre ſans impatience, ou à n'aider que doucement à ſa ſortie, parce qu'un Muſcle Orbiculaire, qu'il avoit découvert au fond de la Matrice, le pouſſoit naturellement en dehors, & pouvoit même ſuffire pour le chaſſer entierement.

Il eſt aiſé de juger combien dans ſes différentes fonctions, il lui tomboit entre les mains de faits remarquables, & avec quel ſoin s'en emparoit un homme ſi curieux de ramaſſer, & ſi habile à conſerver.

Enfin il étoit Profeſſeur en Botanique, & l'on peut bien croire qu'il ne démentoit point dans cette occupation ſon caractere naturel. Le grand commerce des Hollandois lui fourniſſoit des Plantes de tous les Climats de l'Univers. Il les diſſequoit avec la même adreſſe que les Animaux, & dégageant entierement leurs Vaiſſeaux de la Pulpe ou Parenchime, il montroit à découvert tout ce qui faiſoit leur vie. Les Animaux & les Plantes étoient également embaumés, & ſûrs de la même durée.

Son Cabinet, où tout alloit ſe raſſembler, devint ſi abondant & ſi riche, qu'on l'eût pris pour le Tréſor ſçavant d'un Souverain. Mais non content de la richeſſe & de la rareté, il voulut encore y joindre l'agrément, & égayer le ſpectacle. Il mêloit des bouquets de Plantes & des Coquillages à de triſtes Squeletes, & animoit le tout par des Inſcriptions, ou des Vers pris des meilleurs Poëtes Latins.

C'étoit pour les Etrangers une des plus grandes merveilles des Pays-bas, que ce Cabinet de M. Ruyſch. Les Sçavans ſeuls l'admiroient dignement; tout le reſte vouloit ſeulement ſe vanter de l'avoir vû. Les Généraux d'Armée, les Ambaſſadeurs, les Princes, les Electeurs, les Rois y venoient comme les autres, & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre I. vint en Hollande pour la premiere fois en 1698; il fut frappé, tranſporté à cette vûë. Et en effet quelle ſurpriſe, & quel plaiſir pour un Génie naturellement auſſi avide du Vrai, qu'un pareil ſpectacle, où il n'avoit point été conduit par dégrés! Il baiſa avec tendreſſe le Corps

d'un petit Enfant, encore aimable, & qui ſembloit lui ſourire. Il ne pouvoit ſortir de ce lieu, ni ſe laſſer d'y recevoir des inſtructions, & il dînoit à la table très-frugale de ſon Maître, pour paſſer les journées entieres avec lui. A ſon ſecond voyage en 1717, il acheta le Cabinet, & l'envoya à Petersbourg, préſent des plus utiles qu'il pût faire à la Moſcovie, qui ſe trouvoit tout d'un coup & ſans peine, en poſſeſſion de ce qui avoit coûté tant de travaux à un des plus habiles hommes des Nations Sçavantes.

Auſſi-tôt après M. Ruyſch âgé de 79 ans, recommença courageuſement un Cabinet nouveau. Sa ſanté toujours ferme le lui permettoit, le goût & l'habitude l'y obligeoient. Ce ſecond travail devoit même lui être plus facile, & plus agréable que le premier. Il ne perdoit plus de tems en tâtonnemens & en épreuves, il étoit ſûr de ſes moyens & du ſuccès. D'ailleurs des choſes rares, qui autrefois lui auroient échappé, ou qu'il n'auroit obtenuës qu'avec peine, venoient alors s'offrir d'elles-mêmes à lui.

En 1727 il fut choiſi par cette Aca-

demie, pour être un de ſes Aſſociés Etrangers. Il étoit Membre auſſi de l'Academie Leopoldine des Curieux de la Nature, & de la Societé Royale d'Angleterre.

Il eut le malheur en 1728 de ſe caſſer l'Os de la Cuiſſe par une chûte. Il ne pouvoit plus guere marcher, ſans être ſoutenu par quelqu'un, mais du reſte il n'en fut pas moins ſain de corps & d'eſprit juſqu'en 1731, qu'il perdit en peu de tems toute ſa vigueur qui s'étoit maintenuë ſans altération ſenſible. Il mourut le 22 Février, âgé de plus de 92 ans, & n'ayant eu ſur une ſi longue carriere qu'environ un mois d'infirmité. Peu de tems avant ſa mort, il avoit fini le Catalogue de ſon ſecond Cabinet qu'il avoit rendu fort ample en 14 ans. Beaucoup de grands Hommes n'ont pas aſſés vêcu pour voir la fin des contradictions injuſtes & déſagréables, qu'ils s'étoient attirées par leur mérite, & leur nom ſeul a joui des honneurs qui leur étoient dûs. Pour lui il en a joui en perſonne, grace à ſa bonne conſtitution qui l'a fait ſurvivre à l'envie.

Il a donné un grand nombre d'Ou-

vrages, ſes 16 Epitres Problematiques, les 3 Decades de ſes *Adverſaria Anatomico-Medico-Chirurgica*, ſes 11 *Tréſors*, &c. Tout cela eſt le produit d'une très-longue vie, dont tous les momens ont été occupés du même objet, faits nouveaux, obſervations rares, réflexions de Théorie, remarques de Pratique; tout eſt écrit d'un ſtile ſimple & concis, dont toutes les paroles ſignifient, & qui n'a pour but que l'inſtruction ſans étalage. Le plus ſouvent en parlant de ſes découvertes, il ne ſe regarde que comme l'Inſtrument, dont il a plû à Dieu de ſe ſervir, pour manifeſter au genre humain des vérités utiles, & ce ton ſi humble & ſi Chrétien ne peut être ſuſpect dans un homme, qui n'étoit obligé à le prendre, ni par ſon état, ni par l'exemple des autres Auteurs de découvertes.

Encore une ſingularité de ſes Ouvrages. Il a publié ſes *Adverſaria* en Hollandois & en Latin ſur deux Colomnes, l'un étant la traduction de l'autre. Il y a des matieres qu'il n'eſt permis qu'aux Phiſiciens de traiter ſans enveloppe, & dans les termes propres.

Quand il les traite, ce n'eſt qu'en Latin, & on s'apperçoit d'un vuide dans la Colomne Hollandoiſe. Il n'a pas voulu préſenter des images dangereuſes à ceux ou à celles qui n'en avoient pas beſoin.

ELOGE
DE M. LE PRESIDENT,
DE MAISONS.

JEAN-RENE' DE LONGUEIL nâquit à Paris le 15 Juillet 1699, de Claude de Longueil, Marquis de Maiſons, Préſident du Parlement, & de Charlotte Roque de Varangeville.

On ſçait que la Maiſon de Longueil eſt diſtinguée par ſon ancienneté, tant dans l'Epée que dans la Robe, & plus encore par les dons de l'eſprit, qui s'y ſont aſſés perpetués pour lui donner un caractere général & former en faveur du nom une prévention agréable.

Le jeune M. de Maiſons, à cauſe de la délicateſſe de ſa ſanté, fut élevé dans la maiſon Paternelle. On aſſure qu'à 12 ans il ne trouvoit plus de difficultés dans les Poëtes Latins, & ſentoit toutes les beautés des François, car à quoi ſert d'entendre avec beaucoup de peine des Auteurs dans une Langue

étrangere, quand on ne ſçait pas juger, comme il arrive ſouvent, de ceux qu'on lit dans la Langue que l'on parle? La partie de l'Education qui regarde le Goût, extrêmement négligée juſqu'ici, ne le fut pas à l'égard de M. de Maiſons. On pourroit lui reprocher de s'être fait un goût trop ſevere, mais le plaiſir de critiquer peut être pardonné à la grande jeuneſſe.

A l'âge de 14 ans il fit un Cours de Phiſique, mais de vraïe Phiſique, & il y entra avec cette ardeur qui annonce le génie. Il ſe plaiſoit à faire lui même les expériences, ce qui inſtruit beaucoup plus que de les laiſſer faire à des gens plus exercés, & d'en être ſimple Spectateur. On eſt obligé d'entrer dans des détails dont l'importance & les ſuites ne ſont bien connuës que de ceux qui y ont prêté leurs mains.

On le mit à 13 ans dans la Juriſprudence qui devoit être ſon grand objet, & il en embraſſa l'étude d'une maniere à contenter une famille accoutumée à fournir de bons ſujets pour une importante place. Ce fut alors qu'il perdit ſon Pere, Magiſtrat très-conſideré, & dans ſa Compagnie, & dans le Public,

&

& à qui il n'a manqué qu'une plus longue vie pour monter encore à une plus haute conſidération. Le feu Roi eut la bonté de reparer autant qu'il ſe pouvoit le malheur du Fils, & il lui accorda la Charge de Préſident du Parlement, *dans l'eſpérance*, lui dit-il, *qu'il le ſerviroit avec la même fidelité qu'avoient fait ſes Ancêtres.* Cette grace a une époque remarquable, elle fut la derniere d'un ſi long Regne.

La Regence ne fut pas moins favorable à M. de Maiſons. Il eut par grace ſinguliere voix & ſéance à ſa place de Préſident dès l'âge de 18 ans.

Il travailla à mériter tout ce qu'il avoit obtenu, & le mérita en effet par ſon application aux affaires, par la pénétration qu'il y faiſoit déja paroître, par une droiture inflexible dans l'adminiſtration de la juſtice.

Cependant il conſervoit toujours du goût pour la Phiſique. Ceux à qui il n'eſt permis de prendre les Sciences que pour le délaſſement ou pour l'ornement, ne peuvent choiſir ni des délaſſemens plus nobles, ni des ornemens qui ſiéent mieux. Il ſe fit à Maiſons un Jardin de Plantes rares, & un Laboratoire de

Chimie, dignes tous les deux d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu fort mauvaiſe grace. Il eſt ſorti du Jardin le ſeul Caffé, que l'on ſçache qui ait encore pû venir à maturité en France, & on aſſure qu'il n'a pas moins de parfum que celui de Moka. M. de Maiſons a fait lui-même dans le Laboratoire le Bleu de Pruſſe, le plus parfait que l'on ait encore dans cette eſpece de Couleur. Il avoit auſſi depuis peu fait préparer des lieux pour les Expériences de M. Neuton ſur la Lumiere, qui ne ſont pas aiſées à répeter, & qui peut-être euſſent été pouſſées plus loin. Nous ne nous intéreſſons pas tant à ſon Cabinet de Médailles, quoique très-curieux, mais nous ne laiſſons pas de bien connoître tout le prix de l'étendue & de la varieté de ſes connoiſſances.

Avec tous les droits qu'il avoit, par rapport à nous, il deſira d'être un de nos Honoraires, & il le fut vers la fin d'Août 1726. Le Roi le nomma Préſident de l'Academie pour l'année 1730. Il marqua par un redoublement d'aſſiduité qu'il ne regardoit pas ce titre comme un vain titre d'honneur, & il

le marqua encore mieux dans les occasions où il fut question de quelque intérêt général de la Compagnie. Alors un Corps ne peut guere se mouvoir par lui-même, toute son action, toute sa vie réside dans son Chef, & le nôtre s'acquitta de ses fonctions avec une ardeur & un zéle qui nous firent bien sentir l'avantage de le posseder. Il prenoit une habitude, qui lui devoit être utile dans des fonctions pareilles, & plus importantes auſquelles il étoit destiné, mais dont il a été privé par une fin trop prompte.

Il mourut de la petite Verole le 13 Septembre 1731, ne laissant qu'un fils de la fille unique de M. d'Angervilliers, Secretaire d'Etat.

ELOGE
DE MONSIEUR
CHIRAC.

PIERRE CHIRAC nâquit en 1650 à Conques en Roüergue, de Jean Chirac & de Marie Rivet, Bourgeois de cette petite Ville, & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique Fils unique, il n'eut point de meilleur parti à prendre après ſes études, que de ſe deſtiner à l'Egliſe, qui lui parut une reſſource preſque abſolument néceſſaire. En étudiant la Theologie, il ne laiſſa pas de s'appliquer par curioſité à la Philoſophie de Deſcartes, qui avoit déja pénétré juſque dans le Roüergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pû, ſans aucun ſecours, il crut pouvoir ſortir de Conques, & il alla à Montpellier, où cette même Philoſophie, naiſſante auſſi, commençoit à remuer les eſprits. Il fut bien-tôt connu dans cette Ville, quoiqu'accoutu-

née depuis long-tems à la Science & au mérite.

M. Chicoineau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier, prit chés lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déja comme grand Phiſicien, pour lui confier la direction des études de deux de ſes fils qu'il deſtinoit à la Medecine. Il fut ſi content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut ſonger ſolidement à ce qui pouvoit lui convenir, & comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'Etat dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Phiſique, il le détermina à en profiter pour embraſſer la profeſſion de Medecin.

M. Chirac devenu Membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enſeigna 5 ans après les différentes parties de la Medecine. On ſentit bien le prix des Leçons qu'il dictoit à ſes Auditeurs. Elles n'avoient pas le ſort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire, on ſe les tranſmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur, & encore aujourd'hui elles ſont un tréſor que l'on conſerve avec ſoin. On recueilloit avec

le même empreſſement les diſcours qui en étoient l'explication, toujours plus étendus & encore plus approfondis que les Leçons, on raſſembloit, on réuniſſoit ce que différentes perſonnes en avoient retenu, & on travailloit à en faire un Corps, tant on étoit animé par l'eſpérance d'une grande inſtruction.

Outre les Leçons publiques, M. Chirac faiſoit chés lui des Cours particuliers, plus inſtructifs encore pour ſes Diſciples, & même pour lui, à cauſe de la liberté de la converſation; les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier ſe rempliſſoit d'Habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut aſſés plein de Théorie, il ſe mit dans la Pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier, & ſon nom vivra longtems. M. Chirac le prit pour guide & pour modele; avec les reſtrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre, ſans renoncer aux connoiſſances particulieres qu'il pouvoit avoir acquiſes, ni à des vûës dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oſer les approuver.

En 1692 M. le Maréchal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Medecin de l'Armée de Rouſſillon. Il fut en 1693 au Siége de Roſes, après lequel une Diſſenterie Epidémique ſe mit dans l'Armée. Le Miniſtre de la Guerre lui envoya de Paris de l'Ipecacuana, qui y étoit encore nouveau, & connu ſeulement ſous le nom de *Remede du Medecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâtreté, & de toutes les façons, ſans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin, réduit à trouver ſa reſſource en lui-même, il donna du Lait coupé avec la leſſive de Sarments de Vigne, & il eut le plaiſir de voir preſque tous ſes Malades guéris.

Quelques années après il y eut à Rochefort une autre maladie Epidémique, qu'on appelle de *Siam*, beaucoup plus cruelle que la Diſſenterie, nouvelle dans nos Climats, & effrayante par le ſeul ſpectacle. M. Bégon, Intendant de cette Ville, demanda au Roi M. Chirac, déja très-célébre, ſingulierement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des Cadavres, plus néceſſaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être

500, travail énorme, & qui demandoit une violente paſſion de s'inſtruire. Il vit le mal dans ſes ſources, & s'en aſſura ſi bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il compoſa un grand Mémoire de la maniere dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire ſelon les différens accidens dont la maladie étoit ſuſceptible, car il prévoyoit tout, il détailloit tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien ſeul, en qui il avoit pris confiance, & prioit inſtamment M. Bégon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la Maladie, traité ſelon ſes ordres, & guéri. Il lui en reſta ſeulement la ſuite ordinaire, une Jauniſſe, & ſa convaleſcence fut très-longue.

Ce fut pendant ce ſéjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites Véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts, il y avoit inflammation de Cerveau. Il eût fallu les ſaigner pour la prévenir, & même ſaigner du pied pour faire une diverſion, ou *révulſion* du Sang en embas. Mais ſaigner dans la petite Vérole! ſaigner

du

du pied, ſur-tout des Hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas toujours ? Et en effet la Saignée du pied dans les Hommes étoit preſque toujours ſuivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard, & dans les cas deſeſpérés. Un violent préjugé ſur ce ſujet bien établi, bien enraciné chés le Peuple, ne l'étoit pas moins chés les Medecins, qui de plus ne ſe vouloient pas laiſſer renvoyer à l'Ecole. Ils ne l'accuſoient que d'ignorance, ou de témérité, tandis que le Peuple l'accuſoit d'un deſſein formé contre les jours du Genre humain. Il ſoutint courageuſement ſa Pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts ; ſes Malades guériſſoient, les autres mouroient, du moins en beaucoup plus grand nombre, & il n'étoit encore guere juſtifié.

C'eſt lui qui a reglé auſſi, mais avec moins de contradiction, la maniere généralement reçûë dont on conduit aujourd'hui le Remede d'une autre Maladie du même nom. Les grands Medecins ſont ceux dont la pratique fondée ſur les principes d'expérience établis, eſt la plus ſûre & la plus heureuſe ; mais

ceux qui établiſſent ſolidement de nouveaux principes, ſont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'Art, tel qu'ils le trouvent, juſqu'où il peut aller, les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Auſſi M. Silva, ſi bon Juge en ces matieres, & ſi intéreſſé à ne pas ſouffrir des Uſurpateurs dans les premiers rangs, a dit *qu'il appartenoit à M. Chirac d'être Légiſlateur en Medecine.*

Après s'être entierement remis des fatigues & de ſa maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ſes anciennes fonctions de Profeſſeur & de Medecin. Là il eut deux conteſtations à eſſuyer, & même plus que des conteſtations, car elles devinrent des procès en Juſtice. Il s'agiſſoit de la découverte de l'Acide du Sang avec M. Vieuſſens, célébre Docteur de la même Faculté, & de la Structure des Cheveux avec M. Sorazzi, Medecin Italien. Ni l'un ni l'autre Sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On eſt aſſés perſuadé de ſon propre mérite, cependant il ne nous raſſure pas aſſés pour nous procurer quelque tranquillité, quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laiſſoit pas de croître de jour en

jour, les Provinces voiſines profitoient ſouvent de la proximité; on l'appelloit pour les Malades de diſtinction, & ſa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuſe Ecole de Montpellier.

En 1706 feu M. le Duc d'Orleans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie. Il laiſſoit ſon premier Medecin à Paris, & comme il lui en falloit un auprès de ſa perſonne, M. le Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le propoſa par zele pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui, le choix fut fait, & eut les ſuites les plus heureuſes. M. le Duc d'Orleans au Siége de Turin fut très-dangereuſement bleſſé au Poignet, & ſe trouvoit ſur le point d'en perdre le Bras, lorſque M. Chirac imagina de lui mettre ce Bras dans des Eaux de Balaruc, qu'on fit venir. Ce Remede ſi ſimple, & auquel il eût été ſi naturel de ne pas penſer, produiſit une parfaite & promte guériſon, preſque miraculeuſe. Il en a fait l'Hiſtoire dans une grande Diſſertation en forme de Theſe *ſur les Playes*, Ouvrage qui par

la ſolidité & l'abondance de l'inſtruction, ſe fait pardonner ſans peine une grande négligence de ſtile.

L'année ſuivante ce Prince mena encore avec lui en Eſpagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque tems après la Campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Eſpagne il vint à Paris, & il en goûtoit fort le ſéjour. M. le Duc d'Orleans qui avoit M. Homberg pour premier Medecin, & ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier avec toutes les récompenſes dûës à ſes ſervices; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fût pas vû de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été conſultée ſur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien ſenti les avantages de Paris, il obtint ſans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Medecine par une des Charges de la Maiſon du Prince.

Il lui manquoit aſſés de choſes, preſque néceſſaires en ce païs-ci. Il parloit peu, ſéchement, & ſans agrément. Il ne faiſoit guere aux Malades ces expli-

cations circonſtanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne ſont pas ordinairement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une eſpece de plaiſir. Il leur préſentoit dans les occaſions l'idée deſobligeante, quoique vraye, qu'il y avoit de la fantaiſie & de la viſion dans leurs infirmités, il leur nioit ſans détour juſqu'à leur ſentiment même; & combien les Femmes principalement en devoient-elles être choquées? Il ſe prêtoit peu aux objections ſouvent puériles des Malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit jamais de lui aucune complaiſance, aucune modification à ſes déciſions laconiques; heureux les Malades, quand il avoit pris le bon chemin! Il n'étoit guere conſolant, & n'avoit preſque qu'un même ton pour annoncer les événemens les plus oppoſés. De plus il apportoit des pratiques nouvelles, & certainement il devoit avoir quelques mauvais ſuccès, qui plus certainement encore ſeroient bien mis en évidence, & bien relevés.

Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris qu'il y eut une vogue étonnante. Sa ruë étoit incommodée de la quantité

de Carroſſes qu'on lui envoyoit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part, puiſque Paris étoit le lieu de la Scene; mais il falloit au fond que de grandes & rares qualités euſſent ſurmonté à ce point-là tout ce qui lui étoit contraire. En effet il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil*, d'une juſteſſe & d'une promtitude ſinguliere, & peut-être unique. C'étoit une eſpece d'inſpiration, dont la clarté & la force prouvoient la vérité, du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait, il formoit en lui-même le Plan de la Cure, & le ſuivoit avec une conſtance inébranlable, parce qu'il n'auroit pû s'en départir ſans agir contre des lumieres qui le frappoient ſi vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas ſi conſtans, & même ne le doivent pas. Les Malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils ſe ſentoient conduits par une main plus ferme, ſon inflexibilité leur aſſuroit combien il contoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ſes rigueurs. Ils voyoient encore que ſi les occaſions le demandoient, il hazardoit

volontiers pour eux ſa propre réputation. Lorſqu'il jugeoit néceſſaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le Malade étoit important, il ſçavoit qu'il ſe rendoit reſponſable de l'évenement, & que s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puiſſante ſoulevoient auſſi-tôt le Public contre lui, cependant il ne molliſſoit point, il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuſe pour le Malade, mais moins pour le Medecin, & il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715, M. le Duc d'Orleans, déja Regent du Royaume, le fit ſon premier Medecin, choix preſque néceſſaire, qui lui donnoit un nouvel éclat, & eût augmenté, s'il eût été poſſible, ſa grande pratique de Paris. L'année ſuivante il entra dans l'Académie en qualité d'Aſſocié libre, & ſans ſes occupations continuelles & indiſpenſables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des privileges de ce titre.

En 1718 il ſucceda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la ſource des graces, puiſque le

Prince Regent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720 Marſeille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnuë, mais qui dès ſa naiſſance faiſoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Regent d'y aller, afin que la Ville, qui ſe verroit ſecouruë par le Gouvernement, en prît plus de courage pour ſe ſecourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée; il propoſa en ſa place MM. Chicoineau & Verny, célébres Medecins de Montpellier dont il garantit le ſçavoir, le zele & l'intrépidité, & les ordres pour leur voyage furent donnés par S. A. R. M. Chicoineau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit ſon Gendre, car la fille unique du Précepteur étoit devenuë un aſſés bon parti pour épouſer le Diſciple. Il étoit juſte que la maiſon par où il avoit commencé ſa fortune, & qui en avoit ouvert la route, en profitât.

MM. Chicoineau & Verny arrivés à Marſeille trouverent la Peſte, accompagnée de toute la déſolation, de toute la conſternation, de toutes les horreurs qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'étoit preſque plus habitée que

par des cadavres, qui jonchoient les ruës, ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles proviſions, nuls vivres, nul argent. M. Chirac fut, pour ainſi dire, le Medecin général de Marſeille par le ſoin aſſidu dont il veilloit à tous ſes beſoins auprès du Regent, par les ſecours de toute eſpece qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumieres dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuſe Ville quatre Medecins de Montpellier, & ſes amis qu'il crut dignes d'une Commiſſion ſi honorable, & ſi peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette relation, & qui aujourd'hui pratique avec ſuccès à Paris, fut l'un d'entre eux. Ils raſſurerent d'abord le peuple par l'extrême hardieſſe dont ils abordoient les Malades, & par l'impunité de cette hardieſſe toujours heureuſe. Peut-être, & cela ne diminueroit guere la gloire de l'Héroïſme, étoient-ils dans le ſentiment de M. Chirac, que la Peſte ne ſe communique pas par contagion. Quoiqu'il en ſoit de cette opinion ſi paradoxe, il ſeroit difficile qu'elle fût plus dangereuſe

& plus funeſte aux Peuples que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis longtems une idée, qui eût pû contribuer à l'avancement de la Medecine. Chaque Medecin particulier a ſon ſçavoir qui n'eſt que pour lui, il s'eſt fait par ſes obſervations & par ſes réflexions certains principes, qui n'éclairent que lui; un autre, & c'eſt ce qui n'arrive que trop, s'en ſera fait de tous différens, qui le jetteront dans une conduite oppoſée. Non-ſeulement les Medecins particuliers, mais les Facultés de Medecine ſemblent ſe faire un honneur & un plaiſir de ne s'accorder pas. De plus les obſervations d'un Païs ſont ordinairement perduës pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun eſt comme renfermé chés ſoi, & ne ſonge point à former de Société. L'Hiſtoire d'une Maladie qui aura regné dans un lieu, ne ſortira point de ce lieu-là, ou plûtôt on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumieres, plus d'uniformité dans les Pratiques. Vingt-quatre Medecins des plus employés de la Faculté de Pa-

ris auroient composé une Académie, qui eût été en correspondance avec les Medecins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Païs étrangers, qui l'eussent bien voulu. Dans un tems où les Pleuréſies, par exemple, auroient été plus communes, l'Académie auroit demandé à ses Correspondans de les examiner plus particulierement dans toutes leurs circonstances, aussi-bien que les effets parcillement détaillés des Remedes. On auroit fait de toutes ces relations un Résultat bien précis, des especes d'Aphorismes, que l'on auroit gardés cependant jusqu'à ce que les Pleuréſies fussent revenuës, pour voir quels changemens ou quelles modifications il faudroit apporter au premier Résultat. Au bout d'un tems on auroit eu une excellente Histoire de la Pleuréſie, & des Regles pour la traiter, aussi sûres qu'il soit possible. Cet exemple fait voir d'un seul coup d'œil quel étoit le Projet, tout ce qu'il embrassoit, & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé & y avoit fait entrer le Roi, mais il mourut lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par cette mort que le plus grand nombre ſentit douloureuſement, M. Chirac perdoit non-ſeulement un Prince de la Famille Royale, mais encore un Premier Miniſtre. Privé de ce Maître & de ce Protecteur, mais toujours attaché à ſon auguſte Maiſon, il quitta la Cour, & commença à ſe livrer abſolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un ſi grand Medecin. On lui donnoit la premiere place dans ſa Profeſſion, & les plus illuſtres de ſes Confreres y conſentoient, ſans prétendre même diminuer ſa ſupériorité par l'avantage qu'il avoit des années & de l'expérience. Il dominoit dans les Conſultations comme auroit fait Hippocrate, on l'auroit preſque diſpenſé de raiſonner, & ſon autorité ſeule eut ſuffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Nobleſſe, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier Medecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois ſeulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira auſſi-tôt à la Cour M. Chicoineau, ſon gendre, qui indépendamment de ce titre avoit pour lui l'Hiſtoire de la Peſte de Marſeille, une grande capacité en Medecine, employée principalement au ſervice des Malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui reveilla les idées de ſon Academie de Medecine. Les fonds néceſſaires, article le plus difficile, étoient reglés & aſſurés, mais quand le deſſein fut communiqué à la Faculté de Paris, il ſe trouva beaucoup d'oppoſition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de ſes Membres compoſaſſent une petite Troupe choiſie, qui auroit été trop fiere de cette diſtinction, & ſe ſeroit cruë en droit de dédaigner le reſte du Corps. Les plus employés devoient la former, & les plus employés pouvoient-ils ſe charger d'occupations nouvelles? N'étoit-on pas déja aſſés inſtruit par les voyes ordinaires? Enfin comme il eſt aiſé de contredire, on contrediſoit, & avec force, & le premier Medecin trop engagé d'honneur pour reculer, perſuadé d'ailleurs de l'u-

tilité de ſon Projet, tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un Corps reſpectable. La douceur & la vigueur ſont également dangereuſes, & il ſe déterminoit pour les partis de vigueur, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732 âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même, pour pouſſer juſqu'au bout la Science du Pronoſtic, qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laiſſé une fortune conſiderable, bien dûë à un travail auſſi long, auſſi aſſidu, auſſi pénible, auſſi utile à la Societé. Il legue par ſon Teſtament à l'Univerſité de Montpellier la ſomme de trente mille livres, qui ſeront employées à fonder deux Chaires pour deux Profeſſeurs, dont l'un fera des Leçons d'Anatomie comparée, l'autre expliquera le Traité de Borelli *De Motu Animalium*, & les matieres qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il eſtimoit l'Anatomie, & puiſqu'il l'eſtimoit tant, on peut juger qu'il la poſſedoit à fond. Il alloit encore plus loin, juſqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet Art, dont aſſés communé-

ment les Medecins ne s'inquietent pas. Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les Opérations manuelles comme indignes d'eux, & que toute leur gloire eſt de guérir ; il avoit obtenu en 1726 l'établiſſement de ſix places de Medecins-Chirurgiens entretenus par le Roi, qui ſeroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier, à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville, mais ce deſſein, qui à peine commençoit à s'exécuter, fut arrêté par des accidens étrangers, & le préjugé contraire à la réunion des deux Profeſſions, qui peut-être eût été ébranlé par cet exemple, demeura dans toute ſa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par ſa conduite autant qu'il le pouvoit, il ne manquoit pas d'opérer de ſa main, lorſqu'il trouvoit des Malades ſans ſecours, ou avec de mauvais ſecours. Auſſi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les grandes occaſions, ravis d'avoir un témoin & un juge ſi éclairé, qui ſe faiſoit un honneur d'être alors l'un d'entre eux. C'eſt à lui que l'on doit M. de la Peyronnie, qui étoit

à la veille de prendre ſes degrés de Docteur en Medecine à Montpellier, quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un ſi grand Sujet. Il accompagna même ſes conſeils d'une prédiction de ce qui arriveroit à ſon Ami, & il a eu le plaiſir de la voir accomplie.

ELOGE
DE M. LE CHEVALIER
DE LOUVILLE.

JACQUES EUGENE D'ALLONVILLE, Chevalier de Louville, nâquit le 14 Juillet 1671 de Jacques d'Allonville, Chevalier Seigneur de Louvillè, & de Catherine de Moyencourt. Il y avoit au moins 300 ans que ſes Ancêtres poſſedoient la Terre & Seigneurie de Louville dans le Pays Chartrain.

Il étoit Cadet, il fut deſtiné à l'Egliſe, & on lui en donna l'habit, qui aſſés ſouvent accoutume les Enfans à croire qu'ils y ſont appellés. Pour lui, il ne ſe le laiſſa pas perſuader ſi aiſément, & quand il fut queſtion de le tonſurer à 7 ans, il attendit le jour de la cérémonie pour déclarer en quatre paroles, avec une fermeté froide, inébranlable, & fort au-deſſus de ſon âge, qu'il ne vouloit point être Eccléſiaſtique. Il fit ſes études d'une maniere

assés commune, & il ne se distingua que par un caractere plus sérieux & plus sensé que celui de ses pareils, & par son dédain pour leurs divertissemens. Le hasard lui fit tomber entre les mains ce qu'il lui falloit, & qu'il eût cherché s'il en eût eu quelque idée, les Elemens d'Euclide par Henryon. Il n'avoit que 12 ans, & les lisant seul il les entendit d'un bout à l'autre sans difficulté. C'est de lui que l'on tient ce fait, mais ceux qui l'ont connu n'ont pas hesité à l'en croire sur sa parole.

Sa naissance ne lui laissoit plus d'autre parti à prendre que celui de la Guerre, qui d'ailleurs s'accordoit assés avec son goût pour les Mathematiques. Il entra d'abord dans la Marine, & se trouva à la Bataille de la Hougue en 1690. De-là il passa au service de Terre, & fut Capitaine dans le Regiment du Roi à la fin de 1700. M. le Marquis de Louville, son frere aîné, Gentilhomme de la Manche du Duc d'Anjou, suivit en Espagne ce Prince devenu Roi de cette grande Monarchie, & bien-tôt après il fit venir le Chevalier dans une Cour où toutes sortes d'agrémens l'attendoient. Il les y

trouva en effet, il fut Brigadier des Armées du Roi d'Eſpagne, il eut un Brevet d'une Penſion aſſés conſiderable ſur l'Aſſiente, mais qui lui demeura inutile. Au bout de 4 ans il fut obligé par de malheureux évenemens, qui ne ſont que trop connus, à repaſſer en France, où il reprit le Service. Il fut pris à la Bataille d'Oudenarde, abſolument dépouillé de tout, & envoyé priſonnier en Hollande, d'où il ne ſortit qu'au bout de 2 ans qu'il fut échangé. Quand la Paix ſe fit, il avoit un Brevet de Colonel à la ſuite des Dragons de la Reine, avec une Penſion de 4000 livres accordée par le feu Roi.

Le peu de tems qu'une vie agitée & tumultueuſe lui avoit permis juſque-là de donner aux Mathematiques, n'avoit fait qu'irriter ſa paſſion pour elles; mais on entroit alors dans une Paix qui ne pouvoit être que longue, & qui lui aſſuroit en même tems & beaucoup de loiſir, & une fortune honnête. Naturellement il devoit ſe contenter de cette ſituation, du moins juſqu'à une nouvelle Guerre; cependant il voulut abſolument rompre avec tout ce qui n'appartenoit pas à ſon goût dominant, &

malgré les remontrances de ſa famille & de ſes amis, malgré une breche conſiderable qu'il faiſoit à ſon revenu, il alla avec cette fermeté invincible dont il avoit déja donné un eſſai en refuſant la Tonſure, remettre entre les mains du Miniſtre de la Guerre ſon Brevet de Colonel & les appointemens.

Maître enfin de lui-même, il ſe dévoua aux Mathematiques, & principalement à l'Aſtronomie. Il alla à Marſeille en 1713 ou 14 dans le ſeul deſſein d'y prendre exactement la hauteur du Pole, qui lui étoit néceſſaire pour lier avec plus de ſureté ſes Obſervations à celles de Pytheas anciennes d'environ 2000 ans.

En 1715 il fit le voyage de Londres exprès pour y voir l'Eclipſe totale du Soleil, & il n'eût point de regret à un Contrat de 8000 livres ſur la Ville, que cette curioſité lui coûta, & qui n'étoit pas un fort petit objet dans ſa fortune.

Il n'y a guere dans Paris d'autre habitation que l'Obſervatoire, qui puiſſe parfaitement convenir à un Aſtronome. Il lui faut un grand Horiſon,

des lieux d'une diſpoſition particuliere, & qu'il ne ſoit pas obligé de quitter ſelon les intérêts ou le caprice d'autrui. M. le Chevalier de Louville, très-porté d'ailleurs à la retraite par ſon caractere, fixa ſon ſéjour dans une petite maiſon de Campagne, qu'il acheta en 1717 à un quart de lieuë d'Orleans, ce lieu s'appelle Carré. La Nature lui offroit-là tout ce qu'il pouvoit deſirer de commodités Aſtronomiques, & il ſçut bien s'y procurer celles qui dépendoient de lui. Il étoit de l'Academie dès 1714, & cette demeure éloignée ne s'accordoit pas tout à fait avec nos regles; mais les Aſtronomes ſont rares, il promit d'apporter tous les ans à Paris les fruits de ſa retraite, & s'en acquitta regulierement.

On aura peut-être peine à croire combien dans ce ſiécle-ci, en France, à 30 lieuës de Paris, un Aſtronome avec tout ſon équipage & ſes pratiques ordinaires, fut un ſpectacle étonnant aux yeux de tout le Canton de Carré. Nous ne rapporterions pas ces bagatelles, ſi elles n'étoient de quelque utilité pour l'Hiſtoire des connoiſſances du Genre humain, & ſi elles ne faiſoient

voir avec quelle extrême lenteur les Nations en corps cheminent vers les vérités les plus ſimples. Les Eclipſes de Soleil & les Cometes, qui effrayoient le peuple de Paris, il n'y a pas 100 ans, lui ſont devenuës indifférentes ; mais encore aujourd'hui les Payſans d'auprès d'Orleans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voyent obſerver le Ciel, ſinon que c'eſt un Magicien. Quand leurs Vignes ont manqué, ils l'en accuſent. Un Mât de 30 ou 35 pieds qu'il a planté dans ſon Jardin pour y attacher une Lunette de 30 pieds, eſt deſtiné à lui faire voir les Etoiles de plus près, & pluſieurs l'ont vû ſe faire *hiſſer* au haut du Mât, & y reſter long-tems. Les honnêtes gens du Pays, trop éclairés pour donner dans la Magie, viennent de toutes parts lui demander quel tems il fera, ou ſi la recolte ſera abondante. Il eſt vrai que Paris même n'eſt pas encore bien parfaitement déſabuſé de faire le même honneur à MM. de l'Obſervatoire.

M. le Chevalier de Louville eût été accablé par le nombre exceſſif de viſites qu'une folle curioſité lui amenoit,

comme s'il eût été un Brachmane, ou un Gimnoſophiſte, mais il y mit ordre le mieux qu'il put par la maniere dont il ſçavoit les recevoir. Il avoit établi qu'on pouvoit venir dîner avec lui, mais à condition d'y dîner ſeulement; quand on arrivoit avant l'heure, on prenoit un Livre dans la Biblioteque pour s'amuſer, ou bien on alloit ſe promener dans un Jardin aſſés agréable, & bien tenu, on étoit le maître; mais lui il ne ſortoit de ſon Cabinet que pour ſe mettre à Table, & le repas fini il rentroit dans ce Cabinet, laiſſant à ſes Hôtes la même liberté qu'auparavant. On voit aſſés combien il gagnoit de tems par un retranchement ſi rigoureux & ſi hardi de toutes les inutilités ordinaires de la Societé.

Il faiſoit de ſes propres mains, dans ſes Inſtrumens Aſtronomiques, tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus difficile; tout ce que les plus habiles Ouvriers n'oſent faire dans la derniere perfection, parce qu'il leur en coûteroit un tems & des peines dont on ne pourroit pas ſe réſoudre à leur tenir aſſés de conte. Pour lui il ne les épargnoit point, fort ſatisfait d'en être payé par

lui-même, ſi ſes Obſervations en étoient plus juſtes. Nous avons donné en 1724 (*a*) un exemple aſſés remarquable de toutes les attentions ſcrupuleuſes & preſque vetilleuſes qu'il avoit apportées à la détermination de la grandeur des Diametres du Soleil, point fondamental pour la Théorie de cet Aſtre, dont il donna de nouvelles Tables imprimées dans le Volume de 1720 (*b*). Nous y avons expliqué les principes de leur conſtruction, qui demandoit également & une fine recherche de Spéculation, & une grande exactitude de pratique. Les Calculs Aſtronomiques, qui ne roulent que ſur des *à peu-près*, quoiqu'extrêmement approchans, il les vouloit amener à être des Calculs Algebriques, exemts de tout tâtonnement. L'Aſtronomie acqueroit par-là une certaine nobleſſe, & devenoit plus véritablement Science. Ce que nous avons dit en 1724 (*c*) ſur ſa nouvelle Methode de calculer les Eclipſes, explique ſuffiſamment ſes penſées ſur ce ſujet.

(*a*) Page 82 & ſuiv.
(*b*) Page 80 & ſuiv.
(*c*) Voyés l'Hiſt. de 1724, p. 74 & ſuiv.

Il en avoit une plus singuliere & plus sujette à contestation sur l'obliquité de l'Ecliptique par rapport à l'Equateur. Tous les Astronomes la posent constante, & il la croyoit décroissante, mais seulement d'une Minute en 100 ans, de sorte que dans un tems très-long, qui se détermine aisément, l'Ecliptique viendroit à se mettre dans le Plan de l'Equateur, & les deux Poles verroient ensemble le Soleil pendant quelques années. M. de Louville se donna la peine de ramasser de tous côtés, & depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, tout ce qui pouvoit appartenir à ce sujet directement ou indirectement, & à quelque exception près, tout aboutissoit à rendre l'obliquitité de l'Ecliptique décroissante, souvent assés juste selon la proportion posée. Il crut même pouvoir prouver dans certaines circonstances heureuses que ce décroissement, (a) qui ne peut être que d'une extrême lenteur, avoit été 5 ans précisément des 3 Secondes qu'il falloit. Il n'ignoroit pas que cette grandeur est en Astronomie un Infini-

(a) Voyés l'Hist. de 1714, p. 68, de 1716, p. 48, de 1721, p. 65.

ment petit ; mais le ſoin ſingulier qu'il mettoit à ſes Obſervations pouvoit juſtifier une confiance qu'il ne ſe fût pas permiſe autrement.

Quoiqu'il parût s'être renfermé dans l'Aſtronomie, il ſe mêla de la célébre Queſtion des *Forces Vives*. Il fut le premier de l'Académie qui oſât ſe déclarer contre M. Leibnitz (*a*). Quel nom ! quelle autorité ! Mais ſi le Geometre par lui-même eſt fait pour ne pas déférer aux noms & aux autorités, le caractere de M. de Louville le rendoit à cet égard plus Geometre qu'un autre. Il continua en 1728 (*b*) la même entrepriſe, & M. de Mairan ſe joignit à lui avec une nouvelle Theorie. C'étoit alors l'illuſtre M. Bernoulli qu'ils attaquoient. Le procès des *Forces Vives* n'eſt pas encore jugé en forme. Il ne faut pas s'attendre qu'il ſorte du Monde Sçavant une voix générale qui le décide, mais dans la ſuite du tems les Geometres, que des occaſions inévitables forceront à prendre un parti, tomberont dans le bon par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié. Il y

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1721, p. 81 & ſuiv.
(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1728, p. 73 & ſuiv.

a eu, & il y aura encore de ces déciſions ſourdes du Public.

Au commencement de Septembre 1732, M. le Chevalier de Louville eut deux accès de Fiévre Léthargique, qui ne l'étonnerent point. Il avoit coutume de regarder ſes maux comme des Phénomenes de Phiſique, auſquels il ne s'intéreſſoit que pour en trouver l'explication. Il continuoit ſa vie ordinaire, lorſque la même Fiévre revint, & l'emporta le 10 du mois au bout de 40 heures, pendant leſquelles il fut abſolument ſans connoiſſance.

Il avoit l'air d'un parfait Stoïcien, renfermé en lui-même, & ne tenant à rien d'extérieur, bon ami cependant, officieux, généreux, mais ſans ces aimables dehors, qui ſouvent ſuppléent à l'eſſentiel, ou du moins le font extrêmement valoir. Il étoit fort taciturne, même quand il étoit queſtion de Mathématiques, & s'il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de ſon ſçavoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient ſincerement. Le Sçavant qui ne parle que pour inſtruire les autres, & qu'autant qu'ils veulent être inſtruits, fait une grace, au lieu

que lorſqu'il ne parle que pour étaler, on lui fait une grace, ſi on l'écoute. Dans les Lectures que M. de Louville faiſoit à nos Aſſemblées, il ne manquoit pas de s'arrêter tout court, dès qu'on l'interrompoit ; il laiſſoit avec un flegme parfait un cours libre à l'objection, & quand il l'avoit deſarmée, ou laſſée par ſon ſilence, il reprenoit tranquillement où il avoit quitté ; apparemment il faiſoit enſuite ſes réflexions, mais il ne l'avoit ſeulement pas promis. On prétend que ce Stoïcien ſi auſtere, & ſi dur, ne laiſſoit pas d'avoir ſur ſa Table, ſur ſes Habillemens certaines délicateſſes, certaines attentions raffinées, qui le rapprochoient un peu des Philoſophes du parti oppoſé.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LAGNY.

THOMAS FANTET DE LAGNY nâquit à Lyon de Pierre Fantet, Secretaire du Roi à la Chancellerie de Grenoble, & de Jeanne d'Azy, fille d'un Docteur en Medecine de Montpellier. Il fut élevé dans ſa premiere jeuneſſe par un Oncle paternel, Chanoine & Doyen de Joüarre, & continua ſes études aux Grands Jéſuites de Lyon, toujours le premier de ſa Claſſe. Il compoſoit des Vers Grecs dès la Quatriéme, lorſqu'à peine ſes Camarades ſçavoient lire le Grec. Il ne ſaiſiſſoit pas ſeulement mieux que les autres l'inſtruction générale qu'on leur donnoit à tous, il la prévenoit ſouvent, & les Leçons qu'il avoit reçûës lui faiſoient deviner celles qui alloient ſuivre. Il acheta un jour par hazard, ou par inſtinct, ſi on veut, l'Euclide du P. Fournier & l'Al-

gebre de Jacques Pelletier du Mans. Dès qu'il eût vû de quoi il s'agiſſoit dans ces deux Livres-là, il ne s'occupa plus d'autre choſe, mais ſecrettement. La grande avance qu'il avoit dans ſes Claſſes, le don de retenir par cœur ce qu'il avoit entendu réciter une fois, celui de compoſer en Latin à meſure qu'on lui dictoit le ſujet de la compoſition en François, tout cela lui faiſoit trouver beaucoup de tems pour ſon plaiſir, c'eſt-à-dire, pour cette étude cachée, bien plus difficile que l'autre.

S'il ſacrifioit les Belles-Lettres aux Mathématiques, on peut aiſément juger qu'il ne traita pas mieux la Philoſophie de l'Ecole, au moins celle de ce tems-là, d'autant plus inſupportable à un eſprit Geometre, qu'elle prétend raiſonner, au lieu que l'Eloquence & la Poëſie ne prétendent guere que flatter ou remuer l'imagination. La Juriſprudence à laquelle on le deſtinoit, car quel eſt le Pere qui aimât aſſés peu ſes Enfans pour les deſtiner aux Mathématiques ? La Juriſprudence n'eut pas plus d'attraits pour lui. Après avoir fait trois années de Droit à Toulouſe, il réſiſta aux promeſſes les plus flateuſes

d'une puiſſante protection que lui fit M. de Fieubet, Premier Preſident de ce Parlement, pour l'attacher à ſon Barreau. Il réſolut de ſe livrer entierement à ſon goût, & de venir à Paris; où il avoit en vûë une place dans l'Académie des Sciences.

Il étoit déja digne d'y penſer. A l'âge de 18 ans, avec les deux Livres Elémentaires que nous avons nommés, & que l'on ne connoît preſque plus, parce que d'autres plus parfaits & plus inſtructifs ont pris leur place, ſans aucun autre guide, ſans Maître, ſans un Ami à qui il pût ſeulement parler ſur ces matieres, il avoit jetté les fondemens des grandes Theories qu'il a depuis étenduës & perfectionnées d'une nouvelle Méthode pour la réſolution des Equations réductibles du 3me & du 4me degré, de la Quadrature du Cercle infiniment approchée, de la Cubature de certaines portions Sphériques. Il eſt vrai que quand il lui fut enſuite permis d'avoir des Livres, & qu'après avoir étudié la Géometrie, il étudia les Géometres, il trouva, peut-être avec autant de joye que de déplaiſir, qu'il avoit été prévenu, mais ſeule-

ment en partie, ſur quelques-unes de ſes découvertes. La gloire en étoit un peu diminuée, mais non pas le mérite, & il apporta toujours à Paris ce fond qui avoit tant produit de lui-même, & qui ne pouvoit que devenir plus fécond par les ſecours étrangers.

Les talens dénués de fortune aſpirent tous à Paris, ils s'y rendent preſque tous, & s'y nuiſent les uns aux autres. Il arrive le plus ſouvent qu'on y trouve toutes les places priſes. M. de Lagny ne put entrer dans l'Académie qu'en 1695, mais parce que ſon poſte pouvoit être encore long-tems infructueux, M. l'Abbé Bignon, le protecteur général des Lettres, le fit nommer en 1697 Profeſſeur Royal d'Hidrographie à Rochefort. Il ſe défendit d'abord d'accepter cet emploi, en repréſentant qu'il n'entendoit pas la Marine, mais ſon bienfaicteur, qui ſentit bien le prix d'un refus ſi modeſte & ſi déſintereſſé, le raſſura contre ſa prétendue ignorance, & lui garantit qu'il l'auroit bientôt ſurmontée. Cependant M. de Lagny, pour une plus grande ſureté, & par un extrême ſcrupule ſur ſes devoirs, demanda au Roi la permiſſion de faire

une Campagne ſur Mer, afin de connoître par lui-même le Pilotage. Le Roi la lui accorda, & de plus, reſpectant en quelque ſorte un Génie né pour de plus grands objets que l'Hidrographie, il eut la bonté de lui donner un autre Hidrographe qui travaillât ſous lui, & c'eſt le même qui dans la ſuite lui a ſuccedé.

Superieur à ſon emploi autant qu'il l'étoit, il eut tout le tems néceſſaire pour de plus hautes ſpéculations. Il envoyoit ſes découvertes à l'Académie, dont il étoit toujours Membre, mais les circonſtances, quoique legeres, ont toujours un certain pouvoir dans les choſes mêmes qui ſembleroient en devoir être les plus indépendantes. On liſoit ſes Mémoires avec moins d'attention que ſi on les lui avoit entendu lire. C'étoit aſſés ſa coutume de ſuppoſer dans un Mémoire ce qui étoit établi dans un autre que l'on n'avoit pas, tout étoit bien lié, mais ſeulement pour lui, & on ſuſpendoit ſon jugement, on arrêtoit l'impreſſion naturelle que chaque partie auroit faite, juſqu'à ce qu'on eût vû le tout enſemble. Il m'a pluſieurs fois avoué lui-même que ce

tout enſemble, il eût eu bien de la peine à le former ; ſes nouvelles idées étoient en trop grand nombre, trop vives, trop impatientes de ſe placer, pour ſouffrir un arrangement bien régulier & bien tranquille. Enfin dans le tems du ſéjour de M. de Lagny à Rochefort, l'Académie commençoit à s'occuper beaucoup de la Géometrie nouvelle, & tout ce qu'il donnoit appartenoit à l'ancienne, quoique pouſſée plus loin, il ne parloit que de choſes dont les autres avoient parlé, & quoiqu'il en parlât fort différemment, la curioſité étoit moins piquée que ſi les choſes elles-mêmes avoient été plus neuves. La nouveauté ne perd guere ſes droits ſur nous, & il faut convenir qu'elle en avoit en cette occaſion des plus forts qu'elle puiſſe jamais avoir.

M. de Lagny ennuyé de Rochefort, malgré les occupations de ſa place, malgré ſes études particulieres, malgré le plaiſir d'y réüſſir ſelon ſes ſouhaits, car le moyen qu'il ne ſe ſentît toujours propre à un plus grand Théatre ? faiſoit de tems en tems des voyages à Paris, pour épier les occaſions d'y reſter. Ce ne fut qu'au commencement de la

Régence que feu M. le Duc d'Orleans l'y arrêta, en le faiſant Soudirecteur de la Banque Générale, de la même maniere à peu près, & par les mêmes motifs que l'on donna en Angleterre la Direction de la Monnoye de Londres à M. Neuton. On jugea, & là & ici, que la grande ſcience du Calcul, ordinairement aſſés ſtérile par rapport à l'utilité des Etats, ſeroit tournée avantageuſement vers ce grand objet, & qu'en même-tems les deux Géometres à qui elle avoit coûté de longs travaux, en ſeroient récompenſés par de ſemblables poſtes. Tous deux ſe trouverent tout-à-coup dans une richeſſe qui leur étoit nouvelle, tranſportés du milieu de leurs Livres ſur des tas d'Argent, & tous deux y conſerverent leurs anciennes mœurs, cet eſprit de modération & de deſintereſſement, ſi naturel à ceux qui ont cultivé les Lettres. Mais la fortune de M. Neuton fut durable, & celle de M. de Lagny ne le fut pas; les affaires changerent en France, la Banque ceſſa, mais avec honneur pour M. de Lagny; tous ſes Billets furent acquittés, & il laiſſa dans l'ordre le plus exact tout ce qui avoit appartenu

à ſon adminiſtration. Le Philoſophe fut heureux de n'avoir pas perdu dans une ſituation paſſagere le goût de ſimplicité qui lui devoit être d'un plus long uſage.

Rendu entierement à l'Académie, il ne lui fut pas difficile d'en bien remplir les devoirs. Il ſe trouvoit riche de plus de 20 gros Porte-feuilles *in-folio*, pleins de ſes Réflexions, de ſes Recherches, de ſes Calculs, de ſes nouvelles Théories, il n'avoit qu'à y choiſir ce qu'il lui plairoit, & à l'en détacher. Tout cela tendoit principalement à une réforme, ou refonte entiere de l'Arithmétique, de l'Algebre & de la Géometrie commune. Il s'étoit rencontré avec M. Leibnitz, car les preuves de la rencontre ont été bien faites, ſur l'idée ſinguliere d'une Arithmétique qui n'auroit que 2 chiffres, au lieu que la nôtre en a 10. L'Algebre ſans comparaiſon plus étenduë & plus compliquée, & qui l'eſt d'une maniere à effrayer, changeoit entierement de forme entre ſes mains; tout ſe réſolvoit par des Progreſſions Arithmétiques de ſon invention, qui naiſſoient des Equations propoſées; le fameux Cas irréductible, ce

Nœud-Gordien, cet Écueil qui ſubſiſtoit depuis la naiſſance de l'Algebre, ou diſparoiſſoit, ou n'embarraſſoit plus. La Meſure des Angles, dont il faiſoit une Science à part ſous le nom de Goniometrie, méritoit cet honneur par la nouveauté de la Theorie qui l'établiſſoit, & de-là ſe tiroit une Trigonometrie, beaucoup plus ſimple que celle dont on ſe contente juſqu'à préſent, & délivrée de toutes ces Tables de Sinus, Tangentes & Sécantes, attirail incommode, toujours borné quelque vaſte qu'il ſoit, & qui demande qu'on ſe repoſe avec une confiance aveugle ſur le travail d'autrui. Enfin un des grands objets de M. de Lagny étoit ſa Cyclometrie, ou Meſure du Cercle. Il la trouvoit par des Séries ou Suites infinies de Nombres, telles que leurs Sommes, ſi on eût pû les avoir, l'euſſent donnée exactement, ou que du moins chacun de leurs termes, ou les ſommes d'un nombre fini de ces termes, la donnoient toujours avec moins d'erreur, de ſorte que l'erreur diminuoit tant qu'on vouloit. Il s'étoit encore rencontré avec M. Leibnitz ſur une Série donnée en cette matiere par

ce grand Geometre, & qui fit du bruit en ſon tems, mais quoiqu'ingénieuſe, elle a le défaut d'être trop lente dans tout ſon cours, au lieu que le mérite de ces ſortes de Séries conſiſte à être fort rapides dans leur marche à leur origine, & enſuite ſi lentes vers leur extrémité, qu'on puiſſe ſans erreur ſenſible négliger tous leurs derniers termes, quoiqu'en nombre infini. Il avoit ſouverainement l'art de former ces Séries avec facilité, de leur donner une certaine élégance dont elles ſont ſuſceptibles, & qui eſt une eſpece d'agrément de ſurérogation, de leur faire prendre enfin, ſelon les différens beſoins, différentes formes ſans en altérer le fond. Comme les médiocres Géometres ont ſouvent le malheur de trouver la Quadrature exacte du Cercle refuſée aux autres, & qu'ils ne manquent pas d'apporter à l'Académie leurs magnifiques aſſertions, M. de Lagny les réprimoit dans le moment, en leur faiſant voir, par le moyen de ſes Séries, des Quadratures plus exactes que les leurs, & plus exactes à l'infini.

Il avoit peut-être mal pris ſon tems de ne travailler qu'à de nouveaux fon-

demens du grand édifice de la Géometrie, quand on ne ſongeoit preſque plus qu'à en conſtruire le Comble par la ſublime & fine Theorie de l'Infini. Mais ce Comble une fois mis, il ſemble que les fondemens poſés par M. de Lagny conviendroient mieux à tout l'édifice, tel qu'il ſera alors. Non-ſeulement toutes les vûës qu'il a données ſe lieroient facilement avec l'Infini, elles y percent déja & y entreroient, quand même il ne l'auroit pas voulu.

Nous avons rendu un conte aſſés détaillé de ſes travaux, à chaque occaſion qu'il nous en a donnée dans nos Volumes, où il s'agit ſi ſouvent de lui. Pour rapporter cependant quelques traits particuliers de ſon génie, aſſés courts pour trouver place ici, nous en choiſirons deux, ſans prétendre qu'ils ſoient abſolument préférables à beaucoup d'autres.

Il a donné à l'Académie en 1705 (*a*) l'expreſſion Algebrique de la Série infinie des Tangentes de tous les Arcs ou Angles multiples d'un premier Arc ou Angle quelconque connu, & cela d'une maniere ſi ſimple, qu'il n'avoit beſoin

(*a*) Voyés l'Hiſt. page 99 & ſuiv.

que de deux Propoſitions très-élémentaires d'Euclide. Deſcartes a dit que ce qu'il avoit le plus deſiré de ſçavoir dans la Theorie des Courbes, étoit la Méthode générale d'en déterminer les Tangentes qu'il trouva, & je ſçai de M. de Lagny qu'il avoit eu le même deſir de trouver le Théorême énoncé, dont il voyoit l'utilité extrême pour toute ſa Goniometrie & ſa Cyclometrie. La fameuſe joye d'Archimede s'eſt de tems en tems renouvellée chés les Géometres, plus ſouvent pour la vivacité du ſentiment, mais aſſés ſouvent auſſi pour la beauté & l'importance des découvertes.

La Cubature de la Sphere, ou la Cubature des Coins & des Piramides Sphériques que l'on démontre égales à des Piramides Rectilignes (*a*), eſt encore un morceau de M. de Lagny, neuf, ſingulier, & qui ſeul prouveroit un grand Géometre. Il l'eût choiſi pour orner ſon Tombeau, qui en eût imité plus parfaitement celui d'Archimede, où la Sphere entroit auſſi.

Quand ſes forces baiſſerent aſſés ſenſiblement, il demanda la Vétérance,

(*a*) Voyés les Mém. de 1714, p. 409.

qu'il

qu'il avoit bien méritée. On faiſoit alors un Recueil général des anciens Ouvrages de l'Académie, on jugea à propos d'y faire entrer un grand Traité d'Algebre Manuſcrit qu'il avoit fait, beaucoup plus étendu, plus complet & plus neuf que celui qu'il avoit publié en 1697. Mais il fallut que ce fût un de ſes amis, M. l'Abbé Richer, Chanoine de Provins, fort au fait de ces matieres, & plein des vûës de M. de Lagny, qui ſe chargeât du ſoin de revoir ce Traité, d'éclaircir ce qui en avoit beſoin, de perfectionner l'ordre du tout, & même il y ajouta beaucoup du ſien.

M. de Lagny mourut le 12 Avril 1734. Dans les derniers momens, où il ne connoiſſoit plus aucun de ceux qui étoient autour de ſon lit, quelqu'un pour faire une expérience Philoſophique, s'aviſa de lui demander quel étoit le quarré de Douze; il répondit dans l'inſtant, & apparemment ſans ſçavoir qu'il répondoit, Cent quarante-quatre.

Il n'avoit point cette humeur ſérieuſe ou ſombre, qui fait aimer l'étude, ou que l'étude elle-même pro-

duit. Malgré ſon grand travail il avoit toujours aſſés de gayeté ; mais cette gayeté étoit celle d'un homme de Cabinet. Elle eut cet avantage, que comme elle étoit fortifiée par des principes acquis dans ce Cabinet même, elle fut indépendante non-ſeulement d'une plus grande ou moindre fortune, mais encore des évenemens litteraires, ſi ſenſibles à ceux qui n'ont point d'autres évenemens dans leur vie. Il voyoit fort tranquillement que la plûpart des Géometres, qu'un certain torrent emportoit loin de lui dans des Regions où il n'avoit pas pris la peine de pénétrer, en fuſſent moins touchés de ce qu'il produiſoit, & jamais il ne partit de lui aucun trait, ni de chagrin, ni de malignité contre la nouvelle Géometrie. Se fût-il poſſedé juſqu'à ce point-là, ſi ſon ame eût reçu quelque atteinte ? Nous laiſſons l'éloge d'une autre qualité de ſon ame aux regrets de quelques pauvres familles que la médiocrité de ſa fortune ne l'empêchoit pas de ſoutenir.

Il a été honoré de l'amitié particuliere de M. le Chancelier, & de M. le Duc de Noailles aujourd'hui Maréchal

de France, deux noms qu'il ſuffit de prononcer.

M. le Duc d'Orleans lui fit l'honneur de s'aider de ſes lumieres, & de pluſieurs travaux qu'il lui ordonna, lorſqu'il voulut s'inſtruire à fond ſur tout ce qui regarde le Commerce, les Changes, les Monnoyes, les Banques, les Finances du Royaume, connoiſſances qui ne ſeroient pas moins néceſſaires à ceux qui ſont à la tête de tout, qu'à ceux-mêmes chés qui elles paroiſſent juſqu'ici preſque entierement renfermées, & qui en ſçavent tirer tant d'utilité.

M. de Lagny a été marié deux fois, & n'a laiſſé qu'une fille qui eſt du premier lit.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE RESSONS.

JEAN-BAPTISTE DESCHIENS DE RESSONS naquit à Châlons en Champagne le 24 Juin 1660, de Pierre Deschiens, Secretaire du Roi, & de Marie Mauriset. Son Pere, qui étoit fort riche, le destina aux emplois qui du moins conservent la richesse, mais la nature le destinoit à un autre où le Patrimoine est fort exposé, sans conter la vie. A dix-sept ans il se déroba de la maison paternelle pour entrer dans les Mousquetaires Noirs, il en fût tiré par force, & ne demeura chés son pere qu'autant de tems qu'il lui fallut pour ménager une seconde évasion. Il se jetta dans le Régiment de Champagne, où il eut bien-tôt une Lieutenance, & d'où il fût encore arraché. Enfin pour finir ce combat perpetuel entre sa famille & lui, en la mettant plus hors de

portée de le poursuivre, il alla à Toulon, & y fût reçu dans la Marine en 1683 Volontaire à Brevet.

Cette inclination invincible pour la Guerre promettoit beaucoup, & elle tint tout ce qu'elle promettoit, une valeur signalée, de l'ardeur à rechercher les occasions, de l'amour pour les périls honorables. Il servit avec éclat dans les Bombardemens de Nice, Alger, Gennes, Tripoli, Roses, Palamos, Barcelone, Alicant. Dès l'an 1693, 10 ans après son entrée dans la Marine, il étoit parvenu à être Capitaine de Vaisseau, élevation rapide, où la faveur & l'intrigue n'eurent cependant aucune part.

Il y a une infinité de Gens de guerre, qui sont des Heros dans l'action, & hors de-là ne font guere de réflexions sur leur Métier. En général le nombre des Hommes qui pensent est petit, & l'on pourroit dire que tout le Genre humain ressemble au Corps humain ou le Cerveau, & apparemment une très-petite partie du Cerveau, est tout ce qui pense, tandis que toutes les autres parties, beaucoup plus considerables par leur masse, sont privées de cette

noble fonction, & n'agiſſent qu'aveuglement. M. de Reſſons s'étoit particulierement adonné à l'Artillerie, il ne ſe contenta pas d'en pratiquer les Regles dans toute leur exactitude, il en voulut approfondir les Principes, & examiner de plus près tous les détails, & quand un bon eſprit prend cette route en quelque genre que ce ſoit, il eſt étonné lui-même de voir combien on a laiſſé encore à faire à ſes recherches & à ſon induſtrie. Dans l'Art de tirer les Bombes, dont tant d'habiles gens ſe ſont mêlés, M. de Reſſons conta juſqu'à vingt-cinq défauts de pratique qu'il corrigea avec ſuccès en différentes rencontres. (*a*) M. le Duc du Maine, Grand-Maître de l'Artillerie, voulut avoir dans ce Corps qu'il commande un Homme qui y convenoit ſi bien. Il le détermina à quitter le Service de Mer pour celui de Terre ſur la fin de 1704, & fit créer en ſa faveur une dixiéme Charge de Lieutenant Général d'Artillerie ſur Terre. A tout ce qui l'animoit auparavant il ſe joignit ce choix ſi flateur, & les bontés d'un ſi grand Prince. Ainſi nous ſupprimons tout le

(*a*) Voyés les Mém. de 1716, p. 19 & ſuiv.

détail de ſa vie Militaire pendant la Guerre de la Succeſſion d'Eſpagne, il ne pouvoit ni manquer d'occaſions, ni leur manquer.

Dans les tems de Paix, cet Homme qui n'avoit reſpiré que Bombardemens, qui ne s'étoit occupé qu'à faire forger ou à lancer des Foudres, faiſoit ſes délices de la culture d'un aſſés beau Jardin qu'il s'étoit donné. Il avoit aſſurement fait plus de ravages que ces premiers Conſuls ou Dictateurs Romains, plus célebres par leur retour aux fonctions du Labourage après leurs triomphes que par leurs triomphes mêmes. Ces ſortes de plaiſirs ſi ſimples & ſi peu apprêtés, qu'on ne goûte que dans la ſolitude, ne peuvent guere être que ceux d'une ame tranquille, & qui ne craint point de ſe voir & de ſe reconnoître. Il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, & bien avec ſoi quand on vit avec ſoi.

M. de Reſſons porta dans ſon Jardin le même eſprit d'obſervation & de recherche, dont il avoit fait tant d'uſage dans l'Artillerie, & quand il fut entré en 1716 dans l'Academie en qualité d'Aſſocié libre, tantôt il nous donna

ce que nous avons déja rapporté ſur les Bombes, ou de nouvelles manieres d'éprouver la Poudre, (a) tantôt de nouvelles pratiques d'Agriculture, comme celle de garantir les Arbres de leur Lépre, ou de la Mouſſe; (b) alternativement Guerrier & Laboureur, ou Jardinier, toujours Citoyen.

Il avoit des idées particulieres ſur le Salpêtre. Il en tiroit de certaines Plantes, & prétendoit faire une compoſition meilleure que la commune, & à meilleur marché. On dit que le Prince Regent, dont le ſuffrage ne ſera ici conté, ſi l'on veut, que pour celui d'un habile Chimiſte, avoit aſſés approuvé ſes vûës; l'Academie accoutumée aux diſcuſſions rigoureuſes, lui fit des objections qu'elle ſçavoit bien mettre dans toute leur force; il les eſſuya avec une douceur qui auroit pû ſervir d'exemple à ceux qui ne ſont que Gens de Lettres; mais il ceſſa de s'expoſer à des eſpeces de combats auſquels il n'étoit pas aſſés exercé. Il a laiſſé un Ouvrage conſidérable manuſcrit ſur le Salpêtre & la Poudre.

(a) Voyés l'Hiſt. de 1720, p. 112.
(b) Voyés l'Hiſt. de 1716, p. 31.

Dans

Dans les dernieres années de ſa vie, il tomba dans un grand affoibliſſement, qui ne fut pourtant, pendant un tems aſſés long que celui de ſes Jambes, dont il ne pouvoit plus ſe ſervir ; tout le reſte étoit ſain. Il n'avoit point attendu l'âge ou les infirmités pour ſe tourner du côté de la Religion, il en étoit bien pénétré, & je ſçai de lui-même qu'il avoit écrit ſur ce ſujet. Je ne doute pas que la vive perſuaſion & le zéle ne fuſſent ce qui dominoit dans cet Ouvrage ; mais ſi la Religion pouvoit ſe glorifier de ce que les Hommes font pour elle, peut-être tireroit-elle autant de gloire des foibles efforts d'un homme de Guerre en ſa faveur, que des plus ſçavantes productions d'un Theologien. Il mourut le 31 Janvier 1735, âgé de 75 ans, ayant fait tout le chemin qu'un bon Officier devoit faire par de longs Services, ſeulement peut-être un meilleur Courtiſan auroit-il été plus loin.

Son caractere étoit aſſés bien peint dans ſon extérieur, cet air de Guerre hautain & hardi qui ſe prend ſi aiſément, & qu'on trouve qui ſied ſi bien, étoit ſurmonté ou même effacé par la douceur naturelle de ſon ame, elle ſe

marquoit dans ſes manieres, dans ſes diſcours, & juſque dans ſon ton. A peine toute la bienſéance d'un état abſolument différent du ſien auroit-elle demandé rien de plus.

Il avoit épouſé Anne-Catherine Berrier, fille de Jean-Baptiſte Berrier de la Ferriere, Doyen des Doyens des Maîtres des Requêtes, & de Marie Potier de Novion. Il en a eu deux Enfans.

ELOGE
DE MONSIEUR
SAURIN.

JOSEPH SAURIN nâquit en 1659 à Courtaiſon dans la Principauté d'Orange. Pierre Saurin, Miniſtre Calviniſte à Grenoble, eut trois garçons qu'il deſtina tous trois au Miniſtere, & dont il fut le ſeul Précepteur, depuis l'Alphabet juſqu'à la Theologie & à l'Hebreu. Joſeph étoit le dernier des trois, & il fût reçu, quoique fort jeune, Miniſtre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'eſprit naturel, & ce qui eſt encore plus important, beaucoup de Logique naturelle, un caractere vif, ferme, noblement audacieux, & qui rendoit l'éloquence plus impérieuſe, un extérieur agréable & animé qui s'accordoit au diſcours & le ſoutenoit, ce furent les talens qu'il apporta à la Prédication, & qui ne manquerent pas d'être applaudis par ſon parti, dans

un tems principalement où le Calviniſme viſiblement menacé d'une ruine prochaine en France, avoit beſoin plus que jamais d'Orateurs véhemens. M. Saurin ne le fut apparemment que trop, il s'échappa dans un Sermon à quelque choſe de hardi, ou d'imprudent, & il fut obligé de quitter le Royaume, & de ſe retirer à Geneve, d'où il paſſa dans l'Etat de Berne, qui le reçut avec toutes les diſtinctions dûës à ſa grande réputation naiſſante, & à ſon zéle pour la cauſe commune.

Si ſes Sermons ne lui avoient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnoient, nous pourrions parler avec encore plus de ſureté du genre de ſon éloquence; mais nous ſçavons d'ailleurs quels étoient ſes principes ſur cette matiere. Il rejettoit ſans pitié tous les ornemens, il ne vouloit que le Vrai rendu dans toute ſa force, expoſé avec ſa ſeule beauté naturelle. Une éloquence ſi ſevere eſt aſſurément plus Chrétienne, plus digne d'hommes raiſonnables, mais ne parle-t'on pas toujours à des hommes?

MM. de Berne donnerent à M. Saurin, quoiqu'étranger, une Cure con-

ſidérable dans le Bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poſte, lorſque la révocation de l'Edit de Nantes arrivée en 1686 diſperſa dans tous les Etats Proteſtans preſque tous ſes Confreres François, fugitifs, errans, incertains du ſort qui les attendoit. Mais le bonheur dont il jouiſſoit en comparaiſon d'eux, ou du moins ſa tranquillité ne fut pas de longue durée.

Les Queſtions de la Prédeſtination & de la Grace excitent des diviſions & des tempêtes parmi les Proteſtans comme parmi nous. Ils ont comme nous deux ſiſtêmes Theologiques, l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur eſt le plus ancien chés eux, c'eſt celui de Calvin, & c'eſt de-là que tous ſes Sectateurs ſont partis d'abord. Mais la raiſon naturelle réſiſte trop à ce ſiſtême, & comme il faut que malgré l'extrême lenteur de ſon opération, elle produiſe enfin quelque effet, elle a ramené avec le tems un grand nombre de Theologiens Calviniſtes au ſiſtême le plus doux. Les Défenſeurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révérée dans le beſoin même chés les Novateurs, le nom impoſant ou plutôt fou-

droyant de leur premier Chef, & l'autorité de la Magiſtrature aſſés conſtante à ſuivre ſes anciennes voyes. Ils ont obtenu en Suiſſe un Formulaire abſolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le Miniſtere Eccléſiaſtique ſont obligés de ſigner.

Les Theologiens dominans, auſſi durs dans la pratique qu'ils l'étoient dans leur Théorie, demanderent la ſignature du Formulaire aux Miniſtres François refugiés, dont on ſçavoit aſſés que le ſentiment n'y étoit pas conforme, & dont la malheureuſe ſituation méritoit quelques ménagemens particuliers. D'abord tous les François refuſerent de ſigner, mais il s'agiſſoit de demeurer exclus de toute fonction utile, & le premier emportement de courage céda peu à peu à cette conſidération bien peſée ; tous les jours il ſe détachoit quelqu'un qui alloit ſigner.

M. Saurin ne fut pas de ce nombre, il éluda la ſignature par toutes les chicanes à peu près raiſonnables qu'il put imaginer pour gagner du tems, réſolu, quand il ne pourroit plus ſe défendre, à quitter une place qui étoit toute ſa

fortune, & à ſe retirer en Hollande. Toutes ſes meſures étoient déja priſes pour cette courageuſe retraite, lorſqu'un ancien Miniſtre fort accrédité en Suiſſe, fort ſon ami, & qui ne voyoit qu'avec douleur que la Suiſſe alloit le perdre, trouva l'expédient de lui donner un Certificat abſolu qu'il avoit droit de donner, mais ſur une ſignature qu'on ne verroit point, conçuë en des termes dont toute la délicateſſe de conſcience de M. Saurin s'accommoderoit. Heureuſement cet ami étoit d'un caractere auſſi ferme & auſſi vigoureux que M. Saurin lui-même, qui ne ſe fût pas livré à la conduite d'un homme dont les principes différens des ſiens lui auroient paru dangereux.

Il demeura donc tranquille dans ſon état, & ce fut pendant ce tems ſi convenable qu'il épouſa à l'âge de 26 ou 27 ans une Demoiſelle de l'ancienne & noble famille de Crouzas dans le Pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suiſſe. Un Etranger ne poſſedant pour tout bien qu'une Cure, plus conſidérable, à la vérité, que pluſieurs autres, mais au fond d'un revenu très-médiocre, n'étoit pas en droit de penſer à un

pareil mariage, mais ſon mérite perſonnel fut conté pour beaucoup. Les Pays les plus ſenſés ſont ceux où ce n'eſt pas là une ſi grande merveille.

Il n'étoit en repos que parce qu'il paroiſſoit avoir ſigné le fatal Formulaire. Les modifications ſecretes appaiſoient ſa conſcience, mais l'apparence d'une lâcheté bleſſoit ſa gloire, il vouloit l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres, & il fit quelques confidences indiſcretes de la maniere dont tout s'étoit paſſé. Il prêcha même contre le ſentiment Theologique qu'il n'approuvoit pas, & quoiqu'il eût pris des tours extrêmement adroits, on pouvoit l'entendre, & l'on ſçait combien des ennemis ont l'intelligence fine. Il a reparé ces fautes en les racontant dans un Ecrit public. C'eſt le Chef-d'œuvre de la plus ſincere modeſtie que d'avouer de l'orgueil, & les imprudences de cet orgueil.

Un orage violent ſe formoit contre lui, toute la protection qu'il pouvoit eſpérer de l'alliance qu'il avoit priſe, ne l'auroit pas dérobé aux coups de Theologiens inexorables, il le ſçavoit, mais ce n'étoit pas-là ſa plus grande

peine, il étoit dans le fond du cœur fort ébranlé ſur la Religion qu'il profeſſoit. Il en avoit fait toute ſon étude, & toujours dans le deſſein de s'y affermir, mais un bon eſprit n'eſt pas autant qu'un autre le maître de penſer comme il voudroit, peut-être auſſi avoit-il déja trop ſouffert d'une autorité Eccléſiaſtique, qui pour n'être que purement humaine, & pour ne prétendre à rien de plus, n'en eſt pas moins abſolue, ni moins rigoureuſe. Mais une Femme eſtimable, qu'il aimoit & dont il étoit aimé, étoit un nouveau lien qui l'attachoit à cette Religion, dont il commençoit à ſe déſabuſer. Quel parti prendre dans une ſituation ſi embaraſſante & ſi cruelle?

Après bien des agitations qui n'admettoient aucun confident, bien des irréſolutions qui n'étoient ni éclairées, ni ſoulagées par un conſeil étranger, il ſe détermina à paſſer en Hollande ſur un prétexte, qui quoique vrai, trompoit ſa femme, qu'il laiſſoit en Suiſſe. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles Miniſtres de Hollande le confirmerent d'autant moins dans leur parti, qu'ils étoient apparemment moins

précautionnés avec un Confrere, & enfin il écrivit à l'illuſtre M. Boſſuet, Evêque de Meaux, le deſſein ou plutôt le beſoin où il étoit de conférer avec lui ſur la Religion. Les Sauf-conduits néceſſaires, car on étoit alors dans la Guerre, qui commença en 1688, furent bien-tôt expediés, toutes les difficultés du voyage applanies; le zéle de ce grand Prélat égaloit ſes lumieres, & en peu de tems le voilà tête à tête dans ſa maiſon de Germini avec le jeune Miniſtre Calviniſte fort inſtruit, plein de feu dans la diſpute, nullement dreſſé à la politeſſe d'un monde qu'il n'avoit pas encore vû, ne reconnoiſſant rien de ſupérieur à lui que la raiſon, ſecretement animé encore, comme on le peut ſoupçonner, par la gloire de paroître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il ſe rendit à la fin, & il fit ſon abjuration entre les mains du vainqueur le 21 Septembre 1690 âgé de 31 an.

Le ſecret lui étoit abſolument néceſſaire par rapport à ſa femme, mais un malheureux haſard le fit découvrir, & dès que la nouvelle en fut portée à Berne, il eſt aiſé de s'imaginer le cri

univerſel qui s'éleva contre lui. De-là partirent des bruits qui attaquoient violemment ſon honneur, & comme ils n'ont pas été appuyés par la conduite qu'il a tenue depuis en France, on peut juger que le zéle de Religion produiſit alors, ainſi qu'il le fait quelquefois, ce que la Religion déſaprouve le plus.

Il s'agiſſoit de tirer de Suiſſe Madame Saurin, & ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguiſé, ſes entrevuës ſecretes avec ſa femme, les reproches qu'il eut à ſoutenir, les larmes qu'il eut à eſſuyer, l'art qui lui fut néceſſaire pour amener ſeulement la propoſition du monde la plus révoltante, le refus abſolu qu'on lui fit d'abord de le ſuivre, les combats de l'amour & du préjugé de Religion qui ſuccederent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant & ſuivie de nouveaux combats, enfin une victoire entiere, & la réſolution deſormais ferme de ſuivre un mari, leur départ bien concerté, la détention du mari ſur la frontiere, ſéparé alors de ſa femme, détention à laquelle par le crédit de M. de

Meaux le Roi même s'intéreſſa, c'eſt ce que M. Saurin appelloit le *Roman de ſa vie*; il n'a pas voulu par cette raiſon le donner au Public dans un grand détail, & nous l'abregons encore infiniment en parlant à l'Academie des Sciences.

M. Saurin arrivé à Paris, eut l'honneur d'être préſenté par M. de Meaux au Roi, qui le reçut avec une extrême bonté, & ſur le témoignage du Prélat, l'honora auſſi-tôt de ſes bienfaits. C'eſt-là où commence la partie de ſon Hiſtoire qui nous intéreſſe le plus.

Libre deſormais & tranquille dans Paris, il n'eut plus qu'à ſe déterminer ſur le choix d'une occupation, ſon eſprit & ſa fortune en avoient également beſoin. Il délibera entre la Géometrie & la Juriſprudence, la Géometrie l'emporta. Il ſortoit d'une Theologie toute contentieuſe, il ſeroit tombé dans la Juriſprudence qui l'eſt encore davantage; il conçut qu'en ſe donnant à la Géometrie, il habiteroit une Région où la vérité eſt moins ſujette à ſe couvrir de nuages, & où ſa raiſon trop long-tems agitée jouiroit avec ſureté d'un certain repos. De plus il avoit l'eſprit naturellement Géometrique, &

il eût été Géometre juſque dans le Barreau.

Dès l'an 1703, c'eſt-à-dire, après 12 ans tout au plus d'application aux Mathematiques, il s'y trouva aſſés fort pour oſer défendre le ſiſtême des Tourbillons de Deſcartes contre une objection de l'illuſtre M. Huguens, ſous laquelle tous les Cartéſiens avoient ſuccombé, & qu'ils avoient le déplaiſir de voir ſouvent repetée comme victorieuſe. M. Huguens avoit prouvé que ſelon Deſcartes les Corps peſans auroient dû tendre, non au centre de la Terre, comme ils y tendent toujours, mais à différens points de l'Axe de la Terre, & M. Saurin démontra, fort ſimplement même, & fort naturellement, qu'ils tendroient toujours au Centre. L'objection ne reparoît plus depuis la réponſe.

Après ce coup d'eſſai il donna encore dans la même année la ſolution d'un Problême propoſé par M. le Marquis de l'Hôpital dès 1692 aux Géometres, comme *méritant leur recherche*, & qui certainement n'avoit pas été 10 ou 11 ans ſans être tâté & même bien tourné de tous les ſens par les plus habiles, mais

table M. Newton, & quoiqu'animé par ſon ſuccès avec M. Huguens, il n'en étoit pas enflé au point d'attaquer ſans beaucoup de crainte ce nouvel Adverſaire. Il propoſe des vûës ingénieuſes, mais il ne les donne pas pour démontrées quand elles ne le ſont pas, il ne ſe diſſimule rien de ce qui eſt contre lui, & ſauve du moins ſa gloire; mais au milieu des difficultés dont il ſe ſent environné, il paroît toujours bien convaincu que les vrais Philoſophes doivent faire tous leurs efforts pour conſerver les Tourbillons de Deſcartes, *ſans quoi*, dit-il, *on ſe trouveroit replongé dans les anciennes ténebres du Péripatétiſme, dont le Ciel veuille nous préſerver.* On entend aſſés qu'il parle des Attractions Newtoniennes. Eût-on cru qu'il fallût jamais prier le Ciel de préſerver des François d'une prévention trop favorable pour un ſiſtême incompréhenſible, eux qui aiment tant la clarté, & pour un ſiſtême né en Pays étranger, eux qu'on accuſe tant de ne goûter que ce qui leur appartient?

Le principal & preſque l'unique divertiſſement de M. Saurin, étoit d'aller tous les jours à un Caffé, où s'aſſembloient

bloient des Gens de Lettres de toutes les eſpeces, & là ſe forma le plus cruel orage qu'il ait jamais eſſuyé. Nous n'en renouvellerons point l'hiſtoire en détail, elle fut long-tems l'entretien de Paris & des Provinces. Il ſe repandit dans ce Caffé des Chanſons contre tous ceux qui y venoient, ouvrage digne des trois Furies, ſi elles ont de l'eſprit. On en ſoupçonna violemment M. Rouſſeau, illuſtre par ſon talent Poëtique, & celui-ci en accuſa juridiquement M. Saurin, à qui perſonne ne penſoit, & qui ne faiſoit point de Vers. Cependant ſur l'accuſation du Poëte le Géometre fut arrêté en 1711 pour avoir fait les Chanſons. Il écrivit de ſa priſon à des perſonnes d'un grand crédit, qui protegeoient hautement & vivement M. Rouſſeau, des Lettres fort touchantes, & où le Vrai ſe faiſoit bien ſentir, il publia ſur le même ton des Requêtes adreſſées au Public autant qu'aux Juges, des Mémoires où il faiſoit le parallele de ſa vie & de ſes mœurs, avec la vie & les mœurs de ſon accuſateur, & c'eſt de-là que ſont tirées quantité de particularités que nous avons rapportées.

Toutes ces pieces ſont aſſés bien écrites, & aſſés bien tournées pour faire beaucoup d'honneur à quelqu'un qui auroit recherché cette gloire. Enfin le Parlement termina l'affaire par un Arrêt du 7 Avril 1712. M. Saurin fut pleinement juſtifié, & M. Rouſſeau banni à perpétuité du Royaume, & condamné à des dépens & dommages très-conſidérables. La France perdit un Poëte dont le génie & la réputation lui firent encore de grands & de reſpectables Protecteurs dans les Païs étrangers, où il pouvoit appeller de l'Arrêt du Parlement.

Cette interruption d'études dans la vie de M. Saurin, toujours fort cruelle malgré l'évenement, fut auſſi fort longue, & on ne voit reparoître ſon nom dans nos Volumes annuels qu'en 1716 (a). Un ébranlement violent dure encore après que la cauſe en a ceſſé, & une ame long-tems agitée, bouleverſée en quelque ſorte par de vives paſſions, ne recouvre pas ſi-tôt la tranquillité néceſſaire pour reprendre le fil délié des ſpéculations Mathématiques, qu'elle avoit entierement perdu. M. Saurin les

(a) Voyés l'Hiſt. de 1716, p. 47 & ſuiv.

recommença par une Queſtion importante, déja entamée avec M. Rolle ſur la nouvelle Méthode des Tangentes des Courbes, il faiſoit voir que l'ingénieuſe application qu'en avoit faite M. Bernoulli à un ſujet différent en apparence étoit plus étenduë que n'avoit cru M. Bernoulli lui-même, & il en montroit aux yeux toute l'univerſalité par de certaines Colonnes de différentes grandeurs qui répondoient aux différens cas. La Géometrie va juſqu'à avoir de l'agrément, quand elle donne de ces ſortes de ſpectacles dont l'Ordonnance & pour ainſi dire l'Architecture, plaiſent à l'eſprit.

M. Saurin traita encore cette matiere en 1723 (*a*), & non-ſeulement il continuoit de répondre à M. Rolle, qu'il étoit à propos de pourſuivre juſqu'au bout, mais il donna des éclairciſſemens ſur quelques autres points de la nouvelle Géometrie, qui n'avoient pas été bien ſaiſis par d'habiles gens, car ce n'a été qu'avec le tems qu'on a appris à bien manier un Inſtrument ſi fin & ſi délicat. Ici j'héſite à lui donner un témoignage public de ma re-

(*a*) Voyés les Mém. p. 222.

connoiſſance, où l'on pourra bien croire que ma vanité aura la principale part. Il annonça à cette occaſion dans les termes les plus obligeans un Ouvrage manuſcrit ſur *la Géometrie de l'Infini* qu'il avoit entre les mains, & qui fut imprimé 4 ans après en 1727. Il épuiſa enfin en 1725 (*a*) tout ce ſuiet qu'il avoit tant approfondi, & rectifia encore quelques idées d'un bon Géometre.

Les intérêts du Siſtême des Tourbillons ne lui étoient pas moins chers que ceux de la nouvelle Géometrie, mais il procédoit par tout de bonne foi. Il auroit bien ſouhaité pour ſe débaraſſer entierement d'une terrible objection de M. Neuton, que des fluides plus ſubtils euſſent eu par eux-mêmes moins de force pour le choc, mais il ſe convainquit malgré lui par ſes propres lumieres que cela n'étoit pas, & il en donna en 1718 (*b*) une démonſtration ſi ſimple & ſi naturelle qu'elle en marquoit encore plus combien il avoit eu tort. Cependant, & il le ſçavoit bien, cette difficulté même pourra être réſo-

(*a*) Voyés les Mém. p. 238.
(*b*) Voyés les Mém. p. 191.

luë d'ailleurs, d'autres auſſi invincibles en apparence ont déja été ſurmontées, tout commence à s'éclaircir, & il eſt permis de croire que l'Univers Carteſien violemment ébranlé & étrangement défiguré, ſe raffermira & reprendra ſa forme.

On n'a eu qu'un échantillon de Remarques de M. Saurin ſur l'Art de l'Horlogerie (*a*), dont il avoit entrepris un examen général. Il avoit beaucoup de peine à ſe contenter lui-même, & par conſéquent il expédioit peu, & finiſſoit difficilement. Il n'eſt pas impoſſible qu'un peu de pareſſe ne ſe cache ſous d'honnêtes apparences, mais c'eſt dommage qu'il ait abandonné cette entrepriſe qui demandoit beaucoup de fineſſe d'eſprit. Ce ſont des Ouvriers, mais habiles, qui conduits moins par des principes ſcientifiques que par des obſervations bien faites & des expériences bien ſuivies, ont formé à la longue un Art ſi merveilleux. Il s'agit maintenant pour les Sçavans de développer ce qu'on peut y avoir mis ſans trop ſçavoir qu'on l'y mettoit, & de découvrir de la Géometrie & de

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1720, p. 106 & ſuiv.

la Méchanique où elles ne ſont pas viſibles pour tous les Géometres & pour tous les Méchaniciens.

Nous ne nous arrêterons plus ſur quelques morceaux de Geometrie, preſque tous dans le goût de recherches fines, que M. Saurin a ſemés dans nos Volumes, juſqu'à ce qu'enfin il demanda & obtint la véterance en 1731. Il commençoit à reſſentir les infirmités de l'âge avancé, il devenoit ſujet à de fréquens accès de fievre qui paroiſſoient venir de ſon naturel toujours ardent. Le tems de ſon repos fut occupé tantôt par des conſultations qu'on lui faiſoit d'Ouvrages importans, auſquelles il avoit le loiſir de ſe prêter, tantôt par de ſimples lectures, dont il laiſſoit le choix à ſon goût ſeul, & ſi l'on veut aux caprices de ſon goût. Pouſſerons-nous aſſés loin la ſincerité que nous nous ſommes toujours preſcrite, pour oſer dire ici qu'il liſoit juſqu'à des Romans, & y prenoit beaucoup de plaiſir ? Cependant ſi on y fait réflexion on trouvera que cette lecture frivole peut aſſés accommoder les deux extrêmités de la vie, la jeuneſſe infiniment moins touchée du ſimple Vrai que d'un

Merveilleux toujours paſſionné, la vieilleſſe qui devenuë moins ſenſible au Vrai, aſſés ſouvent douteux ou peu utile, a beſoin d'être réveillée par le Merveilleux.

M. Saurin mourut d'une fievre létargique le 29 Decembre 1737. Son caractere eſt déja preſque entierement repréſenté dans ce qui a été dit ; d'un côté un eſprit élevé, lumineux, qui penſoit en grand, & ajoutoit du ſien à toutes les lumieres acquiſes, un grand talent pour toutes les opérations d'eſprit, & qui n'attendoit que ſon choix pour ſe déterminer entre elles, d'un autre côté du courage, de la vigueur d'ame, qui devoient rendre auſſi les paſſions plus difficiles à maîtriſer. Il avoit cette noble fierté qui rend impraticables les voyes de la fortune, qui ſied ſi bien & eſt ſi nuiſible, & qui par conſéquent n'eſt guere permiſe qu'à un homme iſolé, dont la conduite ne tire à conſéquence que pour lui. La famille de M. Saurin a recueilli après ſa mort quelque fruit de ſon nom & de ſon mérite, mais elle l'auroit peut-être manqué ſous un Miniſtre moins perſuadé de l'eſpece de droit qu'elle avoit, &

moins ſenſible à la maniere ingénieuſe dont il fut appuyé par le fils du Defunt. Les ſoins de M. Saurin vivant auroient dû naturellement avoir des effets plus conſiderables. Il ne cherchoit pas à ſe faire beaucoup de liaiſons, & juſqu'à ſa forme de vie tout s'y oppoſoit, il travailloit toute la nuit & dormoit le jour. Ses principaux amis ont été M. de Meaux, M. de l'Hôpital, le P. Malebranche, on y peut joindre M. de la Motte digne d'entrer dans une liſte ſi noble & ſi courte.

ELOGE
DE MONSIEUR
BOERHAAVE.

HERMAN-BOERHAAVE nâquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout près de Leyde, de Jacques Boerhaave, Paſteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de 5 ans il perdit ſa mere, qui laiſſoit encore trois autres Enfans. Un an après le Pere ſe remaria, & ſix nouveaux Enfans augmenterent ſa famille. Heureux les Pays où le luxe & des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre! il arriva encore une choſe qui ſeroit aſſés rare dans d'autres Pays, & dans d'autres mœurs, la ſeconde Femme devint la mere commune de tous les Enfans de ſon mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le Pere, & par un amour naturel, & par une économie néceſſaire, étoit le Précepteur des garçons auſſi long-tems qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bien-tôt dans Herman des diſpoſitions excellentes, & il le deſtina à remplir une place comme la ſienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déja appris à l'âge de 11 ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles-Lettres, & dans le même tems qu'il lui formoit l'eſprit, il avoit ſoin de lui fortifier le Corps par quelqu'exercice moderé d'Agriculture, car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas.

Cependant vers l'âge de 14 ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcere malin à la Cuiſſe gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remedes ; enfin après avoir épuiſé tout l'Art des Medecins & des Chirurgiens, il s'aviſa de ſe faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avoit diſſous du Sel, & il ſe guérit lui-même ; préſage, ſi l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuiſit preſque pas au cours de ſes Etudes. Il avoit par ſon goût naturel trop d'envie de

ſçavoir, & il en avoit trop de beſoin par l'état de ſa fortune. Il entra à 14 ans dans les Ecoles publiques de Leyde, il paſſoit rapidement d'une Claſſe dans une plus élevée, & par-tout il enlevoit les Prix. Il n'avoit que 15 ans quand la mort de ſon Pere le laiſſa ſans ſecours, ſans conſeil, ſans bien.

Quoique dans ſes Etudes il n'eût pour dernier & principal objet que la Theologie, il s'étoit permis des écarts aſſés conſidérables vers une autre Science extrêmement différente, vers la Géometrie, qu'il auroit preſque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Eſprits faits pour le Vrai ſçavent-ils par une eſpece d'inſtinct, qu'il doit y avoir une Géometrie, qui ſera quelque choſe de bien ſatisfaiſant pour eux; mais enfin M. Boerhaave ſe ſentit forcé à s'y appliquer, ſans aucune autre raiſon que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureuſement ce fut-là pour lui après la mort de ſon Pere une reſſource qu'il n'avoit pas prévûë. Il trouva moyen de ſubſiſter à Leyde, & d'y continuer ſes Etudes de Theologie, en enſeignant les Mathematiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté la maladie dont il s'étoit guéri, lui fit faire des réflexions ſur l'utilité de la Medecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive & paſſionnée. Il ne ſuivit point les Profeſſeurs publics, il prit ſeulement quelques-unes des Leçons du fameux Drelincourt, mais il s'attacha aux Diſſections publiques, & en fit ſouvent d'Animaux en ſon particulier. Il n'avoit beſoin que d'apprendre des faits qui ne ſe devinent point, & qu'on ne ſçait qu'imparfaitement ſur le rapport d'autrui, tout le reſte, il ſe l'apprenoit lui-même en liſant.

Sa Theologie ne laiſſoit pas d'avancer, & cette Theologie, c'étoit le Grec, l'Hebreu, le Chaldéen, la Critique de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, les Anciens Auteurs Eccléſiaſtiques, les Commentateurs Modernes. Comme on le connoiſſoit capable de beaucoup de choſes à la fois, on lui avoit conſeillé d'allier la Medecine à la Theologie, & en effet il leur donnoit la même application, & ſe préparoit à pouvoir remplir en même-tems les

deux fonctions les plus indiſpenſablement néceſſaires à la Societé.

Mais il faut avouer que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également propre. Le fruit d'une vaſte & profonde lecture dans les matieres Theologiques avoit été de lui perſuader que la Religion très-ſimple au ſortir, pour ainſi dire, de la bouche de Dieu, étoit préſentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vitieuſes ſubtilités Philoſophiques, qui n'avoient produit que des diſſentions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un Acte public ſur cette Queſtion, *Pourquoi le Chriſtianiſme préché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & en faiſoit aujourd'hui ſi peu, prêché par des Sçavans?* On voit aſſés où ce ſujet, qui n'avoit pas été pris au hazard, devoit le conduire, & quelle cruelle ſatire du Miniſtere Eccleſiaſtique en général y étoit renfermée.

Pouvoit-il avec une façon de penſer ſi ſinguliere exercer ce Miniſtere tel qu'il le trouvoit? Pouvoit-il eſperer d'amener un ſeul de ſes Collegues à ſon avis? N'étoit-il pas ſûr d'une guerre

générale déclarée contre lui, & d'une guerre Theologique ?

Un pur accident, où il n'avoit rien à ſe reprocher, ſe joignit apparemment à ces réflexions, & le détermina abſolument à renoncer au Miniſtere & à la Theologie. Il voyageoit dans une Barque, où il prit part à une converſation qui rouloit ſur le Spinoſiſme. Un inconnu plus orthodoxe qu'habile, attaqua ſi mal ce Siſtême, que M. Boerhaave lui demanda s'il avoit lû Spinoſa. Il fut obligé d'avoüer que non, mais il ne pardonna pas à M. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aiſé que de donner pour un zélé & ardent Défenſeur de Spinoſa, celui qui demandoit ſeulement que l'on connût Spinoſa quand on l'attaquoit ; auſſi le mauvais raiſonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas, le Public, non-ſeulement très-ſuſceptible, mais avide de mauvaiſes impreſſions, le ſeconda bien, & en peu de tems M. Boerhaave fut déclaré Spinoſiſte. Ce Spinoſiſte cependant a été toute ſa vie fort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ſes Prieres du matin & du ſoir. Il ne prononçoit jamais le nom

de Dieu, même en matiere de Phiſique, ſans ſe découvrir la tête, reſpect qui, à la vérité, peut paroître petit, mais qu'un hipocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après ſon avanture, il ſe réſolut à n'être déſormais Theologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il ſe donna entierement à la Medecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce zele violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuſes, & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet eſprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup, & peu réüſſi.

Il fut reçû Docteur en Medecine l'an 1693, âgé de 25 ans, & ne diſcontinua pas ſes Leçons de Mathématique, dont il avoit beſoin en attendant les Malades qui ne viennent pas ſi-tôt. Quand ils commencerent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne ſe crut plus à ſon aiſe que parce qu'il étoit plus en état de ſe rendre habile dans ſa Profeſſion. Par la même raiſon qu'il ſe faiſoit peu à peu une Bibliotheque, il ſe fit auſſi un La-

boratoire de Chimie, & quoiqu'il ne pût pas ſe donner un Jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on raſſemble tout ce qui a été dit juſqu'ici, on ſera ſans doute étonné de la quantité de connoiſſances différentes qui s'amaſſoient dans une ſeule tête. Que ſeroit-ce donc ſi nous oſions dire qu'il embraſſa juſqu'à la Juriſprudence & à la Politique ? Il y a des Eſprits à qui tout ce qui peut être ſçû convient, & qu'une grande facilité de compréhenſion, une mémoire heureuſe, une lecture continuelle, mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne feront-ils guere qu'apprendre, que ſçavoir ce qui a été ſçû par d'autres, mais ils ſçauront eux ſeuls ce qui a été ſçû par un grand nombre d'autres ſéparément, & il ne leur arrivera pas, comme à ceux du caractere oppoſé, d'être d'un côté de grands Hommes, & de l'autre des Enfans.

Sa réputation augmentoit aſſés vîte, & ſa fortune fort lentement. Un Seigneur, qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III Roi d'Angleterre, le ſollicita par de magnifiques promeſſes à venir s'établir chés lui à la

Haye, mais le jeune Medecin craignit pour ſa liberté, quoique peut-être avec peu de raiſon, & il refuſa courageuſement. Les Lettres, les Sciences forment aſſés naturellement des Ames indépendantes, parce qu'elles moderent beaucoup les deſirs.

M. Boerhaave eut dès-lors trois amis de grande conſidération, M. Jacques Trigland célébre Profeſſeur en Theologie, & MM. Daniel Alphen & Jean Van-den-Berg, tous deux élevés aux premieres Magiſtratures, qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient preſque deviné le mérite de M. Boerhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la ſuite de ſe ſçavoir bon gré, & pour lui un ſujet de reconnoiſſance qu'il ſentit toujours vivement. M. Van-den-Berg lui propoſa de ſonger à une place de Profeſſeur en Medecine dans l'Univerſité de Leyde, & l'effraya par cette propoſition qu'il jugea auſſi-tôt trop téméraire & trop ambitieuſe pour lui, mais cet ami habile & zélé qui ſe crut aſſés fort par ſon crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Profeſſeur Public, il fit encore chés lui des Cours particuliers, qui ſont & plus inſtructifs & plus fréquentés, &, pour tout dire, plus utiles au Maître. Le ſuccès de ſes Leçons fut tel, que ſur un bruit qui courut qu'il devoit paſſer ailleurs, les Curateurs de l'Univerſité de Leyde lui augmenterent conſiderablement ſes appointemens, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur ſage économie ſçavoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ſes Ecoliers.

Les premiers pas de ſa fortune une fois faits, les ſuivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Profeſſeur, l'une en Botanique, l'autre en Chimie, & les honneurs qui ne ſont que des honneurs, comme les Rectorats, ne lui furent point épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être, attirerent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit preſque ſuffi pour enrichir la Ville, & aſſurément les Magiſtrats ne ſe repentirent point d'avoir acheté cher l'aſſurance de poſſeder toujours un pareil Profeſſeur. Tous les Etats de l'Eu-

rope lui fourniſſoient des Diſciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fiere qu'elle eſt, & avec juſtice, de l'état floriſſant où les Sciences ſont chés elle.

Quoique le lieu où il tenoit chés lui ſes Cours particuliers de Medecine ou de Chimie fût aſſés grand, ſouvent pour plus de ſureté on s'y faiſoit garder une place, comme nous faiſons ici aux Spectacles qui réuſſiſſent le plus.

Il n'eſt pas étonnant que dans les Siécles où les Etabliſſemens publics, deſtinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on ſe ſoit rendu de tous les Païs de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célébre, que quelquefois même on l'ait ſuivi juſque dans des Solitudes, lorſqu'il étoit chaſſé des Villes par la jalouſie & la rage de ſes rivaux. Mais aujourd'hui que tout eſt plein de Colleges, d'Univerſités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui ſont des Maîtres encore plus ſûrs, quel beſoin a-t-on de ſortir de ſa Patrie pour étudier en quelque genre que ce ſoit? Trouvera-t-on ailleurs un Maître ſi ſupérieur à ceux que l'on avoit chés ſoi? Sera-t-on ſuffiſamment

récompenſé du voyage ? Il n'eſt guere poſſible d'imaginer ſur ce point d'autre cauſe que les talens rares & particuliers d'un Profeſſeur.

Il ne ſera point obligé à inventer des Siſtêmes nouveaux, mais il le ſera à poſſeder parfaitement tout ce qui a été écrit ſur ſa Science, à porter de la lumiere par-tout où les Auteurs originaux auront, ſelon leur coutume, laiſſé beaucoup d'obſcurité, à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuſes, qu'ils ſont plus eſtimables ; enfin à refondre toute la Science, ſi on peut eſperer, comme on le peut preſque toujours, qu'elle ſera plus aiſée à ſaiſir ſous une forme nouvelle. C'eſt ce qu'a fait M. Boerhaave ſur la Chimie, dans les deux Volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déja tirée de ces ténébres miſterieuſes où elle ſe retranchoit anciennement, & d'où elle ſe portoit pour une Science unique, qui dédaignoit toute communication avec les autres, il ſembloit qu'elle ne ſe rangeoit pas bien encore ſous les loix générales de la Phiſique, & qu'elle prétendoit conſerver quelques droits & quelques privileges par-

ticuliers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une ſimple Phiſique, claire & intelligible. Il a raſſemblé toutes les lumieres acquiſes depuis un tems, & qui étoient confuſément répanduës en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainſi dire, une Illumination bien ordonnée, qui offre à l'eſprit un magnifique ſpectacle.

Il faut avoüer cependant que dans cette Phiſique ou Chimie ſi pure & ſi lumineuſe, il y admet l'Attraction, & pour agir avec plus de franchiſe que l'on ne fait aſſés ſouvent ſur cette matiere, il reconnoît bien formellement que cette Attraction n'eſt point du tout un principe Méchanique. Peut-être la croiroit-on plus ſupportable en Chimie qu'en Aſtronomie, à cauſe de ces mouvemens ſubits, violens, impétueux, ſi communs dans les opérations Chimiques; mais en quelque occaſion que ce ſoit, aura-t-on dit quelque choſe, quand on aura prononcé le mot d'Attraction? On l'accuſe d'avoir mis dans cet Ouvrage des Opérations qu'il n'a point faites lui-même, & dont il s'eſt trop fié à ſes Artiſtes.

Outre les qualités eſſentielles aux

grands Profeſſeurs, M. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Diſciples. Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de Sçavoir, ſans ſe mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait ſon devoir avec eux préciſément & ſéchement, & on eſt preſſé d'avoir fait. Pour lui, il leur faiſoit ſentir une envie ſincere de les inſtruire; non-ſeulement il étoit très-exact à leur donner tout le tems promis, mais il ne profitoit point des accidens, qui auroient pû légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talens, il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulieres.

Il faiſoit plus; ſi ſes Diſciples tomboient malades, il étoit leur Medecin, & il les préféroit ſans héſiter aux Pratiques les plus brillantes & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à inſtruire comme ſes Enfans adoptifs à qui il devoit ſon ſecours, & en les traitant il les inſtruiſoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Profeſſeur,

& les rempliſſoit toutes trois de la même maniere. Il publia en 1707 ſes *Inſtitutiones Medicæ*, & en 1708 ſes *Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis.* Nous ne parlons que des premieres Editions, qui ont toujours été ſuivies de pluſieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Inſtitutions, ſont fort eſtimés de ceux qui ſont en droit d'en juger; il s'y propoſe d'imiter Hippocrate. A ſon exemple, il ne ſe fonde jamais que ſur l'Expérience bien avérée, & laiſſe à part tous les Siſtêmes qui peuvent n'être que d'ingénieuſes productions de l'Eſprit humain, déſavoüées par la Nature. Cette Sageſſe eſt encore plus eſtimable aujourd'hui que du tems d'Hippocrate, où les Siſtêmes n'étoient ni en auſſi grand nombre, ni auſſi ſéduiſans. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le ſtile ſerré & nerveux de ſes Ouvrages. Ce ne ſont en quelque ſorte que des germes de Vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faiſoit par ſes explications.

Pourra-t'on croire que les Inſtitutions de Medecine & les Alphoriſmes de M. Boerhaave ayent eu un aſſés grand

ſuccès pour paſſer les bornes de la Chrétienté, pour ſe repandre juſqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui ? Par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin ? Entendront-ils une infinité de choſes qui ont rapport à notre Phiſique, à notre Anatomie, à notre Chimie d'Europe, & qui en ſuppoſent la connoiſſance ? Comment ſentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne ſont à la portée que de nos Sçavans ? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui par ordre de l'Univerſité de Leyde a fait l'Oraiſon funebre de M. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vû cette traduction Arabe, il y avoit alors 5 ans, que l'ayant confronté à l'Original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Conſtantinople.

Un autre fait qui regarde les *Inſtitutions* n'eſt guere moins ſingulier, quoique d'un genre très-différent. Lorſqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epitre Dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Senateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-tendrement

drement & dans les termes les plus vifs de s'être privé de ſa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de 3 ans que venoit ce remerciement, & qu'il faiſoit publiquement à ſa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces ſortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flateuſe d'amitié à ſon égal, que de ſe proſterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçû. Il dédia ſon Cours de Chimie à ſon Frere Jacques Boerhaave Paſteur d'une Egliſe, qui deſtiné par leur Pere à la Medecine, l'avoit fort aidé dans toutes les Opérations Chimiques auſquelles il ſe livroit, quoique deſtiné à la Theologie. Ils firent enſuite entre eux un échange de deſtination.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boerhaave comme Profeſſeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année ſi funeſte aux Plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une eſpece de dédommagement. Le nouveau Profeſſeur trouva dans le Jardin public 3000 Plantes, il avoit doublé ce nombre dès

1720. Heureuſement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déja dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux, & à ſa ſanté, & à ſon amour pour la vie ſimple, que le ſoin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'euſſent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déja établies pour la diſtribution & la *Nomenclature* des Plantes.

Après qu'il avoit fini un de ſes trois Cours, les Etrangers qui avoient pris ſes Leçons ſortoient de Leyde, & ſe diſperſoient en différens Païs, où ils portoient ſon nom & ſes louanges. Chacune des trois fonctions fourniſſoit un flot qui partoit, & cela ſe renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoient d'autres, & ſouvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promtement la réputation d'un particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres ſont bien lents en comparaiſon.

Un grand Profeſſeur en Medecine & un grand Medecin peuvent être deux hommes différens, tant il eſt arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choſes qui paroiſſent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être ſéparées. M. Boerhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit ſur-tout le *Pronoſtic* admirable, & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudians, une autre foule preſque auſſi nombreuſe de ceux qui venoient de toutes parts le conſulter ſur des Maladies ſingulieres rebelles à la Medecine commune, & quelquefois même par un excès de confiance ſur des Maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai oüi dire que le Pape Benoît XIII le fit conſulter.

Après cela on ne ſera pas ſurpris que des Souverains qui ſe trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand Duc de Toſcane, l'ayent honoré de leurs viſites. Dans ces occaſions c'eſt le Public qui entraîne ſes Maîtres, & les force à ſe joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences

choiſit M. Boerhaave pour être l'un de ſes Aſſociés Etrangers, & quelque tems après il fut auſſi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenuë, quoique la France eût moins de liaiſon avec lui que l'Angleterre.

Il ſe partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand travail (a) ſuivi nuit & jour & ſans interruption pendant 15 ans entiers ſur un même feu, d'où il réſultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conſéquent de ſe changer en aucun autre Métal. Cette Opération ne convenoit qu'à un Chimiſte & fort intelligent & fort patient, & en même-tems fort aiſé. Il ne plaignit pas la dépenſe, pour empêcher, s'il eſt poſſible, celles où l'on eſt ſi ſouvent & ſi malheureuſement engagé par les Alchimiſtes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuſe, & ſon tempérament, quoique fort & robuſte, y ſuccomba. Il ne laiſſoit pas de faire de l'exercice, ſoit à pied, ſoit

(a) Voyés l'Hiſt. de 1734, p. 55 & ſuiv.

à cheval, & quand il ne pouvoit ſortir de chés lui, il joüoit de la Guitarre, divertiſſement plus propre que tout autre à ſuccéder aux occupations ſérieuſes & triſtes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces ſortes d'occupations n'ont pas ou ne conſervent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin la derniere qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens qui le vit en particulier trois ſemaines avant ſa mort, atteſte qu'il le trouva au milieu de ſes mortelles ſouffrances dans tous les ſentimens non-ſeulement de ſoumiſſion, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il eſt aiſé de juger que ſes mœurs avoient toujours été très-pures. Il ſe mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence, & il mettoit volontiers auſſi les autres en ſa place, ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il deſarmoit la médiſance & la ſatire en les négligeant, il en comparoit les traits à ces étincelles qui s'élan-

cent d'un grand feu, & s'éteignent auſſi-tôt quand on ne ſouffle pas deſſus.

Il a laiſſé un bien trés-conſidérable, & dont on eſt ſurpris quand on ſonge qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de plus de deux Millions de Florins, c'eſt-à-dire, de quatre Millions de notre Monnoye. Et qu'auroient pû faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejetté aucun moyen, & qui ſont partis du même point que lui? Il a joüi long-tems de trois Chaires de Profeſſeur, tous ſes Cours particuliers produiſoient beaucoup, les Conſultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées ſans qu'il l'exigeât, & ſur le pied de l'importance des perſonnes dont elles venoient, & ſur celui de ſa réputation; d'ailleurs la vie ſimple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenſes de vanité & d'oſtentation, nulle fantaiſie, ce ſont encore-là de grands fonds, & tout cela mis enſemble, on voit qu'il n'y a pas eu de ſa faute à devenir ſi riche. Ordinairement

les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs vaſtes & inſatiables deſirs, mais à leur médiocre mérite, M. Boerhaave en a eu une proportionnée à ſon grand mérite, & non à ſes deſirs très-moderés. Il a laiſſé une Fille unique héritiere de tout ce grand bien.

ELOGE
DE MONSIEUR.
MANFREDI.

EUSTACHIO MANFREDI nâquit à Bologne le 20 Septembre 1674 d'Alphonſe Manfredi, Notaire dans cette Ville, & d'Anne Fiorini. Il eut trois Freres & deux Sœurs.

Son eſprit fut toujours au-deſſus de ſon âge. Il fit des Vers dès qu'il put ſçavoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philoſophie. Il faiſoit même dans la maiſon paternelle de petites aſſemblées de jeunes Philoſophes ſes camarades; ils repaſſoient ſur ce qu'on leur avoit enſeigné dans leur College, s'y affermiſſoient, & quelquefois l'approfondiſſoient davantage. Il avoit pris naturellement aſſés d'empire ſur eux pour leur perſuader de prolonger ainſi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits exercices

exercices l'habitude de bien mettre au jour ſes penſées, & de les tourner ſelon le beſoin de ceux à qui on parle.

Cette Académie d'Enfans, animée par le Chef, & par les ſuccès, devint avec un peu de tems une Académie d'Hommes, qui des premieres connoiſſances générales s'éleverent juſqu'à l'Anatomie, juſqu'à l'Optique, & enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indiſpenſable & agréable néceſſité de la Phiſique Expérimentale. C'eſt de cette origine qu'eſt venuë l'Académie des Sciences de Bologne, qui ſe tient préſentement dans le Palais de l'Inſtitut; elle a pris naiſſance dans le même lieu que M. Manfredi, & elle la lui doit.

Il eût été trop heureux s'il eût pû ſe livrer entierement à ſon goût, ſoit pour la Poëſie, ſoit pour la Philoſophie, ſoit pour toutes les deux enſemble, & s'il n'eût pas eu d'autres beſoins à ſatisfaire que ceux de ſon eſprit. Il fut obligé de ſe donner auſſi au Droit Civil & au Droit Canonique, plus utiles en Italie, & plus néceſſaires que par-tout ailleurs. Heureuſement il avoit une grande vivacité de conception, & une mémoire excellente. Il faiſoit aiſément des ac-

quiſitions nouvelles, & les conſervoit auſſi aiſément. Il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de 18 ans, preſque encore Enfant par rapport à ce grade-là, qu'il ne pouvoit pas tenir de la faveur ni de la brigue. On ſe tromperoit de croire que les Vers qu'il faiſoit alors fuſſent pour lui un ſimple délaſſement, c'étoit une occupation ſelon ſon cœur, & qui le conſoloit de la Juriſprudence.

Dans le Païs où il étoit, l'Aſtrologie Judiciaire ne pouvoit manquer de ſe préſenter à lui, & d'attirer ſa curioſité, mais elle ne le ſéduiſit pas, & il lui eut bien-tôt rendu juſtice. Elle lui laiſſa ſeulement l'envie d'étudier la Geographie dans laquelle il devint fort habile. Il en poſſeda parfaitement la partie Hiſtorique, qui fourniſſoit beaucoup d'exercice, & par conſéquent de plaiſir à ſa grande mémoire.

La Gnomonique ſucceda à la Geographie, & après que quelques Sciences Mathématiques par l'étroite liaiſon qu'elles ont enſemble ſe le furent ainſi envoyé les unes aux autres comme de main en main, elles le conduiſirent enfin toutes juſqu'à la Geometrie pure,

leur origine commune. Il en apprit les principes du fameux Guglielmini. Mais le moyen de s'arrêter à la Geometrie même ? l'Algebre eſt encore au-delà ; il remonta juſqu'à l'Algebre, quoique peu cultivée alors en Italie, qui a cependant été le lieu de ſa naiſſance, du moins pour l'Europe.

M. Manfredi ſentit ſi vivement le charme des Mathématiques, & s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna entierement cette Juriſprudence, qui lui devoit être ſi utile, mais il eſt vrai qu'il n'abandonna pas la Poëſie, ſi inutile pour la fortune, & peut-être plus qu'inutile. De plus les Mathématiques pouvoient plutôt s'accorder avec la Juriſprudence qu'avec la Poëſie ; ce grand amour qu'il eut pour elle, cette préférence ſi marquée, méritent que nous ne négligions pas de le conſidérer de ce côté-là.

L'Italie moderne s'étoit fait un goût de Poëſie aſſés différent de celui de l'Italie ancienne. On ne ſe contentoit plus du Vrai que la Nature fournit dans tous les Sujets qu'on entreprend de traiter, on alloit chercher de l'eſprit bien loin de-là, des traits ingénieux & for-

cés, qui coûtoient peut être beaucoup, & ne repréſentoient rien.

Il faut convenir que ce Vrai dont il s'agit eſt bien loin auſſi pour la plupart des gens, il ne ſe trouve que dans la Nature finement & délicatement obſervée, on ne l'apperçoit que par un ſentiment exquis, mais enfin c'eſt-là ce qu'il faut appercevoir, ce qu'il faut trouver. Du reſte on s'attachoit beaucoup à une certaine pompe de Vers, à une harmonie, qui ont effectivement leur prix. M. Manfredi compoſa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyoit réüſſir, & il eut un ſuccès des plus brillans; mais la droiture de ſa raiſon, fortifiée peut-être par les Mathématiques, ne lui permit pas d'être long-tems ſatisfait de lui-même, il s'apperçut contre ſon propre intérêt que le goût de ſon Siécle étoit faux, & il eut le courage de ſe croire injuſtement applaudi. Il ſe rapprocha donc deſormais des Modeles anciens pour le fond de la compoſition, & conſerva d'ailleurs cette magnificence de ſtile poëtique que les Modernes aimoient, & à laquelle il étoit naturellement porté. Ce milieu, cet accommodement concilia tout, & il n'y

eut qu'une voix en faveur de M. Manfredi. Nous parlons ſur le témoignage qu'en rend M. Zanotti, Secretaire de l'Inſtitut de Bologne, fameux lui-même dans la Poëſie auſſi-bien que dans les Sciences.

M. Manfredi étoit grand Imitateur, non pas Imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours aſſervi à copier quelqu'un, mais Imitateur libre & de deſſein formé, qui prenoit le caractere de tel Poëte qu'il vouloit, & ne le prenoit point ſans s'y rendre ſupérieur à ſon Original même. Je tiens encore ceci d'un Italien, excellent connoiſſeur, occupé en France des fonctions les plus importantes.

Les Sonnets ſont beaucoup plus à la mode en Italie que chés nous. M. Manfredi en a fait un grand nombre, & ſur toutes ſortes de ſujets. Il y en a de ſimple galanterie, d'amour paſſionné, de dévotion, ſur les évenemens des Guerres d'Italie de ſon tems, à la loüange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs. Ces Sonnets ne ſe piquent point comme les nôtres de finir toujours par quelque trait frappant, il leur ſuffit d'être bien travaillés & riches en

expreſſions poëtiques. Dans un autre genre que nous n'avons point, & que les Italiens appellent *Canzoni*, M. Manfredi a fait un des plus beaux Ouvrages qui ſoient jamais ſortis de l'Italie, nous ne craignons point de le dire après M. Zanotti. Le ſujet en eſt une très-belle perſonne, Giulia Vandi, qui ſe fit Religieuſe.

Le Poëte commence par dire qu'il a vû ce que des yeux mortels, toujours couverts d'un voile trop épais ne ſçauroient voir, tout ce qu'il y a de céleſte dans Giulia. La Nature & l'Amour s'étoient unis pour former ſa beauté à l'envi l'un de l'autre, & ils ont été étonnés de leur propre Ouvrage, quand ils l'ont vû fini. L'Ame choiſie pour habiter ce beau Corps y deſcend du Ciel, entraînant avec elle tout ce qu'il y a de plus pur & de plus lumineux dans les différentes Spheres, par où elle paſſe. Elle ne ſe montre aux Humains que pour leur faire voir, par l'éclat dont elle brille, le lieu de ſon origine, & le chemin qui les y conduira. Après avoir rempli chés eux cette noble deſtination, elle les quitte, & tandis que tout retentit des concerts des Anges, qui lui applaudiſ-

ſent, elle s'enfonce dans une lumiere immenſe, où elle diſparoît. Au milieu de tout cela l'Auteur a eu l'adreſſe de parler de lui, & en termes fort paſſionnés. Auroit-il eu de l'amour pour Giulia? On le croiroit, ſi l'on ne connoiſſoit chés les Auteurs illuſtres beaucoup d'exemples d'un certain amour Platonique & Poëtique, qui ne demande qu'une matiere à dire de belles choſes.

Une autre *Canzone* de M. Manfredi, où il invite des Nimphes & des Paſteurs à danſer toute la nuit, eſt plus dans le goût de la ſimplicité antique, & même dans le nôtre, car les François peuvent-ils s'empêcher de rapporter tout à leur goût? Ce ſont de petits Vers qui ont un Refrain, fort coupés, fort legers, fort vifs, qui ſemblent danſer. Il y a là toute la grace, toute la gentilleſſe, que nous pourrions deſirer dans des paroles faites pour le Chant.

En voilà beaucoup ſur un Poëte & ſur la Poëſie dans une Académie des Sciences, mais il n'étoit guere connu dans cette Académie que comme grand Mathématicien, & il importe à ſa mémoire qu'il le ſoit auſſi comme grand

Poëte. L'Académie de la Cruſca dont il étoit en cette qualité, uniquement occupée, comme l'Académie Françoiſe, de ſa Langue, & des Belles-Lettres, aura ſans doute permis qu'on le loüât chés elle ſur cet autre genre dont elle ne ſe pique point. Si l'une des deux parties de ſon mérite étoit ignorée, il y perdroit beaucoup plus que la moitié de ſa gloire, car outre les deux talens pris ſéparément, il a fallu encore pour les unir un autre talent plus rare, & ſupérieur aux deux. Ce fut en vertu de cette union qu'il oſa chanter dans ce même petit Poëme qu'il fit pour Giulia, les Tourbillons de Deſcartes, inconnus juſque-là aux Muſes Italiennes.

La fameuſe Méridienne de Bologne entrepriſe & finie en 1655 par feu M. Caſſini (a), ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conſéquent le plus avantageux que l'Aſtronomie eût jamais eu, & qu'elle pût même eſperer, demeuroit abandonné, négligé dans l'Égliſe de S. Petrone, il manquoit des Aſtronomes à ce bel Inſtrument. M. Manfredi, âgé peut être de 22 ans, réſolut de le devenir pour ôter à ſa Pa-

(a) Voyés l'Hiſt. de 1712, p. 84 & ſuiv.

trie cette eſpece de tache, & il fut ſecondé par M. Stancari, ſon ami particulier, & digne de l'être. Ils ſe mirent à étudier de concert des Livres d'Aſtronomie, bien-tôt ils paſſerent les nuits à obſerver avec les meilleurs Inſtrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une Horloge à Cycloide.

Ils s'étoient fait un petit Obſervatoire chés M. Manfredi, où venoient auſſi ſes trois Freres, tous gens d'eſprit, devenus Aſtronomes, ou du moins Obſervateurs, apparemment pour lui plaire. Le premier, mais le moins aſſidu, étoit de la Compagnie de Jeſus, célebre Prédicateur dans la ſuite, le ſecond Gabriel, dans un âge peu avancé Auteur d'un Livre ſur l'Analiſe des Courbes, traitée à la maniere de M. de l'Hôpital, le troiſiéme Medecin, & grand Philoſophe. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les deux Sœurs alloient auſſi à l'Obſervatoire, non par une curioſité frivole, qui auroit été bien-tôt ſatisfaite & dégoutée, mais pour obſerver, pour apprendre, pour s'inſtruire dans l'Aſtronomie. Ils étoient-

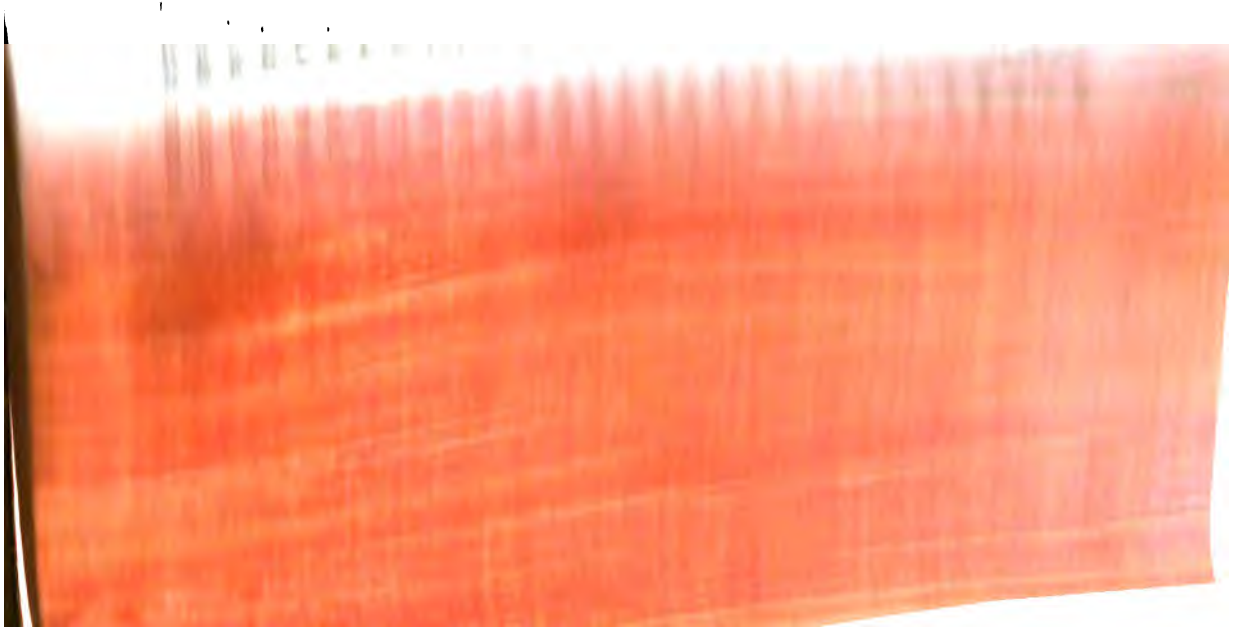
là ſix Freres ou Sœurs attachés à ſuivre enſemble, & à découvrir les mouvemens céleſtes, jamais une famille entiere & auſſi nombreuſe ne s'étoit unie pour un ſemblable deſſein. Ordinairement les dons de l'eſprit & les inclinations loüables, ſont ſemés par la Nature beaucoup plus loin à loin.

Au milieu de ces exercices particuliers, M. Manfredi fut fait à la fin de 1698 Lecteur public de Mathématique dans l'Univerſité de Bologne. Peu de tems après il lui ſurvint des chagrins domeſtiques, dont le détail ſeroit inutile à ſon Eloge, & n'y peut appartenir que par la fermeté dont on aſſure qu'il les ſoutint. Son pere fut obligé de quitter Bologne, lui laiſſant des affaires en fort mauvais état, & une famille dont tout le poids tomboit ſur lui, parce qu'il étoit l'Aîné, & qu'il avoit le cœur bien fait. Dans cette ſituation il s'en falloit beaucoup que ſa place de Lecteur ne pût ſuffire à tous ſes beſoins, & il recueillit le fruit, non pas tant de ſes talens pour la Poëſie, & pour les Mathématiques, que de ſon caractere qui lui avoit acquis l'amitié de beaucoup d'honnêtes gens, car pour recevoir des

ſervices d'une certaine eſpece, & d'une certaine durée, il ne ſuffit pas tout-à-fait d'être eſtimé, il faut pour le plus ſûr plaire & être aimé. M. le Marquis Orſi, qui s'eſt diſtingué par pluſieurs Ouvrages d'eſprit, ſe diſtingua encore plus glorieuſement dans cette occaſion par ſa généroſité. Les affaires de M. Manfredi ſe rétablirent, & il recommença à joüir de la tranquillité qui lui étoit ſi néceſſaire.

Nous avons dit dans les Eloges de MM. Viviani (*a*), Guglielmini (*b*) & Caſſini (*c*) quels ſont les embarras & les conteſtations que les Rivieres cauſent dans toute la Lombardie, & même au-delà. Il ſemble que ſi on y laiſſoit la Nature en pleine liberté, tout ce grand Païs ne deviendroit à la longue qu'un grand Lac, & il faut que ſes Habitans travaillent ſans ceſſe à défendre leur terrein contre quelque Riviere qui les menace de les inonder. Par malheur ce Païs eſt partagé en pluſieurs Dominations différentes, & chaque Etat veut renvoyer les inondations ou le péril ſur

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1703, p. 141 & ſuiv.
(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1710, p. 154 & ſuiv.
(*c*) Voyés l'Hiſt. de 1712, p. 91 & ſuiv.



diſpenſables mal-
crits qu'il falloit
ttentions gênan-
penſé par la gran-
fit, cette réputa-
me nouvelle ſour-
même eſpece ; les
leſiaſtique avec la
, dont nous avons
anciens différens
la République de
s continuelles de
ge de la Riviere
ion des Ports, le
rais, tout ce qui
Italie vint à lui,

ontentoit pas des
inet, il vouloit
yeux les effets de
excès d'exactitude
ter la vie. Il avoit
ine infinie ſur une
voir de-là le cours
rroſion qu'il cau-
it poſé de maniere
ment ni continuer
ſcendre, ni demeu-
té ci-deſſus.

un Etat voiſin qui n'eſt pas obligé de les ſouffrir. Il faudroit s'accorder enſemble pour le bien commun, trouver quelque expédient général, qui convînt à tout le monde; mais il faudroit donc auſſi que tout le monde ſe rendît à la raiſon, les puiſſans comme les foibles, & eſt-ce là une choſe poſſible? Bologne & Ferrare, qui quoique toutes deux ſujettes du Pape, ſont deux Etats ſéparés, ont enſemble à cette occaſion un ancien différent, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à M. Manfredi par un Decret du Public l'importante Charge de Surintendant des Eaux; ce fut en 1704. L'Aſtronomie en ſouffrit un peu, mais l'Hidroſtatique en profita, il y porta de nouvelles lumieres, même après le grand Guglielmini.

La conteſtation de Bologne & de Ferrare intéreſſa auſſi Mantouë, Modene, Veniſe. Cette énorme complication d'intérêts qu'il avoit à manier en même-tems, & à concilier, s'il étoit poſſible, lui coûta une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatiguantes, de lectures deſagréables, quel-

quefois inutiles, & indiſpenſables malgré leur inutilité, d'Ecrits qu'il falloit compoſer avec mille attentions gênantes. S'il en fut récompenſé par la grande réputation qu'il ſe fit, cette réputation devint pour lui une nouvelle ſource de travaux de la même eſpece ; les démêlés de l'Etat Eccleſiaſtique avec la Toſcane ſur la Chiana, dont nous avons parlé en 1710 (*a*), les anciens différens de la Toſcane, & de la République de Lucques, les frayeurs continuelles de Lucques ſur le voiſinage de la Riviere du Serchio, la réparation des Ports, le deſſéchement des Marais, tout ce qui regardoit les Eaux en Italie vint à lui, tout eut beſoin de lui.

Comme il ne ſe contentoit pas des ſpéculations du Cabinet, il vouloit voir par ſes propres yeux les effets de la Nature, & cet excès d'exactitude penſa un jour lui coûter la vie. Il avoit grimpé avec une peine infinie ſur une roche eſcarpée, pour voir de-là le cours du Serchio, & la corroſion qu'il cauſoit à ſes rives ; il étoit poſé de maniere à ne pouvoir abſolument ni continuer de monter, ni redeſcendre, ni demeu-

(*a*) Voyés l'endroit cité ci-deſſus.

rer long-tems là. S'il n'eût eu un prompt ſecours, qui pouvoit bien lui manquer, & ſi ſon courage naturel n'eût empêché que la tête ne lui tournât, il retomboit dans le moment, & ſe briſoit.

La plus grande partie de ce qu'il a écrit ſur les Eaux a été imprimée à Florence en 1723 dans un Recueil qu'on y a fait de Pieces qui appartiennent à une matiere ſi intéreſſante pour l'Italie, & d'excellentes Notes qu'il ajoûtoit à Guglielmini s'imprimoient quand il mourut. Il ne tiendra pas à l'Hidroſtatique & aux Sciences que tout ne s'arrange pour le plus grand bien du Public, mais il eſt plus facile de domter les Rivieres que les intérêts particuliers.

Dans la même année M. Manfredi fut fait Surintendant des Eaux du Bolonnois, il fut mis auſſi à la tête du College de Montalte fondé à Bologne par Sixte V, pour de jeunes gens deſtinés à l'Egliſe, qui auroient au moins 18 ans. Ils avoient avec le tems ſecoué le joug, & des études Eccleſiaſtiques, qui devoient être leur unique objet, & des bonnes mœurs encore plus néceſſaires. Ils faiſoient gloire d'avoir triomphé des Regles & de la Diſci-

pline. Leur nouveau Recteur eut beſoin avec eux de l'art qu'ont employé les Fondateurs des premiers Etats. Il ramena ces Rebelles à l'étude par des choſes agréables qu'il leur préſenta d'abord, par la Géographie, qui fut un degré pour paſſer à la Chronologie, & de-là il les conduiſit à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & enfin à la Theologie & aux Canons, dernier terme où il falloit arriver. On dit même que de pluſieurs de ces jeunes gens il en fit de bons Poëtes, faute d'en pouvoir rien faire de mieux. C'étoit toujours les appliquer, & l'oiſiveté avoit été une des principales cauſes de leurs déreglemens.

On connoît par-tout aujourd'hui l'Inſtitut des Sciences de Bologne. Nous en avons fait l'Hiſtoire en 1730 (*a*), & nous avons dit que M. Manfredi y eut la place d'Aſtronome. Ce fut en 1711, & dès-lors il renonça abſolument au College Pontifical, à la Poëſie même qu'il avoit toujours cultivée juſque-là, & il eſt glorieux pour elle que cette renonciation ſoit une Epoque ſi remarquable dans une pareille vie.

(*a*) Page 139. & ſuiv.

Quatre ans après il publia deux Volumes d'Ephemerides dediés au Pape Clement XI. Il l'assure fort qu'il n'y a point fait entrer d'Astrologie Judiciaire, quoique de grands personnages, tels que Regiomontanus, Magin, Kepler, se soient laissés entraîner au torrent de la folie humaine. Il paroît par-là que si on ne donne plus aujourd'hui dans l'Astrologie, du moins on daigne encore dire qu'on n'y donne pas. Le premier Volume tout entier est une Introduction aux Ephemerides en général, ou plutôt à toute l'Astronomie, dont il expose & développe à fond les principes. Le second Volume contient les Ephemerides de 10 années, depuis 1715 jusqu'en 1725, calculées sur les Tables non imprimées de M. Cassini, & le plus souvent sur les Observations de Paris, M. Manfredi se fioit beaucoup à ces Tables & à ces Observations. Ses Ephemerides embrassent bien plus de choses que des Ephemerides n'avoient coutume d'en embrasser. On y trouve le passage des Planetes par le Meridien, les Eclipses des Satellites de Jupiter, les Conjonctions de la Lune avec les Etoiles les plus remarquables, les

les Cartes des Païs qui doivent être couverts par l'ombre de la Lune dans les Eclipſes Solaires.

Il parut enſuite deux nouveaux Tomes de ces Ephemerides, l'un qui va depuis 1726 juſqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 juſqu'en 1750. Cet Ouvrage s'eſt répandu, s'eſt rendu néceſſaire dans tous les lieux où l'on a quelque idée de l'Aſtronomie. Nos Miſſionnaires de la Chine s'en ſervent pour prouver aux Chinois le génie Européen, qu'ils ont bien de la peine à croire égal ſeulement au leur. Ils devroient, à la vérité, par beaucoup de circonſtances particulieres, avoir un grand avantage ſur nous en fait d'Aſtronomie, juſque-là ils auront raiſon, mais cela même leur donneroit enſuite un extrême deſavantage dans le parallele qu'on feroit des deux Nations.

M. Manfredi n'a pas manqué d'apprendre au Public les noms de ceux qui l'avoient aidé dans la fatiguante compoſition de ſes Ephemerides. Cependant il a certainement reçû des ſecours qu'il a diſſimulés, & on le lui reprocheroit avec juſtice, ſi la raiſon qu'il a eu de les diſſimuler ne ſe préſentoit dès

que l'on ſçait de qui ils venoient. C'étoit de ſes deux Sœurs, qui ont fait la plus grande partie des Calculs de ſes deux premiers Tomes. S'il y a quelque choſe de bien directement oppoſé au caractere des femmes, de celles ſurtout qui ont de l'eſprit, c'eſt l'attention ſans relâche, & la patience invincible que demandent des Calculs très-deſagréables par eux-mêmes, & auſſi longs que deſagréables; & pour mettre le comble à la merveille, ces deux *Calculatrices*, car il faut faire un mot pour elles, brilloient quelquefois dans la Poëſie Italienne.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une Conjonction de Mercure avec le Soleil, d'autant plus précieuſe aux Aſtronomes, qu'on avoit déja eſperé inutilement deux Conjonctions pareilles, l'une en 1707, l'autre en 1720 (*a*). Celle-ci fut, comme on le peut aiſément juger, obſervée avec un extrême ſoin par M. Manfredi dans l'Obſervatoire de l'Inſtitut, qui à peine venoit d'être achevé, & dont l'ouverture ſe faiſoit preſque par ce rare & important Phénomene. L'Obſervation fut publiée

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1723, p. 76 & ſuiv.

par ſon Auteur en 1724 avec toutes ſes curieuſes dépendances.

Il fut choiſi en 1726 pour Aſſocié Etranger de cette Académie. Le nombre de ces Etrangers n'eſt que de huit. Certainement tous ceux qui ſeroient dignes de cette place n'y peuvent pas être, mais du moins ceux qui y ſont en doivent être bien dignes. Il fut reçû auſſi en 1729 dans la Société Royale de Londres, dont les places ſont toujours très-honorables, malgré leur grand nombre.

Vers ces tems-là il ſe fit en Angleterre une découverte nouvelle, & tout-à-fait imprévûë dans l'Aſtronomie, celle des *Aberrations* ou Ecarts des Etoiles fixes, qui toutes au lieu d'être parfaitement fixes les unes à l'égard des autres, comme on l'avoit toujours crû, changent de poſition juſqu'à un certain point. Ces Aberrations ont été expoſées plus au long (*a*). Sur le bruit qui s'en répandit dans le Monde Sçavant, M. Manfredi ſe mit à étudier le Ciel plus ſoigneuſement que jamais par rapport à cette nouveauté, qui demandoit les Obſervations les plus aſſiduës, & les

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1737, p. 76.

plus délicates, puiſqu'elle avoit échappé depuis tant de ſiécles à tant d'yeux ſi clairvoyans. Il publia ſur ce ſujet en 1729 un Ouvrage dédié au Cardinal da Via, où il rendoit conte & de ſes Obſervations, & des Concluſions qu'il en tiroit. Il reçut enſuite ce qu'on avoit donné ſoit en Angleterre, ſoit ailleurs, ſur cette même matiere, & il la traita en 1730 dans un nouvel Ouvrage, mais plus court, adreſſé à l'illuſtre M. Leprotti, premier Medecin du Pape.

On crut d'abord que l'Aberration des Fixes, qui certainement n'eſt qu'apparente, viendroit de ce que la Terre change de diſtance à l'égard des Fixes par ſon mouvement annuel, & ç'eût été-là une démonſtration complette & abſoluë de ce mouvement. Les Italiens qui n'oſent le reconnoître, ſe ſeroient abſtenus de toucher à ce ſujet, & l'embarras, où ils ſe trouvent ſi ſouvent dans l'Aſtronomie Phiſique, en auroit conſiderablement agmenté. Mais heureuſement l'Aberration mieux obſervée n'étoit point telle que le mouvement de la Terre la demandoit, & M. Manfredi s'engagea ſans crainte dans cette recherche. M. Bradley, cé-

lebre Philoſophe Anglois, trouva enfin un Siſtême de l'Aberration très-ingénieux, & peut-être auſſi vraiſemblable, où, à la vérité, le mouvement annuel de la Terre entroit encore, mais néceſſairement combiné avec le mouvement ſucceſſif de la Lumiere, découvert ou propoſé, il y a déja du tems par MM. Roemer & Caſſini. M. Manfredi fit bien encore, ainſi qu'il le devoit, quelque legere réſiſtance à ce Siſtême, mais il n'en imagina pas d'autre. Il s'en ſervit comme s'il l'eût embraſſé avec plus de chaleur, & n'en prouva que mieux la néceſſité de s'en ſervir.

En 1736 il donna un Ouvrage ſur la Méridienne de S. Petrone, ſa premiere Ecole d'Aſtronomie. Elle avoit beſoin de quelques réparations, que l'Etat voulut bien faire. On lui en donna la direction, & l'on conta bien que c'étoit plus que ſa propre affaire.

Il étoit trop fidele à tous ſes engagemens, pour ne ſe pas croire obligé de contribuer aux travaux d'une Académie qui l'avoit adopté. Il a envoyé ici deux Mémoires, dont l'un eſt dans le Volume de 1734 (*a*), l'autre dans celui

(*a*) Voyés l'Hiſt. p. 59 & ſuiv.

de 1738 (*a*), tous-deux d'une fine & ſubtile Aſtronomie. On y voit le grand Aſtronome bien familier avec le Ciel, & on y ſent l'Homme d'eſprit, qui ſçait penſer par lui-même.

L'Académie dut lui ſçavoir d'autant plus de gré de ces deux Ecrits, que dans ce tems-là il étoit ſurchargé d'occupations nouvelles. M. Bianchini mort en 1729 (*b*) avoit laiſſé une grande quantité d'Obſervations Aſtronomiques & Geographiques dans un deſordre, & dans une confuſion dont la ſeule vûë effrayoit, & faiſoit deſeſperer d'en tirer jamais rien. Il l'entreprit cependant par zele pour les Sciences, & pour la mémoire d'un illuſtre Compatriote; il parvint à faire un choix, qui fut bien reçû du Public. Il avoit toujours conſervé la fatiguante Surintendance des Eaux du Bolonnois, mais de plus, la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoiſſance d'un different du Ferrarois avec l'Etat de Veniſe, & rejetta ſur lui un fardeau de la même eſpece que celui qu'il portoit déja avec tant de peine. Il fut accablé de vieux Titres &

(*a*) Voyés l'Hiſt. p. 75 & ſuiv.
(*b*) Voyés l'Hiſt. p. 102 & ſuiv.

d'Actes difficiles à déchiffrer & à entendre, de Cartes anciennes & modernes, & enfin en 1735 le réſultat de ſes recherches fut imprimé à Rome.

Dans cette affaire du Ferrarois, auſſi-bien que dans le débroüillement des Papiers de M. Bianchini, on retrouve encore ſes deux Sœurs, qui lui furent infiniment utiles, ſur-tout pour toute la manœuvre deſagréable de ces ſortes de travaux. Avec beaucoup d'eſprit, elles étoient propres à ce qui demanderoit preſque une entiere privation d'eſprit.

Sans ce ſecours domeſtique il ne fût jamais venu à bout de tout ce qu'il fit dans les 5 ou 6 dernieres années de ſa vie, pendant leſquelles il fut tourmenté de la Pierre. Il ſoutint ce malheureux état avec tant de courage qu'à peine ſa gayeté naturelle en fut alterée. Quelquefois au milieu de quelque diſcours plaiſant qu'il avoit commencé, car il réüſſiſſoit même ſur ce ton-là, il étoit tout-à-coup interrompu par une douleur vive & piquante, & après quelques momens il reprenoit tranquillement le fil de ſon diſcours, & juſqu'au viſage qui y convenoit. J'ai oüi dire

cette même particularité de notre grand Poëte Burleſque, mais celui-ci étoit plus obligé à être toujours gai, il eût perdu ſon principal mérite dans le monde, s'il eût ceſſé de l'être.

Le mal de M. Manfredi alla toujours en augmentant, & en ne lui laiſſant que de moindres intervales de repos, & enfin après 18 jours de douleurs continuelles, il mourut le 15 Février 1739, non pas ſeulement avec la conſtance d'un Philoſophe, mais avec celle d'un véritable Chrétien. Son Corps fut accompagné à la ſépulture avec une pompe extraordinaire par les Sénateurs Préſidens de l'Inſtitut de Bologne, par les Profeſſeurs de cet Inſtitut, & par les deux Univerſités d'Ecoliers. L'Italie & l'Angleterre ſçavent rendre aux Hommes illuſtres les honneurs funebres.

Il avoit une taille médiocre, aſſés d'embonpoint, le teint vermeil, les yeux vifs, beaucoup de phiſionomie, beaucoup d'ame dans tout l'air de ſon viſage. Il n'étoit ni ſauvage comme Mathématicien, ni fantaſque comme Poëte. Il aimoit fort, ſur-tout dans ſa jeuneſſe, les plaiſirs de la Table, & pour être exemt de toute contrainte, il

ne les vouloit qu'avec ſes Amis. Ce n'eſt pas qu'il n'obſervât dans la ſociété toutes les regles de la politeſſe, tout le cérémonial Italien plus rigoureux que le nôtre; il y étoit même d'autant plus attentif qu'il ſe ſentoit plus porté à y manquer, par le peu de cas qu'il en faiſoit naturellement; mais enfin il valoit encore mieux éviter les occaſions qui rendoient néceſſaires ces faux reſpects, & ces frivoles déférences. Auſſi étoit-il plus incommodé qu'honoré des viſites ou de gens de marque ou d'Etrangers que ſon nom lui attiroit de toutes parts.

Pour la vraie politeſſe, il la poſſédoit. Il cédoit volontiers l'avantage de parler à tous ceux qui en étoient jaloux. Quand il y avoit lieu de contredire quelqu'un dans la converſation, ce qui aſſurément n'étoit pas rare, il prenoit le parti de ſe taire, plutôt que de relever des erreurs ſous prétexte d'inſtruction. Il eſt fort douteux qu'on inſtruiſe, & il eſt ſûr qu'on choquera. Un ſentiment contraire au ſien, & qui avoit quelque apparence, l'arrêtoit tout court, & lui faiſoit craindre de s'être trompé, au lieu que d'ordinaire on

commence par s'élever vivement contre ce qui s'oppoſe à nous, & on ſe met hors d'état de revenir à la raiſon. Perſonne ne ſentoit mieux le mérite d'autrui, il alloit preſque juſqu'à s'y complaire. Le fond de tout cela eſt qu'il avoit ſincerement peu d'opinion de lui-même, diſpoſition qu'on pourroit nommer héroïque.

Il étoit d'une Confrairie qui aſſiſte, conſole les Criminels que l'on conduit au ſupplice. Il n'en put faire ſon devoir que très-rarement, & il en ſouffrit tant, qu'il s'étoit déterminé à y renoncer pour toujours. Les fonctions de la compaſſion étoient arrêtées en lui par l'excès de la compaſſion.

Avec une ame ſi tendre, il ne pouvoit manquer d'être bienfaiſant, officieux, libéral autant que ſa fortune le pouvoit permettre. Quand il s'agiſſoit d'une dette, & qu'il y avoit quelque incertitude ſur la quantité, il aimoit mieux courir le riſque de payer trop que trop peu.

Les qualités de ſon cœur ont fait l'effet qu'elles devoient, il a été généralement aimé, & nous pouvons nous contenter d'un exemple qui certaine-

ment ſuffira, il s'eſt vû honoré de l'amitié de M. le Cardinal Lambertini ſon Archevêque, Prélat d'un mérite rare, & qui a un grand nom juſque dans les Lettres. On donne ſouvent des loüanges à de grands Hommes par pure eſtime, mais à celles que j'ai entendu donner à M. Manfredi, j'ai toujours remarqué qu'on y ajoûtoit un ſentiment d'affection beaucoup plus flateur.

ELOGE DE MONSIEUR DU FAY.

CHARLES-FRANÇOIS DE CISTERNAI DU FAY nâquit à Paris le 14 Septembre 1698 de Charles-Jerôme de Ciſternai, Chevalier, & de Dame Eliſabeth Landais d'une très-ancienne Famille originaire de Touraine. Celle des Ciſternai étoit noble, & avoit fait profeſſion des Armes ſans diſcontinuation depuis la fin du quinziéme ſiécle. Elle pourroit ſe parer de quelque ancienne alliance avec une Maiſon ſouveraine d'Italie, mais elle ſe contente de ce qu'elle eſt naturellement, ſans rechercher d'illuſtration forcée.

L'Ayeul paternel de M. du Fay mourut Capitaine des Gardes de M. le Prince de Conty frere du Grand Condé. Il avoit ſervi long-tems dans le Regiment de ce Prince, & quoi qu'homme de Guerre, il s'entêta de la Chimie, dans

le deſſein, à la vérité, de parvenir au grand Œuvre. Il travailla beaucoup, dépenſa beaucoup, avec le ſuccès ordinaire.

Le pere de M. du Fay étant Lieutenant aux Gardes eut une Jambe emportée d'un coup de Canon au Bombardement de Bruxelles en 1695; il n'en quitta pas le Service, il obtint une Compagnie dans le Regiment des Gardes, mais il fut obligé à y renoncer par les incommodités qui lui ſurvinrent, & par l'impoſſibilité de monter à cheval. Heureuſement il aimoit les Lettres, & elles furent ſa reſſource. Il s'adonna à la curioſité en fait de Livres, curioſité qui ne peut qu'être accompagnée de beaucoup de connoiſſances, agréables pour le moins. Il rechercha avec ſoin les Livres rares en tout genre, les belles éditions de tous les Païs, les Manuſcrits qui avoient quelque mérite outre celui de n'être pas imprimés, & ſe fit à la fin une Bibliotheque bien choiſie & bien aſſortie, qui alloit bien à la valeur de 25000 écus. Ainſi il ſe trouva dans Paris un Capitaine aux Gardes en commerce avec tous les fameux Libraires de l'Europe, ami des

plus illuſtres Sçavans, mieux fourni que la plupart d'entre eux des Inſtrumens de leur Profeſſion, plus inſtruit d'une infinité de particularités qui la regardoient.

Lorſque M. du Fay vint au monde, ſon Pere étoit déja dans ce nouveau genre de vie. Les Enfans, & ſur-tout les Enfans de condition, n'entendent parler de Science qu'à leur Précepteur, qui dans une eſpece de Réduit ſéparé leur enſeigne une Langue ancienne, dont le reſte de la Maiſon fait peu de cas. Dès que M. du Fay eut les yeux ouverts, il vit qu'on eſtimoit les Sçavans, qu'on s'occupoit de recueillir leurs productions, qu'on ſe faiſoit un honneur de les connoître, & de ſçavoir ce qu'ils avoient penſé, & tout cela ſans préjudice, comme on le peut bien croire, du ton & des diſcours militaires, qui devoient toujours dominer chés un Capitaine aux Gardes. Cet Enfant, ſans qu'on en eût expreſſément formé le projet, fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres, preſque comme les anciens Romains.

Le ſuccès de l'éducation fut à ſouhait. Dès l'âge de 14 ans, en 1712, il

entra Lieutenant dans le Regiment de Picardie, & à la Guerre d'Eſpagne en 1718 il ſe trouva aux Siéges de Saint Sebaſtien & de Fontarabie, où il ſe fit de la réputation dans ſon Métier, & ce qui devoit encore arriver plus ſurement, des Amis, car dans une ſeule Campagne il pouvoit manquer d'occaſions de paroître, mais non pas d'occaſions de plaire à ceux avec qui il avoit à vivre.

Pour remplir ſes deux vocations, il ſe mit dans ces tems-là à étudier en Chimie. Peut-être le ſang de cet Ayeul, dont nous venons de parler, agiſſoit-il en lui, mais il ſe trouva corrigé dans le Petit-Fils qui n'aſpira jamais au grand Œuvre. Il avoit une vivacité qui ne ſe ſeroit pas aiſément contentée des ſpéculations pareſſeuſes du Cabinet, elle demandoit que ſes mains travaillaſſent auſſi-bien que ſon eſprit.

Il eut une occaſion agréable d'aller à Rome, il s'agiſſoit d'y accompagner M. le Cardinal de Rohan, dont il étoit fort connu & fort goûté. Tout le mouvement néceſſaire pour bien voir Rome, pour en examiner le détail immenſe, ne fut que proportionné à ſon ardeur.

de ſçavoir, & aux forces que lui fourniſſoit cette ardeur. Il devint Antiquaire en étudiant les ſuperbes débris de cette Capitale du Monde, & il en rapporta ce goût de Médailles, de Bronzes, de Monumens antiques, où l'érudition ſemble être embellie par je ne ſçai quoi de noble qui appartient à ces ſortes de ſujets.

Apparemment il avoit eu en vûë dans ſes études Chimiques une place de Chimiſte de l'Académie des Sciences. Il y parvint en 1713, & quoique Capitaine dans Picardie, il l'emporta ſur des Concurrens, qui par leur état devoient être plus Chimiſtes que lui.

Sa conſtitution étoit auſſi foible que vive, & ſa prompte mort ne l'a que trop prouvé. Tout le monde prévoyoit une longue Paix, fort contraire à l'avancement des gens de Guerre. Plus il connoiſſoit l'Académie, plus il aimoit ſes occupations, & plus il ſe convainquoit en même-tems qu'elles demandoient un homme tout entier, & le méritoient. Toutes ces conſiderations jointes enſemble le déterminerent à quitter le Service, & il ne fut plus qu'Académicien.

Il le fut ſi pleinement, qu'outre la Chimie, qui étoit la Science dont il tiroit ſon titre particulier, il embraſſa encore les cinq autres, qui compoſent avec elle l'objet total de l'Académie; l'Anatomie, la Botanique, la Geometrie, l'Aſtronomie, la Méchanique. Il ne les embraſſoit pas toutes avec la même force, dont chacune en particulier eſt embraſſée par ceux qui ne s'attachent qu'à elle, mais il n'y en avoit aucune qui lui fût étrangere, aucune chés laquelle il n'eût beaucoup d'accès, & qu'il n'eût pû ſe rendre auſſi familiere qu'il eût voulu. Il eſt juſqu'à préſent le ſeul qui nous ait donné dans tous les ſix genres des Mémoires que l'Académie a jugés dignes d'être préſentés au Public; peut-être s'étoit-il propoſé cette gloire ſans oſer trop s'en déclarer. Il eſt toujours ſûr que depuis ſa réception il ne s'eſt paſſé aucune année où il n'ait fait parler de lui dans nos Hiſtoires, & qu'aucun nom n'y eſt plus ſouvent répeté que le ſien.

Dans ce que nous avons de lui, c'eſt la Phiſique Expérimentale qui domine. On voit dans ſes Opérations toutes les attentions délicates, toutes les ingé-

nieuſes adreſſes, toute la patience opiniâtre, dont on a beſoin pour découvrir la Nature, & ſe rendre maître de ce Protée, qui cherche à ſe dérober en prenant mille formes différentes. Après avoir débuté par le Phoſphore du Barometre (*a*), par le Sel de la Chaux inconnu juſque-là aux Chimiſtes (*b*), il vint à des recherches nouvelles ſur l'Aiman (*c*), & enfin, car nous accourciſſons le dénombrement, à la matiere qu'il a le plus ſuivie, & qui le méritoit le mieux, à l'Electricité (*d*).

Il l'avoit priſe des mains de M. Gray célebre Philoſophe Anglois qui y travailloit. Loin que M. Gray trouvât mauvais qu'on allât ſur ſes briſées, & prétendît avoir un privilege excluſif pour l'Electricité, il aida de ſes lumieres M. du Fay, qui de ſon côté ne fut pas ingrat, & lui donna auſſi des vûës. Ils s'éclairerent, ils s'animerent mutuellement, & arriverent enſemble à

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1723, p. 15.
(*b*) Voyés l'Hiſt. de 1724, p. 39.
(*c*) Voyés les Hiſt. de 1728, p. 1, de 1730, p. 1, & de 1731, p. 15.
(*d*) Voyés les Hiſt. de 1733, p. 4, de 1734, p. 1, de 1737, p. 1.

des découvertes si surprenantes & si inoüies, qu'ils avoient besoin de s'en attester, & de s'en confirmer l'un à l'autre la vérité; il falloit, par exemple, qu'ils se rendissent réciproquement témoignage d'avoir vû l'Enfant devenu lumineux pour avoir été électrisé. Pourquoi l'exemple de cet Anglois & de ce François, qui se sont avec tant de bonne foi & si utilement accordés dans une même recherche, ne pourroit-il pas être suivi en grand par l'Angleterre & par la France? Pourquoi s'éleve-t-il entre les deux Nations des jalousies, qui n'ont d'autre effet que d'arrêter, ou au moins de retarder le progrès des Sciences?

La réputation de M. du Fay sur l'art de bien faire les Expériences de Phisique, lui attira un honneur particulier. Le Roi voulut qu'on travaillât à un Reglement, par lequel toutes sortes de Teintures tant en Laine qu'en Soye seroient soumises à certaines épreuves, qui feroient juger de leur bonté, avant qu'on les reçût dans le Commerce. Le Conseil crut ne pouvoir mieux faire que de nommer M. du Fay pour examiner par des Opérations Chimiques,

& déterminer quelles devoient être ces Epreuves. L'Arrêt du Conſeil eſt du 12 Février 1731. De-là eſt venu un Mémoire que M. du Fay donna en 1737 (*a*) ſur le mélange de quelques Couleurs dans la Teinture. Toutes les Expériences dont il avoit beſoin ſont faites, & on les a trouvées miſes en un Corps, auquel il manque peu de choſe pour ſa perfection.

Nous avons fait dans l'Eloge de feu M. Fagon en 1718 (*b*) une petite Hiſtoire du Jardin Royal des Plantes. *Comme la Surintendance en étoit attachée à la place de premier Medecin*, avons-nous dit en ce tems-là, *& que ce qui dépend d'un ſeul homme dépend auſſi de ſes goûts, & a une deſtinée fort changeante, un premier Medecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé ce Jardin, & heureuſement l'avoit aſſés négligé pour le laiſſer tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le ſouffrir.* Il étoit arrivé préciſément la même choſe une ſeconde fois & par la même raiſon en 1732, à la mort d'un autre premier Medecin. Ce n'eſt pas que d'excellens Profeſſeurs en Botanique, que MM. de

(*a*) Voyés l'Hiſt. de 1737.
(*b*) Page 94 & ſuiv.

Juſſieu n'euſſent toujours fait leurs Leçons avec la même aſſiduité, & d'autant plus de zele, que leur Science, qui n'étoit plus ſoutenue que par eux, en avoit plus de beſoin, mais enfin toutes les influences favorables, qui ne pouvoient venir que d'en-haut, manquoient abſolument, & tout s'en reſſentoit, les Plantes étrangeres s'amaigriſſoient dans des Serres mal entretenuës, & qu'on laiſſoit tomber; quand ces Plantes avoient péri, c'étoit pour toujours, on ne les renouvelloit point, on ne réparoit pas même les breches des Murs de clôture, de grands Terreins demeuroient en friche.

Tel étoit l'état du Jardin en 1732. La Surintendance alors vacante par la mort du premier Medecin fut ſupprimée, & le premier Medecin déchargé d'une fonction qu'effectivement il ne pouvoit guere exercer, comme il l'eût fallu, à moins que d'avoir pour les Plantes une paſſion auſſi vive que M. Fagon. La direction du Jardin fut jugée digne d'une attention particuliere & continuë, & le Roi la donna ſous le nom d'Intendance à M. du Fay. Elle ſe trouva auſſi-bien que l'Académie des

Sciences dans le département de la Cour & de Paris, qui eſt à M. le Comte de Maurepas, & comme le nouvel Intendant étoit de cette Académie, le Jardin Royal commença à s'incorporer en quelque ſorte avec elle.

M. du Fay n'étoit pas Botaniſte comme MM. de Juſſieu, mais il le devint bien-tôt avec eux autant qu'il étoit néceſſaire. Ils gémiſſoient ſur les ruines de ce Jardin qu'ils habitoient, & ne deſiroient pas moins ardemment que lui de les voir relevées. Ils le mirent au fait de tout, ne ſe réſerverent rien de leurs connoiſſances les plus particulieres, lui donnerent les conſeils qu'ils auroient pris pour eux-mêmes, & cette bonne intelligence qui ſubſiſta toujours entre eux, ne leur fut pas moins glorieuſe qu'utile aux ſuccès. L'Angleterre & la Hollande ont chacune un Jardin des Plantes, M. du Fay fit ces deux voyages, & celui d'Angleterre avec M. de Juſſieu le cadet, pour voir des exemples, & prendre des idées dont il profiteroit, & ſur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de Plantes. D'abord ce commerce étoit à notre déſavantage, nous étions dans la né-

ceſſité humiliante ou d'acheter, ou de recevoir des préſens, mais on en vint dans la ſuite à faire des échanges avec égalité, & même enfin avec ſupériorité. Une choſe qui y contribua beaucoup, ce fut une autre correſpondance établie avec des Medecins ou des Chirurgiens, qui ayant été inſtruits dans le Jardin par MM. de Juſſieu, alloient de-là ſe répandre dans nos Colonies.

A meſure que le nombre des Plantes augmentoit par la bonne adminiſtration, on conſtruiſoit de nouvelles Serres pour les loger, & à la fin ce nombre étant augmenté de ſix ou ſept mille eſpeces, il fallut juſqu'à une cinquiéme Serre. Elles ſont conſtruites de façon à pouvoir repréſenter differens Climats, puiſqu'on veut y faire oublier aux différentes Plantes leurs Climats naturels, les degrés de chaleur y ſont conduits par nuances depuis le plus fort juſqu'au temperé, & tous les raffinemens que la Phiſique moderne a pû enſeigner à cet égard ont été mis en pratique. De plus M. du Fay avoit beaucoup de goût pour les choſes de pur agrément, & il a donné à ces petits Edifices toute l'élégance, que le ſé-

rieux de leur deſtination pouvoit permettre.

A la fin il étoit parvenu à faire avoüer unanimement aux Etrangers que le Jardin Royal étoit le plus beau de l'Europe, & ſi l'on fait reflexion que le prodigieux changement qui y eſt arrivé s'eſt fait en 7 ans, on conviendra que l'exécution de toute l'entrepriſe doit avoir été menée avec une extrême vivacité. Auſſi étoit-ce-là un des grands talens de M. du Fay. L'activité toute oppoſée qu'elle eſt au génie qui fait aimer les Sciences & le Cabinet, il l'avoit tranſportée de la Guerre à l'Académie.

Mais toute l'activité poſſible ne lui auroit pas ſuffi pour exécuter en ſi peu de tems tous ſes deſſeins ſur le Jardin, en n'y employant que les fonds deſtinés naturellement à cet établiſſement, il falloit obtenir, & obtenir ſouvent des graces extraordinaires de la Cour. Heureuſement il étoit fort connu des Miniſtres, il avoit beaucoup d'accès chés eux, & une eſpece de liberté & de familiarité, à laquelle un homme de Guerre ou un homme du Monde parviendra plus aiſément qu'un ſimple Académicien.

Académicien. De plus il ſçavoit ſe conduire avec les Miniſtres, préparer de loin ſes demandes, ne les faire qu'à propos, & lorſqu'elles étoient preſque déja faites, eſſuyer de bonne grace les premiers refus, toujours à peu près infaillibles, ne revenir à la charge que dans des momens bien ſereins, bien exemts de nuages; enfin il avoit le don de leur plaire, & c'eſt déja une grande avance pour perſuader, mais ils ſçavoient auſſi qu'ils n'avoient rien à craindre de tout ſon art, qui ne tendoit qu'à des fins utiles au Public, & glorieuſes pour eux-mêmes.

Il étoit quelquefois obligé d'aller au-delà des ſommes qu'on lui avoit accordées, & il n'héſitoit pas à s'engager dans des avances aſſés conſidérables. Sa confiance n'a pas été trompée par ceux qu'elle regardoit, mais elle pouvoit l'être par des évenemens imprévûs. Il riſquoit, mais pour ce Jardin qui lui étoit ſi cher.

Devons-nous eſperer qu'on nous croye, ſi nous ajoûtons que tout occupé qu'il étoit & de l'Académie & du Jardin, il l'étoit encore dans le même tems d'une affaire de nature toute dif-

férente, très-longue, très-embarraſſée, très-difficile à ſuivre, dont la ſeule idée auroit fait horreur à un homme de Lettres, & qui auroit été du moins un grand fardeau pour l'homme le plus exercé, le plus rompu aux manœuvres du Palais & de la Finance tout enſemble? M. Landais Tréſorier général de l'Artillerie mourut en 1729, laiſſant une ſucceſſion modique pour un Tréſorier, & qui étoit d'ailleurs un Chaos de Contes à rendre, une Hidre de diſcuſſions renaiſſantes les unes des autres. Elle devoit être partagée entre la Mere de M. du Fay & trois Sœurs qu'elle avoit, & il fut lui ſeul chargé de quatre Procurations, ſeul à débroüiller le Chaos & à combattre l'Hidre. Malgré toute ſon activité naturelle, qui lui fut alors plus néceſſaire que jamais, il ne put voir une fin qu'au bout de dix années, les dernieres de ſa vie, & on aſſure que ſans lui les quatre Héritieres n'auroient pas eu le quart de ce qui leur appartenoit. Il eſt vrai que la réputation d'honneur & de probité que ſon Oncle avoit laiſſée, & celle qu'il avoit acquiſe lui-même, durent lui ſervir dans des occaſions où il s'agiſſoit de fi-

delité & de bonne-foi, mais cela ne va pas à une épargne conſidérable des ſoins ni du tems. Cette grande affaire ne ſouffrit point de ſon attachement pour l'Académie & pour le Jardin Royal, & ni l'un ni l'autre ne ſouffrirent d'une ſi violente diſtraction. Il concilioit tout, & multiplioit le tems par l'induſtrie ſinguliere avec laquelle il ſçavoit le diſtribuer. Les grands plaiſirs changent les heures en momens, mais l'art des Sages peut changer les momens en heures.

Comme on ſçavoit que l'on ne pouvoit trop occuper M. du Fay, on l'avoit admis depuis environ deux ans aux Aſſemblées de la grande Police, compoſées des premiers Magiſtrats de Paris, qu'on tient toutes les ſemaines chés M. le premier Preſident. Là il étoit conſulté ſur pluſieurs choſes qui intéreſſoient le Public, & pouvoient ſe trouver compriſes dans la variété de ſes connoiſſances. Il étoit preſque le ſeul qui quoiqu'étranger à ces reſpectables Aſſemblées, y fût ordinairement appellé.

Son dernier travail pour l'Académie, qui quoiqu'il ne ſoit pas entierement

fini eſt en état d'être annoncé ici, & peut être publié, a été ſur le Criſtal de Roche & celui d'Iſlande. Ces Criſtaux, ainſi que pluſieurs autres Pierres tranſparentes, ont une double réfraction, qui a été connuë de MM. Bartholin, Huguens & Newton, & dont ils ont tâché de trouver la meſure, & d'expliquer la cauſe. Mais ni leurs meſures ne ſont exactes, ni leurs explications exemtes de grandes difficultés. Il étoit arrivé par un grand nombre d'expériences à une meſure juſte & à des faits généraux, qui du moins pouvoient tenir lieu de principes, en attendant la premiere cauſe Phiſique encore plus générale.

Il avoit découvert, par exemple, que toutes les Pierres tranſparentes, dont les Angles ſont droits, n'ont qu'une ſeule réfraction, & que toutes celles dont les Angles ne ſont pas droits en ont une double, dont la meſure dépend de l'inclinaiſon de leurs Angles.

Il tomba malade au mois de Juillet dernier, & dès qu'on s'apperçut que c'étoit la petite Vérole, il ne voulut point attendre qu'on vînt avec des tours préparés lui parler de la mort ſans

en prononcer le nom, il s'y condamna lui-même pour plus de ſureté, & demanda courageuſement ſes Sacremens qu'il reçut avec une entiere connoiſſance.

Il fit ſon Teſtament dont c'étoit preſque une partie qu'une Lettre qu'il écrivit à M. de Maurepas, pour lui indiquer celui qu'il croyoit le plus propre à lui ſucceder dans l'Intendance du Jardin Royal. Il le prenoit dans l'Académie des Sciences, à laquelle il ſouhaitoit que cette place fût toujours unie, & le choix de M. de Buffon qu'il propoſoit étoit ſi bon que le Roi n'en a pas voulu faire d'autre.

Il mourut le 16 Juillet après 6 ou 7 jours de Maladie.

Par ſon Teſtament il donne au Jardin Royal une collection de Pierres précieuſes, qui fera partie d'un grand Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, dont il étoit preſque le premier Auteur, tant il lui avoit procuré par ſes ſoins d'augmentation & d'embelliſſement. Il obtint même que le Roi y fît tranſporter ſes Coquilles.

L'Exécuteur Teſtamentaire choiſi par M. du Fay eſt M. Hellot, Chimiſte

de cette Académie. Toujours le Jardin Royal, toujours l'Académie, autant qu'il étoit poſſible.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ſon Teſtament, c'eſt d'avoir fait Madame ſa Mere ſa Legataire univerſelle. Jamais ſa tendreſſe pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point diſcuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partages; ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, & l'autre en étoit ſincerement perſuadé. Quoique ce Fils ſi occupé eût beſoin de divertiſſemens, quoiqu'il les aimât, quoique le monde où il étoit fort répandu, lui en offrît de toutes les eſpeces, il ne manquoit preſque jamais de finir ſes journées par aller tenir compagnie à ſa Mere avec le petit nombre de perſonnes qu'elle s'étoit choiſies. Il eſt vrai, car il ne faut rien outrer, que les gens naturellement doux & gais comme il l'étoit, n'ont pas beſoin de plaiſirs ſi vifs, mais ne court-on pas ſouvent à ces plaiſirs-là ſans en avoir beſoin, & par la ſeule raiſon que d'autres y courent? La raiſon du devoir & de l'amitié, plus puiſſante ſur lui, le retenoit.

Il étoit extrêmement connu, & per-

ſonne ne l'a connu qui ne l'ait regreté. Je n'ai point vû d'Eloge funebre, fait par le Public, plus net, plus exemt de reſtrictions & de modifications que le ſien. Auſſi les qualités qui plaiſoient en lui étoient préciſément celles qui plaiſent le plus généralement, des mœurs douces, une gayeté fort égale, une grande envie de ſervir & d'obliger, & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de ſçavoir, d'aucune malignité ni déclarée ni envelopée. On ne pouvoit pas regarder ſon extrême activité comme l'inquiétude d'un homme qui ne cherchoit qu'à ſe fuir lui-même par les mouvemens qu'il ſe donnoit au-dehors, on en voyoit trop les principes honorables pour lui, & les effets ſouvent avantageux aux autres.

L'Académie a été plus touchée de ſa mort que le reſte du Public. Quoiqu'occupée des Sciences les plus élevées au-deſſus de la portée ordinaire des hommes, elle ne laiſſe pas d'avoir des beſoins & des intérêts, pour ainſi dire, temporels, qui l'obligent à négocier avec des hommes, & ſi elle n'y employoit que des Agens qui ne

ſçuſſent que la Langue qu'elle parle, elle ne ſeroit pas ſi bien ſervie par eux, que par d'autres qui parleroient & ſa Langue & celle du monde. M. du Fay étoit une eſpece d'Amphibie, propre à vivre dans l'un & l'autre Element, & à les faire communiquer enſemble. Jamais il n'a manqué l'occaſion de parler ou d'agir pour l'Académie, & comme il étoit par-tout, elle étoit ſure d'avoir par-tout un Agent habile & zelé, ſans même qu'il eût été chargé de rien. Mais ce qu'elle ſent le plus, c'eſt d'avoir perdu un Sujet déja diſtingué par ſes talens, deſtiné naturellement à aller fort loin, & arrêté au milieu de ſa courſe.

Fin du VIe & dernier Volume.

TABLE

TABLE DES ELOGES

Contenus dans ce VIe Volume.

Eloge de Monsieur de la Hire. page 1
Eloge de M. de la Feuil 27
Eloge de M. Fagon. 34
Eloge de M. l'Abbé de Louvois. 47
Eloge de M. de Montmort. 54
Eloge de M. Rolle. 74
Eloge de M. Renau. 87
Eloge de M. le Marquis de Dangeau. 122
Eloge de M. des Billettes. 135
Eloge de M. d'Argenson. 141
Eloge de M. Couplet. 159
Eloge de M. Mery. 168
Eloge de M. Varignon. 182
Eloge du Czar Pierre I. 203
Eloge de M. Littre. 248
Eloge de M. Hartsoëker. 262
Eloge de M. Delisle. 294
Eloge de M. de Malezieu. 314
Eloge de M. Newton. 327
Eloge du P. Reyneau. 368
Eloge de M. le Maréchal de Tallard. 376
Eloge du P. Sebastien Truchet, Carme. 384
Eloge de M. Bianchini. 401
Eloge de M. Maraldi. 418
Eloge de M. de Valincourt. 437
Eloge de M. du Verney. 448
Eloge de M. le Comte de Marsigli. 463
Eloge de M. Geoffroy. 487
Eloge de M. Ruysch. 501

Eloge de M. le Preſident de Maiſons. 519
Eloge de M. Chirac. 544
Eloge de M. le Chevalier de Louville. 545
Eloge de M. de Lagny. 557
Eloge de M. le Reſſons. 572
Eloge de M. Saurin. 579
Eloge de M. Bourhaave. 601
Eloge de M. Manfredi. 624
Eloge de M. du Fay. 652

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Oeuvres de Monſieur de Fontenelle*; & je ne doute point que le Public ne reçoive avec un nouveau plaiſir le Recueil complet des Ouvrages d'un Auteur qui écrit avec autant de politeſſe que d'eſprit, & qui embellit le Sçavoir par l'enjouement des Graces. A Paris, ce 29 Août 1739. *Signé*, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre très-cher & bien amé le Sieur DE FONTENELLE, l'un des Quarante, tant de notre Académie Françoiſe, que de notre Académie Royale des Inſcriptions, & de la Société Royale de Londres, & Secretaire de notre Académie Royale des Sciences, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit ci-devant donné au Public, en vertu de nos Lettres de Privilege que nous lui avons ci-devant accordées pour l'impreſſion de *divers Ouvrages de ſa compoſition*, leſquels ont été bien reçûs, & dont il deſireroit donner une nouvelle Edition; mais comme le tems porté par leſdites Lettres eſt prêt à expirer, il nous au-

roit très-humblement fait ſupplier de lui en accorder la continuation ſur ce néceſſaire ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le Contre-Scel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant donner audit Sieur DE FONTENELLE les marques d'eſtime que méritent ſes talens & ſon ſçavoir, & le récompenſer du zele qu'il nous témoigne avoir pour l'utilité publique à nous procurer des Livres dont les éditions & la lecture ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des Sciences & des Belles-Lettres, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer *toutes les Oeuvres de ſa compoſition*, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, Pais, Terres & Seigneuries de notre obéiſſance, pendant le tems & eſpace de vingt années conſécutives, à conter du jour de l'expiration du précédent Privilege. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages de ſadite compoſition, ci-deſſus ſpécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même d'impreſſion étrangere ou autrement, ſans le conſentement par écrit dudit Sieur Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguеſſeau, Chan-

cellier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Daguesſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout, à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenuë pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitiéme jour de Septembre, l'an de grace mil ſept cent trente-neuf, & de notre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

J'AI cedé & tranſporté le préſent Privilege à Bernard Brunet, Libraire à Paris, pour en joüir à mon lieu & place, pour toujours, lui & ſes ayans cauſes, même au cas d'augmentation, ou autrement. Fait à Paris, ce premier Octobre 1739. FONTENELLE.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ci-derriere ſur le Regiſtre Dix de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 291, fol. 179, conformément au Reglement de 1723, qui fait défenſe, Art. 4, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir huit Exemplaires à ladite Chambre Royale & Syndicale, preſcrits par l'Art. 108 du même Reglement. A Paris, le 8 Octobre 1739. Signé, LANGLOIS, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils. 1742.

531685

GG. 26 (Finch)